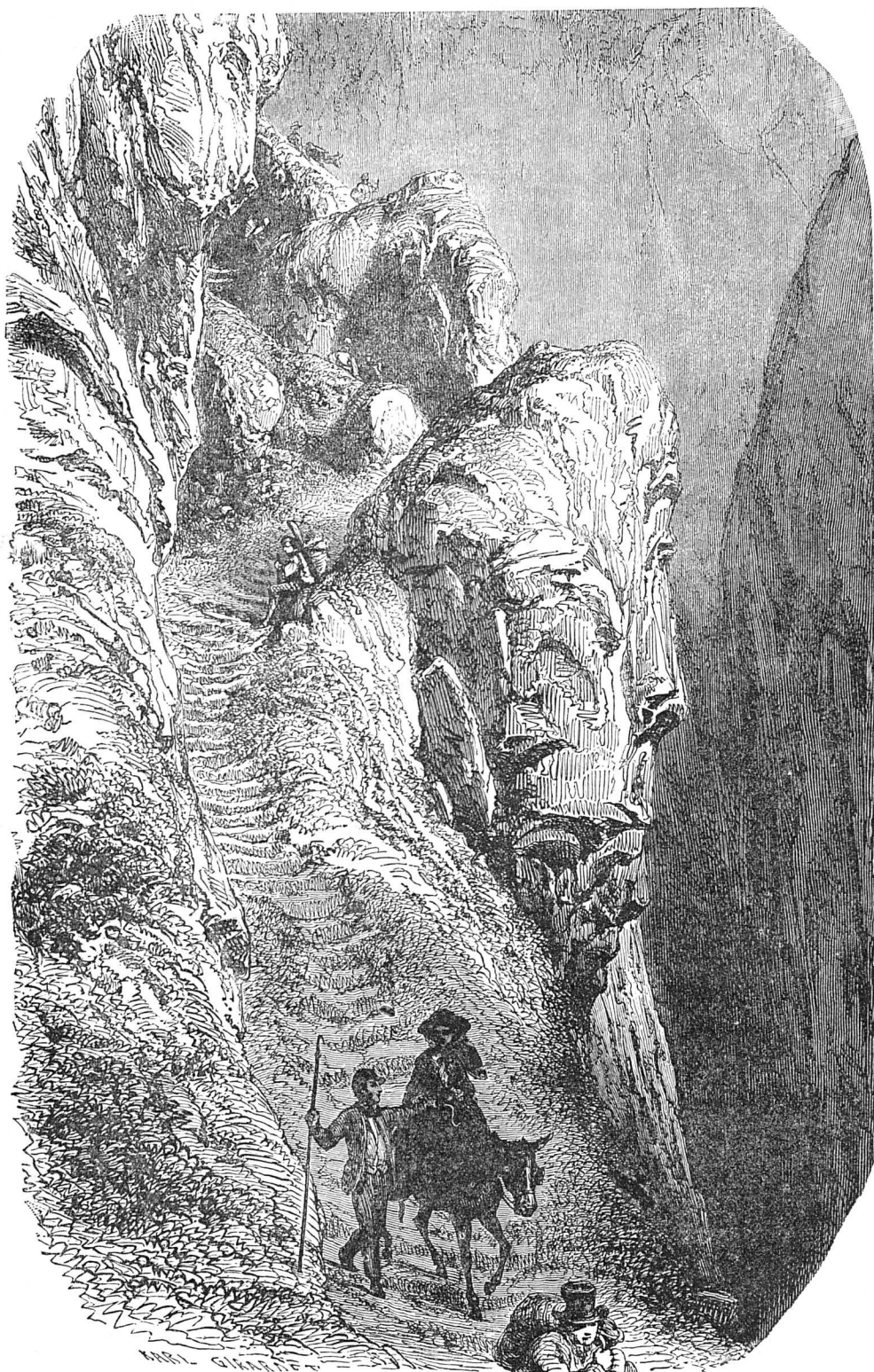


UN TOUR
EN SUISSE

1^{re} SÉRIE GRAND IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



L'escalier de la Gemmi.

UN TOUR EN SUISSE

HISTOIRE, SCIENCE, MONUMENTS, PAYSAGES

PAR

JACQUES DUVERNEY

ILLUSTRATIONS PAR KARL GIRARDET



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCIV

Rh 246

SD 33

Figure 1 consists of a 3x6 grid of plots. The top row shows the evolution of the order parameter S (solid line) and the order parameter \bar{S} (dashed line) for different values of the parameter α . The middle row shows the evolution of the order parameter S (solid line) and the order parameter \bar{S} (dashed line) for different values of the parameter β . The bottom row shows the evolution of the order parameter S (solid line) and the order parameter \bar{S} (dashed line) for different values of the parameter γ . The plots show that the system evolves towards a steady state, with the order parameter S and \bar{S} converging to a common value.

Figure 1. The effect of the concentration of the *Agaricus bisporus* spores on the growth of *Agaricus bisporus* and *Agaricus bisporus* spores. The concentration of the *Agaricus bisporus* spores was 10⁶ spores/ml (A), 10⁷ spores/ml (B), 10⁸ spores/ml (C), and 10⁹ spores/ml (D). The concentration of the *Agaricus bisporus* spores was 10⁶ spores/ml (A), 10⁷ spores/ml (B), 10⁸ spores/ml (C), and 10⁹ spores/ml (D). The concentration of the *Agaricus bisporus* spores was 10⁶ spores/ml (A), 10⁷ spores/ml (B), 10⁸ spores/ml (C), and 10⁹ spores/ml (D).

548

[illegible]

75/931

2000

[illegible]

1. *Phragmites australis* (Cav.) Trin. ex Steud.

ENVOI

A MES COMPAGNONS DE VOYAGE

MAX ET MAURICE

Mes bons amis, je vous envoie le récit véridique du voyage que nous avons fait ensemble en Suisse, et dont vous m'avez chargé d'être l'historien. Si j'ai bien reproduit dans ces pages les émotions que nous avons éprouvées dans nos courses, les causeries et les discussions qui ont égayé le chemin, et si j'ai peint avec quelque fidélité les grands paysages de la nature alpestre, j'aurai fait un livre intéressant. En tout cas, je n'ai point demandé l'intérêt à d'autres éléments, et j'ai repoussé loin de moi les fictions romanesques. Le public ne trouvera donc point ici d'événements extraordinaires. Nous n'avons pas rencontré le plus petit ours dans nos excursions, et nous n'en avons vu que dans les fosses de Berne, aussi laids et aussi inoffensifs que l'ours Martin de Paris. Nous n'avons même pas mangé le fameux bifteck d'ours qui a défrayé tant d'anecdotes, et nous n'avons pas goûté non plus (il m'en coûte beaucoup de l'avouer) les crêpes renommées de Realp.

Enfin notre héroïsme n'est point allé jusqu'à escalader le mont Blanc, et nous ne sommes tombés dans aucune crevasse de glacier. Notre excursion en Suisse a été beaucoup moins accidentée.

Il m'a semblé qu'en dehors des contes émouvants qui remplissent tant de *Voyages*, il était facile d'intéresser le lecteur en lui parlant de la Suisse. Les événements historiques dont ce petit pays a été le théâtre, événements souvent pleins de grandeur et de philosophie; les objets d'art et les monuments qu'il offre çà et là à l'étude du touriste; les questions scientifiques que soulève la nature alpestre, et surtout la peinture animée de ses paysages grandioses, de ses hautes montagnes, de ses glaciers inaccessibles : voilà ce qui nous a frappés, ce qui nous a émus, et ce que je voudrais, après tant d'autres, faire connaître au lecteur.

Si j'en juge par la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli quelques pages détachées de ce livre, j'ai réussi à traduire vos impressions, à jeter un intérêt nouveau sur un sujet bien vieux et bien rebattu, et à répandre quelque coloris sur des tableaux dont l'éclat défie toute palette. Puisse le lecteur être de votre avis!

J. D.

UN TOUR EN SUISSE

I

Présentation au lecteur. — La douane de Bâle. — Physionomie de la ville. — La *Danse des morts*. — Peinture d'Holbein. — La cathédrale. — Histoire du concile de Bâle.

Nous étions partis le soir de Paris par le chemin de fer de Mulhouse, et le matin nous surprit aux environs de Belfort. Nous nous éveillâmes au milieu d'une nature splendide, et par un beau soleil d'août, qui égayait tout de son sourire, heureux présage pour le voyage que nous entreprenions. A droite, les dernières ramifications des monts Jura, descendant d'étage en étage, de colline en colline, comme des gradins gigantesques, venaient mourir dans la vallée du Doubs. Les vallons qui débouchaient de ces ramifications présentaient de frais pâturages à demi voilés par la brume du matin, de gaies maisonnettes dont la fumée annonçait le réveil et l'activité, et des bois de chênes et de merisiers qui s'élevaient jusqu'au sommet des coteaux. A gauche, les ballons des Vosges, aux croupes arrondies, aux contours fuyants, s'étagaient sous la noire verdure des sapins. Ce n'était pas la plate monotonie des plaines du centre de la France, mais ce

n'était pas encore le caractère alpestre. Entre les deux chaînes de montagnes s'ouvre ce passage fameux qui établit une communication facile entre la France, la Suisse et l'Allemagne, et que les militaires ont nommé *trouée de Belfort*. L'art a suppléé au défaut de la nature, et la main des hommes a accumulé les défenses et les barrières là où la Providence semblait n'avoir voulu mettre qu'un grand chemin destiné à unir les peuples. Nous passons rapidement sous les redoutables fortifications élevées par Vauban, nous saluons Mulhouse de la main, et nous nous arrêtons à Saint-Louis, près de l'ancienne frontière française, poste de douane où l'on visitait les bagages et où l'on visait les passeports.

Ce mot me rappelle que je dois remplir avec mon lecteur la même formalité, et lui donner le signalement moral des touristes avec lesquels il va voyager. Nous étions trois camarades du même âge, originaires de la même province, élevés au même collège, et liés depuis longtemps d'une étroite amitié. Mes deux compagnons, Max et Maurice, avaient un charmant caractère, une gaieté facile et communicative, un esprit alerte et curieux; en un mot, toutes ces aimables qualités si précieuses dans un voyage fait en commun; mais il y avait entre eux des nuances distinctes qui leur donnaient une physionomie propre et originale.

Max, doué d'une grande faculté d'observation, s'était surtout adonné à l'étude des sciences naturelles; et, après de brillants concours, il était devenu professeur dans un de nos meilleurs lycées. Il allait chercher en Suisse les phénomènes qu'elle nous offre, moins pour les admirer avec les yeux de l'artiste que pour les étudier au point de vue du savant, et en rechercher les causes mystérieuses. A force d'observer les lois naturelles de la création, il avait contracté quelque chose d'un peu absolu dans le tour d'esprit, et c'est par là qu'il différait essentiellement de Maurice. A tant de bonnes qualités il faut bien ajouter un petit défaut, celui d'être photographe amateur. Malgré nos représentations, il s'était chargé d'un appareil photographique, et nos secrètes appréhensions

n'étaient que trop fondées; car nous devions, hélas, le porter à tour de rôle dans nos excursions. Cette malheureuse passion pour la chimie nous ménageait une compensation : à l'heure du repas. Max passait volontiers à la cuisine, et réglait le menu avec intelligence; et quand, dans notre ingratitude, nous le plaisantions sur ses goûts culinaires, il répondait gravement que la cuisine n'est qu'une application de la chimie.

Maurice, sans être moins observateur, a plus de profondeur dans l'esprit, plus d'élévation dans les vues, et, par suite de sa connaissance du cœur humain, une grande largeur dans le jugement. Il professe avec un rare talent l'histoire, objet spécial de ses études, et il porte dans ses recherches une sagacité, une pénétration remarquables. Ses leçons, au lieu d'être une sèche nomenclature des faits, ont tout l'intérêt d'un drame, car il s'attache à expliquer les événements et à montrer par-dessous le ressort caché des passions humaines. Il venait donc observer en Suisse les mœurs, les coutumes, les institutions, étudier l'influence du sol sur la race et sur le caractère, et toucher du doigt les causes qui ont assuré l'indépendance de ce petit peuple.

Pour moi, sans dédaigner le côté adopté par mes amis, je venais en Suisse en artiste, à la poursuite du pittoresque, et je recherchais surtout le beau dans les œuvres divines et dans les œuvres humaines. Notre petite caravane, avec ses goûts divers, composait donc un ensemble assez complet; et, chacun de nous portant son attention sur le point qui le frappait le plus, il en résultait une étude approfondie de chaque objet, au grand profit de notre instruction commune.

Nos tribulations photographiques commencèrent dans la gare de Bâle, au bureau de la douane fédérale. Un honnête douanier, voyant une caisse hermétiquement close avec des précautions particulières, conçu de vagues soupçons sur le contenu, et, avec toute la gravité d'un employé en fonctions, il dit à Max la formule consacrée : *Oufrez!*

A cet accent germanique, Max se crut obligé de répliquer

en allemand. *Nicht, nicht, mein Herr*, dit-il; et il poursuivait une longue explication, lorsque Maurice l'interrompit à voix basse : « Prends garde, mon cher, tu vas l'humilier. Puisqu'il te parle français, tu dois lui répondre en français; d'ailleurs il t'entendra peut-être mieux.

— Du français, ça! » grommela Max. Cependant il reprit : « Impossible, Monsieur. J'ai là des plaques préparées au collodion sec pour prendre des épreuves photographiques. Vous comprenez? C'est une substance très délicate, très impressionnable à la lumière, et si on laissait pénétrer le moindre jour, le collodion serait altéré immédiatement. Vous comprenez?

— *Oufrez!* » répliqua l'imperturbable Allemand.

Max répéta plusieurs fois son explication de la manière la plus lucide, et avec les mêmes expressions qu'il eût employées du haut de sa chaire. A cet exposé, le barbare demeurerait impassible, et répliquait invariablement : *Oufrez!*

Notre ami insista vainement, il ne put vaincre l'obstination du douanier. « Eh bien! dit-il avec un désespoir comique, j'ouvrirai, puisqu'il le faut; mais je vous demande en grâce que ce soit dans la cave, au milieu de la plus profonde obscurité, pour ne pas altérer le collodion. »

A cette proposition inattendue, une grande stupéfaction se peignit sur la placide figure de notre homme. Évidemment il comprenait beaucoup moins qu'au début.

« Eh! reprit Maurice impatienté, tu lui parles beaucoup trop français pour être compris. Dis-lui donc tout simplement que c'est pour faire des portraits. »

Un sourire grimaçant illumina alors le visage de l'honnête douanier. Il comprenait enfin. *C'est pon*, dit-il, *bartez!*

Notre première impression, en parcourant les rues de Bâle, fut un désappointement complet. Nous nous attendions à trouver dans cette ville un grand mouvement, une vive animation. Admirablement assise sur le Rhin, qui la met en communication avec la Suisse, l'Allemagne, la France et les Pays-Bas, au point le plus favorable pour servir d'intermé-

diaire entre trois États, Bâle devrait être le siège d'une immense activité extérieure. Il n'en est rien ; les rues sont tristes, mornes, presque désertes, et la population a un air lugubre ; c'est une sorte de sépulcre habité par des fantômes. Le commerce et l'industrie n'y sont cependant pas nuls, il s'en faut ; mais ce qui y domine, c'est le travail silencieux du



Danse macabre de Bâle. Le marchand.

capital. Les fortunes y sont colossales ; et sur une population qui n'atteint pas trente mille habitants, on compte, assure-t-on, plus de soixante millionnaires. Ces fonds s'exportent à un intérêt modéré ; ils entrent au loin dans une foule d'entreprises, et ils font mouvoir à grand bruit les cent mille bras de la vapeur ; mais ce bruit lointain n'arrive pas jusqu'à Bâle : tout se réduit ici aux opérations muettes du cabinet et aux écritures du grand-livre.

« Cette tristesse ne me surprend pas beaucoup, dis-je à mes compagnons : je l'avais un peu soupçonnée, d'après

certain indices, et je crois que cela tient au génie propre de ce peuple. L'art et la littérature sont toujours le signe extérieur de la civilisation. Si nous consultons les principaux monuments artistiques que nous ont laissés les Bâlois, nous serons frappés de la même expression de tristesse. Voyez, par exemple, cette fameuse *Danse des morts*, qui ornait autrefois le cimetière des dominicains, et dont nous n'avons plus qu'une médiocre copie. Spectacle étrange et vraiment formidable ! toutes les conditions sociales, toutes les joies mondaines, tous les âges, se trouvaient entraînés de force dans cette ronde infernale, conduite par la mort en personne, sous la forme d'un squelette hideux. A voir les pauses et les mouvements de cette funèbre danseuse, on croyait entendre retentir le bruit sec de ses ossements. Sa tête dépouillée prenait une physionomie narquoise pour railler ses tristes cavaliers. A l'évêque, au prince, au gentilhomme, elle enlevait le bâton pastoral, le sceptre, l'épée, signes de leur puissance ; au marchand rusé, au vieillard avare, elle ravissait une bourse pleine d'or, objet de tous leurs regrets ; elle brisait les jouets de l'enfant, entraînait la mère loin de son nouveau-né, et pressait, en ricanant, sur sa poitrine décharnée le jeune homme qui pleurait sa fiancée ; enfin le peintre lui-même, laissant échapper ses pinceaux, était arraché à sa toile inachevée, dont il attendait la gloire. Et tous ces personnages, détournant la tête avec horreur, et se tordant avec désespoir dans des mouvements convulsifs, suivaient dans ses bonds l'épouvantable danseuse. Ce spectacle lugubre, étalé sous les yeux de la population bâloise pendant plus de trois siècles, a déteint en quelque sorte sur sa physionomie. Tenez, voyez cette jeune femme qui passe près de nous ; ne dirait-on pas qu'elle vient de sortir de la fresque du cimetière dominicain ?

« Vous me répondrez peut-être qu'il y a là une idée profondément chrétienne, ou, si vous l'aimez mieux, une idée philosophique, celle de l'égalité universelle devant la mort. Non, ou du moins cette idée est incomplète, et ne présente

qu'une de ses faces. La mort n'est pas toujours cette chose hideuse que je viens de vous décrire. Sans doute, pour le mauvais riche, pour l'oppresseur du faible, pour le voluptueux, elle a des terreurs et des épouvantements, comme parle Bossuet; mais pour le pauvre, pour l'opprimé, pour le juste, elle n'est que le passage à une vie meilleure. Au lieu de ce ricane-



Danse macabre de Bâle. Le cuisinier.

ment féroce, j'aimerais mieux voir jaillir de ces orbites creuse un regard attendri, presque souriant, dirigé vers le ciel. Cette conception serait plus chrétienne, plus morale, plus poétique, sans cesser d'être vraie; et par l'inévitable effet de la loi des contrastes, cet horrible tableau y eût gagné du côté de l'art et de l'émotion.

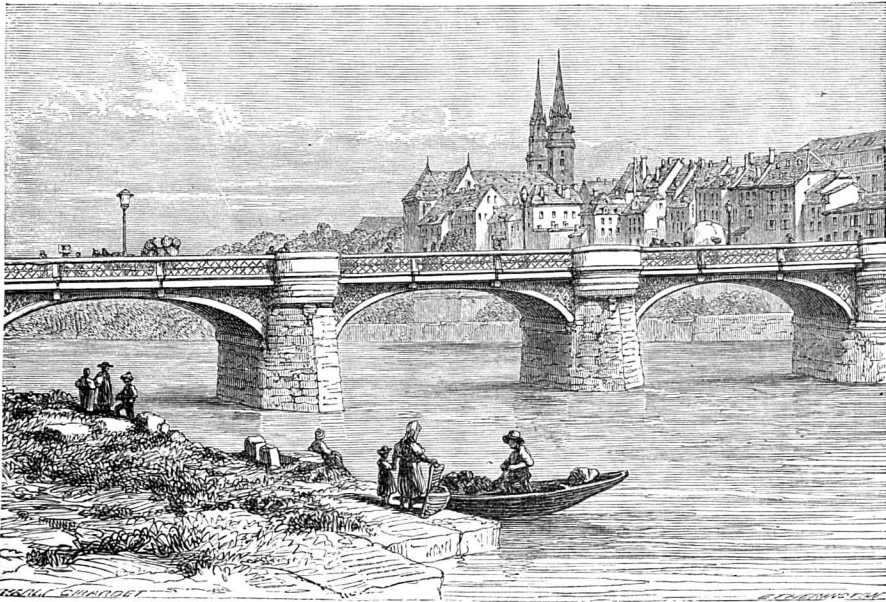
« Holbein me semble être la personnification du caractère austère et sombre des Bâlois. S'il n'a pas peint la *Danse des*

morts, comme on l'a cru longtemps, il a bien mérité d'en être l'auteur, par ce je ne sais quoi de lugubre qui est le cachet de son génie. Né à Bâle vers 1495, il contempla tout enfant la fresque du cimetière Saint-Jacques, et ce spectacle produisit sur son imagination une impression ineffaçable; c'est là sans doute qu'il a puisé ces tons voilés, ces couleurs funèbres qui chargèrent si souvent sa palette, au milieu même de ses orgies et de ses débauches. Ses personnages semblent lutter avec le sentiment d'une mort prochaine; et les draperies, mal ordonnées, ont une tournure de linceul. La cour du terrible Henri VIII, où l'envoya son ami Érasme, n'était pas faite pour égayer ses pinceaux; à peine Holbein avait-il achevé de peindre une des femmes du farouche monarque, que cette tête charmante roulait sur l'échafaud. Comme pour rester fidèle jusqu'au bout à sa manière, Holbein mourut de la peste à Londres, en 1554. »

Tout en devisant de la sorte, nous parcourions la ville, dont la physionomie ennuyée et attristante s'harmonisait avec le ton de notre causerie. Les rues sont propres, mais presque désertes; les maisons coquettes, mais silencieuses : on dirait une ville à louer. Notre *Guide* à la main, nous ne jetions qu'un regard distrait sur les objets qu'il signalait à notre attention. J'ai horreur de ces *ciceroni* trop fidèles, qui vous promènent de rue en rue et de place en place sans vous faire grâce de rien, qui vous énumèrent complaisamment toutes les fontaines, toutes les maisons intéressantes, tous les tableaux d'un musée, sans omettre un seul détail, et qui tiennent à vous faire faire un inventaire exact et minutieux de toutes les beautés locales. Je fuis ces bourreaux, et, plus délicat dans mes goûts, je ne m'attache qu'aux vraies beautés, en négligeant les choses médiocres.

Nous étions arrivés sur le pont qui unit la ville principale au Petit-Bâle. De ce point la vue est charmante. Le Rhin, déjà majestueux, roule avec rapidité ses eaux verdâtres en décrivant une courbe gracieuse que couronne un cercle de hautes collines. La ville s'étage en amphithéâtre, en élevant

vers le ciel ses clochers inégaux. Voici, à gauche, la cathédrale, avec ses deux tours jumelles de soixante-huit mètres de haut, bâtie sur l'emplacement de cette forteresse, *Basilica*, qui fut construite en 358 par Valentinien I^{er}; presque en face, l'église Saint-Martin (on retrouve saint Martin partout), où le réformateur Œcolampade officia pour la première fois en allemand; à droite, l'église Saint-Pierre, qui renferme les tom-



Bâle.

beaux des Bâlois célèbres. Cette perspective, qui se reflète dans les eaux du fleuve, est vraiment délicieuse.

En montant la rampe qui conduit à la cathédrale, nous passons devant l'Université. Fondée en 1460 par une bulle du pape Pie II, cette institution a jeté un certain éclat scientifique et littéraire. Parmi ses professeurs elle a compté Érasme, une des lumières de la renaissance, esprit élégant, poli, mais un peu trop sceptique; Œcolampade, un des apôtres de la réforme; Froben, habile imprimeur, qui le premier en Allemagne introduisit dans son art l'art et la délicatesse; Paracelse, qui se piquait d'être le *réformateur de la médecine*;

les deux frères Bernoulli, créateurs du calcul différentiel; Euler, une des gloires des mathématiques, etc. Ce corps des savants bâlois contribua puissamment à l'introduction de la réforme dans le canton de Bâle. Depuis longtemps les bourgeois de la ville, grâce à l'institution de leur *commune*, luttaient contre les évêques, qui étaient leurs seigneurs spirituels et temporels depuis le ^{ve} siècle; par des empiètements successifs, ils avaient peu à peu diminué cette autorité en matière civile et politique, et après leur admission dans la Confédération suisse, en 1501, ils étaient devenus plus audacieux et plus entreprenants. La réforme vint leur fournir le moyen de ruiner entièrement le pouvoir de l'évêque, et de confisquer à leur profit ses trésors et ses domaines. Les professeurs de l'Université, esprits indépendants, curieux, amoureux des nouveautés, aidèrent de toutes leurs forces à cette révolution, dans l'espoir d'y recueillir une part d'influence. **Œcolampade fut un des plus ardents promoteurs de ce mouvement; et, reniant ses vœux, il épousa une jeune fille. Son ami Érasme le raillait avec malice de cette détermination.** « Œcolampade, écrivait-il, vient de se marier. On a beau dire que le luthéranisme est une chose tragique; pour moi, je le trouve comique au plus haut degré, car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage. Tout finit par des mariages, comme dans les comédies. »

Après la séparation violente du canton de Bâle-campagne en 1833, l'université de Bâle fut réorganisée, et transférée dans le nouveau muséum. Quoique la population du canton de Bâle-ville ne dépasse pas trente mille habitants, cet établissement possède des collections scientifiques, artistiques et littéraires qui feraient honneur à plus d'une ville importante en France. Ce qui nous y attirait surtout, c'étaient les œuvres d'Holbein; nous étions bien aises d'étudier dans son expression la plus accentuée ce génie puissant et original, servi par une imagination ardente et par un coloris qui lui est propre. Le tableau capital de la salle qui lui est consacrée représente le corps du Christ descendu de la croix. Nos yeux

furent aussitôt entraînés vers cette toile, d'un effet saisissant.

« Voyez, s'écriait Max, chez qui le culte de la photographie a développé le sentiment *réaliste*, voyez les traits de ce visage contractés par une mort violente! la rigidité cadavérique de ces muscles! ces plaies livides, ces meurtrissures sanguinolentes, ces tons verdâtres comme ceux d'un noyé! Non, ce n'est plus un corps, c'est un cadavre, et un cadavre déjà en décomposition! N'est-ce pas là l'homme des douleurs annoncé par le prophète, brisé et broyé par la colère divine? Quelle admirable peinture! quelle sublime horreur!

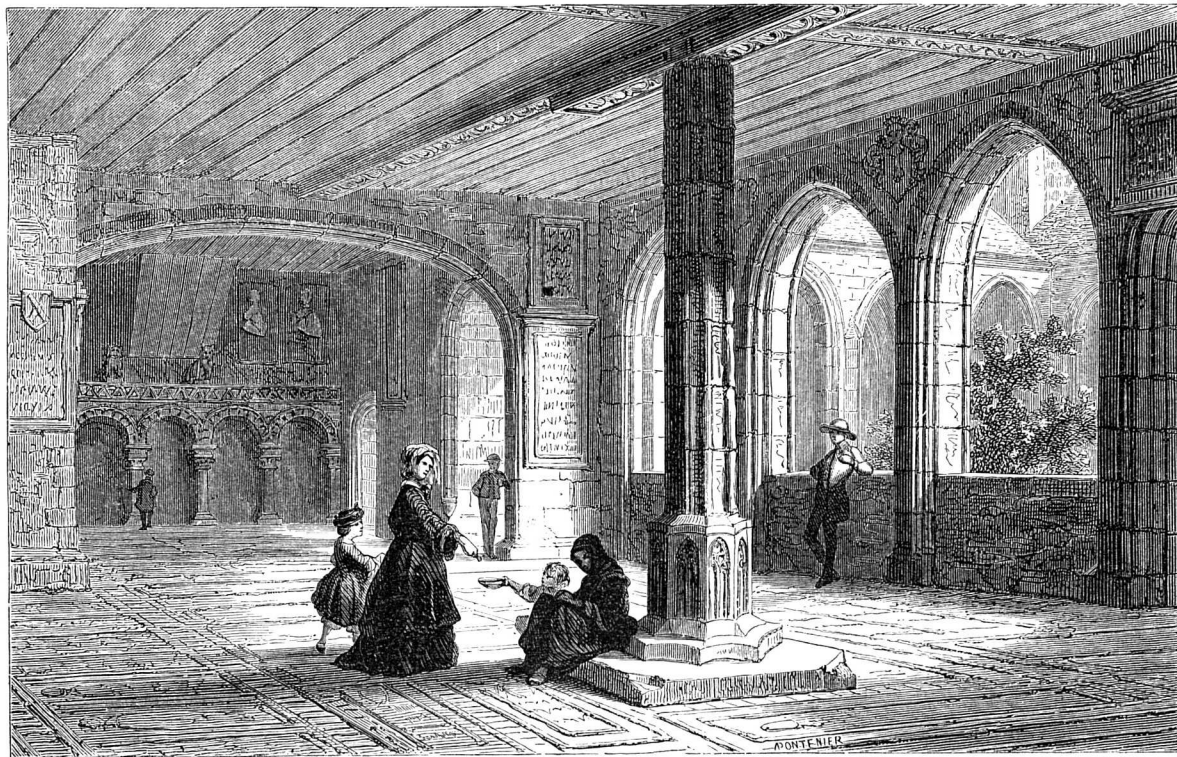
— Horreur! oui, reprenait Maurice; mais cette affreuse réalité ne me paraît point sublime. C'est un art médiocre que celui qui a besoin de recourir à de pareilles exagérations pour nous émouvoir; il est plus facile de frapper nos sens grossiers que de toucher les fibres délicates de la sensibilité humaine. N'est-ce pas ravalier l'art que de l'amener à produire ces effets d'amphithéâtre? Cette toile me répugne et provoque en moi des nausées. Si c'est là ce que vous cherchez, allez à la Morgue, vous y trouverez mieux.

— Pour moi, dis-je, dans ce tableau je veux bien voir une merveilleuse étude anatomique, mais je refuse d'y reconnaître le corps du Christ. Sans doute les livres saints nous le dépeignent tout meurtri et défiguré, mais ils nous disent aussi que ce corps sacré était incorruptible. Holbein semble l'avoir oublié; il a peint le corps, ou plutôt le *cadavre* du Christ, comme l'aurait peint un juif ou un païen; ce n'est point ainsi qu'un chrétien doit le concevoir. S'il m'est donné un jour d'entreprendre cette page difficile, je représenterai, non les restes d'un homme vulgaire déjà en proie à la corruption, mais la dépouille mortelle du Dieu vivant; la divinité sera voilée, mais non absente; un nimbe d'un éclat sombre et atténué entourera cette tête décolorée; les plaies elles-mêmes jetteront une faible lueur, comme un reflet d'immortalité; on sentira courir sous ces muscles glacés le frisson d'une vie cachée, et comme le premier frémissement de la résurrection; et ce tableau de la mort dira éloquemment avec l'Apôtre :

« O mort! où est ta victoire? » Ah! s'il m'était donné d'exécuter cette lutte sublime comme je la sens, il me semble que je ferais un chef-d'œuvre! »

Plusieurs autres tableaux de mérite sollicitaient notre attention; mais nous avions hâte de sortir de cette sombre atmosphère, et de respirer un air plus serein. Heureusement la terrasse de la cathédrale n'était pas loin. Nous traversâmes rapidement les cloîtres du vieil édifice, remplis de tombeaux, et où la mort semblait nous poursuivre; et nous arrivâmes sur une place remplie de marronniers, à vingt mètres au-dessus du fleuve. Le spectacle qui nous y attendait ne tarda pas à chasser les idées noires et les funèbres images. Notre regard embrassait le cours du Rhin sur une longue étendue. Tantôt le beau fleuve, semé de quelques voiles blanches, errait capricieusement au milieu d'une riante contrée toute couverte de vignes, de prairies, de champs, d'arbres fruitiers et de maisons de campagne; tantôt il se rapprochait brusquement d'une haute colline, dont il baignait le pied. Tout en face se dressaient les montagnes de la forêt Noire, couronnées de leurs sombres sapins; à droite, les montagnes du Jura suisse montaient par gradins successifs jusqu'à la grande chaîne des Alpes, dont les sommets nous demeuraient cachés. Le soleil du soir éclairait ce vaste horizon, et en faisait valoir harmonieusement tous les reliefs et tous les plans. Un cri d'admiration s'échappa de nos lèvres : « Que c'est beau! que c'est magnifique! » disions-nous. « Que c'est photographique! » murmurait notre ami Max.

La cathédrale (*Münster*, monastère) s'élève près de là, dans l'enceinte de l'ancienne forteresse romaine, comme la plupart de nos vieilles cathédrales françaises. Elle est bâtie tout entière en grès rouge, et cette pierre lui donne un ton chaud qui fait plaisir à voir. Une partie du chœur remonte au commencement du ^x^e siècle, et appartient au style romano-byzantin; le reste est du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle. L'intérieur, froid et nu, n'offre guère à notre attention qu'une chaire gothique admirablement sculptée, quelques boiseries, le tombeau d'Érasme,



Cloître de la cathédrale de Bâle.

en marbre rouge, et deux orgues dont on dit beaucoup de bien, mais que je n'ai pas entendues.

Du chœur on monte à la *salle du Concile*. C'est une petite chambre basse, éclairée par quatre fenêtres gothiques. On en a fait une sorte de musée religieux, et l'on y montre, avec quelques manuscrits et quelques ornements, deux clepsydres qui servirent d'horloge aux prélats, et une copie de la fameuse *Danse macabre*. Un modeste banc règne tout autour de la salle. L'histoire du concile de Bâle, si célèbre par ses agitations stériles, mérite d'être racontée avec détails, on y trouve une peinture piquante des mœurs du temps, et comme le prélude des mœurs parlementaires de notre époque.

Avant de se dissoudre, en 1418, le concile de Constance avait réglé qu'un nouveau concile général aurait lieu cinq ans après, pour traiter de la réunion des Grecs schismatiques avec l'Église romaine, et travailler à la réforme de l'Église, tant dans son chef que dans ses membres. C'était là un magnifique programme : il est beau de voir une institution puissante jeter sur elle-même un regard sévère pour reconnaître les abus qui se sont glissés dans son sein par un effet naturel de la faiblesse humaine, et porter une main ferme sur ses plaies pour y remédier. Mais pour mener à bonne fin ce grand projet, il eût fallu des esprits plus calmes que ceux qui s'en occupèrent. D'abord convoqué en 1423, à Pavie, d'où la peste le chassa bientôt, puis transféré à Sienne, le concile ne put se constituer, et fut dissous au commencement de l'année 1424 sans avoir rien fait d'important. Le pape Martin V, peu de jours avant sa mort, le convoqua de nouveau à Bâle, et désigna le cardinal Julien pour y présider en son nom. Eugène IV, successeur de Martin V, confirma cette nomination ; et le concile s'ouvrit enfin en 1431, au milieu d'un petit nombre de prélats et de docteurs.

Les discussions de l'assemblée avec le souverain pontife commencèrent bientôt. Le pape Eugène crut devoir dissoudre le concile, et le transférer à Bologne. L'assemblée de Bâle, qui n'était composée alors que de quatorze prélats, tant abbés

qu'évêques, ne tint aucun compte de cette bulle, n'hésita pas à se proclamer concile universel, et adressa au pape une sommation de s'y rendre dans trois mois, ou de se faire représenter par des légats. L'empereur Sigismond déclara solennellement qu'il prenait le concile sous sa protection; le concile, de son côté, annula à l'avance toutes les procédures qui pourraient être dirigées contre ses protecteurs, et poursuivit ses travaux.

L'adhésion de plusieurs princes amena un certain nombre d'évêques à Bâle, et la lutte continua à s'envenimer, les deux autorités se menaçant mutuellement des censures ecclésiastiques. Enfin, après plus de deux ans d'actes comminatoires, Eugène IV, cédant pour le bien de la paix, publia une bulle d'adhésion, révoqua sa bulle de translation et les autres publiées postérieurement, ratifia ce qui s'était fait depuis le commencement, et nomma des légats pour présider le concile. Cette bulle fut lue et adoptée dans la seizième session, au commencement de l'année 1434.

A partir de ce moment, le concile devint plus nombreux, et il y eut cent prélats à la dix-septième session; mais les démêlés ne tardèrent pas à recommencer avec plus d'aigreur qu'auparavant. Sous prétexte de réforme, le concile supprima les *annates*, c'est-à-dire les fruits de la première année exigés par le pape dans la collation des bénéfices, et lui enleva ainsi les moyens de soutenir sa dignité et de subvenir aux différents besoins de l'Église universelle.

Eugène s'en plaignit amèrement, mais sans succès. Continuant ses agressions téméraires, l'assemblée de Bâle, dans sa vingt-sixième session, fit un décret pour citer le pape à comparaître en personne ou par procureur, dans le délai de soixante jours. Le pape, bien loin d'avoir égard à cette sommation, indiqua un nouveau concile à Ferrare, et défendit à celui de Bâle de faire aucun décret synodal. L'assemblée, devenue schismatique, n'en poursuivit pas moins ses entreprises; ne gardant aucune mesure, elle déclara le pape Eugène suspendu de toute juridiction spirituelle et temporelle, le

déposa en 1439, et nomma à sa place Amédée VIII, ancien duc de Savoie, sous le nom de Félix V. Cet antipape ne fut reconnu que de quelques États secondaires, et les principales puissances de l'Europe persistèrent dans l'obéissance au pape Eugène. Sentant son impuissance, le conciliabule de Bâle, après sa quarante-cinquième session, en 1443, ne tarda pas à se dissoudre de fait par la retraite successive de la plupart de ses membres. La peste contribua à les chasser; déjà ce fléau avait visité la ville plusieurs fois, et fait, dit-on, plus de quatorze mille victimes en 1312 et en 1348; il revint en 1439, et répandit partout la terreur et la désolation. Les Pères, décimés par la maladie, furent obligés de se séparer; et c'est alors que, voulant laisser un monument instructif de ces jours de deuil, ils firent peindre la *Danse des morts* sur les murs du cimetière Saint-Jacques. Ainsi finit cette assemblée commencée dans le trouble, poursuivie dans le tumulte, et terminée dans la révolte. Elle ne laissa après elle, malgré ses bonnes intentions de réforme, aucun grand monument de discipline ecclésiastique; et si elle fit quelques sages règlements, l'autorité s'en trouva amoindrie par sa fin déplorable.

On aurait peine à s'expliquer aujourd'hui l'attitude hostile du concile de Bâle envers le souverain pontife, si l'on ne se reportait au milieu des événements et des idées de l'époque. L'Église venait de sortir du grand schisme d'Occident, où l'on avait vu jusqu'à trois papes se disputer l'autorité suprême. Au milieu de la confusion et de l'anarchie générales, un concile universel avait paru le seul moyen de rétablir l'union de l'Église. Le concile de Constance, saisissant la direction des affaires et le pouvoir souverain, avait provoqué la démission ou la déposition des prétendants, par une autorité supérieure que lui donnaient les circonstances, et élu un nouveau pontife. Le concile de Bâle, héritier des idées de celui de Constance, avait voulu agir de même, et concentrer entre ses mains, au mépris du pape, la direction souveraine de l'Église. Nous venons de raconter comment cette tentative avait avorté.

Les actes du concile de Bâle, en trois volumes manuscrits, sont enchaînés à la bibliothèque publique de cette ville. Le principal rédacteur de ces actes fut Æneas Silvius Piccolomini, qui devint pape sous le nom de Pie II. Æneas avait conservé un bon souvenir des Bâlois, et quand il fut assis sur la chaire de saint Pierre, il le leur témoigna en instituant parmi eux une université. Cet établissement contribue encore aujourd'hui à la prospérité de la ville de Bâle, quoique en Suisse les hautes études aient été négligées systématiquement, pour favoriser de préférence l'enseignement élémentaire. Dans ce pays de liberté républicaine, il semble que l'on ait eu peur même de l'aristocratie de l'intelligence, comme si l'inégalité intellectuelle n'était pas une de ces conditions de la nature humaine qui s'imposent malgré toutes les résistances. Cependant, depuis quelques années, des efforts considérables ont été tentés pour relever les hautes études, et Genève, Neuchâtel, Lausanne, Berne, possèdent aujourd'hui des professeurs du plus grand mérite.

II

Projet d'itinéraire. — Le Rhin à vol d'oiseau. — La forteresse romaine de Vindonissa. — La chute du Rhin à Schiaffhouse. — Du sentiment de la nature. — Poésie et industrie.

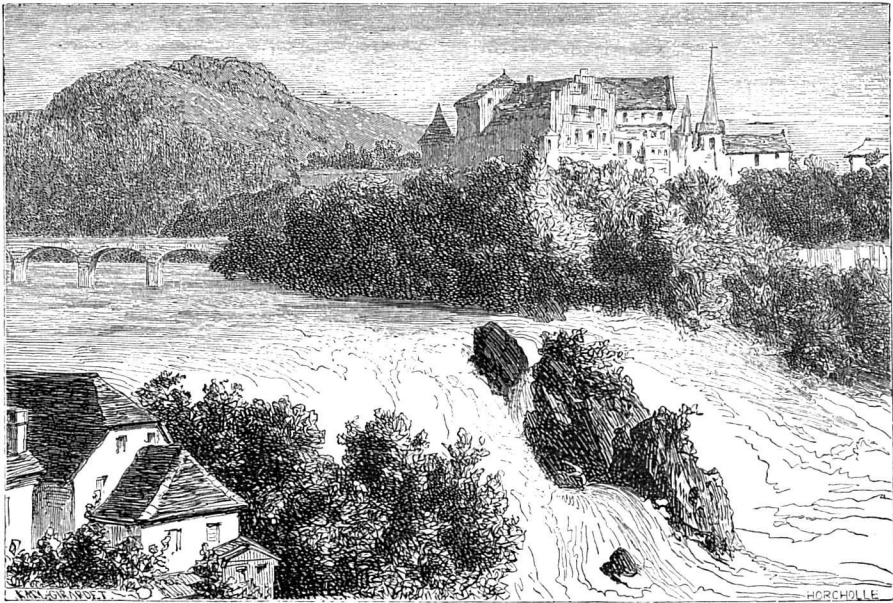
Il nous tardait de quitter la triste Bâle, et de fuir surtout ces milliers de miroirs indiscrets placés au coin des fenêtres, qui transportent traîtreusement votre image au milieu des salons pour désennuyer les curieuses Bâloises. La Suisse nous appelait. En quelques heures la vapeur eût pu nous conduire au centre de l'Oberland bernois, dans la partie la plus accidentée et la plus pittoresque; mais nous n'avions garde d'épuiser ainsi notre plaisir d'un seul coup. Notre projet était de suivre d'abord la vallée du Rhin jusqu'à Constance, de parcourir la Suisse plate, puis de nous engager dans une de ces profondes vallées creusées dans le massif des Alpes, de franchir un des passages les plus renommés, et de descendre sur le lac Majeur, pour opposer la grâce de l'Italie à l'horreur des glaciers et des neiges éternelles. Après ce charmant intermède, nous devions passer dans le Valais, pénétrer dans l'Oberland par un des cols les plus curieux, et couronner notre voyage par une excursion au mont Blanc. Notre itinéraire avait donc été disposé avec art, de manière à nous élever graduellement des beautés simples aux grandes beautés, puis aux beautés sublimes, certains à l'avance que notre ima-

gination, malgré cette préparation savante, serait toujours accablée par la majesté des spectacles qu'elle allait contempler. Notre ami Max, séduit par la grâce pittoresque des environs de Bâle, veut nous quitter pour prendre des vues, et promet de nous rejoindre dans quelques jours à l'abbaye d'Einsiedeln. Nous y consentons sans peine, comprenant qu'il était utile d'ouvrir une soupape de sûreté à l'ardeur photographique de notre compagnon.

Nous partons du Petit-Bâle par le chemin de fer badois qui suit la rive droite du Rhin jusqu'à Waldshut. La gare, d'un aspect élégant et coquet, est un bon modèle de ce style industriel qui fleurit de nos jours. La voie déroule à nos regards surpris un panorama enchanteur, tout semé de prairies, de vignobles, de villages et de maisons de campagne; tantôt elle côtoie le fleuve, profondément encaissé; tantôt elle s'en éloigne, pour se rapprocher des pentes méridionales de la forêt Noire; ailleurs, elle nous plonge brusquement dans la nuit d'un tunnel, pour nous charmer à la sortie par la fraîcheur du paysage. Nous passons en courant devant Rheinfelden, dont le vieux fort en ruines, assis sur un rocher (*stein*) au milieu du fleuve, et défendu de tous côtés par des rapides dangereux, a subi bien des vicissitudes de guerre; nous traversons Säckingen, que dominant les tours de son ancienne abbaye; puis Klein-Laufenburg, où le Rhin, encaissé dans un lit étroit, se précipite en écumant au milieu des écueils et forme des rapides (*laufen*), et nous arrivons à Waldshut. Là, laissant le chemin de fer de Schaffhouse, nous traversons le Rhin près de Coblenz (*Confluencia*), non loin du confluent de l'Aar.

De Waldshut à Zurich, la ligne suit d'abord le cours inférieur de l'Aar. Cette rivière, grossie par les eaux de la Limmat et la Reuss, est vraiment belle et majestueuse. La rencontre de ces trois cours d'eau se fait non loin de Turgi, point où convergent tous les affluents qui descendent du revers septentrional des Alpes et du Jura. Cette circonstance géographique avait autrefois donné à cette région une importance

exceptionnelle, parce que c'est le point où se réunissent les trois grandes allées, c'est-à-dire les grands chemins naturels du nord de la Suisse. Les Romains, nos maîtres en tout, l'avaient deviné du premier coup d'œil; pour commander ces grands passages et tenir en respect les tribus germaniques, ils avaient élevé la ville de Vindonissa sur la langue de terre triangulaire qui sépare l'Aar de la Reuss. Ce formidable boulevard



Chute du Rhin.

n'existe plus depuis le passage d'Attila, et c'est à peine s'il a laissé un vestige de son nom dans le village de Windisch. Les petits seigneurs du moyen âge ne songèrent même pas à le relever, quoiqu'il fût dans une position admirable au point de vue stratégique et commercial; et la maison d'Autriche elle-même, qui possédait toute la vallée de l'Aar, avait bâti le donjon de Habsbourg non loin de là, sur le sommet du Wulpelsberg, et avait établi le siège de son gouvernement à Baden, dans la vallée de la Limmat, au lieu de s'inspirer des grandes traditions des maîtres du monde.

A partir de Turgi, le chemin de fer suit la vallée de la

Limmat, souvent resserré entre de hautes collines et le lit de la rivière. Il passe à Baden, célèbre par ses eaux minérales depuis l'ère romaine, et s'engage dans un tunnel sous le Schlossberg. A mesure que l'on approche de Zurich, le paysage se déploie avec une certaine grandeur, et les hautes collines s'élèvent peu à peu jusqu'aux belles montagnes qui encadrent le lac. Nous ne faisons que toucher à Zurich, pour prendre le chemin de fer de Schaffhouse. La ligne traverse un territoire assez plat, peu pittoresque, où je ne trouve à signaler que les ruines du château de Kyburg, la petite ville industrielle de Wintherthur, le village d'Andelfingen, sur la rive gauche de la Thur, et nous descendons à la station de Dachsen, en laissant le convoi s'engager dans un tunnel sous le château de Laufen, qui domine la cataracte.

Déjà un murmure sourd, lointain, continu, mais très affaibli, vous annonce le voisinage de la chute, sans vous préparer à la véhémence des sensations qui vous attendent. On pénètre dans la cour du château de Laufen sans que l'œil ni l'oreille, pour ainsi dire, soient encore avertis de la scène grandiose dont on n'est plus éloigné que de quelques pas. Un petit sentier, taillé sur l'escarpement de la colline, et ombragé de bouquets d'arbres plantés avec art, vous conduit au bord du fleuve sans vous le montrer. Vous ne voyez rien encore; mais à l'agitation de l'air, au gémissement de la montagne ébranlée, au tumulte croissant des eaux, vous pressentez quelque phénomène extraordinaire. Votre émotion redouble à chaque pas qui vous entraîne dans l'atmosphère agitée du fleuve. Vous vous hâtez, emporté par une force électrique; et soudain, au détour d'une roche, vous vous arrêtez dans un saisissement inexprimable : la cataracte entière est devant vous, à deux pas, et vous inonde de son écume.

Figurez-vous, si vous le pouvez, un fleuve immense qui, tout à coup précipité de soixante pieds de haut entre d'énormes blocs fracassés, tonne, éclate, mugit, bondit, tourbillonne, et vous enveloppe tout entier de son tonnerre et de ses eaux déchaînées. Tout d'abord terrassé sous le choc d'une

émotion si violente, et comme entraîné par le fleuve d'un élan vertigineux, on reste éperdu, bouleversé, anéanti, et les exclamations entrecoupées qui se pressent sur les lèvres expirent dans des sons confus, ou se perdent dans l'effroyable bruit des cataractes. Au premier moment, le silence de la stupeur est la plus forte expression des sentiments de l'âme; mais peu à peu les sensations deviennent moins puissantes, le tumulte des sens s'apaise par degrés, et vous laissez apercevoir tous les détails de cette scène sublime. La chute est coupée en deux bras inégaux par trois énormes blocs qui se dressent au milieu du fleuve; l'eau les presse, les entoure avec fureur, les blanchit de son écume, se fait jour à travers leurs fissures, et, brisée par les saillies du rocher, bondit en mille cascades. Une inépuisable variété de couleurs et de formes accompagne le mouvement des eaux, surtout lorsqu'elles sont éclairées par le soleil du soir. Ici le fleuve, réduit en une fine poussière aqueuse, forme de légers amas de vapeurs transparentes, que le soleil, cet inimitable peintre, teint des plus riches nuances de l'arc-en-ciel; là le vent soulève et disperse ces riantes écharpes, ou les fait flotter en ceintures étincelantes au-dessus du gouffre; plus loin, une nappe écumante glisse comme un fleuve de lait et de neige, rebondit avec mollesse des profondeurs de l'abîme, puis descend en pluie de perles, ou pétille et retombe en gerbes de diamant; ailleurs, un torrent d'un vert glauque se précipite avec fureur, se détache sur un fond d'une blancheur éblouissante, crée et dissipe à la fois mille accidents de couleur d'une richesse incomparable. Ajoutez à tous ces effets d'un élément qui se reproduit à chaque instant sous les formes les plus neuves et les plus inattendues, le mugissement des vagues qui se brisent en écumant, ce tonnerre formidable qui ébranle la montagne jusqu'en ses fondements et fait trembler au loin toute la contrée, et cette pluie d'écume qui semble vous emporter dans ses tourbillons, et vous aurez une faible idée du spectacle le plus grandiose et le plus émouvant de toute la Suisse. Et quand vos yeux éblouis et fascinés se détachent avec peine de cette contemplation, ils

rencontrent quelques pas plus loin la surface calme, tranquille et souriante du Rhin, qui coule avec lenteur et ne se souvient plus des orages qu'il vient de traverser.

L'auberge du château de Laufen (car c'est maintenant un hôtel) a disposé avec un art admirable toutes les vues de la chute; au bas du sentier de la colline, une galerie ébranlée par les coups répétés de la cataracte s'avance en tremblant jusqu'au milieu du torrent, et vous plonge dans l'écume qui jaillit des vagues; un peu plus haut, une autre galerie vous fait pénétrer sous la chute elle-même et dans ce courant d'air glacé qu'elle entraîne avec elle; une cabane rustique, fermée de verres de couleur, vous présente le fleuve, ô profanation! sous ces aspects mobiles que la nature ne connaît point, et transforme un spectacle sublime en une puérile distraction de belvédère; enfin la terrasse supérieure vous place au-dessus du gouffre grondant, au milieu des vapeurs qui s'en détachent. Toute cette distribution est habilement entendue, et il y aurait peu de chose à redire si l'on n'avait eu la malencontreuse idée d'établir au château de Worth une chambre obscure où la cataracte vient se peindre, privée de couleur, de bruit et de mouvement, pour le plus grand amusement des badauds. Quand on a épuisé toutes les émotions, quel plaisir peut-on trouver à contempler une image terne, décolorée, sans vie? Pour nous, jaloux de conserver tous les grands traits de ce tableau, nous nous gardons bien d'aller le contempler à une distance où l'on n'est plus frappé ni de la hauteur et de la violence de la chute, ni du fracas des eaux tonnantes, ni de la mobilité de ces jeux de lumière irisée qui en colorent les moindres accidents. Toutefois, pour jouir de la cataracte sous ses deux principaux aspects, nous traversons le Rhin sur le viaduc du chemin de fer, et, parvenus sur la rive droite, nous descendons au pied du petit bras de la chute; de là le château de Laufen, que nous venons de quitter, se dresse au milieu de ses bocages, avec une grave et imposante majesté, au-dessus des eaux bouillonnantes du fleuve.

« N'est-il pas étonnant, me disait Maurice tout ému, que

l'homme ait mis tant de temps à apprécier à leur juste valeur tous ces grands phénomènes de la nature? Les anciens ont vu les mêmes choses que nous; mais ils ne paraissent pas les avoir vues des mêmes yeux, et ils ne les ont pas senties de la même façon. Dans leurs ouvrages, vous trouverez bien quelques courtes phrases descriptives, mais sans le véritable sentiment du pittoresque; ils parleront des cataractes d'Égypte plutôt comme d'un accident géographique que comme d'une beauté naturelle, et s'ils font des tableaux, ils ne font jamais de paysages. Ces effroyables glaciers que nous allons visiter, ces champs éternels de neige, ces montagnes inaccessibles, ne leur ont pas arraché un seul mot éloquent, un seul cri d'enthousiasme : ils sont passés muets, indifférents, devant ces merveilles qui nous ravissent. Ils ont eu une connaissance admirable des caractères, des passions, des mœurs, de tous les ressorts du cœur humain; mais ils n'ont pas eu le sens de la nature. Pour nous, nous avons un sens de plus qu'eux; mais il ne faut pas trop nous en vanter, car il n'y a pas longtemps. Quand Montaigne traversa la Suisse en revenant d'Italie, vers le milieu du xvi^e siècle, il eut sous les yeux le même spectacle qui nous émeut en ce moment, et il n'y vit guère qu'un accident intempestif de son voyage « Au-dessous de Schaffhouse, écrit-il, le Rhin rencontre un fond plein de gros rochers, il se rompt, et au-dessous, dans ces mesmes rochers, il rencontre une pente d'environ deux piques de haut, où il fait un grand saut, escumant et bruiant estrange-ment. Cela arreste le cours des bateaux et interrompt la navigation de laditte rivière. » En lisant ces lignes, ne dirait-on pas que Montaigne est de mauvaise humeur, et qu'il reproche à la cataracte d'avoir interrompu son voyage et de l'avoir forcé à descendre de bateau?

— Ne soyons pas trop sévères pour ce charmant esprit, repris-je à mon tour, car le sentiment du pittoresque n'était encore éveillé nulle part, et c'est à Jean-Jacques Rousseau que nous en devons la révélation récente. Je n'aime pas Rousseau : son esprit faux, son amour pour le paradoxe, son goût pour le

sophisme, sa déclamation m'ont toujours révolté dans la lecture de ses livres philosophiques; mais comme peintre de la nature il est admirable. Il a créé à son usage personnel toute une gamme de tons chauds, colorés, brillants, qui manquaient à notre palette littéraire, et il les a appliqués avec un art inimitable sur ses tableaux de chevalet. Sous ses pinceaux émus la nature s'est animée, le paysage s'est passionné, et la solitude elle-même a pris une voix : c'est le Claude Lorrain de la littérature. Quand il sera mort comme penseur, il vivra toujours comme paysagiste, et la langue française ne perdra plus les couleurs qu'elle lui doit. Je sais qu'il a ouvert bien des abîmes d'erreurs; mais quand je suis en face de la chute du Rhin, je ne saurais oublier que Rousseau a fait jaillir de la contemplation de la nature une source nouvelle d'émotions et d'attendrissements. »

Absorbés par ce spectacle, nous n'avions pas entendu s'approcher un touriste qui prenait à sa manière le plus vif intérêt aux mouvements du fleuve. « Jean-Jacques Rousseau, Messieurs, nous dit-il en se mêlant familièrement à notre causerie, était un grand homme. J'ai vu sa statue à Genève, et j'en ai été fort content. S'il était ici, il penserait comme moi; mais il est mort. Quel dommage, ajouta-t-il, que ce beau fleuve soit si capricieux dans sa course, et que la nature ne l'ait pas créé complet! Je le suis depuis les glaciers où il prend sa source, et j'admire tout ce qu'on pourrait en faire avec des capitaux intelligents. Si l'on voulait, ce serait la grande artère commerciale de l'Europe, et, en le joignant aux affluents du Danube par des canaux ou des chemins de fer, il unirait la mer du Nord à la mer Noire. Toutes les forêts qui s'élèvent sur ces montagnes inaccessibles n'auraient qu'à descendre de leurs majestueux sommets pour aller à la mer et se transformer en flottes. On parle quelquefois de poésie : ah ! quelle plus brillante poésie que de rendre la Suisse maritime ! L'Europe entière est intéressée à cette transformation, dont les conséquences sont incalculables. Malheureusement cette maudite chute barre le fleuve, et entrave tout l'essor du commerce.

Vous descendez le Rhin supérieur, vous traversez le lac de Constance, et vous venez vous heurter à cette barrière de rapides... Évaluez tous les capitaux qui s'engloutissent inutilement dans le transbordement des marchandises, le déchet qu'elles éprouvent, l'augmentation de prix qui en résulte pour le consommateur! C'est une perte sèche.

« J'ai profondément étudié la question depuis deux jours, poursuit-il sans voir que nous ne prêtions aucune attention à son verbiage, et je suis convaincu qu'avec un canal peu dispendieux on pourrait rétablir la navigation entre Schaffhouse et Laufen. Le terrain s'y prête sans exiger des travaux d'art considérables, et la différence de niveau n'est pas assez forte pour ne pouvoir être vaincue par des écluses. La science moderne, Messieurs, ne connaît plus de bornes. Cette cascade en souffrirait un peu, je l'avoue; mais il faut bien convenir qu'elle n'a pas grande valeur commerciale. Quant aux dividendes de l'opération, il est facile de les établir par le tonnage actuel de la navigation... »

Et pendant que notre homme accumulait les chiffres sur son carnet: « Fuyons, dis-je à Maurice. Nous étions venus chercher la poésie et le pittoresque, et nous sommes tombés sur l'économie politique! Fuyons! » Un bruit nous fit tourner la tête: c'était le chemin de fer qui, sortant des flancs de la montagne, passait avec le souffle bruyant de sa respiration métallique, et couronnait d'un panache de noire fumée les eaux écumantes de la chute.

III

Origine et histoire de Schaffhouse. — Jean de Müller. — La cloche. — Le Rhin de Schaffhouse à Constance. — Constance. — Grandeurs déchues. — Le concile. — Le grand schisme d'Occident. — Jean Huss et Jérôme de Prague.

De Laufen à Schaffhouse, le chemin est délicieux, surtout si l'on prend le petit sentier qui court le long du Rhin, tantôt suspendu au-dessus des rochers, tantôt baigné par les eaux, presque toujours ombragé. Le fleuve, embarrassé d'une multitude d'écueils, prélude en quelque sorte par une longue suite de cataractes à la magnifique chute de Laufen. Ses belles eaux verdâtres, entraînées sur une pente rapide, viennent se heurter à une foule de blocs hérissés, les contournent d'une flottante auréole d'écume, et, toutes frémissantes de l'obstacle, font entendre de gais bruissements. Ce spectacle de vie et de fraîcheur est plein de charme, et nous ne regrettons point les bateaux, dont l'absence désolait si fort notre touriste industriel. Cette chute d'ailleurs n'est pas si coupable au point de vue économique, puisqu'elle a donné naissance à une ville libre, commerçante, industrielle. Pour abriter les marchandises, qu'il fallait nécessairement déposer sur le rivage, à l'endroit même où le cours du fleuve commence à se hérisser d'obstacles, puis rembarquer immédiatement au-dessous de la chute, on construisit des hangars et des magasins (*schiffhausen*, maison de bateaux). Ce village de bateliers, de mar-

chands et de voituriers, créé au ^{viii}e siècle pour les besoins de la navigation, est devenu la ville de Schaffhouse, et c'est le commerce de transit qui lui a donné sa prospérité.

L'histoire de Schaffhouse est peu intéressante. D'abord soumise à l'abbaye de Tous-les-Saints, elle grandit peu à peu sous ce patronage; enrichie par le commerce, elle se constitua en commune, se racheta au ^{xiv}e siècle pour une forte somme d'argent, et augmenta par des acquisitions successives le domaine de sa juridiction. En 1561, elle entra dans la Confédération helvétique, et en 1529 elle adopta la réformation, pour secouer plus sûrement le joug de son abbé. L'armée française l'occupa en 1799, pendant que les Autrichiens étaient sur l'autre rive; et c'est alors que le général Oudinot, par une des fatales nécessités de la guerre, en fit brûler le magnifique pont, d'une seule arche, long de cent onze mètres. Ce pont, regardé comme une des merveilles de la Suisse, était un des chefs-d'œuvre du père-ingénieur Grubenmann, qui en avait élevé de semblables à Glarus, à Reichenau, dans les Grisons, et à Wettingen, près de Baden.

Nous traversons rapidement la ville, dont la physionomie gothique rappelle celle de Nuremberg. On y respire un parfum d'antiquité; les vieilles tours, les maisons de bois enluminées, les tourelles en encorbellement, les hauts pignons pointus, les façades couvertes de peintures à fresques, les rues sombres, étroites et tortueuses, vous transportent en plein moyen âge. On est tout étonné d'apprendre qu'au fond de ces noires boutiques trônent à leur comptoir des familles nobles dont l'illustration commerciale remonte à huit ou neuf siècles, et dont le sang s'est mêlé à celui des Habsbourg. Le culte de la tradition domine tout; et la ville, créée et enrichie par le commerce, est toujours restée exclusivement commerçante.

Il n'y a qu'une seule exception, mais elle est brillante: c'est celle de Jean de Müller. Né à Schaffhouse en 1752, Müller échappa à l'influence des affaires et s'occupa spécialement de littérature, puis d'histoire. Il parcourut la Suisse pour

recueillir les matériaux de son grand ouvrage, et écrivit l'*Histoire de la Confédération helvétique*, livre qui l'a placé au premier rang des historiens de l'Allemagne. Sa diction, d'un caractère antique est grave, concise et forte; son éloquence, simple et sévère, et même quelquefois rude et agreste, rappelle le génie âpre des pasteurs des Alpes; son bon sens a horreur des nouveautés, et prêche le respect des institutions et des gouvernements. Sous ce costume négligé et austère, Jean de Müller est devenu l'idole de la jeunesse allemande, qu'il a entraînée par les accents chaleureux de son patriotisme.

Pendant que l'on parcourait le jardin de Fæsistaub, où l'on a élevé un monument à la mémoire de Müller, la nuit était venue, une belle nuit radieuse, étoilée, pleine de bruits rêveurs. Nous nous promenions sur le pont, écoutant d'une oreille distraite le gémissement continu des cascates, qui se détachait en notes plus aiguës sur le grondement lointain de la chute, et nos yeux cherchaient dans l'ombre les lumières des fenêtres, qui s'éteignaient les unes après les autres. Nous pensions à la France, aux amis absents... Tout à coup une voix métallique, pleine, sonore, grave et mélancolique, jeta lentement onze coups dans le silence de la nuit, et nous fit tressaillir comme une voix du pays natal. C'était la grosse cloche de l'abbaye de Tous-les-Saints, celle-là même qui a inspiré à Schiller son admirable poème, et Maurice se mit à en réciter quelques fragments, si bien traduits par Émile Deschamps :

L'airain retentira des sommets de la tour;
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour
Comptera des humains les races disparues;
On verra dans le temple, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front;
Aux pleurs de l'affligé ses plaintes s'uniront;
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre les flots mouvants
Qui le propageront sur les ailes des vents.

Au matin, la cloche du bateau à vapeur, aigre, criarde,

impatiente et affairée, nous tint un langage moins poétique. Nous nous hâtâmes de répondre à cet appel impérieux, et de nous embarquer pour Constance. Le port était couvert d'une population variée, où dominait surtout l'élément anglais et américain. Quelques costumes pittoresques attirèrent nos regards : des colliers de velours, des corsages ornés de chaînettes d'argent, de courtes jupes éclatantes, des toques écarlates, d'où sortaient de longues nattes de cheveux blonds, tout cela se détachait avec une grâce un peu sauvage sur nos vêtements sombres et étriqués. Un étudiant allemand, que nous reconnûmes à sa casquette de velours, à sa pipe en écume de mer et à ses brandebourgs, après avoir vainement essayé de lier conversation avec un jeune Anglais, vint à nous, qu'il jugeait sans doute de meilleure composition. Il était né à Constance, et par conséquent il appartenait au grand-duché de Bade; mais il avait une vive prédilection pour la France, et un peu de sang français, nous dit-il, coulait dans ses veines. Son aïeule appartenait à cette nombreuse foule d'émigrés qui, au moment de la révolution, vint s'établir à Constance, et en fit pendant quelques années une ville toute française. Il s'offrit avec beaucoup d'obligeance à nous servir de cicerone.

« Vous trouverez, Messieurs, nous dit-il, une ville bien déchue de son ancienne splendeur; elle ressemble à vos émigrés, qui avaient perdu leurs titres, leur fortune, leur influence, et n'avaient conservé que des souvenirs. Nos souvenirs sont grands et illustres, et la main des Romains nous avait marqués pour de hautes destinées. Notre fondateur, Constance-Chlore, avait deviné tout le développement que pourrait prendre un jour cette ville assise sur le Rhin, aux bords d'un lac magnifique, qui est une véritable mer intérieure, et placée sur les confins de l'Italie, de l'Helvétie et de l'Allemagne. Dagobert transporta dans nos murs le siège épiscopal de l'ancienne Vindonissa, détruite par les Huns. Au xve siècle, Constance, ville impériale, avait atteint un haut degré de prospérité, et comptait plus de quarante mille habitants. Le

concile lui donna quatre années d'une vie fiévreuse, et fit couler l'or à flots dans son sein. L'empereur Sigismond s'y rendit en personne et y tint sa cour. Presque tous les princes chrétiens y envoyèrent des ambassadeurs avec une suite nombreuse. L'assemblée comprenait vingt-neuf cardinaux, quatre patriarches, trois cents archevêques ou évêques, plus de six cents abbés ou prélats inférieurs, et environ dix-huit mille ecclésiastiques. Cette réunion imposante attira un si grand concours de seigneurs, de marchands, de curieux et de peuple, qu'il y eut plus de cent mille étrangers à Constance, avec trente mille chevaux. C'était là le bon temps, et notre fortune était assise sur des bases inébranlables, si nos pères avaient su profiter des circonstances. Hélas ! je le dis avec un amer regret, ils furent indignes de la liberté : en voulant entrer dans la Confédération helvétique, ils exigèrent qu'on leur sacrifiât les franchises d'un peuple voisin, et prétendirent avoir des sujets et des serfs en devenant républicains. Cette faute fut punie, et Constance, soumise à la maison d'Autriche, perdit les privilèges et l'initiative de la liberté. Elle n'a cessé de végéter depuis, et à la fin du siècle dernier c'était une bourgade de deux mille habitants. Aujourd'hui elle se relève un peu, et sa population se monte à sept mille âmes environ. Ne m'en demandez pas davantage; vos yeux vous diront assez toute sa solitude et sa décadence. »

Pendant le bateau s'était ébranlé, et fendait avec effort le cours rapide du fleuve. La matinée était froide, un lourd brouillard pesait sur les eaux et nous voilait à demi les rivages. Après quelques tours de roue, Schaffhouse disparut à nos regards. Bientôt le soleil, en s'élevant sur l'horizon, dissipa la brume et nous découvrit un paysage assez vulgaire. Quelques villages, groupés au pied des coteaux, reflétaient dans le Rhin leur image insignifiante; les pêcheurs lavaient leurs filets et les étalaient sur la berge; des pêcheries de saumon, signalées par des parcs de pieux, se montraient de distance en distance. Nos yeux, n'ayant rien de mieux à faire, sondaient le fleuve, grâce à sa limpidité extraordinaire, et voyaient

se tordre au fond, comme des milliers de serpents aquatiques, de longs rubans verdâtres agités par le courant. La colonie anglaise et américaine, que ce modeste spectacle ne pouvait intéresser, mettait à l'épreuve les talents du *coq*, et déjeunait avec appétit. Peu à peu cependant le paysage s'anime, les mouvements du sol s'accroissent davantage, et les collines grandissent au niveau des montagnes. Nous passons sous le pont de bois de Diessenhofen, où l'armée française franchit le Rhin en 1800; sur la rive droite se montre le village de Stein, dominé par le château de Hohenklingen, dans une position tout à fait pittoresque. A partir de ce point, le fleuve s'élargit et prend des proportions majestueuses; il se resserre un moment à Steckborn, et la féodalité n'a pas manqué d'en profiter pour commander le passage par un fort, aujourd'hui ruiné; enfin, après Berlingen, le Rhin se déploie tout à coup au nord-ouest en un large golfe, et forme le lac inférieur (*Unter-See*) ou lac de Zell (*Zeller-See*).

Vu de la côte méridionale, et éclairé par le soleil du matin, le lac de Zell est charmant; il s'arrondit moelleusement en arc, et se couronne de hautes collines sur le flanc desquelles s'étagent de blanches maisons. Au fond, la petite ville badoise de Radolphzell, souriant au soleil, se mire dans les eaux du golfe. Mais ce qui appelle surtout notre attention, c'est l'île Reichenau, avec les souvenirs historiques de son antique abbaye. L'infortuné Charles le Gros s'y retira après sa déposition, en 887; et après y avoir vécu pendant quelques semaines du pain de l'Eglise et de la charité des moines, il mourut, et trouva sous le cloître une sépulture ignorée. On montrait encore, à la fin du dernier siècle, dans le trésor du couvent, une dent gâtée de ce malheureux prince, comme si le tombeau de ce descendant de Charlemagne ne suffisait pas pour exciter la pitié!

Ce souvenir, en éveillant en nous des émotions pénibles, assombrit tout à coup le paysage, et le voila d'une teinte mélancolique; il semblait qu'un nuage eût caché le soleil. Ce riant rivage, en recevant le reflet de nos pensées, nous appa-

rut triste, austère, et en pleine harmonie avec la chute de ses hôtes illustres, dont il avait abrité les malheurs et les chagrins. En vain le bourg d'Ermatingen, dominé par ses deux tours féodales, appelait nos regards distraits, nos yeux cherchaient au milieu des arbres le château d'Arenenberg, où mourut la reine Hortense; et cette forteresse de Gottlieben, qui, après avoir servi de prison au pape Jean XXIII, au xve siècle, est devenue en 1837 la retraite du prince Louis-Napoléon. C'est là que ce prince, fatigué de son long exil, promenait sa rêverie en face des cloîtres de Reichenau et du tombeau de Charles le Gros; au milieu des vastes projets qu'il nourrissait alors pour relever le trône impérial en France, ces monuments lui disaient avec éloquence comment tombent les trônes.

Nous débarquons à Constance avec ce cortège d'impressions et de pensées, et nous y trouvons bien cette grandeur déchue que nous avait annoncée notre étudiant du bateau à vapeur. Les rues sont larges et bien tracées, les places immenses, les édifices imposants; mais l'herbe pousse partout comme dans la solitude, et l'homme ne se montre que de loin en loin. Tout y a un aspect noble, avec un singulier mélange de vétusté, de décadence et de misère. Ce qui y domine, c'est le bruit militaire; les tambours, les clairons, les uniformes, tout cela nous dit que nous ne sommes plus en Suisse; car depuis notre entrée à Bâle, à l'exception du douanier fédéral, nous n'avons pas vu un seul agent de la force publique. Mais que fait cette troupe au milieu d'une ville déserte? Au lieu de monter la garde sur ses remparts croulants, ne ferait-elle pas mieux de faucher l'herbe des rues?

Guidés par notre compagnon, nous visitons la cathédrale, que ses tours nous avaient signalée de loin. Cet édifice, mélange de style roman du xie siècle et de gothique primitif, a été élevé sur l'emplacement d'une église bâtie aux premiers siècles du christianisme; on peut encore visiter dans les cryptes ce sanctuaire vénérable, du caractère le plus antique, auquel les fidèles persécutés n'avaient accès que par un souterrain. L'église supérieure offre à notre admiration les seize

colonnes monolithes qui soutiennent les voûtes; les grilles des chapelles latérales en fer forgé, du dessin le plus riche, le plus capricieux, et de l'exécution la plus savante, et les portes extérieures, sculptées avec une rare perfection.

Le trésor est d'une grande magnificence. Nous avons particulièrement admiré un autel d'argent et de vermeil, des reliquaires et des vases sacrés tout couverts de pierreries, des statues demi-nature en argent, des missels manuscrits ornés des plus précieuses enluminures, et une foule d'autres objets où la perfection de la forme le dispute à la richesse de la matière. C'est le legs de plusieurs siècles de foi.

Mais le morceau capital de la cathédrale est sans contredit la chaire. Un artiste doué d'une heureuse inspiration a eu l'idée sublime de représenter Jean Huss luttant et écrasé sous le poids de l'Évangile. Le sectaire a une stature colossale, des membres puissants, un regard audacieux, un front large et élevé, où respire l'orgueil et où trône l'intelligence. Il soutient sur ses robustes épaules la tribune d'où retentit la prédication de la vérité, et ses bras élevés à la hauteur de la tête supportent le livre sacré. Courbé avec angoisse et comme plié en deux, il essaye de lutter, dans un suprême effort de désespoir, contre le fardeau qui l'accable : il se raidit convulsivement, il se ramasse sur lui-même pour concentrer ses forces; les muscles de sa poitrine se gonflent; sa bouche se crispe et vomit la malédiction et le blasphème; ses yeux allumés par l'indignation défient le Ciel!... C'est en vain; l'Évangile est vainqueur, et l'imprudent succombe, écrasé sous le poids des problèmes qu'il a voulu soulever.

Avant de quitter l'église, notre guide nous fit remarquer avec complaisance une large dalle sur laquelle Jean Huss fut dégradé solennellement et excommunié la veille de son supplice. « Le peuple de Constance, nous dit-il, regarde cette pierre avec vénération, dans la persuasion qu'il s'y accomplit un prodige : quand tout le pavage est humide, seule cette dalle reste sèche. » Il nous conduisit ensuite dans les cloîtres, au sombre cachot où le sectaire fut enfermé après sa dégrada-

tion; et enfin il nous montra, sur les murs d'une maison de la rue Saint-Paul, le buste de Jean Huss, sculpté en pierre, sur le visage duquel respirent une ardeur et une opiniâtreté étonnantes. Cette espèce de pèlerinage hussite se termina par une visite à la place du faubourg de Brühl, où le malheureux fut brûlé vif, et où son disciple et défenseur, Jérôme de Prague, fut brûlé à son tour.

Quand notre guide officieux crut nous avoir montés au diapason de son indignation, il éclata tout à coup. « N'est-ce pas une chose effroyable, Messieurs, que ce supplice infligé à un homme pour ses idées? Tout s'y réunit pour nous émouvoir : la valeur intellectuelle et morale de l'homme, la nature toute doctrinale de sa faute, la violation de la parole impériale, l'énormité du châtement! Je suis catholique, mais j'ai horreur de cette condamnation!

— Vous en parlez comme un homme attendri, répliqua Maurice; mais, si vous le voulez bien, nous en parlerons en philosophes et en politiques. La plupart des erreurs de Jean Huss n'étaient pas purement doctrinales, comme vous le pensez; elles cherchaient à passer dans les faits, et elles ne tendaient à rien moins qu'au bouleversement de la société civile et de la société religieuse. Quand il proclame, par exemple, que *nul n'est prélat ou seigneur temporel, s'il est en état de péché*, n'est-ce pas là un principe essentiellement subversif et révolutionnaire? Quel gouvernement, dans notre siècle de tolérance, se sentirait assez pur pour souffrir qu'on enseignât cette doctrine à la jeunesse des écoles, ou qu'on la prêchât du haut de la chaire, ou qu'on la criât sur la place publique? Nous avons entendu dans notre France cette parole sinistre : *L'insurrection est le plus saint des devoirs!* et nous savons ce qu'il en est sorti de tempêtes et de révolutions. Mais dans la bouche du recteur de l'université de Prague, dans la bouche d'un homme que recommandaient sa science, son éloquence, ses mœurs austères, ce principe était mille fois plus dangereux que dans la bouche de nos démagogues. Au xve siècle, la foi était encore bien puissante sur les cœurs,

et en présentant sa doctrine comme conforme aux Écritures, en lui donnant un caractère sacré, Jean Huss était le pire des révolutionnaires, celui qu'on peut appeler le révolutionnaire évangélique. L'événement l'a bien prouvé, car les hus-



Cathédrale de Constance.

sites ne tardèrent pas à prendre les armes pour secouer le joug des princes et des magistrats qu'ils ne jugeaient pas assez purs. L'autorité temporelle, ainsi ébranlée dans sa base et sapée dans son principe, devait arrêter ce pieux démagogue et l'empêcher de dogmatiser.

« Vous allez m'objecter le sauf-conduit délivré par l'empereur Sigismond, et violé par les juges. J'avoue que, sur ce

point, je ne partage pas l'opinion de plusieurs écrivains catholiques. On a dit qu'en appelant Jean Huss à comparaître devant les juges ecclésiastiques, l'Empereur n'entendait pas le soustraire au jugement, et que ce sauf-conduit n'avait pas la même valeur que ceux qu'on accorde en temps de guerre aux agents d'une puissance ennemie, pour mettre leur personne à couvert. On peut soutenir cette opinion en équivoquant sur les termes de cette pièce fameuse; mais, à mon avis, ce n'est là qu'une équivoque misérable. Le sauf-conduit devait être exécuté de bonne foi, et dans plus sa grande largeur d'interprétation. Il est évident que Jean Huss attachait la plus haute valeur à cette pancarte revêtue de la signature impériale, qu'il n'y voyait pas un simple passeport, et qu'il ne se fût pas livré à ses juges, s'il eût cru sa personne menacée. Le sauf-conduit a donc été violé, sinon dans sa lettre expresse, au moins dans son esprit.

« Quant au supplice, avouons nettement qu'il était effroyable. Le bûcher n'est d'aucun temps, et ne saurait être absous par l'histoire. Ce n'est pas seulement notre civilisation, notre tolérance moderne qui le condamnent; l'époque même de Jean Huss l'a vu avec horreur, et la population de Constance, toute catholique qu'elle était, en fut tellement impressionnée, qu'elle a conservé la mémoire de Jean Huss comme celle d'une grande victime, et presque comme celle d'un martyr. Il fallait punir le recteur de Prague, si ses doctrines politiques troublaient l'État, mais il ne fallait pas le brûler. »

Cette conversation nous avait amenés jusque sur le port. Il nous restait à visiter une grande halle du XIII^e siècle, où se tint le concile. C'est une vaste pièce sans aucune décoration, dont le plafond est soutenu par des colonnes de chêne. On nous montra quelques antiquités : le double trône de l'empereur Sigismond et du pape Martin V, la cassette où se fit le scrutin pour l'élection du nouveau pontife, l'autel où il célébra la première messe pontificale; mais tout cela, je dois le dire, me parut très suspect, à l'exception pourtant du retable d'au-

tel, en forme de triptyque, que je trouvais fort remarquable.

La salle du Concile nous frappa beaucoup malgré sa nudité. Notre imagination évoquait l'assemblée imposante qui y tint ses séances, et il nous semblait entendre le pieux Gerson et le savant Pierre d'Ailly, ces deux gloires de l'université de Paris au ^{xv}e siècle. Sans avoir eu l'importance doctrinale et réformatrice du concile de Trente, le concile de Constance a rendu un service immense à l'Église et à la chrétienté, en mettant fin au grand schisme d'Occident. Quelques mots sur ce mémorable événement ne seront donc pas déplacés ici.

Après la mort de Benoît XI, en 1304, il y eut successivement sept papes, Français d'origine, qui tinrent leur siège à Avignon. Le dernier, Grégoire XI, ayant fait un voyage à Rome, y tomba malade, et y mourut le 13 mars 1378. Le peuple romain, séditieux et remuant à cette époque comme il l'est encore aujourd'hui, et jaloux de posséder chez lui le souverain pontife, parce que c'était pour la ville de Rome une source de prospérité, s'assembla tumultueusement, et d'un ton menaçant déclara aux cardinaux réunis en conclave qu'il voulait un pape romain, ou du moins italien de naissance. Sous cette pression, les cardinaux, après avoir protesté contre la violence qu'on leur faisait et contre l'élection qui allait avoir lieu, élurent Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Mais, cinq mois après, ces mêmes cardinaux, retirés à Anagni, et ensuite à Fondi, dans le royaume de Naples, déclarèrent nulle l'élection d'Urbain VI, comme entachée de violence, et élurent à sa place Robert, cardinal de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Celui-ci fut reconnu pour pape légitime par la France, l'Espagne, l'Écosse, la Sicile, l'île de Chypre, et il établit son séjour à Avignon, pendant qu'Urbain VI, qui faisait le sien à Rome, eut dans son obédience les autres États de la chrétienté. Telle fut l'origine du schisme qui divisa l'Église pendant quarante ans. En vain le concile de Pise, assemblé en 1409 pour mettre fin à cette déplorable division, déposa les deux papes, Grégoire XII et Benoît XIII, et élut à leur place Alexandre V.

Cette mesure n'aboutit qu'à créer un compétiteur de plus.

A cette époque il y avait donc trois papes qui se disputaient la tiare : Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, Grégoire XII et Benoît XIII. L'empereur Sigismond, désireux de terminer le schisme, s'entendit avec Jean XXIII pour la convocation d'un concile universel à Constance; la plupart des princes chrétiens s'empressèrent d'y adhérer et d'y envoyer des ambassadeurs avec les prélats de leurs royaumes. Le concile s'ouvrit le 5 novembre 1414. Jean, pressé par les instances générales, promit d'abord de renoncer au souverain pontificat; mais, pour échapper à cette nécessité, il résolut de s'évader furtivement. Frédéric d'Autriche, pour lui en faciliter les moyens, donna un tournoi le 20 mars, et pendant que tout le monde s'amusait au spectacle, le pontife, déguisé, se jeta dans une barque et gagna Shaffhouse. Frédéric, mis au ban de l'empire, et accablé par une armée nombreuse, tenta de faire sa paix aux dépens du pape, et livra Jean XXIII. Celui-ci, enfermé d'abord au château de Radolphzell, puis à Gottlieben, fut déposé solennellement pour ses fautes; il ratifia de lui-même cette sentence, et protesta avec serment qu'il renonçait librement et absolument au pontificat. Grégoire XII consentit aussi de son côté à abandonner ses prétentions, et en échange de son abdication il reçut le titre de premier des cardinaux, et de légat perpétuel de la Marche d'Ancône. Quant à Benoît XIII, après avoir vainement été sollicité d'abdiquer pour le bien de l'Église, il fut déposé par le concile. On élut ensuite, le 11 novembre 1417, le cardinal Othon Colonna, qui prit le nom de Martin V; il fut intronisé le même jour, couronné le 24 mars avec un appareil extraordinaire, et bientôt reconnu pour pape légitime par tous les États chrétiens. Grégoire XII mourut deux ans après; Jean XXIII, sorti de prison, vint secrètement et sans escorte trouver Martin V à Florence, se jeta à ses pieds en pleine assemblée, le salua comme pape légitime, et mourut six mois plus tard avec le titre de doyen du sacré collège. Quant à Benoît XIII, toujours rebelle et soutenu par le roi d'Aragon, il mourut en 1424, tellement per-

suadé de son droit qu'il ordonna, sous peine de la malédiction divine, aux deux cardinaux restés fidèles à sa cause d'élire un autre pape après lui. Ainsi se termina le grand schisme d'Occident.

Tout en travaillant à l'extinction du schisme, le concile de Constance s'occupait aussi de condamner les erreurs qui venaient de se produire, non seulement dans le domaine théologique, mais encore dans le domaine politique. Après l'assassinat du duc d'Orléans par Jean sans Peur, le docteur Jean Petit, créature du duc de Bourgogne, entreprit de justifier ce meurtre, et osa soutenir publiquement, dans un discours prononcé en présence des princes, cette odieuse maxime : « qu'il est permis à toute personne de tuer un tyran. » L'université de Paris avait déjà censuré cette proposition : le concile de Constance la condamna de nouveau ; mais, par égard pour le duc de Bourgogne, et pour ne pas faire allusion à un fait trop récent, il s'abstint d'en nommer l'auteur.

Si la doctrine de Jean Huss n'allait pas jusqu'à l'apologie du tyrannicide, nous avons vu qu'elle ouvrait la porte à toutes les séditions et à toutes les révoltes, en proclamant que tout magistrat en état de péché a perdu son autorité, et en reconnaissant aux sujets le droit d'apprécier la justice de leurs princes. Jérôme de Prague, ami et disciple de Jean Huss, ne se laissant point intimider par le supplice de son maître, était venu au concile pour se disculper. Il abjura d'abord ses erreurs ; mais bientôt il rétracta son abjuration, et mourut sur le bûcher. A ces nouvelles, les hussites prirent les armes au nombre de plus de quarante mille, livrèrent la Bohême à toutes les horreurs du pillage et de la guerre civile, et donnèrent ainsi une démonstration évidente des dangers d'une pareille doctrine. Si le concile ou plutôt l'empereur Sigismond avait besoin d'être disculpé de la rigueur qu'il déploya contre les deux chefs des sectaires, la révolte de la Bohême et l'état moral de l'Europe en seraient une éclatante justification. Après une lutte de quarante ans, où le pouvoir spirituel avait été disputé par plusieurs prétendants, le prin-

cipe d'autorité, ébranlé par tant de secousses, avait besoin d'être fortifié : le concile de Constance eut la gloire d'y travailler efficacement en mettant fin au schisme et en condamnant la doctrine du tyrannicide et de la révolte ; et nous pouvons dire que par son action énergique il enraya l'Europe sur la pente des révolutions, où elle semblait entraînée.

IV

Le lac de Constance. — Tempête sur le lac. — Du rôle modérateur des lacs. — Romanshorn. — Première vue lointaine des glaciers. — Thurgovie. — L'abbaye de Saint-Gall.

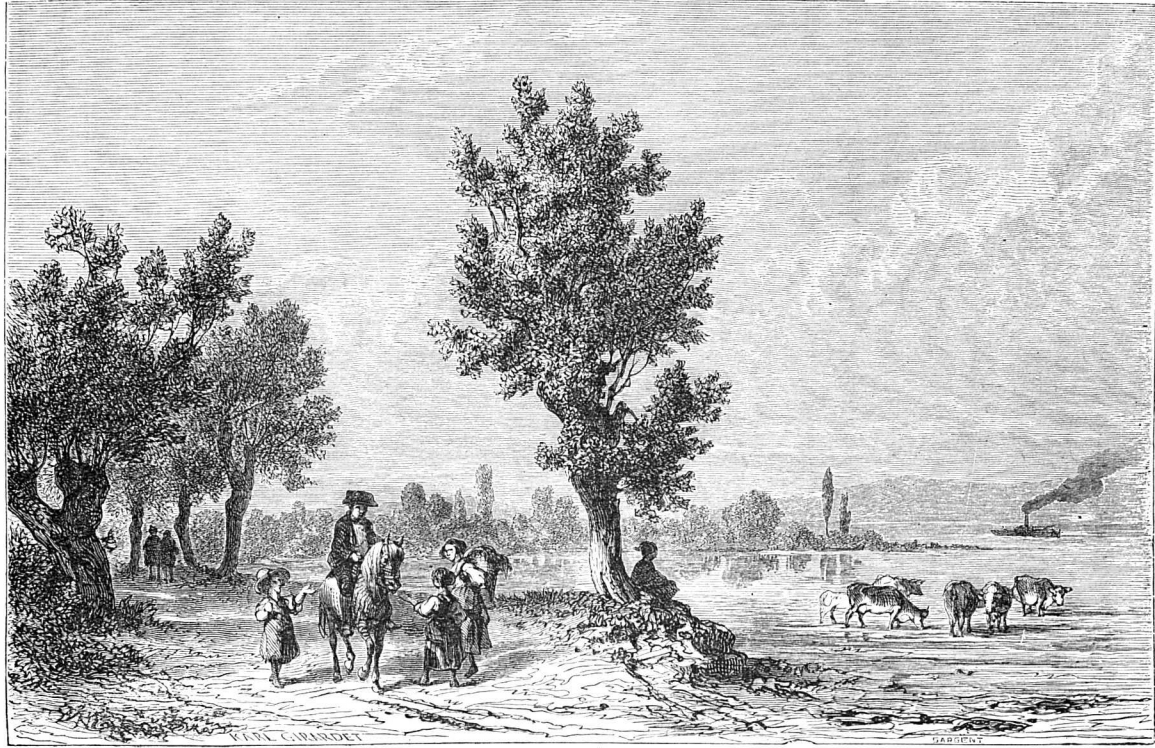
Le lac de Constance, vu partout ailleurs qu'à Constance, offre un coup d'œil enchanteur; mais ce lac, d'une forme si séduisante, change presque entièrement d'effet et de couleur lorsqu'on l'envisage du port, par le contraste de ce délabrement universel, de cette solitude profonde et de ce silence en quelque sorte sépulcral dans lequel la ville gît endormie. Pour échapper à cette influence, il est bon de se jeter dans un bateau et de se faire conduire en plein lac, à une distance où Constance, dominée par les tours de sa cathédrale, ne conserve plus que son effet pittoresque.

Par sa situation, cette petite mer intérieure est appelée à un grand mouvement commercial, car les cantons de Thurgovie et de Saint-Gall, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière et le Tyrol se partagent ses côtes. Plusieurs villes importantes s'élèvent sur ses rivages : Arbon, forteresse fondée par Tibère; Rorschach, port très fréquenté; Bregenz, Wasserburg, Ueberlingen, etc. Les rives du nord et de l'ouest sont couvertes de villages disséminés dans des plaines fertiles; celles du sud sont bordées de hauts rochers à pic de l'effet le plus imposant.

Nous venons d'appeler le lac de Constance une petite mer intérieure. Il a, en effet, de quatorze à quinze lieues de long sur quatre de largeur, avec une profondeur qui varie entre 300 et 700 mètres, et une superficie d'environ 700 kilomètres carrés. Quand le vent du sud-ouest souffle avec violence, il y soulève des vagues énormes, et quand le brouillard dérobe la vue des côtes, ce qui est assez fréquent à 400 mètres au-dessus de la mer, la boussole devient indispensable. Enfin, depuis quatre siècles, le grand lac n'a gelé que cinq fois, dont la dernière en 1830.

En nous rendant par le bateau à vapeur de Constance à Romanshorn, nous eûmes le spectacle émouvant d'une petite tempête. Le rivage étalait sous nos yeux toutes ses séductions : sites gracieux, châteaux, villages, vignobles et prairies, le tout appuyé sur les flancs d'une chaîne de hauteurs. Nous venions de passer devant l'ancienne abbaye de Kreuzlingen, paresseusement assise au bord du lac, lorsque le ciel commença à se voiler. De gros nuages noirs montaient du sud-est, chassés par un vent impétueux, et assombrissaient tout l'horizon. Les vagues, agitées par la tempête et couronnées d'une crête d'écume, allaient se briser sur les rochers du bord avec un bruit éclatant auquel venait se mêler le fracas du tonnerre. Des éclairs éblouissants, déchirant le sombre rideau des nuages, se reflétaient avec un éclat sinistre dans les eaux du lac. Enfin la pluie, qui tombait à flots, noyait dans une brume grisâtre tous les détails de la côte, et ce ne fut qu'à la faveur d'un éclair que nous pûmes apercevoir le joli château de Güttingen, bâti sur un promontoire au-dessus du lac. Cette bourrasque s'apaisa aussi vite qu'elle s'était élevée, et quand nous débarquâmes à Romanshorn, le soleil avait repris toute sa splendeur et le ciel toute sa sérénité ; le lac seul, par un contraste frappant, conservait la trace des émotions qui venaient de l'agiter.

Les lacs ne sont pas seulement pour la Suisse un élément pittoresque du premier ordre, ils lui procurent aussi des avantages positifs très importants, et par l'abondance des



Lac de Constance.

ressources alimentaires qu'ils offrent aux populations, et par la facilité des communications entre des points fort éloignés, avantage inappréciable dans un pays où le relief du sol crée à la viabilité des obstacles parfois insurmontables. En outre, les lacs jouent un rôle prépondérant dans la régularisation du régime des eaux, et c'est là le côté par lequel ils me frappent le plus.

En descendant des hauteurs glacées où elles prennent leur source, les rivières des Alpes rencontrent des pentes rapides et s'y précipitent avec toute la violence d'un torrent. Ainsi le Rhin antérieur descend du petit lac Toma, placé à 2,350 mètres au-dessus de la mer, s'unit au Rhin du milieu, qui vient du lac Dim, à 2,150 mètres d'altitude, et tous les deux mêlent leurs eaux, à Reichenau (600 mètres), au Rhin postérieur, sorti du glacier de Rheinwald, à 1,870 mètres de hauteur. Dans cette première partie de leur course, ces trois ruisseaux, en se précipitant du sommet des Alpes, ont donc descendu une pente effroyable, qui varie de 1,300 à 1,700 mètres sur une petite longueur. Après Reichenau, le Rhin conserve encore les allures torrentielles; mais il ne descend plus que de 200 mètres jusqu'à son entrée dans le lac de Constance, sur un parcours d'environ vingt lieues. Tous les autres cours d'eau de la Suisse ont le même caractère à leur origine; dans cette première phase de leur marche, ils roulent dans leur lit avec une violence inouïe, ravinent les terres, les emportent dans leurs eaux constamment troublées, et entraînent des blocs énormes arrachés aux montagnes voisines. Dans cette course effrénée, ils ne sont même pas propres au flottage, et ils passent dans leurs vallées non comme des bienfaiteurs, mais plutôt comme des ravageurs, surtout lorsqu'ils sont gonflés par la fonte des neiges.

Arrivés dans les lacs, les torrents disparaissent un moment pour se transformer; au milieu de ces bassins immenses leur fougue primitive s'anéantit, la force d'impulsion qui les précipitait s'annihile, et ils sortent de ces réservoirs modérateurs avec le caractère d'un cours d'eau navigable, ou tout au moins

flottable. Les lacs jouent donc un rôle important en supprimant tout à coup les allures torrentielles des rivières.

Ces rivières charrient, comme nous l'avons dit, une foule de débris arrachés aux montagnes du voisinage; mais à leur arrivée dans les lacs, perdant la force d'impulsion qui leur permettait de rouler ces épaves, ils les abandonnent. Il se forme donc à leur embouchure un véritable delta, bas, marécageux, composé, suivant les saisons, de cailloux roulés ou d'alluvions terreuses. Peu à peu ces marécages deviennent des prairies, puis des terres labourables d'une remarquable fécondité, et c'est ainsi que, par l'arrêt subit des torrents, les terres inaccessibles des hauteurs viennent se mettre à la disposition de l'homme en augmentant le fond des vallées au détriment des sommets. Cet effet est fort remarquable à la partie supérieure du lac de Constance, au point où le Rhin y fait son entrée. On peut aussi l'observer au-dessus du lac de Genève, depuis Villeneuve jusqu'à Bex, partie horizontale de la vallée formée de lits alternatifs de sable et de limon, peu élevée au-dessus du niveau du Rhône et encore imprégnée de ses eaux. La vaste plaine d'Interlaken, entre les lacs de Brienz et de Thun, à la hauteur de la vallée de Lauterbrunnen, doit également son origine aux apports des deux Lütschines. C'est ce qui fait que des villes importantes, Constance, Zurich, Lucerne, Thun, Genève, etc., se sont établies à la partie inférieure des lacs, où elles trouvaient des eaux limpides et un sol stable, au lieu de s'établir à la partie supérieure, où elles n'auraient eu que des eaux troubles et un terrain mobile et marécageux.

C'est surtout au moment de la fonte des neiges que les lacs rendent les plus grands services. Au mois de mai, quand le soleil commence à prendre de la force, toutes les neiges accumulées par l'hiver fondent sur les montagnes et gonflent les torrents. Les lacs, comme des réservoirs immenses, reçoivent toutes ces eaux et les laissent s'écouler peu à peu, en préservant toute la vallée inférieure d'inondations d'autant plus redoutables qu'elles arriveraient à une époque de l'année où les moissons couvrent les campagnes. Le lac de Constance,

en subissant à chaque printemps une crue périodique de deux à trois mètres, peut ainsi emmagasiner un volume de deux milliards de mètres cubes d'eau, dont l'écoulement se trouve ralenti. Que l'on se figure une pareille mer précipitée soudainement du haut des montagnes avec l'impétuosité d'un torrent ou plutôt d'une cataracte sans passer par les lacs, et



Saint-Gall.

l'on aura une idée des dévastations effroyables qui en seraient la conséquence ! Ces grands bassins n'agissent pas seulement comme réservoirs, ils fournissent aussi une vaste surface d'évaporation, et cet élément, si faible qu'il paraisse au premier abord, ne doit pas être négligé dans la question ; car on a calculé que le Léman perd par évaporation autant d'eau que le Rhône lui en apporte, et il s'épuiserait s'il n'était alimenté par des sources de fond.

Ce rôle modérateur des lacs se poursuit jusqu'au mois de juillet, époque à laquelle toutes les neiges temporaires sont fondues. Tous les fleuves qui sont alimentés ainsi par la fonte des glaciers et des neiges ont donc un régime tout différent de celui des cours d'eau qui sont entretenus par les pluies de l'hiver. Les premiers éprouvent leur période de sécheresse pendant les froids de l'hiver, et leurs crues pendant l'été; c'est tout le contraire pour les seconds. Ce double phénomène est très remarquable à Lyon, où on peut l'étudier comparativement sur la Saône et sur le Rhône. La Saône, entretenue par les pluies, commence à croître dans le courant d'octobre pour atteindre son maximum d'élévation à la fin de décembre; elle conserve une assez grande hauteur jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle elle entre en décroissance pour descendre au point le plus bas de son étiage au mois d'août. Le Rhône, au contraire, est très bas en janvier et février, et beaucoup plus élevé pendant l'été; mais comme il sort du lac de Genève, il a une constance sensible dans son niveau, grâce au rôle modérateur de ce vaste bassin. Le Rhin, à Bâle, trop éloigné du lac de Constance pour en ressentir tout l'effet régulateur, et d'ailleurs alimenté dans l'intervalle par une foule de torrents à régime glaciaire, éprouve dans son niveau des soubresauts beaucoup plus considérables; mais à Cologne il a changé toutes ses allures: les nombreux affluents à régime pluvial qui lui sont survenus de tous les côtés remplissent son lit pendant la saison froide, et, en contre-balançant la crue qui provient de la fonte des neiges, donnent à son niveau une constance assez remarquable.

Les grands lacs de la Suisse jouent donc un rôle très important dans le régime physique de cette contrée; ils interceptent les torrents troubles et boueux pour les transformer en rivières limpides, leur arrachent tous les débris qu'ils charrient pour constituer de nouveaux terrains, et modèrent l'écoulement des masses d'eau qui se précipitent des hauteurs à la fonte des neiges. Aussi la Providence paraît-elle avoir distribué ces grands bassins régulateurs exclusivement au pied des mon-

tagnes, où ils rendent des services considérables tandis qu'elle en a privé nos pays de plaines, où ils ne sont pas nécessaires.

Nous faisons ces réflexions pendant que notre bateau, quittant le haut du lac, s'approchait du petit port de Romanshorn, et manœuvrait pour passer sans encombre entre les musoirs des deux jetées. L'ancien château de l'abbé de Saint-Gall attirait de loin nos regards, et nous nous disposions à l'aller visiter, quand nous fûmes arrêtés par un spectacle d'une grandeur incomparable : c'était toute la chaîne des Alpes d'Appenzell qui se déroulait à nos yeux, illuminée par le soleil du soir, et dressant vers le ciel ses pics chargés de neiges éternelles d'un éclat éblouissant. C'était pour nous la première apparition des glaciers, et nous fûmes saisis de la majesté de cet horizon. Un immense amphithéâtre de montagnes, s'élevant à toutes les hauteurs, se croisant dans tous les sens, prolongeait au loin sur l'azur du ciel la blanche dentelure de ses sommets neigeux. L'air, d'une pureté et d'une transparence extraordinaires, nous en apportait l'image avec une telle vigueur, que la chaîne, quoique éloignée de dix lieues, semblait nous toucher. Les hauts pitons, vivement éclairés, projetaient leur ombre dans les vallées qui se creusaient entre leurs flancs, et il en résultait un mélange de tons singuliers, l'éclat de champs de glace semblant lutter contre la nuit qui l'envahissait. Nous demeurions absorbés dans la muette contemplation de ce spectacle, lorsque l'aigre sifflet de la locomotive vint nous rappeler à la réalité.

Le chemin de fer nous emporta bientôt à travers les plaines fertiles de la Thurgovie, toutes couvertes d'arbres fruitiers et de vignobles ; mais ce qui fait la richesse du pays ne contribue pas toujours à la beauté du paysage. On peut dire de la Suisse ce que l'on a dit de l'histoire : dans l'une on recherche ses rochers, ses cascades, ses glaciers, ses abîmes, de même qu'à l'autre on demande des drames sanglants, des révolutions atroces, des guerres meurtrières ; et les annales des peuples heureux ne sont pas moins ennuyeuses que les riches campagnes de la Thurgovie. Aussi, détournant nos yeux de cette monotone contrée,

nous les reportions obstinément vers les Alpes d'Appenzell.

« Il est bien fâcheux, me disait Maurice, que les exigences de notre itinéraire ne nous permettent pas d'aller visiter la vieille cité monastique de Saint-Gall, qui s'élève là-bas dans une gorge au pied du Kreuzberg. Il y a là des souvenirs historiques et des trésors littéraires d'une valeur inappréciable. La bibliothèque du couvent avait amassé pendant de longs siècles des manuscrits précieux, et, à la renaissance des lettres, il en sortit plusieurs des principaux classiques; quelques-uns ont échappé à notre révolution en fuyant devant les armées du Directoire, car plusieurs de nos héros (il faut l'avouer bien bas) n'étaient pas moins redoutables pour les bibliothèques et les musées que pour les caisses publiques. C'est ainsi que les manuscrits si vantés de Valerius Flaccus et de Silius Italicus ne figurent plus maintenant sur le catalogue de Saint-Gall. Quant au Quintilien, il fut conquis au temps des luttes de la réforme, et il enrichit maintenant la ville de Zurich.

« Au VII^e siècle, un moine écossais, nommé Gallus, s'était bâti un ermitage dans cette ville étroite et profonde qu'arrose le torrent de la Steinach, et il avait planté une croix sur le sommet de la montagne voisine, nommée dès lors Kreuzberg (*montagne de la Croix*). Le bruit de ses vertus appela près de lui quelques disciples jaloux de marcher sur ses traces. Bientôt s'éleva le fameux monastère de Saint-Gall, sous la protection et avec les dons de Pépin d'Héristal. Le premier abbé, confirmé par Charles Martel, y institua une école publique qui ne tarda pas à conquérir une grande réputation, et devint une des plus célèbres universités de l'Europe. Ces bienfaits de la famille carlovingienne ne furent pas perdus, et avant la fin du IX^e siècle un écrivain anonyme, *le moine de Saint-Gall*, écrivait les *Gestes de Charlemagne*, récit plein de naïveté qui nous a transmis une foule d'anecdotes sur le grand empereur.

« Le couvent fut entouré de fortifications vers le milieu du X^e siècle, pour résister aux attaques des peuplades barbares de la Germanie. A l'ombre de ses murailles et de ses tours, une population nombreuse vint d'abord chercher la sécurité

et le travail ; puis, quand le peuple saint-gallois se fut enrichi par le commerce, il essaya de conquérir sur l'abbé des libertés et des privilèges. Cette guerre intestine fut soutenue par les confédérés, et une communauté puissante s'établit bientôt près de l'abbaye, protégée par une haute muraille. La réforme lui apporta plus tard l'occasion et le moyen de secouer entièrement le joug de ceux qui avaient été ses fondateurs. Enfin, en 1798, l'abbaye fut dépouillée de tout pouvoir temporel, et ses abbés perdirent le titre de princes de l'Empire, dont ils jouissaient depuis le commencement du ^{xiii}^e siècle. Le congrès de Vienne, ratifiant cet état de choses, sécularisa définitivement l'abbaye, et incorpora au canton de Saint-Gall ses riches domaines, comprenant l'Oberland catholique, le Rheinthal et le Toggenburg, à la condition qu'une pension viagère de six mille florins serait payée au dernier abbé, Pancrace Vorster. Celui-ci refusa d'abandonner ses prétentions sur ses anciens États, et, avec une rare fermeté, il aima mieux conserver ses droits que de recevoir la pension, ne voulant pas admettre, comme beaucoup de gens de nos jours, que tout s'arrange avec de l'argent. Il se retira à l'abbaye de Muri, sans autre distinction que ses vertus, sans autre titre que ses malheurs, et il y vécut humblement confondu dans la foule des moines, comme le dernier d'entre eux. Sa mort, arrivée en 1829, délivra le gouvernement saint-gallois, non de l'obligation de servir la pension, car il n'avait jamais songé à la payer, mais d'une inquiétude secrète dont il n'avait jamais pu s'affranchir. »

Pendant que Maurice me faisait ce récit, nous étions arrivés à Weinfelden, situé, comme son nom l'indique, au milieu d'un riche vignoble. La nuit nous surprit à Frauenfeld, chef-lieu du canton de Thurgovie, et nous ne pûmes entrevoir que la silhouette de son vieux château, qui se dresse au sommet d'un rocher. Le caractère insignifiant du paysage nous fit peu regretter cet incident, et, après avoir franchi la jonction de Winterthur, d'où part l'embranchement de Schaffhouse, nous arrivâmes à Zurich.

V

Zurich. — Le lac et la Limmat. — Histoire de Zurich. — Luther et Zwingli. —
Bataille de Cappel. — Promenades. — Bataille de Zurich en 1799.

L'orage de la veille, après avoir traversé rapidement le lac de Constance, était venu fondre sur Zurich, et nous en trouvâmes les suites à notre réveil : des rues boueuses, un ciel terne et gris, une atmosphère lourde et basse, qui cachait le sommet des montagnes. Nos yeux cherchaient vainement à percer ce rideau de nuages, et à retrouver dans les hauteurs le prodigieux Tœdi-Horn, l'âpre et sauvage Glærnich, et l'énorme Sæntis, qui dominant la longue chaîne des Alpes de Schwyz, d'Uri, de Glarus et d'Appenzell, chargés de leur manteau de glace. Ces colosses lointains nous demeuraient cachés, et nous ne pouvions admirer, avec les gracieuses collines des environs, que les flancs de l'Uetliberg et de l'Albis, l'un richement boisé, et l'autre d'un aspect plus sévère, qui répandaient seuls sur ce charmant paysage une faible teinte du coloris des grandes Alpes. Malgré ce désavantage, Zurich nous séduisit par un air de fête : c'était comme un joli visage qui vient de pleurer, et sur les traits duquel on retrouve la trace à demi effacée d'une tristesse récente, qui fait place à un sourire naissant.

L'éternel sourire de Zurich, c'est son lac et sa rivière. Le

lac, d'un vert tendre et uniforme, s'encadre au premier plan de gais coteaux mollement ondulés, tout couverts de maisons de campagne et de villages, et au delà d'une haute ceinture de montagnes. La Limmat en sort purifiée, abondante, rapide, et comme orgueilleuse du nouvel éclat dont elle brille depuis qu'elle a perdu les allures orageuses et vagabondes du torrent; elle court entre les quais avec un bruissement sonore, toute pétillante d'écume et frémissante de rires joyeux, et divise la ville en deux parties inégales. La grande ville s'étage à droite, sur les flancs du Zurichberg, autrefois couronnés de fortifications; la petite ville, coupée de canaux, s'étale entre la rive gauche de la Limmat et la rive droite de la Sihl, dans la vallée qui s'étend au pied de l'Uetliberg jusqu'au confluent des deux rivières.

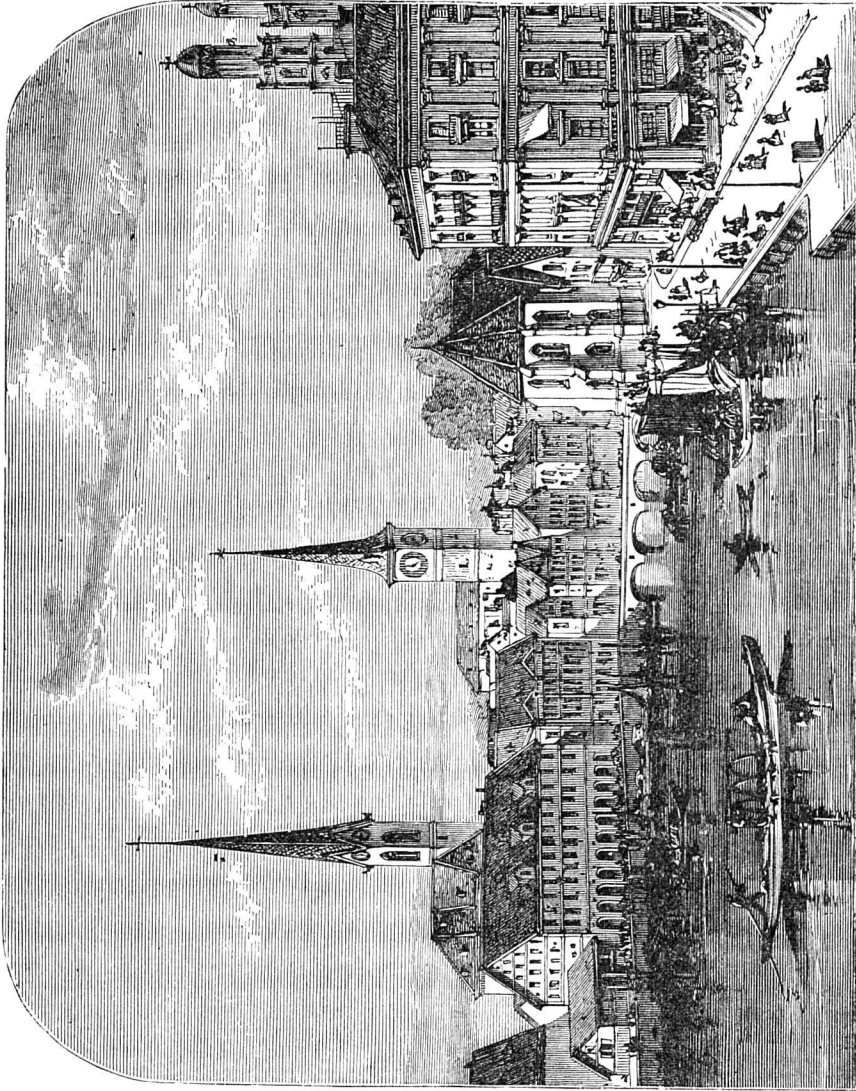
Zurich est, par sa position, le lieu le plus fortifié de la Suisse; son lac, ses deux rivières, les montagnes qui l'enveloppent, en défendent l'approche, et présentent une foule de points de résistance. Aussi les Romains, du temps d'Auguste ou de Tibère, en avaient-ils fait une station, sous le nom de *Thuricum*. Les barbares la détruisirent au ^{ve} siècle; mais, comme elle est placée sur le grand chemin de l'Allemagne en Italie, elle ne tarda pas à se relever de ses ruines et à devenir florissante par le commerce; et au commencement du ^{xiii}e siècle elle se fit déclarer ville libre et impériale, sous la protection de la maison d'Autriche. Cette protection devint bientôt onéreuse; et quand, en 1351, le duc Albert d'Autriche voulut attenter à ses libertés, Zurich se ligua avec les quatre cantons forestiers (Uri, Schwyz, Unterwalden et Lucerne) et entra dans la Confédération.

Le ^{xvi}e siècle ouvrit pour Zurich l'ère des querelles religieuses et des guerres civiles. Cette terrible initiation y fut apportée par le curé d'Einsiedeln, que sa mauvaise conduite venait de faire chasser de sa cure. « Si l'on vous dit, écrivait de lui-même Ulrich Zwingli, que je pèche par orgueil, par gourmandise et par impureté, croyez-le sans peine, car je suis sujet à ces vices et à d'autres encore; cependant il n'est

pas vrai que j'enseigne le mal pour de l'argent. » Avec ces passions, Zwingli était sur le chemin de toutes les hérésies. Au fond de son presbytère d'Einsiedeln, il lui était arrivé quelque chose des idées de Wiclef, et il se mit aussitôt à dogmatiser, niant hardiment la présence réelle. « J'ai prêché l'Évangile, disait-il, avant d'avoir entendu parler de Luther, qui ne m'a rien appris. » Chassé par ses paroissiens indignés, et réfugié à Zurich en 1518, il y répandit ses erreurs en toute sécurité, et gagna les magistrats à sa cause en leur attribuant tout pouvoir sur le peuple et sur le clergé, au détriment des droits de l'évêque. C'est là, comme on a pu le remarquer déjà, une des causes principales qui favorisèrent l'introduction de la réforme. Si les évêques et les abbés n'avaient pas eu des droits seigneuriaux dont les petites magistratures locales étaient jalouses de les dépouiller, et si les églises et les couvents n'avaient pas eu des richesses qui tentaient la cupidité des villes, le protestantisme eût avorté. Zurich embrassa donc la nouvelle doctrine, pilla les églises, abolit la messe, et sécularisa les ordres religieux.

Cependant l'influence de Zwingli avait alarmé Luther. Le chef de la réforme se mit à prêcher avec feu contre les zwingliens, et de la chaire la polémique descendit bientôt dans les livres et dans les pamphlets, ardente, provocatrice, injurieuse. Le landgrave de Hesse, Philippe, craignant de nouveaux troubles pour son pays, écrivit aux deux chefs, pour les inviter à un colloque à Marbourg. Cette conférence s'ouvrit le 23 septembre 1529. C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de la vérité, comme les appelaient leurs disciples, ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence. Pour qu'il n'y eût en lui rien de papiste, Zwingli portait une espèce de *sagum* gaulois, avec un baudrier d'où pendait une longue rapière. Le landgrave leur donna d'abord un grand festin, où l'ancien curé d'Einsiedeln soutint vaillamment, dit-on, la réputation du buveur suisse. La discussion, commencée par des arguments théologiques, ne tarda pas à dégénérer en

menaces et en injures, et les deux partis ne purent s'entendre. Avant de se séparer, le landgrave voulut faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les deux Églises



Zurich.

signèrent : toutes deux protestaient de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur le point principal de la dispute. Zwingli retourna à Zurich, et Luther à Wittemberg; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes.

L'introduction de la réforme à Berne fut le signal de la guerre civile. Les cinq cantons catholiques, Schwyz, Unterwalden, Uri, Zug et Lucerne, se sentant menacés dans leur foi, s'engagèrent par serment à maintenir chez eux la véritable religion. De leur côté, Zurich et Berne se liguèrent en faveur de la réforme. Fidèle à son effroyable devise : *l'Évangile veut du sang*, Zwingli poussait à la guerre. Les deux armées se rencontrèrent à Cappel le 11 octobre 1531, et se battirent avec acharnement. Les Zuriquois, défaits par les catholiques, s'enfuirent en désordre et cherchèrent leur salut dans leurs murs, en laissant sur le champ de bataille un grand nombre des leurs. Zwingli, que l'on avait trainé malgré lui à l'armée, fut blessé dès le commencement de l'affaire, et tomba évanoui au pied d'un poirier, au lieu où s'élève aujourd'hui un petit monument. Quand il reprit ses sens, les catholiques, maires du champ de bataille, le reconnurent sous le costume militaire dont il s'était affublé, et l'exhortèrent à abjurer ses erreurs. Sur son refus persistant : « Meurs donc, s'écria le capitaine Wokinger, meurs donc, hérétique endurci ! » Et il l'acheva d'un coup d'épée.

Cependant les Zuriquois avaient repris courage et reçu des secours de leurs alliés ; mais la fortune les trahit une seconde fois au mont de Zug. Les catholiques, profitant de leur victoire, marchèrent sur Zurich, et, sous les murs de cette ville frappée de terreur, ils dictèrent à leurs ennemis une paix modérée, qui assurait aux cinq cantons le libre exercice de la religion.

Les fortifications qui sauvèrent Zurich au xvi^e siècle n'existent plus ; elles sont aujourd'hui transformées en promenades charmantes, d'où l'on découvre une vue magnifique sur la ville, sur le lac et sur les montagnes. La promenade haute domine le cimetière abandonné de Sainte-Anne, qui renferme le tombeau de Lavater, le célèbre physiognomoniste ; le bastion du Chat est devenu un jardin botanique ; enfin l'espace triangulaire qui s'étend jusqu'au confluent de la Sihl et de la Limmat est un beau parc planté de grands arbres ; on y

a élevé à Gessner un monument ridicule, un pot de marbre sur un piédestal ! Voilà, il faut en convenir, une mémoire dignement honorée.

Quand on a visité les promenades de Zurich, et qu'on a erré quelques heures sur les bords de son lac, il reste peu de chose à voir dans l'intérieur de la ville. La cathédrale est un lourd édifice. L'église Saint-Pierre ne se recommande guère que par le souvenir de Lavater, qui en fut le ministre pendant vingt-cinq ans. L'arsenal offre à la curiosité des touristes crédules la fameuse arbalète de Guillaume Tell ; mais on a la pudeur de ne pas montrer la pomme qu'il enleva avec tant d'habileté sur la tête de son fils. En dehors de ces médiocres monuments, ce qui attire surtout les yeux du voyageur, ce sont les magnifiques hôtels modernes ; ils donnent à la ville un cachet d'élégance et de splendeur qui s'harmonise parfaitement avec la beauté du paysage.

Avant de quitter Zurich, nous voulûmes étudier le champ de bataille où Masséna remporta sa célèbre victoire. Quelques mots sur les causes qui amenèrent ce grand événement militaire ne seront pas déplacés ici.

Au milieu de la guerre générale qui embrasait l'Europe à la fin du siècle dernier, la Suisse avait d'abord conservé la neutralité. Il semble que ce petit pays, cette antique patrie de la liberté, n'avait rien à recevoir de la France ; mais, s'il était gouverné avec des formes républicaines, la féodalité et le servage n'y régnaient pas moins. Une hiérarchie fortement organisée existait entre toutes ces petites républiques, et il y avait une foule de communes, et même des cantons entiers, qui dépendaient de l'aristocratie de certaines villes, et gémissaient dans une véritable servitude. Le pays de Vaud, qui appartenait à Berne, était un des plus maltraités. En vertu d'anciens traités qui rendaient la France garante de ses droits, le Directoire déclara, à la fin de l'année 1797, qu'il prenait les Vaudois sous sa protection, et fit passer des troupes dans le voisinage, pour appuyer leurs mouvements. En quelques jours le pays de Vaud proclama son indépendance, et se constitua

en *république lémanique*. Ce fut le signal d'une révolution générale en Suisse contre l'autorité gouvernante. L'armée française s'avança et s'empara de Berne, et bientôt la république helvétique fut fondée. Une alliance offensive et défensive fut conclue entre les deux États, le 19 août 1798, et la France stipula que deux routes devaient être ouvertes à partir de la frontière française : l'une vers la Cisalpine, en traversant le Valais et le Simplon ; l'autre vers la Souabe, en remontant le Rhin et en suivant la rive orientale du lac de Constance.

L'année suivante, la ligne d'opération de l'armée française se trouva fortement menacée en Suisse. Masséna, obligé d'abandonner le Rhin, se retira sur la rive gauche de la Limmat, de sorte qu'il était séparé de l'ennemi par la Linth, le lac de Zurich et la Limmat. D'après le plan convenu entre les cours ennemies, Souwarow devait franchir le Saint-Gothard, déboucher dans la vallée de la Reuss et donner la main aux lieutenants de Hotze, pendant que celui-ci attaquerait l'armée française au-dessus du lac, le long de la Linth, et Korsakoff au-dessous du lac, le long de la Limmat. Ce projet, pour réussir, exigeait une précision difficile à obtenir quand on agit à de si grandes distances et en détachements aussi nombreux ; mais, s'il réussissait, il ouvrait aux étrangers la route de la France par la vallée du Rhin et Bâle. Heureusement, avant la jonction de tous ces détachements, les trente mille hommes de Korsakoff et les vingt-cinq mille de Hotze se trouvaient exposés aux coups de toute l'armée de Masséna, et celui-ci ne manqua pas d'en profiter. Nous empruntons à M. Thiers le récit de cette admirable bataille :

« Le moment où l'archiduc Charles quittait la Limmat pour passer sur le Rhin, et où Souwarow n'avait pas encore passé les Alpes, était trop favorable pour que Masséna ne le saisisse pas, et ne sortit point enfin de l'inaction qu'on lui avait tant reprochée. Son armée avait été portée à soixante-quinze mille hommes environ par les renforts qu'elle avait reçus ; mais elle devait s'étendre du Saint-Gothard à Bâle, ligne immense

à couvrir. Lecourbe, formant sa droite, et ayant Gudin et Melitor sous ses ordres, gardait le Saint-Gothard, la vallée de la Reuss et la haute Linth, avec douze à treize mille hommes. Soult, avec dix mille, occupait la Linth jusqu'à son embouchure dans le lac de Zurich. Masséna avec les divisions Mortier, Klein, Lorge et Mesnard, formant un total de trente-sept mille hommes, était devant la Limmat, de Zurich à Bruck, La division Tureau, forte de neuf mille hommes, et la division Chabran, de huit, gardaient l'une le Valais, l'autre les environs de Bâle.

« Masséna, quoique inférieur en forces, avait l'avantage de pouvoir réunir sa masse principale sur le point essentiel. Ainsi il avait trente-sept mille hommes devant la Limmat, qu'il pouvait jeter sur Korsakoff. Celui-ci venait de s'affaiblir de quatre mille hommes, envoyés en renfort à Hotze, par derrière le lac de Zurich, ce qui le réduisait à vingt-six mille. Le corps de Condé et les Bavares, qui devaient lui servir de réserve, étaient encore fort en arrière à Schaffhouse. Masséna pouvait donc lancer trente-sept mille hommes contre vingt-six mille. Korsakoff battu, il pouvait se rejeter sur Hotze, et, après les avoir mis tous deux en déroute, peut-être détruits, accabler Souwarow, qui arrivait en Suisse avec l'espoir d'y trouver un ennemi vaincu, ou du moins contenu dans sa ligne.

« Masséna, averti des projets des ennemis, devança d'un jour son attaque générale, et la fixa pour le 3 vendémiaire (25 septembre 1799). Depuis qu'il était retiré sur l'Albis, à quelques pas en arrière de la Limmat, le cours de cette rivière appartenait à l'ennemi. Il fallait le lui enlever par un passage : c'est ce qu'il se proposa d'exécuter avec ses trente-sept mille hommes. Tandis qu'il allait opérer au-dessous du lac de Zurich, il chargea Soult d'opérer au-dessus, et de franchir la Linth le même jour.

« La Limmat sort du lac de Zurich à Zurich même, et coupe la ville en deux parties. Conformément au plan convenu avec Hotze et Souwarow, Korsakoff se disposait à atta-

quer Masséna, et pour cela il avait porté la masse de ses forces dans la partie de Zurich qui est en avant de la Limmat. Il n'avait laissé que trois bataillons à Closter-Fahr, pour garder un point où la Limmat est plus accessible; il avait dirigé Durasof avec une division près de l'embouchure de la Limmat dans l'Aar, pour veiller de ce côté; mais sa masse, forte de dix-huit mille hommes au moins, était en avant de la rivière, en situation offensive.

« Masséna basa son plan sur cet état de choses. Il résolut de masquer plutôt que d'attaquer le point de Zurich où Korsakoff avait amassé ses forces; puis, avec une portion considérable de ses troupes, de tenter le passage de la Limmat à Closter-Fahr, point faiblement défendu. Le passage opéré, il voulait que cette division remontât la Limmat sur la rive opposée, et vint se placer sur les derrières de Zurich. Alors il se proposait d'attaquer Korsakoff sur les deux rives, et de le tenir enfermé dans Zurich même. Des conséquences immenses pouvaient résulter de cette disposition.

« Ces dispositions, qui ont fait l'admiration de tous les critiques, furent mises à exécution à cinq heures du matin. Les apprêts du passage avaient été faits près du village de Dietikon, avec un soin et un secret extraordinaires. Des barques avaient été traînées à bras et cachées dans les bois. Dès le matin elles étaient à flot, et les troupes étaient rangées en silence sur la rive. Le général Foy, illustré depuis comme orateur, commandait l'artillerie à cette immortelle bataille. Il disposa plusieurs batteries de manière à protéger le passage. Six cents hommes s'embarquèrent hardiment, et arrivèrent sur l'autre rive. Sur-le-champ ils fondirent sur les tirailleurs ennemis, et les dispersèrent. Notre artillerie, supérieurement dirigée, éteignit bientôt les feux de l'artillerie russe, et protégea le passage successif de notre avant-garde. Lorsque le général Gazan eut réuni aux six cents hommes qui avaient passé les premiers un renfort suffisant, il marcha sur les trois bataillons russes qui gardaient Closter-Fahr. Ceux-ci s'étaient logés dans un bois, et s'y défendirent bravement. Gazan les

enveloppa, et fut obligé de tuer presque jusqu'au dernier homme pour les déloger. Ces trois bataillons détruits, le pont fut jeté. Le gros des troupes, dirigé par le chef d'état-major Oudinot, remonta la Limmat pour se porter sur les derrières de Zurich. On parvint à renfermer ainsi les Russes dans Zurich.

« Pendant ce temps, Korsakoff, chagriné d'entendre du canon sur ses derrières, avait reporté quelques bataillons au delà de la Limmat; mais ces faibles secours avaient été inutiles. Oudinot, avec ses quinze mille hommes, continuait à remonter la Limmat. Il avait enlevé le petit camp placé à Hong, ainsi que les hauteurs qui sont sur les derrières de Zurich, et s'était emparé de la grande route de Winterthur, qui donne issue en Allemagne, et la seule par laquelle les Russes pussent se retirer.

« La journée était presque achevée, et d'immenses résultats étaient préparés pour le lendemain. Korsakoff s'était enfin aperçu de sa position, et avait porté ses troupes dans l'autre partie de Zurich, en arrière de la Limmat. Le lendemain, 4 vendémiaire (26 septembre), le combat devait être acharné, car les Russes voulaient se faire jour, et les Français voulaient recueillir d'immenses trophées. Le combat commença de bonne heure. La malheureuse ville de Zurich, encombrée d'artillerie, d'équipages, de blessés, attaquée de tous côtés, était comme enveloppée de feux. Korsakoff, songeant enfin à se retirer, avait mis son infanterie en tête, sa cavalerie au centre, son artillerie et ses équipages à la queue. Il s'avancait ainsi, formant une longue colonne. Sa brave infanterie, chargeant avec furie, renverse tout devant elle, et s'ouvre un passage; mais quand elle a passé avec une grande partie de la cavalerie, les Français d'Oudinot reviennent à la charge, attaquent le reste de la cavalerie et les bagages, et les refoulent jusqu'aux portes de Zurich. Au même instant, Klein et Mortier y entrent de leur côté. On se bat dans les rues. L'illustre et malheureux Lavater est frappé d'une balle sur la porte de sa maison par un soldat suisse ivre, qui lui mit son fusil sur la poitrine pour avoir de l'argent; il tomba atteint d'une blessure

grave à la cuisse, dont il mourut quelques mois après. Enfin ce qui était resté dans Zurich est obligé de mettre bas les armes. Cent pièces de canon, tous les bagages, les administrations, le trésor de l'armée et cinq mille prisonniers deviennent la proie des Français. Korsakoff avait eu en outre huit mille hommes hors de combat dans cette lutte acharnée. Les grandes batailles d'Italie n'avaient pas présenté des résultats plus extraordinaires. Korsakoff, avec treize mille hommes au plus, se hâta de regagner le Rhin.

« Pendant ce temps, Sault, chargé de passer la Linth au-dessus du lac de Zurich, exécutait sa mission avec non moins de bonheur que le général en chef. Cent cinquante braves, portant leurs fusils sur leur tête, avaient traversé la rivière à la nage, abordé sur l'autre rive, balayé les tirailleurs, et protégé le débarquement de l'avant-garde. Hotze, accouru sur-le-champ au lieu du danger, était tombé mort d'un coup de feu, ce qui avait mis le désordre dans les rangs autrichiens. Petrasch, succédant à Hotze, s'était retiré précipitamment sur Saint-Gall et le Rhin, en laissant trois mille prisonniers et du canon. De leur côté, les généraux Jelachich et Linken, chargés de venir par la haute Linth, dans le canton de Glarus, recevoir Souwarow au débouché du Saint-Gothard, s'étaient retirés en apprenant tous ces désastres. Ainsi près de soixante mille hommes étaient repoussés déjà de la ligne de la Limmat au delà de celle du Rhin, et repoussés avec des pertes immenses. Souwarow, qui croyait déboucher en Suisse dans le flanc d'un ennemi attaqué de tous côtés, et qui croyait décider sa défaite en arrivant, allait trouver, au contraire, tous ses lieutenants dispersés, et s'engager au milieu d'une armée victorieuse de toutes parts. »

Nous suivîmes avec un vif intérêt sur les lieux mêmes, comme sur un immense échiquier, tous les mouvements de cette affaire, dont le succès sauva la France d'une invasion. Quelques jours plus tard nous devions retrouver dans la vallée de la Reuss le souvenir du passage de Souwarow et le second acte de cette tragédie sanglante.

VI

Découverte d'un village aquatique dans le lac de Zurich. — Les cités lacustres de la Suisse. — Mœurs et instruments des peuplades de l'âge de pierre. — L'âge de bronze. — L'âge de fer. — Immutabilité de l'espèce humaine.

A MONSIEUR GEORGES DE VILLIERS, A PARIS.

Du lac de Zurich, 23 août 188...

Mon cher Georges, il y a quelques jours, au moment de vous quitter, vous m'avez demandé de vous envoyer une note sur ces habitations lacustres de la Suisse dont on parle tant aujourd'hui, et de vous faire connaître par ses monuments le peuple dont elles nous révèlent l'existence. « L'histoire, me disiez-vous judicieusement, est presque toujours silencieuse sur les mœurs et la vie intime des nations, et quand elle aborde ce sujet, elle n'est jamais assez explicite. C'est à d'autres sciences qu'il faut faire appel pour descendre au foyer domestique de nos pères, et s'initier à leurs usages, à leurs arts, à leur civilisation. Malgré la multitude de ses écrivains, de ses poètes, de ses satiriques, le monde romain nous était à peine connu quand les fouilles de Pompéi ont exhumé comme une image de cette société disparue. Les bas-reliefs et les taureaux ailés de Nimroud ont fait revivre cette histoire d'Assyrie qui semblait si reculée, et la vieille Égypte est sortie tout

entière de ses pyramides et de ses hypogées. Demandez donc aux lacs de la Suisse que vous allez visiter le secret de ces premiers peuples qui occupèrent l'Europe occidentale, et dont hier encore nous ne soupçonnions pas même l'existence. »

Pour répondre à votre désir, mon cher Georges, et satisfaire ma propre curiosité, je me suis fait archéologue, et je vous envoie le résultat de mon enquête.

Pendant l'hiver de 1853-1854, le niveau du lac de Zurich subit une baisse extraordinaire, et les riverains en profitèrent pour conquérir par des digues les terrains que les eaux venaient d'abandonner. Près du hameau d'Obermeilen, les ouvriers occupés aux travaux d'endiguement trouvèrent, sous une couche de vase et de gravier d'un demi-mètre d'épaisseur, des pilotis, des morceaux de charbon, des bois de cerf et des ustensiles variés, haches, masses et coins en pierre, spatules, aiguilles d'os, poinçons, dents d'ours, massues en chêne, vases de terre, etc. M. Ferdinand Keller, de la société des antiquaires de Zurich, se hâta de communiquer cette grande nouvelle au monde savant, et annonça qu'on venait de découvrir un village appartenant à la période préhistorique. Ce fut le point de départ d'explorations incessantes : MM. Troyon, Desor et plusieurs autres s'occupèrent dès lors de faire draguer les bas-fonds des lacs de la Suisse, de l'Italie, du Jura français et de la Savoie, pour rechercher les vestiges d'habitations antiques qu'ils renferment, et les matériaux historiques s'augmentent sans cesse. Dans les seules limites de leur patrie, les explorateurs ont rencontré sous la surface des eaux les restes de cent cinquante villages, avec des milliers de débris antiques. On a retiré environ vingt-cinq mille objets de la seule bourgade aquatique de Concise, dans le lac de Neuchâtel.

Ces villages primitifs, installés sur pilotis, au milieu des lacs, ne sont point une chose inconnue à l'histoire. A toutes les époques et sous toutes les latitudes, les besoins de la défense et les facilités de la pêche ont déterminé de nom-

breuses peuplades à établir au-dessus des eaux leurs demeures, bâties en branches ou en jonc. Hérodote et Hippocrate en ont signalé de leur temps, et de nos jours les pêcheurs du Volga, aussi bien que les Malais et les Chinois, construisent leurs maisons sur des pieux plantés à quelque distance du rivage. Pour la Suisse primitive, ce mode d'habitation était une nécessité. Les grandes vallées des Alpes, couvertes d'impénétrables forêts, étaient habitées par l'ours, le loup et le sanglier, l'aurochs et autres animaux redoutables, et, au milieu de tant d'ennemis acharnés, l'homme n'était pas moins à craindre que les bêtes féroces. Le premier besoin était donc de se fortifier. Pendant que les uns se retiraient dans les profondes cavernes ouvertes au flanc des montagnes, ou s'établissaient sur des promontoires élevés défendus de toutes parts par des escarpements, les autres, descendant dans la plaine, bâtaient leur demeure au confluent de deux rivières, ou campaient au milieu des lacs : ils y trouvaient une défense assurée, des ressources pour l'alimentation, et un moyen de circulation prompt et commode sur leurs canots.

Il est facile de rebâtir par la pensée les cabanes lacustres de ces peuplades antiques. On aperçoit encore au fond des lacs les rangées de pilotis qui soutenaient ces cabanes, reliées au rivage par un pont de bois que signale une autre rangée de pieux ; les poutres carbonisées qu'on retrouve au milieu de ces pilotis ne sont que les restes de la plate-forme solide qui s'élevait à quelques pieds au-dessus des vagues ; les murs étaient formés de branchages entrelacés et de plaques d'argile durcies au feu ; le toit conique qui les recouvrait est représenté au fond des eaux par une mince couche de roseaux et d'écorce ; enfin les pierres du foyer sont tombées au-dessous de la place qu'elles occupaient. Les vases d'argile, les amas de feuilles et de mousse, les armes, les outils en pierre ou en os, tous ces objets divers, entassés dans la vase, formaient sans doute l'ameublement grossier des maisons lacustres. Les troncs d'arbres creusés, qui gisent enfouis à côté de ces débris, étaient les canaux de pêche ou de guerre. Rien n'a

échappé aux regards intelligents de l'antiquaire. On a même pu calculer le diamètre de ces demeures, et en compter le nombre, qui s'élevait dans les grandes cités à deux à trois cents.

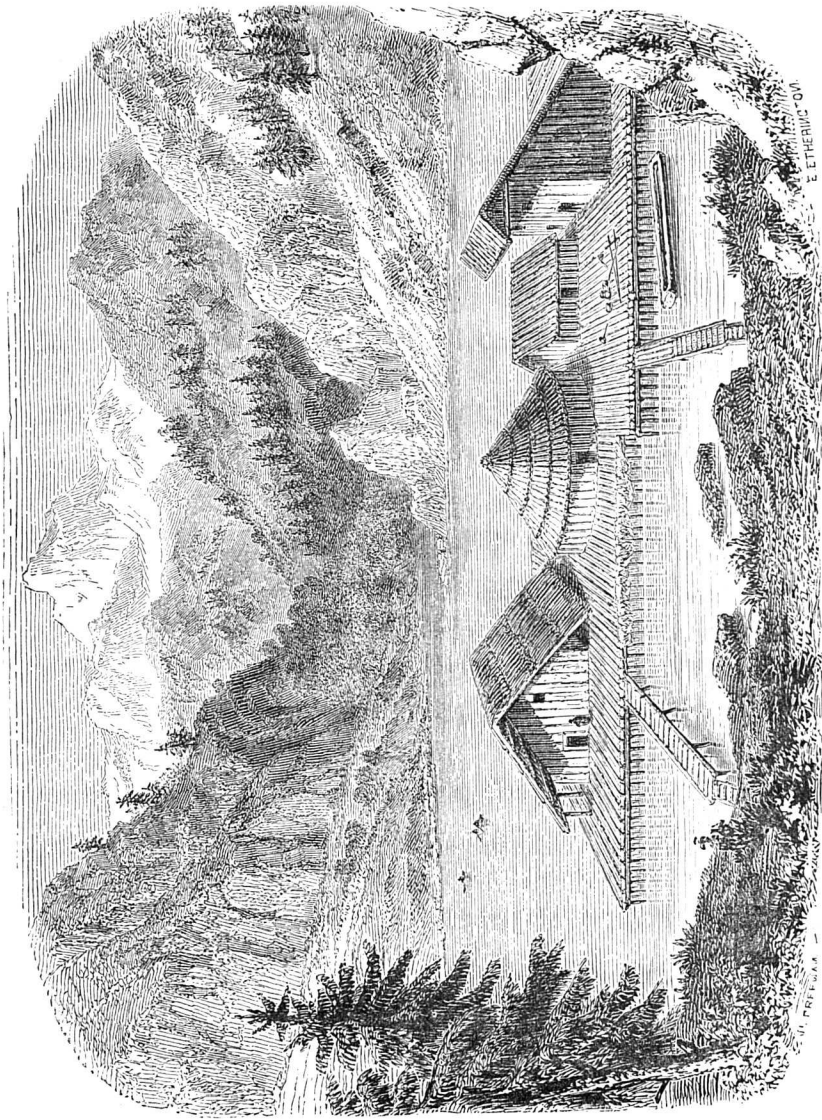
Voyez-vous d'ici, mon cher Georges, l'effet pittoresque de ces centaines de huttes pressées les unes à côté des autres au milieu des eaux ? Le rivage est désert : quelques rares animaux domestiques paissent dans les herbages du bord, protégés contre les carnassiers par un fossé profond ; la solitude des grands bois descend jusqu'au rivage. Mais sur le lac tout est bruit, vie et mouvement : les toits fument ; la population, vêtue de peaux de bêtes, s'agite sur les plates-formes ; les pirogues d'écorce ou de troncs d'arbres voguent sur les eaux, vont et viennent d'une hutte à l'autre, et du village à la côte. Au milieu des chants sauvages retentit la corne guerrière de l'aurochs.

Les innombrables débris recueillis dans l'emplacement des cités lacustres ont permis déjà de reconnaître dans leur histoire trois périodes distinctes que les archéologues suisses ont nommées *l'âge de la pierre*, *l'âge de bronze* et *l'âge de fer*, correspondant à trois phases de civilisation. La Suisse allemande, principalement des lacs de Constance et de Zurich, avec la bourgade de Concise dans le lac de Neuchâtel, furent le siège de la plus grande activité pendant l'âge de pierre, qui est la période la plus ancienne.

Si l'on veut juger de l'activité et de la patience de ces populations, il suffit de voir les gigantesques travaux qu'elles ont exécutés avec les instruments les plus grossiers et les plus imparfaits. Ignorant l'usage des métaux et n'ayant à leur service que des outils de pierre et des charbons de leurs foyers, elles abattaient des arbres énormes, les sciaient en planches, les taillaient en pilotis ou les creusaient en canots. Certains de leurs villages sont assis sur plus de quarante mille pieux, ce qui suppose le labeur incessant de plusieurs générations. Avec les mêmes instruments elles creusaient des tranchées profondes, élevaient des tertres, cultivaient la terre, et se

livraient à tous les travaux de l'agriculture, de la pêche, de la chasse et de la guerre.

Quels étaient ces instruments si industriels? C'étaient des



Restauration d'un village gaulois sur pilotis au lac de Zurich, d'après la découverte de 1854.

haches de serpentine ou de silex armées d'un tranchant aigu, et emmanchées de diverses façons, suivant le goût du propriétaire : les unes s'adaptaient, au moyen de ligatures et de mortaises, à l'extrémité de branches d'arbres; les autres étaient

fixées à des manches en bois de cerf. C'étaient encore de longs couteaux à double tranchant aiguisé, des flèches en silex et en os assujetties au bout de roseaux, des pierres de fronde arrondies ou brutes, et enfin, le croirait-on? des boulets incendiaires formés de charbons pétris avec de l'argile, qu'on lançait sur les toits des cabanes ennemies après les avoir fait rougir au feu. A ces engins de destruction ajoutez les outils du travail, les scies en silex, les grattoirs, les meules, les marteaux et les enclumes, les poinçons et les aiguilles en os, et des vases en poterie grossière.

Ainsi outillés, les *lacustres* (c'est le nom qu'on donne à ces peuplades primitives) fabriquaient des nattes de chanvre et de lin, et même de véritable toile, ainsi que des cordes et des câbles, avec des fibres textiles de certaines écorces; ils façonnaient aussi des bagues, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles en dents d'ours, en un mot, tout l'attirail compliqué de la coquetterie féminine. Quant aux noisettes percées qu'on trouve par milliers dans la vase, on présume que c'étaient des hochets que les mères secouaient, en guise de grelots, pour égayer leurs nourrissons.

Leur alimentation ressemblait beaucoup à la nôtre. La chasse et la pêche y contribuaient pour une grande part, ainsi que l'ont démontré les innombrables ossements trouvés sous les décombres de leurs demeures, mais l'agriculture était plus avancée qu'on ne le soupçonne au premier abord. Les *lacustres* cultivaient l'orge, le froment, quelques-uns de nos arbres fruitiers, et élevaient, sous la garde de leurs chiens, des troupeaux de bœufs et de moutons, de chèvres et de porcs. On a même découvert dans le lac de Constance un ancien magasin contenant environ cent mesures d'orge et de froment en grains et en épis, et un pain carbonisé composé de grains broyés mêlés de son.

S'il y avait des villages agricoles, il y avait aussi des cités industrielles et commerçantes. Certaines localités, telles qu'Obermeilhen et Concise, présentent une telle profusion d'instruments en pierre à tous les degrés de fabrication,

depuis la première ébauche jusqu'à l'outil parfait, qu'il est naturel d'y voir de vastes ateliers ayant chacun une spécialité industrielle. Des échanges lointains leur apportaient des substances étrangères à la Suisse : les silex qui proviennent des Gaules ou de la Germanie, le corail, qui se recueille sur les côtes de la Méditerranée; l'ambre, qui vient des bords de la Baltique; et le précieux jade, originaire des contrées de l'Orient. Tout cela suppose un commerce continu d'échange de peuplade à peuplade, ou de lointaines caravanes à travers les plaines de l'Europe et les steppes de l'Asie.

Quant au culte des lacustres, il paraît avoir laissé des traces dans les menhirs, les dolmens, les tombelles, et tous ces monuments primitifs que jusqu'ici l'on a improprement désignés sous le nom de monuments celtiques ou druidiques, et qu'on retrouve sur presque toute la surface de l'Europe.

Les lacustres, en effet, n'étaient pas confinés dans les montagnes de l'Helvétie; ils étendaient sur presque toute l'Europe leurs habitations et leur activité. On a observé en Danemark et dans d'autres contrées du littoral de la Baltique de singuliers amas coquilliers que l'on considère unanimement comme des œuvres humaines : le conseiller Thomsen, les professeurs Worsæ et Steenstrûp les rattachent aux premiers habitants de l'Europe, et désignent ces amas sous le nom de *résidus de cuisine*, « kjoëkken-moëdding. » M. de Quatrefages pense que les buttes coquillières de Saint-Michel-en-l'Herm (Vendée) sont dues, non point à un soulèvement, mais à l'industrie des hommes primitifs. Des amas semblables à ceux de la Scandinavie ont aussi été signalés sur les côtes de la Corse. Enfin cette foule d'instruments en silex et en serpentine qu'on rencontre partout en France indique clairement la présence des peuplades de l'âge de pierre.

A quelle période historique faut-il faire remonter l'existence de ces peuples sans nom dont nous retrouvons les monuments au fond des lacs de la Suisse? Cette question difficile, dont la solution ne peut être demandée à l'histoire, ne saurait être résolue approximativement que par l'examen des chrono-

mètres naturels fournis par la géologie. Vous savez que Deluc et Cuvier, en appréciant les effets périodiques produits par les causes encore actuellement agissantes, comme les dunes et les atterrissements formés à l'embouchure des grands fleuves, sont parvenus à déterminer avec quelque précision l'époque où ces causes ont dû commencer d'agir. Ce sont là les chronomètres naturels. M. Troyon s'est servi d'un procédé semblable pour fixer l'époque de la période lacustre. Il a négligé l'étude des tourbières au milieu desquelles gisent les débris de l'âge de pierre, parce que la production de la tourbe est un chronomètre trop incertain, et il a porté toute son attention sur la couche d'alluvion que les torrents déposent à leur entrée dans les lacs : en prenant un point de repère dont la date est donnée par des monuments romains, et en mesurant l'accroissement successif des alluvions depuis cette date, il est parvenu à établir approximativement que les lacustres étaient établis en Suisse environ deux mille ans avant l'ère chrétienne.

N'est-ce pas là, mon cher Georges, un curieux résultat donné par une science à laquelle on n'avait encore rien demandé de semblable ? Jusqu'aux temps modernes, l'histoire écrite nous avait seule renseignés sur la vie des anciens peuples ; l'archéologie est venue à son tour, et, descendant dans la tombe de ces générations dont les livres ne parlent pas, elle nous a fait retrouver des races oubliées, et a ressuscité des peuples sur lesquels l'histoire est muette ; la géologie, poussant ses investigations plus loin que l'archéologie, a supputé les milliers d'années qui nous séparent de ces peuples, et nous a reportés dix siècles avant la guerre de Troie. Grâce à la discussion intelligente de tous ces problèmes délicats, nous savons maintenant qu'un peuple agriculteur, chasseur, industriel et guerrier vivait en Europe à cette époque reculée, et qu'il commerçait avec la Baltique, la Méditerranée et l'Orient ; nous savons aussi que depuis quatre mille ans le climat de l'Helvétie n'a pas sensiblement varié, puisque nous retrouvons au milieu des reliques de l'âge de pierre les mêmes

fruits, les mêmes animaux qui servent encore aujourd'hui à l'alimentation de l'homme, dans ce siècle qui est par excellence le siècle de fer.

La fin de l'âge de pierre est marquée, dans les couches archéologiques des lacs de la Suisse, par l'apparition subite des instruments de bronze. Si la découverte et l'emploi des métaux étaient dus aux peuples lacustres, il est évident qu'ils auraient commencé par employer séparément le cuivre et l'étain à l'état pur, avant de les mélanger pour en former le bronze. Il en fut ainsi en Hindoustan, dans l'Asie centrale, en Amérique : dans ces contrées, l'âge de cuivre succéda lentement à l'âge de pierre, pour faire place plus tard à l'âge de bronze, qui suppose une civilisation plus avancée et des procédés métallurgiques plus perfectionnés. Rien de pareil en Suisse : le cuivre pur ne se montre nulle part, et le bronze arrive sans transition, brusquement, comme par une invasion.

Il est évident, en effet, que le bronze fut apporté chez nous par un peuple étranger, de souche probablement celtique, à qui ce métal donna une grande supériorité sur les indigènes. Presque partout la transition entre l'âge de pierre et l'âge de bronze est marquée par l'incendie et la ruine des cabanes, et par le meurtre des guerriers. Une couche de charbon et d'ossements sépare les deux ères, et c'est sur la couche sépulcrale de la première race que s'assied une nouvelle civilisation.

La Suisse allemande paraît avoir été la principale victime de cette invasion sanglante : tous les villages lacustres de cette partie de l'Helvétie furent abandonnés, et l'on n'y trouve qu'un petit nombre d'armes en métal, celles qui furent perdues au moment même de la conquête. La population indigène, refoulée par ses vainqueurs, se retira à l'ouest, dans la Suisse française, releva ses bourgades incendiées, mais plus loin du rivage, et en établit d'autres sur des points où il n'y en avait pas pendant l'âge de pierre, en nombre tellement considérable, que les pilotis donnent lieu aujourd'hui à une véritable exploitation de bois. En même temps elle déroba à ses terribles voisins leurs secrets métallurgiques, prépara elle-même

ses instruments de bronze, et parvint à un certain degré de prospérité. Les points qui furent ainsi colonisés furent choisis avec beaucoup de sagacité, et n'ont pas cessé, depuis ces âges reculés, d'être des villes importantes : Zurich recouvre une bourgade lacustre de l'âge de pierre, et Genève doit son origine à un village de l'âge de bronze.

Pendant cette nouvelle période, les mœurs ne changent guère ; les produits industriels acquirent seuls une certaine élégance qu'ils ne connaissaient point. Les projectiles de guerre disparaissent pour faire place à la hache et à l'épée de bronze ; la poterie prend des formes plus variées, et se revêt de quelques ornements ; l'étain est importé des îles Cassitérides, pour venir s'allier au cuivre dans les fonderies locales de Morges, d'Eschallens et de Dovaine, près de Thonon. Enfin le culte s'exerce toujours sur des blocs erratiques, comme sur des autels gigantesques.

L'existence des bourgades lacustres de l'âge de bronze paraît avoir été assez longue, si l'on en juge par la puissance des couches submergées qui en recèlent les débris. Ces villages aquatiques furent détruits, comme ceux de la période précédente, par l'invasion d'un peuple armé de glaives de fer ; car l'on retrouve au fond des eaux les traces manifestes de l'incendie, du pillage et de l'introduction de nouveaux instruments. Les conquérants s'établirent entre les Alpes et le Jura, détruisirent les quatre-vingts bourgades des peuplades lacustres, n'en laissèrent relever qu'un petit nombre, et réduisirent les indigènes en esclavage. Cet événement paraît avoir eu lieu vers le iv^e ou le v^e siècle avant notre ère ; car les Phocéens de Marseille et les Belges kimris, émigrés dans le nord des Gaules, avaient déjà introduit dans cette contrée l'usage du fer, qui est le véritable métal de la guerre.

On croit que les derniers envahisseurs étaient les Helvétiens des Gaules ou de la Germanie méridionale ; tout ce qui est venu d'eux porte le caractère gaulois : les dénominations celtiques de leurs villages, la forme de leurs armes, et leur usage de brûler les morts. Ce peuple était supérieur aux

populations primitives de la Suisse par sa civilisation et son industrie; car la production du fer suppose des procédés métallurgiques déjà très perfectionnés, et leurs glaives pourraient être considérés encore aujourd'hui comme des objets d'art. On sait qu'après un séjour de quelques siècles dans les basses vallées des Alpes et du Jura, les Helvétiens voulurent passer dans les fertiles plaines des Gaules, mais qu'ils furent arrêtés par César, qui leur fit essuyer à Bibracte une défaite sanglante.

Quels étaient ces aborigènes qui furent subjugués une première fois par les envahisseurs de l'âge de bronze, et une seconde fois par les guerriers de l'âge de fer? A quelle race appartiennent-ils? Nous l'ignorons. L'archéologie, qui les a évoqués de leurs tombeaux, ne saurait nous le dire : elle nous apprend seulement qu'ils étaient de petite taille, et plus remarquables par leur agilité que par leur force. Un jour peut-être l'anatomie comparée, en étudiant leurs crânes et leurs ossements, pourra les suivre dans leurs migrations, remonter jusqu'à leur berceau, et nous dire de quelle race ils provenaient. Une seule chose ressort jusqu'à présent de l'étude anatomique de leurs ossements, c'est que pendant une période de quarante à cinquante siècles la conformation de la race humaine n'a pas subi de modification essentielle, et ce résultat déconcerte un peu les savants qui voudraient démontrer que l'homme est sorti du singe par une transformation graduelle. L'immutabilité de l'espèce humaine pendant cette immense période est prouvée péremptoirement par les faits, et les théories avilissantes qui voudraient nous ravalier jusqu'au chimpanzé reçoivent de cette découverte un échec dont elles ne se relèveront pas.

Tels sont, mon cher Georges, les renseignements curieux que j'ai puisés sur les lieux mêmes où les monuments et les cités de l'âge de pierre se sont montrés pour la première fois. Communiquez ma lettre à notre ami B., qui professe l'évolution graduelle des espèces animales; il sera désolé, j'en suis sûr, de n'être qu'un homme, et de ne pouvoir écarteler son blason des armes de l'orang-outang.

VII

Promenade sur le lac de Zurich. — Les pèlerins d'Einsiedeln. — Chant des pèlerins dans la montagne. — Notre-Dame-des-Ermites. — Le bienheureux Meinrad. — Histoire de l'abbaye d'Einsiedeln.

Le lac de Zurich ne ressemble à aucun des autres lacs de la Suisse, et il a des beautés qui lui sont particulières. Sa forme allongée sur trente-six kilomètres de développement; sa courbure en arc, dont le pont de Rapperschwyll forme la flèche; sa faible largeur, qui permet d'en contempler de partout, avec une netteté admirable, les charmants rivages, couverts de forêts et de vignobles, et semés de villages, de villas et d'usines : tout concourt à lui donner une physionomie spéciale et un aspect enchanteur. On sent circuler partout la vie, le mouvement, la richesse, et l'on peut dire sans exagération que Zurich a deux faubourgs de seize kilomètres de longueur, au milieu du plus admirable pays. Ce n'est point le caractère âpre et sombre des grandes Alpes, des pentes neigeuses, des sommets inaccessibles; ce sont, au contraire, de riantes collines mollement ondulées, épanouies de végétation et de constructions, et par delà, dans le lointain, des montagnes glacées, comme pour faire mieux ressortir la grâce et l'élégance des premiers plans.

Nous nous embarquons pour Richterschwyll, et le bateau à vapeur, en nous emportant, déroule successivement sous

nos yeux les tableaux les plus pittoresques. Sur la rive droite du lac s'élèvent les villages de Küssnacht et d'Erlenbach, aux vignobles renommés; Meilen, dans le voisinage duquel on a découvert, il y a trente ans, le premier village lacustre; Stäfa, où rêva Goethe, et enfin Rapperschwyl, dont on aperçoit au loin le pont bâti sur pilotis, long de seize cents mètres, par lequel il communique à la rive méridionale. La rive gauche n'est pas moins riche en points de vue. Voici Oberrieden où Lavater fut ministre, et dont l'église a été bâtie il y a un siècle par le célèbre ingénieur Grubenmann, dont nous avons déjà parlé; Horgen, dominé par la montagne escarpée du Horgereck; la petite presqu'île boisée d'Au, que Klopstock a célébrée dans ses odes; Wädenschwyl, qui offre plusieurs monuments bâtis par le fameux architecte apenzellois; et enfin, au fond d'un golfe, le bourg de Richterschwyl, industrieux et commerçant. C'est là que l'illustre Zimmermann, l'émule et l'ami de notre Tissot, exerça la médecine pendant quelque temps au début de sa glorieuse carrière, et écrivit, en 1756, son *Essai sur la solitude*; il s'inspira sans aucun doute du caractère sauvage des montagnes voisines, et il dut plus d'une fois promener sa rêverie dans les sombres forêts du Schindellegi.

Le bateau qui nous emporte renferme une nombreuse population de voyageurs, bien différente de cette population de flâneurs et de touristes que nous avons rencontrée jusqu'ici. Ce ne sont plus ces éternels Anglais, qui marchent au milieu de vous sans paraître soupçonner votre existence, un lorgnon d'or d'une main, le *Guide* de l'autre, tout chargés de chaînes et de breloques, raides, hautains, muets, impassibles, et ne trahissant leur émotion que par ces deux mots : *Beautiful! Oh! very beautiful!* C'est une foule vive, remuante, empressée, familière, et qui témoigne naïvement son admiration, à la vue des glaciers qui couronnent l'horizon. Par leurs modestes vêtements, je vois que ces voyageurs appartiennent aux classes inférieures de la société : il y a là des mères qui tiennent sur leur sein un jeune nourrisson languissant, des enfants pâlis.

par la fièvre, des jeunes filles au visage amaigri et souffreteux, des infirmes qui traînent péniblement leurs membres débiles; mais, au milieu de cette foule qui semble échappée de l'hôpital, il y a aussi des jeunes gens pleins de santé, des hommes robustes et des vieillards encore verts. Je m'étonne de les entendre tous parler français en pleine Suisse allemande, et j'apprends avec plaisir que ce sont des pèlerins alsaciens qui vont à Einsiedeln.

« Nous sommes ici plus de deux cents, me dit l'un d'eux, beau vieillard couronné de cheveux blancs, et nous venons des vallées de l'Alsace et des Vosges. Les chemins de fer nous accordent, à prix réduits, des billets de circulation valables pendant une semaine, et nous en profitons pour visiter les plus célèbres sanctuaires de la Suisse. Les uns s'arrêtent à Mariastein, près de Bâle, où l'on vénère une vieille image de la Mère de Dieu; les autres vont à Sachseln, où est enterré le bienheureux Nicolas de Flue; tous se rendent à Einsiedeln, le pèlerinage le plus fréquenté de l'Europe après Notre-Dame de Lorette et Saint-Jacques de Compostelle. Ces pauvres malades que vous voyez vont y chercher la santé; ces hommes robustes viennent y demander la guérison de quelqu'un qui leur est cher, ou remercier la Vierge des grâces obtenues. Moi, qui fléchis sous le poids des années, j'y retourne pour la quinzième fois. Il y a cinquante-deux ans, Monsieur, que j'ai fait mon premier pèlerinage, les larmes dans les yeux, la mort dans le cœur : ma jeune fiancée, atteinte d'un mal inconnu, abandonnée par les médecins, allait être ravie à ma tendresse. Je partis le bâton à la main, à pied, au milieu de l'hiver, par des chemins impraticables, et après dix jours de marche je me prosternai dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites. Hélas ! que s'était-il accompli là-bas pendant ces quelques jours ? La mort, en passant, n'avait-elle pas frappé de son aile noire le doux nid qui renfermait tout ce que j'aimais sur la terre ? Dévoré d'inquiétude, je priai avec cette ardeur étrange que donne l'amour béni de la religion, et je repartis le cœur plus léger, précipitant mes pas. Mais à mesure que j'approchais du

terme de mon voyage, assiégé de mille pressentiments sinistres, plein d'une secrète angoisse, je ralentissais ma course, et je préférais l'incertitude affreuse qui me torturait à une certitude plus affreuse encore. J'errai ainsi tout un jour sur le sommet de la montagne qui domine ma vallée, et je contemplais de loin le clocher de mon village, n'osant pas descendre, de peur de rencontrer un irréparable malheur. Il fallut enfin se résigner à rentrer au logis. Il pleuvait, et le ciel paraissait s'associer à mon deuil; il me semblait que les cloches, au moment de l'Angélus, tintaient comme un glas, et que tous les visages étaient tristes. J'entre. Oh! Monsieur, quel délire! Elle était levée, encore pâle sans doute, mais légèrement colorée par les premières roses de la santé, et souriant à la vie qui revenait à grands pas.

« — Remercions Notre-Dame d'Einsiedeln, me dit-elle, c'est elle qui m'a sauvée. »

« Depuis ce temps j'ai repris bien des fois la même route, ne croyant jamais avoir assez payé ma dette de reconnaissance. Aujourd'hui, après plus de cinquante ans d'un bonheur domestique sans nuage, j'y reviens encore, probablement pour la dernière fois, demander une grâce suprême en mon nom et au nom de la vieille compagne de mon existence : celle de mourir ensemble, s'il plaît à Dieu, et de n'avoir pas le chagrin de nous survivre l'un à l'autre. »

En disant ces mots, le digne vieillard s'éloigna, et il essuya une larme furtive.

Cependant le bateau entrait dans le golfe de Richterschwyl, et déposait bientôt sur le quai ses nombreux voyageurs. C'est là que l'on prend les postes suisses pour Einsiedeln. Les infirmes et les malades s'entassaient dans une foule de véhicules préparés pour la circonstance, et nous avons la chance d'y trouver place avec eux. Les autres pèlerins, plus valides, s'organisent en caravane, et, tout en chantant des cantiques, gravissent à pied la montagne par des sentiers plus rapides que la route qui se déploie en innombrables lacets sur les flancs du Schindellegi. Derrière nous, la vue se promène sur le lac,

et y découvre un horizon de plus en plus étendu à mesure que nous montons ; mais devant nous le paysage s'assombrit et s'attriste. Le village de Schindellegi est assis sur la Sihl, à l'entrée d'une gorge effroyable, toute couverte d'une impénétrable forêt de sapins. Nous y retrouvons la longue file des pèlerins, qui cheminent à pied en chantant :

Dans ces sentiers glissants et pleins d'effroi,
Vers Einsiedeln, haletant, hors d'haleine,
Toujours montant, je m'avance avec peine.
Vierge, soutenez-moi !

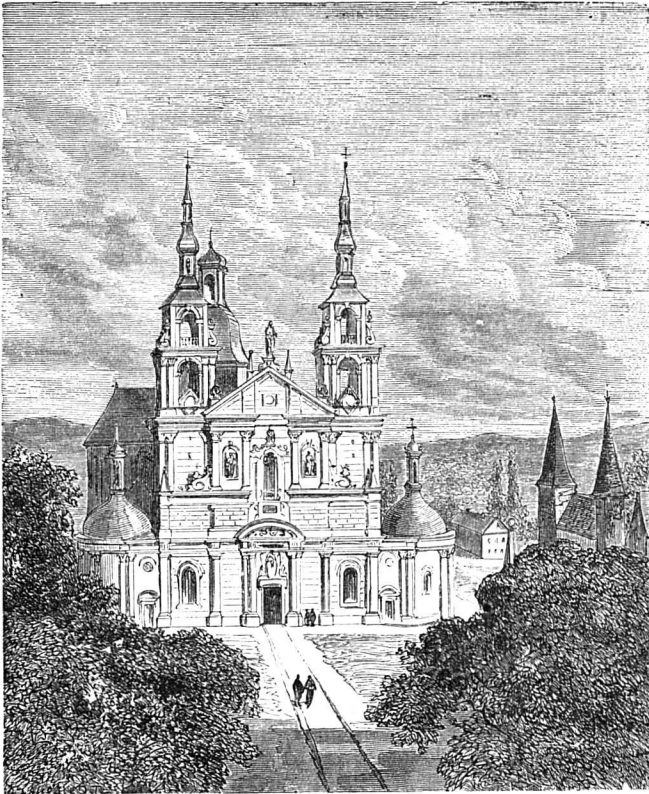
Au delà de Schindellegi, sur la rive gauche de la Sihl, le paysage change brusquement de caractère. La contrée devient solitaire, âpre, sauvage et d'une tristesse navrante. Pas une maison, pas un chalet ne se découvre sur cette vaste étendue, muette comme un désert. C'est là sans doute que Paracelse, enfant d'Einsiedeln, au milieu de cette horrible contrée, livré pendant toute sa jeunesse à des méditations mélancoliques, exalta par l'étude son imagination ardente, et, si j'en crois Érasme, se mit en relation avec les démons. Tout respire ici une sorte de terreur superstitieuse, et nos voix répètent tout bas avec le chœur lointain de la caravane :

Dans la forêt au loin hurlent les loups ;
L'étroit sentier sur l'abîme se penche ;
Le torrent gronde, et mugit l'avalanche.
Vierge, protégez-nous !

La nuit arrivait, et déjà les montagnes projetaient sur le plateau désert leurs ombres gigantesques. Une teinte d'or fondu, qui passait graduellement par tous les tons de la plus riche palette, nous indiquait le point où le soleil venait de disparaître sous l'horizon. Bientôt ces teintes se noyèrent elles-mêmes dans un bleu de plus en plus sombre, et furent envahies par une ombre croissante. La nuit était close quand nous arrivâmes au relais disposé sur la route de Schwyz, à l'embranchement du chemin d'Einsiedeln, non loin du pont du Biber. Pendant que nous changions de chevaux, nous pré-

tâmes l'oreille à ces bruits de la solitude, si imposants quand ils montent au milieu d'une obscurité profonde, et l'écho affaibli nous apporta d'un éloignement immense la voix plaintive des pèlerins :

La nuit descend, et le ciel sombre et bas
Va dérober au voyageur sa voie.
Dans ces déserts, de peur qu'il se fourvoie,
Vierge, guidez ses pas !



Notre-Dame d'Einsiedeln.

Une heure plus tard nous descendions par une pente rapide dans la vallée d'Einsiedeln. C'était un samedi soir : la ville était pleine de lumières, de bruit et de mouvement ; des voitures remplies de voyageurs arrivaient de toutes parts, et déposaient sur la grande place de l'Abbaye une foule de pèlerins qui couraient retenir leur chambre dans l'une des quatre-vingts

auberges du bourg. Les jurons des postillons, l'empressement verbeux des hôteliers, les cris des étrangers qui cherchaient à retrouver leurs amis dans cette mêlée, la grande silhouette noire de l'église qui se dressait dans l'ombre, la course vagabonde de mille torches qui projetaient dans l'obscurité une lueur rougeâtre, tout contribuait à donner à cette scène un cachet de pittoresque et d'imprévu.

Dès le point du jour nous sommes éveillés par de joyeux carillons. Nous nous hâtons de descendre ; mais déjà nous avons été devancés par une foule immense accourue de tous les points de la Suisse, et même de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Quoique ce ne fût qu'un dimanche ordinaire, plus de deux mille pèlerins se pressaient dans l'église et assiégeaient trente confessionnaux disposés pour toutes les langues de l'Europe. Tous priaient avec une ferveur, une dévotion, une âme, qui nous gagna, et nous retrouvâmes dans notre cœur ému les premiers accents de la jeunesse. Dans le monde, au milieu du souffle glacé de l'indifférence générale et des préoccupations matérielles, la foi s'attéduit ; mais là, au pied de ces autels entourés d'un peuple pieux, dans ce sanctuaire vénérable, au milieu de cette ardeur des âmes et de cette atmosphère de foi, nous nous sentions pénétrés nous-mêmes d'une douce chaleur de piété renaissante. Maurice se jeta à genoux et pria longtemps pour sa vieille mère ; Max recommanda à la Vierge sa jeune sœur, dont il est l'unique soutien ; pour moi, je songeai à tous ceux qui me sont chers, et quand nous nous relevâmes, nous avions les yeux humectés de douces larmes.

Le principal trésor de l'église d'Einsiedeln est l'image de bois de Notre-Dame-des-Ermites, qui y est vénérée depuis mille ans. Au moment de la révolution française, les moines, voyant gronder l'orage autour d'eux, emportèrent en Souabe la sainte image, et y substituèrent un simulacre orné de clinquant, que l'on envoya pompeusement à Paris comme un trophée de la philosophie. Il est probable que nos Parisiens n'auraient jamais contemplé cet *objet de curiosité*, si la véritable statue était tombée dans les mains de nos géné-

raux voltairiens ornée d'or et de pierreries. La sainte chapelle qui renfermait jadis la cellule et la madone de saint Meinrad, et qui avait échappé tant de fois aux incendies si fréquents dans ce pays, disparut sous les coups des modernes vandales. Quand de meilleurs jours furent revenus, les moines rapportèrent de l'exil la statue miraculeuse et rebâtirent la chapelle. Les marbres détruits furent rassemblés dans leur disposition primitive, mais sur un espace moindre de quelques pieds; et c'est sur les restes encore visibles de l'ancien pavé que se dresse et s'agenouille de préférence la foule à chaque instant renouvelée des fidèles. Cette chapelle intérieure s'élève au milieu de la grande nef, dans l'immense vaisseau de l'église, à vingt mètres de l'entrée.

L'église, reconstruite dans la première moitié du XVIII^e siècle, à la suite d'un incendie, est bâtie dans ce goût gréco-italien dont nous avons quelques échantillons à Paris, à Notre-Dame-de-Lorette et à Saint-Vincent-de-Paul. La grandeur des dimensions, l'ordonnance et le rapport de toutes les parties, un ensemble majestueux, doivent être loués sans hésitation; mais je n'aime guère, malgré leur mérite et leur rareté, ces marbres précieux, ces bronzes, ces peintures, ces fresques, ces dorures. Toute cette magnificence éblouit les yeux, il est vrai, mais elle ne touche point le cœur; et cette splendeur a un caractère mondain qui nuit à l'esprit religieux de l'édifice. Je dois dire cependant que cette première impression fâcheuse disparut en partie pendant la grand'messe, chantée à l'italienne : quelques voix d'enfants, accompagnées, non par le fracas tonnant d'un orchestre, mais par quelques sobres instruments, chantèrent d'une manière admirable une messe de Palestrina. Cachées dans une haute tribune, ces voix pures et argentines, modulées avec grâce et à demi voilées par l'éloignement, semblaient descendre du ciel; une foule immense, prosternée sur le pavé du temple, abîmée dans la prière, écoutait avec ravissement cette suave mélodie. Nous étions émus, et sous cette impression l'église recevait un reflet mystique et pieux que nous ne lui avions point reconnu d'abord.

Einsiedeln doit son origine à la présence d'un saint ermite. Au temps de Charlemagne, Meinrad, fils du prince Berthold Hohenzollern, fuyant le bruit du monde, se retira dans la solitude du mont Etzel, près d'une fontaine qui porte encore aujourd'hui son nom; mais le monde, attiré par l'éclat de ses vertus, poursuivit dans sa retraite le pieux anachorète. Fatigué de ces visites importunes, Meinrad alla se cacher au fond d'un vallon sauvage, au milieu d'une impénétrable forêt, emportant avec lui une petite image de la Vierge, que lui avait donnée l'abbesse de Zurich. Les peuples surent bientôt l'y découvrir, et l'ermite fut forcé de bâtir un petit oratoire à côté de sa cellule, pour y exposer à la dévotion des visiteurs la statue miraculeuse. Les modestes trésors de l'oratoire tentèrent la cupidité des voleurs, et Meinrad fut assassiné en 861 : deux corbeaux apprivoisés par l'ermite suivirent ses assassins en croassant et en battant des ailes jusqu'à Zurich, et les misérables, ainsi dénoncés, furent exécutés sur le lieu même où s'élève aujourd'hui l'hôtel du Corbeau.

La cellule de Meinrad fut bientôt occupée par un autre anachorète, et devint le centre d'une petite colonie d'ermites, ce qui fit donner à ce lieu le nom d'*Einsiedeln*, mot qui signifie *ermite* en allemand, au lieu de celui de la forêt Sombre, qu'il portait auparavant. L'abbaye fondée par Eberhard, prévôt de Strasbourg, ne tarda pas à devenir florissante, et une ville importante s'éleva à l'ombre des murs du couvent, au milieu de la contrée la plus sauvage et la plus désolée. Que de villes, aujourd'hui oubliées de ce bienfait, doivent leur origine à un monastère qui groupa autour de lui et protégea leurs premières maisons!

La réforme fit peu de mal à l'abbaye d'Einsiedeln, malgré l'influence de Zwingli; la révolution française devait lui en faire davantage. La troupe que commandait le général Schauenbourg entra, au mois de mai 1798, dans cette vallée écartée, où l'attiraient les trésors du couvent. Les offrandes accumulées par dix siècles de piété devinrent en un moment la proie d'une soldatesque effrénée, et mille chefs-d'œuvre

légues par les générations passées disparurent sous des mains ignorantes et impies.

L'abbaye possédait autrefois beaucoup de terres en Suisse et en Allemagne; mais les révolutions l'ont dépouillée de presque tous ses domaines. L'abbé était prince du saint-empire, et seigneur spirituel et temporel de la vallée d'Einsiedeln; aujourd'hui, déshérité de ses vieux droits, c'est à peine s'il est membre du conseil municipal de la commune. Ce que cette pieuse maison a perdu en richesses, elle l'a retrouvé en influence : elle élève presque toute la jeunesse du pays, et répand autour d'elle les bienfaits d'une excellente éducation.

Les faux libéraux de l'endroit y trouvent bien à redire quelque peu; mais le bon sens public a déjoué jusqu'ici leurs manœuvres. Quand on aura dépouillé l'abbaye de ses dernières possessions, fermé l'église, et interrompu ce concours de cent cinquante mille pèlerins qui viennent chaque année apporter à Einsiedeln l'industrie, l'activité et la richesse des villes, qui nourrira les sept mille habitants de cette vallée sauvage? Ce pays abandonné, perdu au cœur des Alpes, condamné à de longs et rigoureux hivers, réduit à ne cultiver, à plusieurs lieues à la ronde, que des pommes de terre et un peu de blé chétif, n'a qu'un seul trésor, la sainte image de Notre-Dame-des-Ermites. Messieurs les prétendus libéraux, laissez son pain à ce pauvre peuple; laissez la religion peupler et féconder les déserts, et triompher de la rigueur des Alpes!

VIII

Dernier regard sur Einsiedeln. — La vie du touriste. — Chemin de la croix dans la montagne. — Chutes de montagnes. — Le lac de Lowerz. — Écroulement du Rossberg. — Le fou de Goldau.

Tant que nous avons parcouru la Suisse plate, traversée par des chemins de fer, nous avons profité sans scrupule de ces moyens de locomotion, échappant ainsi aux lenteurs et aux ennuis d'un voyage assez peu pittoresque. Mais, parvenus au milieu des montagnes, où les locomotives commencent à peine à circuler, où les voitures sont réduites à cheminer au pas, nous avons résolu d'entreprendre sérieusement la vie du touriste, et de marcher à pied, un léger sac sur le dos, le bâton ferré des Alpes à la main, et la gourde de kirchwasser suspendue au côté. Quel bonheur de voyager ainsi librement, sans être entraîné de force par un postillon devenu votre maître, de s'arrêter comme il plaît, de contempler à loisir les paysages qui se révèlent à chaque pas, de boire à toutes les fontaines, et de mener la vie buissonnière tout le long du chemin !

C'est à Einsiedeln que se fit notre transformation en véritables touristes, et, ainsi équipés, nous primes gaillardement la route de Schwyz. Le début fut rude, et la première étape bien longue. On sort du vallon d'Einsiedeln par une côte abrupte, montée fatigante et interminable ; mais quand nous fûmes au

sommet, quel dédommagement ! La profonde vallée que nous venions de quitter s'ouvrait directement sous nos pieds, et, dans un éloignement déjà considérable, l'édifice sacré, flanqué de ses blanches ailes, couronnait de sa majestueuse ordonnance, de ses deux hautes tours, de ses dômes resplendissants au soleil et du signe de la croix, qui dominait tout, les nombreuses habitations semées dans une plaine sauvage et sombre. Cette vue merveilleuse nous fit oublier nos fatigues, et, pleins d'une nouvelle ardeur, nous continuâmes notre marche, non sans saluer une dernière fois l'abbaye.

Max, après s'être livré pendant plusieurs jours aux douceurs de la photographie dans les environs de Bâle et de Lucerne, était venu nous rejoindre à Einsiedeln avec son appareil. Cet instrument, au dire de notre ami, possédait toutes les qualités imaginables, surtout (Max avait longuement insisté sur ce point) celle d'être *portatif*. Il fut donc convenu que nous nous chargerions à tour de rôle de l'appareil ; mais nous ne tardâmes pas à nous convaincre par une dure expérience que le traître avait abusé de notre bonne foi. Bien résolu à secouer le joug du daguerréotype, je conspirai secrètement avec Maurice, et au premier relais de la poste nous déclarâmes que ce lourd colis devait être confié aux voitures publiques. Max tint bon, et continua à le porter ; et, martyr de la science et de l'art, haletant, épuisé, rendu, il persista à soutenir jusqu'au bout que l'instrument était *très portatif*. La leçon fut bonne toutefois : arrivé à Lucerne, il expédia l'appareil à Berne, où nous devions passer à notre retour, et nous n'en entendîmes plus parler que par des soupirs et des regrets.

Nous suivons d'abord la route de Richterschwyl jusqu'au Biberbrücke, au confluent de l'Apbach et du Biber, et, la laissant à droite, nous montons jusqu'à Rothenthurm, ainsi nommé d'une tour rouge que les gens de Schwyz avaient élevée sur leur frontière au milieu du ^{xiii}e siècle. Ce point culminant a toujours été l'un des points stratégiques du canton, et c'est dans le voisinage, au défilé de Morgarten, sur les bords du charmant lac *Ægeri*, que les confédérés gagnèrent,

en 1315, sous la conduite de Rodolphe Reding, cette fameuse bataille qui assura leur indépendance. Cinq siècles plus tard, lorsque les agents du directoire français cherchaient à opprimer la Suisse, les pâtres guerriers de Schwyz et d'Uri, retranchés derrière ces Thermopyles helvétiques, arrêtaient nos armées, et c'était encore un Reding qui les commandait (2 mai 1798). En souvenir de ces deux victoires, le village de Rothenthurm est devenu le lieu de réunion de l'assemblée générale du canton de Schwyz, qui se tient en plein air, tous les deux ans, le premier dimanche de mai. On y fait de la politique, on y discute les élections du canton, et les sociétés de lutte et de tir s'y donnent rendez-vous. La carabine et l'arbalète s'y disputent le prix de l'adresse, et les montagnards sont d'une habileté merveilleuse à ce double exercice.

De Rothenthurm une longue descente nous conduit jusqu'à la petite chapelle de l'*Ecce Homo*. Là nous quittons la route de Schwyz pour nous engager à droite dans un frais sentier qui doit nous mener à Arth, au pied du Rigi, à travers les éboulements de Goldau. La première partie de ce sentier, qui contourne la montagne du Rossberg, est vraiment délicieuse : les fontaines, les pâturages, les bois, les chalets en font une charmante promenade. De naïves images, représentant les stations du chemin de la croix, sont disposées de distance en distance tout le long de la route, attachées au sommet d'un poteau. Des paysans, des pâtres, des femmes, des enfants, des pèlerins d'Einsiedeln, s'arrêtent devant la dévote image et prient avec ferveur, sans respect humain. N'est-ce pas une touchante idée de préparer ainsi le voyageur à entrer dans la vallée d'horreur et de désolation par la vue des scènes douloureuses de la Passion ?

Nous nous asseyons au pied d'un rocher, près d'une de ces pieuses stations : une fontaine, conduite par le tronc d'un sapin, nous apporte avec le bruit léger de sa chute des eaux fraîches et limpides, et là, dans cette riante solitude, nous partageons un frugal repas. Max, dont l'érudition scientifique est inépuisable, nous parle de l'écroulement du Rossberg, et

nous signale toutes les autres chutes de montagnes que l'histoire a enregistrées.

« Ces affreux événements, nous dit-il, ne sont point rares dans les chroniques helvétiques, et dans l'espace de quatre cents ans on a pu en compter quatorze plus ou moins désastreux, survenus à la suite de tremblements de terre ou de longues pluies. Parfois les eaux, en s'infiltrant dans les interstices des rochers, s'y congèlent pendant l'hiver, et, par l'effet irrésistible de leur dilatation, désagrègent les roches les plus dures. D'autres fois un torrent, en s'engouffrant dans les fissures d'une montagne coupée de lits d'argile, délaye les couches les plus basses, et un beau jour une masse énorme glisse dans la vallée sur le plan incliné de ses strates. En d'autres circonstances, un ruisseau, barré dans sa route au fond d'une gorge par les éboulements des montagnes voisines, monte, grossit, et, doué d'une force invincible, entraîne l'obstacle qui l'arrêtait en roulant avec lui un torrent de pierres et de boue qui dévaste tout sur son passage.

« Laissez-moi vous raconter deux de ces catastrophes dont notre itinéraire ne nous permettra pas de visiter le théâtre. Dans le Valais, au nord-ouest de Sion, s'élève la montagne des Diablerets, autrefois hérissée de cinq pics. Les paysans lui avaient donné ce nom sinistre parce qu'ils la croyaient hantée par le démon, et que souvent ses avalanches avaient emporté bien des victimes. Ses parois perpendiculaires et presque inaccessibles, ses gorges effroyables, les profonds ravins qui la découpent, son immense glacier, ses hautes aiguilles couronnées de neige, lui donnent un aspect terrible, trop justifié par son histoire. Le 23 septembre 1714 on entendit sortir de ses flancs de sourds mugissements qui répandirent au loin la terreur. Les bergers, avertis d'une catastrophe imminente, se hâtèrent de fuir en chassant devant eux leurs troupeaux. Le lendemain, en effet, un des pics des Diablerets se détacha, et, se précipitant dans la vallée avec un bruit épouvantable, couvrit de ses débris fracassés seize kilomètres carrés de terrain, et roula jusqu'à huit kilomètres de distance. Parmi

ceux qui avaient méprisé ses menaces se trouvait un pâtre du village d'Avent, qui travaillait dans son chalet au moment de l'éboulement. Un des blocs détachés de la masse écroulée vint s'arc-bouter au pied d'un rocher, et, couvrant la cabane, la protégea contre la chute des pierres. Notre homme demeura ainsi emprisonné au milieu d'une montagne de décombres, et la tempête de rochers passa par-dessus sa tête sans l'atteindre. Ainsi enseveli dans une nuit profonde, et comme perdu dans les entrailles de la terre, il ne se découragea point. Les fromages préparés dans le chalet pendant la belle saison furent sa nourriture; un filet d'eau qui suintait jusqu'à lui le désaltéra; l'espoir de la délivrance soutint ses forces. Après avoir longtemps écouté en vain pour voir si l'on ne venait point à son secours, il se mit à travailler lui-même à son salut; et, mineur infatigable, creusa d'innombrables galeries, souvent arrêté dans ses travaux par des rochers impénétrables ou des forêts englouties. Parfois, après avoir creusé dans une direction pendant un temps qui lui paraissait long comme une année, il s'arrêtait tout à coup, croyant reconnaître à la difficulté des travaux qu'il s'engageait vers l'intérieur de la montagne, et il reprenait sa mine dans un autre sens. Une fois il crut entendre le bruit d'un travail souterrain, et il continua sa fouille avec une activité fiévreuse : c'était peut-être un autre compagnon d'infortune, enseveli comme lui tout vivant, qui marchait de son côté; c'était peut-être la délivrance qui approchait ! Efforts impuissants ! Enfin, après avoir fouillé dans tous les sens, après avoir creusé cent galeries dans toutes les directions, après avoir mille fois espéré et mille fois désespéré, il errait un jour dans ces labyrinthes, quand un mince filet de lumière arriva jusqu'à ses yeux éblouis. N'ayant plus d'instruments, il gratta la terre avec ses ongles, et après un labeur interminable il se trouva libre, hors de cet antre où il avait cru rester à jamais. On était à la veille de Noël; une neige épaisse couvrait la terre, et un ciel sans soleil ne jetait sur la vallée qu'une lumière blafarde. Que la nature lui parut belle et riante ! Que le soleil lui sembla éblouissant ! Plein d'émotion

et de reconnaissance, il tomba à genoux pour remercier Dieu qui l'avait délivré. Il se traîna jusqu'au village voisin, et quand il se présenta à sa famille, nu, pâle, exténué, plus semblable à un spectre vivant qu'à un homme, ses enfants même ne purent le reconnaître. Il était demeuré trois mois enseveli dans son tombeau!

« Une seconde aiguille des Diablerets tomba en 1749, et comme la première elle ne fit qu'un petit nombre de victimes. Ces deux chutes ne sont donc pas à comparer, malgré l'incident dramatique que je viens de raconter, à l'éboulement du Monte-Conto, dans le comté de Chiavenna, qui écrasa la ville de Plurs le 4 septembre 1618. Plurs était une ville charmante, toute peuplée de maisons de campagne des bourgeois de Chiavenna, adonnée à la joie et aux plaisirs bruyants. Cependant le Conto, qui la domine, se crevassait de plus en plus, et de temps en temps laissait écrouler quelques rochers comme un sinistre avertissement. Ces signes précurseurs étaient méprisés, et la folle cité s'amusait sans souci au pied du sombre géant qui la menaçait. Un jour enfin de sourds grondements déchirent l'air; la montagne, comme un homme ivre, chancelle sur sa base; les troupeaux s'enfuient, et les hommes, frappés de terreur, se réfugient dans l'église (c'était un dimanche), croyant trouver leur salut au pied des autels. Ils étaient là deux mille cinq cents, en habits de fête, accourus de tous les lieux de plaisir, et sortant de la joie pour tomber soudain dans une suprême angoisse, dans une suprême terreur! Pendant qu'ils priaient, le Conto se détache, et, entraînant dans sa chute les forêts, les torrents, les collines, il se précipite avec un fracas qui ébranle toute la contrée à quarante kilomètres à la ronde, et ensevelit à jamais sous une montagne de rochers les infortunés habitants de Plurs. Ce lieu jadis si florissant s'appelle aujourd'hui *le Tombeau*. »

Le récit de Max nous avait fortement impressionnés, et nous goûtions dans le silence la douceur du repos, lorsqu'un pâtre, ôtant dévotement son chapeau, vint faire sa station au pied de l'image du Chemin de la croix.

« Mon ami, lui dit Maurice, se détache-t-il encore des blocs du Rossberg ? »

— Oui, Messieurs, reprit le berger. Tenez, le rocher au bas duquel vous êtes assis a roulé hier du sommet de la montagne. »

A ces mots, nous bondissons de nos sièges de gazon, où nous reposions depuis une heure pleins de sécurité. Ce n'était que trop vrai : une horrible trouée toute récente, jonchée de troncs de chênes et d'énormes sapins, déchirait la forêt jusqu'au sommet, et indiquait assez le chemin qu'avait parcouru ce bloc colossal pour descendre jusqu'à nos pieds. Nous nous hâtons de fuir en jetant de temps en temps un regard soupçonneux sur la cime menaçante du Rossberg.

Au débouché de la forêt, une vue merveilleuse se découvre à nous tout à coup. Le charmant petit lac de Lowerz, à demi comblé par l'éboulement de 1806, s'encadre de hautes montagnes qui s'y reflètent avec une admirable netteté ; ses eaux d'un bleu profond, ses bords couverts de fleurs, ses îles de verdure, la tour de Schwanau qui s'élève du sein des flots, la solitude des grands bois qui l'entourent, tout concourt à en faire un des plus jolis lieux du monde. On dirait un saphir enchâssé dans l'émeraude. Au midi nous apercevons le village de Seewen et la ville de Schwyz, qui se détachent sur la masse colossale des Mythen et du Hacken. Ce panorama, plein de fraîcheur à nos pieds, plein de grandeur au loin, rassérène notre esprit troublé, et nous nous engageons à travers les éboulements de Goldau.

Après soixante-dix ans, ces lieux offrent encore aujourd'hui l'image de la désolation et de l'horreur. Les rochers écroulés, entassés confusément comme des tumulus gigantesques, couvrent ce champ de mort sur une lieue de développement, et chaque pierre cache une sépulture. Entre ces monticules dépouillés, des flaques d'eau croupissante, restes misérables du lac de Lowerz, étalent à nos yeux un tapis de verdure qui égaye un peu l'affreuse nudité des décombres. La végétation n'a pu encore prendre racine sur ce sol dévasté ; mais depuis

longtemps déjà l'homme, toujours insoucieux du péril, a relevé sa fragile demeure sur ces rochers mal assis, comme le pâtre des Alpes qui rebâtit sa chaumière sur la place même qu'ont balayée les avalanches, comme l'habitant du Vésuve qui laisse à peine refroidir la lave du volcan pour lui confier une nouvelle semence. Un petit sentier se glisse péniblement au milieu de tous ces débris d'une montagne abattue; il escalade ces collines mouvantes, descend sur leurs flancs mal assurés, contourne les mares, et se perd au fond des ravins et des fondrières. Nous le suivrons en silence et d'un pas rapide, l'âme pleine d'une tristesse mêlée d'épouvante. Un grand vieillard à la démarche étrange errait parmi ces ruines, semblant chercher quelqu'un. Notre première pensée fut de lui demander quelques détails sur l'affreux événement dont il avait peut-être été le spectateur; mais sa physionomie empreinte d'une sombre exaltation nous fit peur, et nous poussâmes jusqu'au village de Neu-Goldau, rebâti depuis soixante ans.

Un hôtelier à la mine réjouie se tenait sur le seuil de sa porte; il nous pressa d'entrer, annonçant qu'il possédait le meilleur vin du canton, et qu'il connaissait à fond l'histoire de l'éboulement. Il n'attendit pas que nous fussions assis pour commencer son discours tout en nous servant; puis, prenant familièrement un siège à côté de nous, il emplit un verre et le vida d'un trait en buvant à notre santé.

« Messieurs, nous dit-il avec une certaine solennité, vous voyez d'ici tout le flanc dépouillé du Rossberg, et les quatre courants de rochers qui sont venus fondre sur nous. Le sommet s'élève à onze cent soixante mètres au-dessus de la vallée. La montagne est composée tout entière, comme ce bloc qui a roulé jusqu'ici, de fragments pierreux unis par un ciment très dur, que nous autres nous appelons *nagelfluh*, c'est-à-dire *roc à tête de clous*. Ces masses reposent, comme vous pouvez le voir, sur des lits d'argile, et quand les eaux ont délayé la base, crac! tout cela s'écroule en un moment. Mon voisin le Rigi est constitué de la même manière, et de temps en temps il se permet de jeter des pierres dans mon jardin. Quelque

beau matin, il s'écroulera tout entier sur ce pauvre village, et alors il ne sera plus question ni de Hans Brunner, ni de l'auberge du Grand-Cerf. Hum ! »

Cette perspective assombrit visiblement l'imagination de notre hôte ; pour se redonner du cœur il avala une seconde rasade prélevée sur notre bouteille, puis il continua : « C'était le 2 septembre 1806. L'été avait été fort pluvieux, et les deux premiers jours de septembre la pluie ne cessa pas un seul instant. On remarqua de nouvelles crevasses sur les flancs du Rossberg, dans l'intérieur duquel un craquement sourd se fit entendre. Un gros bloc se détacha du sommet, et roula en soulevant un nuage de poussière noire, comme pour nous donner le signal du branle-bas. Vers le pied de la montagne, le terrain semblait pressé par la couche supérieure, et lorsqu'on y enfonçait une bêche, la bêche se mouvait d'elle-même, comme agitée par une main invisible. Tous les animaux, effrayés par ces signes, s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante. Les hommes furent moins sages que les bêtes, ce qui arrive souvent, et il en resta cinq cents occupés à leurs travaux, pendant que la montagne se disloquait sur leur tête.

« A ce moment-là (il était cinq heures du soir), deux groupes de voyageurs, séparés par deux cents pas de distance, venaient ici pour escalader le Rigi. Les derniers voyaient leurs amis entrer dans le village de Goldau, et ils distinguaient même l'un d'eux montrant à ses compagnons la cime du Rossberg, à plus de quatre kilomètres de distance en droite ligne, où se manifestait un mouvement extraordinaire. Ils prenaient une lunette d'approche pour observer le phénomène, quand tout à coup des pierres traversent l'air au-dessus de leurs têtes comme des boulets de canon ; un bruit affreux se fait entendre, et un nuage de poussière dérobe tout à leurs yeux. C'était la montagne qui venait de s'écrouler sur quatre kilomètres de largeur, écrasant quatre villages et remplissant la vallée de plus de cent pieds de décombres. Le lac de Lowerz fut en partie comblé, et ses eaux, balayant l'île de

Schwanau, qui s'élève à près de vingt-trois mètres au-dessus du lac, allèrent ravager la rive méridionale. Notre pauvre cloche, une belle cloche, Messieurs, qui pesait plus de trois cent cinquante kilos, fut transportée à plus d'un kilomètre d'ici, et s'en trouva fêlée. Quant aux voyageurs, ils cherchèrent en vain leurs amis et le bourg de Goldau. Pas plus de Goldau que sur cette table. Allez le chercher à cent pieds sous terre !

« Mon grand-père était occupé à cueillir des fruits dans son verger au moment de la catastrophe. Il aperçoit le danger et fuit avec ses deux garçons, pendant que sa femme se précipite vers sa demeure pour en retirer un enfant au berceau : c'était ma mère, alors âgée de cinq ans. La terrible avalanche de rochers la surprit et l'ensevelit toute vivante avec la domestique sous les débris de la maison. Isolées l'une de l'autre dans une nuit profonde, à demi noyées dans une boue liquide, emprisonnées entre les poutres et les pierres, les deux infortunées se reconnurent à leurs gémissements; puis, croyant que c'était le jour du jugement dernier, elles se mirent à prier avec ferveur, attendant le son de la trompette fatale. Quelques heures se passèrent ainsi dans une anxiété inexprimable, lorsqu'elles entendirent tinter l'Angélus dans un village lointain, et, comprenant qu'il restait encore sur la terre quelques êtres vivants, elles se prirent à espérer, et s'efforcèrent de consoler l'enfant. La pauvre petite créature pleura et sanglota d'abord beaucoup en demandant à souper, et réclamant une tartine de miel qu'on lui avait promise dans la journée, puis elle se tut, et elle tomba dans un assoupissement léthargique. Les deux femmes entendirent sonner toutes les heures de la nuit, une nuit qui leur parut longue comme un siècle. Au matin, mon grand-père se mit à fouiller les décombres avec quelques amis, et bientôt il perçut quelques gémissements étouffés qui dirigèrent ses recherches. Deux heures après, les trois victimes étaient sauvées. Il était temps : le manque d'air, le froid, les blessures les avaient réduites à l'agonie. Ma pauvre mère était bien petite alors, mais elle avait gardé de cet événement une

impression ineffaçable, et elle ne le racontait jamais qu'avec un tremblement nerveux. Elle est morte. Dieu ait son âme en paix! »

C'était là une belle occasion de vider notre bouteille, et Hans Brunner, visiblement attendri à ce souvenir, n'y manqua point.

« Hein! dit-il en faisant claquer sa langue, comment trouvez-vous ce petit la Côte, Messieurs? Fameux, n'est-ce pas? ajouta-t-il en essuyant une larme.

« Il y avait un vieillard, continua-t-il, qui avait souvent prédit cet écroulement du Rossberg, et qui fumait tranquillement sa pipe assis sur un banc. C'est toute une histoire...

— Merci, mon brave homme, dis-je en interrompant notre hôte, dont le verbiage vulgaire m'agaçait horriblement, merci de votre histoire, nous sommes pressés.

— Ah! Messieurs, reprit-il, vous entendrez du moins l'histoire de mon grand-oncle. C'est aussi une victime du Rossberg. En 1806, il avait vingt-deux ans; il était marié, et il avait deux petits enfants blonds et roses, deux amours de chérubins, comme me l'a souvent répété ma grand'mère. Il les aimait tous trois avec passion, ou plutôt avec idolâtrie, et il avait à peine le courage de s'en séparer. Il était absent pour ses affaires au moment de la chute de la montagne, et quand il revint dans la vallée, le matin du 3 septembre, il ne trouva plus ni sa chaumière ni le village de Goldau. Éperdu, se croyant le jouet d'une illusion, il courait de tous côtés, cherchant à se reconnaître au milieu de ces ruines accumulées. Quand on lui eut raconté l'affreux événement de la veille, il ne jeta pas une plainte, il ne versa pas une larme, il était fou. Depuis cette époque il ne voulut plus quitter ces tristes décombres, où tout ce qu'il avait aimé gisait enseveli à cent pieds de profondeur. Il errait jour et nuit, vivant de la charité des passants. Parfois il croyait avoir retrouvé, à certains signes remarqués sur la montagne voisine, l'emplacement précis où s'élevait sa maisonnette, et alors il se mettait à gratter la terre avec ses mains, pour rechercher son toit; ses ongles

s'usèrent sur le rocher dans ce dur labeur. Parfois il oubliait la catastrophe du 2 septembre, et, s'imaginant être encore aux jours de sa jeunesse, il appelait d'une voix déchirante ceux qu'il avait perdus. »

Notre hôte se tut. Nous étions touchés, et, pour ne rien perdre de cette émotion, nous nous hâtâmes de fuir l'hôtelier bavard qui faisait une spéculation des désastres de son village. Nous prîmes le chemin d'Arth au milieu des ruines, osant à peine regarder autour de nous, comme si nous avions craint de trouver dans ces rochers à peine assis des tombes encore entr'ouvertes.

Cent pas plus loin, un peintre, établi là comme dans son atelier, indifférent aux malheurs de Goldau, ne voyait dans ses ruines lamentables qu'un sujet de paysage.

IX

Arth. — Le lac de Zug. — Zug. — Les grandes luttes de l'indépendance helvétique : le Grütli, Koenigsfelden, Morgarten, Sempach. — Les héros suisses : Reding, Winkelried, Nicolas de Flüe. — Guillaume Tell. — La chapelle de Küssnacht.

Arth est un joli village assis à la pointe méridionale du lac de Zug, entre la base du Rigi et le Rossberg. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on aperçoit un spectacle intéressant : au midi, les éboulements de Goldau; à l'est, les déchirures du Rossberg; à l'ouest, les flancs verdoyants du Rigi; au nord, le lac sillonné de bateaux de pêche. Nous nous hâtons de traverser le bourg, en résistant à toutes les séductions des hôteliers, qui semblaient vouloir nous donner une seconde édition des récits de l'aubergiste du Grand-Cerf, et nous nous engageons à gauche dans une route charmante, qui a frayé son passage entre la base escarpée du Rigi et le lac, sous une allée de noyers. C'est l'heure magique du soir où, projetant son ombre immense sur le mobile tableau du lac, l'imposante attitude de la montagne contraste avec la perpétuelle agitation de son image.

Nous sommes bientôt rejoints par un jeune officier, élève de l'école militaire fédérale de Thun, qui va faire un pèlerinage chevaleresque à la chapelle de Küssnacht. Reconnaisant à notre langage que nous sommes Français, il nous salue avec grâce, et nous demande la permission de nous accompagner. Maurice en profite pour le faire causer.

« Je suis catholique, nous dit avec simplicité le jeune mili-

taire, né à Schwyz, et descendant d'un de ces gardes suisses qui furent massacrés aux Tuileries le 10 août 1792. Pendant trois siècles mes pères ont versé leur sang pour votre pays. C'est vous dire assez que j'aime la liberté et la France. Permettez-moi de vous accompagner et de vous servir de guide dans ce pays que vous semblez explorer pour la première fois.

« La terre que vous foulez aux pieds, Messieurs, mérite d'être saluée avec respect, car elle a vu les plus grandes luttes de l'humanité, celle d'un peuple libre qui combattait pour son indépendance, pendant que les autres peuples se battaient contre un maître au profit d'un autre maître. Nous, nous ne sommes que des pâtres, mais nous nous appartenons à nous-mêmes. Les Romains nous ont enveloppés de toutes parts, mais sans jamais nous dompter, et vous ne trouverez point chez nous ces vieilles murailles, ces statues, ces mosaïques, ces monnaies que toutes les autres villes exhibent avec un sot orgueil, comme si ce n'étaient pas là autant de signes de leur servitude. La première armée qui a violé notre territoire (je le dis avec chagrin et avec fierté) était une armée française.

« Pendant que César envahissait les Gaules, les Helvètes brûlaient leurs villages et descendaient de leurs montagnes pour aller chercher un pays plus fertile. Ils furent repoussés à Bibracte, il est vrai ; mais ils se réfugièrent dans ces gorges inaccessibles où leurs vainqueurs n'osèrent jamais mettre le pied, quoiqu'ils fussent maîtres des vallées de la Limmat et de l'Aar, et qu'ils eussent établi leur camp de Vindonissa au confluent de ces rivières. Le flot de barbares passa par-dessus nos têtes sans nous entamer, et les Francs, de même que les Bourguignons et les Germains, n'exercèrent jamais sur la vallée de la Reuss qu'une domination nominale. Nos véritables maîtres à cette époque étaient, non pas les empereurs, mais tous ces petits seigneurs féodaux qui avaient bâti leur aire de faucon sur ces sommets presque inaccessibles.

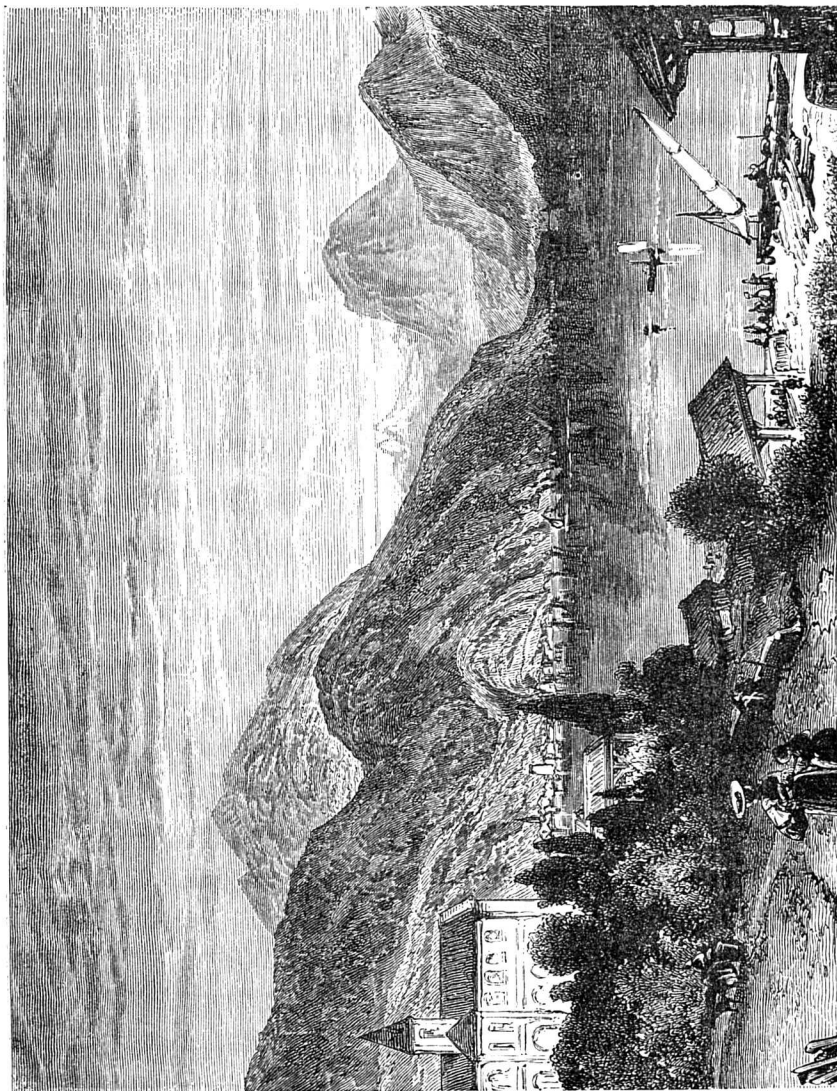
« Parmi ces familles seigneuriales il s'en trouvait une qui avait conquis une grande popularité dans nos pâturages : c'était celle de Habsbourg, dont vous avez sans doute visité

le berceau non loin de l'antique Vindonissa. Maîtres de la vallée de l'Aar, ils y régnaient non en princes, mais en pères, et leur vieux château était plutôt une ferme qu'une forteresse. Quand le bon Rodolphe de Habsbourg fut élevé au premier trône de l'Europe, en 1274, il nous combla de ses bienfaits, confirma tous nos anciens privilèges, et accorda de nouvelles prérogatives à nos villes. Il nous connaissait, et il savait qu'il valait mieux s'attacher les montagnards par les liens de la reconnaissance que de vouloir les soumettre au joug de la servitude.

« Son fils Albert d'Autriche, bien loin de suivre ses errements, prétendit usurper les franchises des trois vallées d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, qui, n'appartenant qu'à elles-mêmes, se gouvernaient par leurs propres magistrats. Les avoyers impériaux, outrant la pensée de leur maître, nous firent sentir la plus affreuse tyrannie, et Guillaume Tell, en tuant le bailli Gessler près de Küssnacht, le 18 novembre 1307, donna le premier signal de la révolte. Quelques jours plus tard (8 décembre), les trois héros de notre indépendance, Walter Fürst d'Attinghausen, Werner Stauffacher de Steinen et Arnold de Melchthal, échappant à l'œil soupçonneux de leurs tyrans, et bravant au moyen d'une frêle barque les dangers d'une navigation nocturne et difficile, descendirent avec quelques amis dévoués dans la prairie de Grütli, sur le bord du lac des Waldstettes. Là, dans cette retraite enveloppée de montagnes inaccessibles, ils jurèrent solennellement, au nom des trois cantons dont ils étaient les représentants, de défendre leur liberté menacée. Si nous en croyons la tradition, le Ciel se montra favorable à leur projet, et trois sources jaillirent sous les pieds des trois libérateurs au moment où ils levaient la main pour prononcer ce serment qui a fondé la confédération helvétique. La conspiration éclata le 1^{er} janvier 1308. Les gouverneurs impériaux furent tués ou chassés; les châteaux tombèrent entre les mains des insurgés, et il en resta à peine quelques débris pour attester que là avaient été les nids de ces oiseaux de proie, qui du haut de leur aire fondaient sur nos vallées pour les ravager. Des feux de joie

allumés par les vainqueurs brillèrent au loin sur les Alpes.

« Cependant l'empereur Albert entreprit de châtier ceux qu'il appelait des paysans rebelles, et, après avoir organisé des forces considérables, il marchait contre nous, quand il



Lac de Zug.

fut assassiné au passage de la Reuss, presque en face de son château de Habsbourg, par son neveu Jean de Souabe, dont il détenait injustement l'héritage. Cet événement imprévu fut fort utile à notre indépendance. L'impératrice Élisabeth, veuve

d'Albert, et son fils Léopold d'Autriche s'occupèrent d'abord de se venger, et, joignant la cupidité à la haine, ils enveloppèrent dans leur poursuite implacable la plus grande partie de la noblesse helvétique, comme si elle avait été complice de l'assassinat, afin de s'enrichir de ses dépouilles. Cette politique injuste et inepte tourna contre eux, et, quand ils eurent abattu tous leurs prétendus ennemis, ils s'aperçurent qu'ils avaient détruit leurs alliés naturels dans la guerre qu'ils nous faisaient. Repus du sang innocent et gorgés de richesses mal acquises, ils imaginèrent de consacrer à Dieu une partie de ces biens usurpés, et ils fondèrent l'abbaye de Kœnigsfelden, dans ce *Champ du roi* où Albert avait rendu le dernier soupir entre les bras d'une pauvre paysanne.

« Quand le duc Léopold eut tiré de ses ennemis la plus cruelle des vengeances, il s'occupa de nous, et il se mit en campagne contre Schwyz à la tête de quatre mille hommes, avec un grand nombre de chevaliers et de seigneurs, pendant qu'une autre armée envahissait l'Unterwald du côté du lac. Le duc amenait avec lui des chariots chargés de cordes destinées à pendre les chefs de l'insurrection.

« Pour s'opposer à cette armée, les confédérés se placèrent, au nombre de treize cents hommes, sur le penchant de la montagne du Sattel, dans les défilés de Morgarten, près du lac Aegeri; cinquante bannis de Schwyz vinrent demander qu'on leur permit de se rendre dignes de leur patrie par leur courage. Le 15 novembre 1315, les troupes de Léopold essayèrent d'escalader la montagne; les confédérés, commandés par ce Rodolphe Reding dont la famille a donné quarante-cinq landammans à la Suisse, fondirent sur eux en poussant de grands cris; les cinquante bannis roulèrent du haut de la montagne d'énormes pierres et des quartiers de rocs, qui portèrent dans les rangs des Autrichiens la mort, le désordre et l'épouvante. La fleur de la noblesse tomba au pied du Morgarten sous les hallebardes des bergers et sous leurs massues armées de pointes de fer. Léopold ne put se soustraire qu'avec peine aux pâtres qui le poursuivaient. Les vainqueurs se

hâtèrent de traverser le lac pour se rendre dans l'Unterwald, et là ils défirent une seconde fois leurs ennemis. Après cette double victoire, les trois cantons forestiers, que dans notre langue nous nommons *Waldstettes*, signèrent à Brunnen une ligue perpétuelle approuvée par l'empereur Louis de Bavière. Cette petite ligue est devenue la base de la confédération helvétique, qui, de 1332 à 1352, se fortifia par l'accession successive de Zurich, de Glarus, de Zug, de Lucerne, et surtout de Berne, et elle adopta le nom de *Suisse*, pour honorer cette ville de *Schwyz*, qui avait pris la glorieuse initiative de l'indépendance.

« Cependant la maison d'Autriche ne voulut pas renoncer à satisfaire son ressentiment et son ambition, et elle n'attendait qu'une occasion favorable pour reprendre l'offensive. Une insulte accidentelle faite à un seigneur autrichien par quelques jeunes gens de Lucerne fut l'étincelle qui alluma l'incendie. Léopold III annonça aussitôt l'intention de venger le désastre de Morgarten, et se mit en marche avec une armée de gentilshommes. Au bruit de cette formidable invasion, quatorze cents hommes se levèrent dans les *Waldstettes*, et rencontrèrent l'armée autrichienne à douze kilomètres de Lucerne, dans les champs de Sempach, le 9 juin 1386. Le combat fut terrible. Nos gens, mal armés, n'avaient guère que des hallebardes avec lesquelles leurs ancêtres avaient vaincu à Morgarten, et au lieu de boucliers ils portaient une planchette de sapin liée à leur bras gauche. Les soldats de Léopold, tout couverts de fer, formaient un bataillon serré, que leurs larges boucliers et leurs longues javelines, qui pouvaient se prolonger au dehors depuis le quatrième rang, rendaient presque impénétrable. Toute l'impétuosité des Suisses vint se briser contre ce rempart vivant, hérissé de pointes meurtrières.

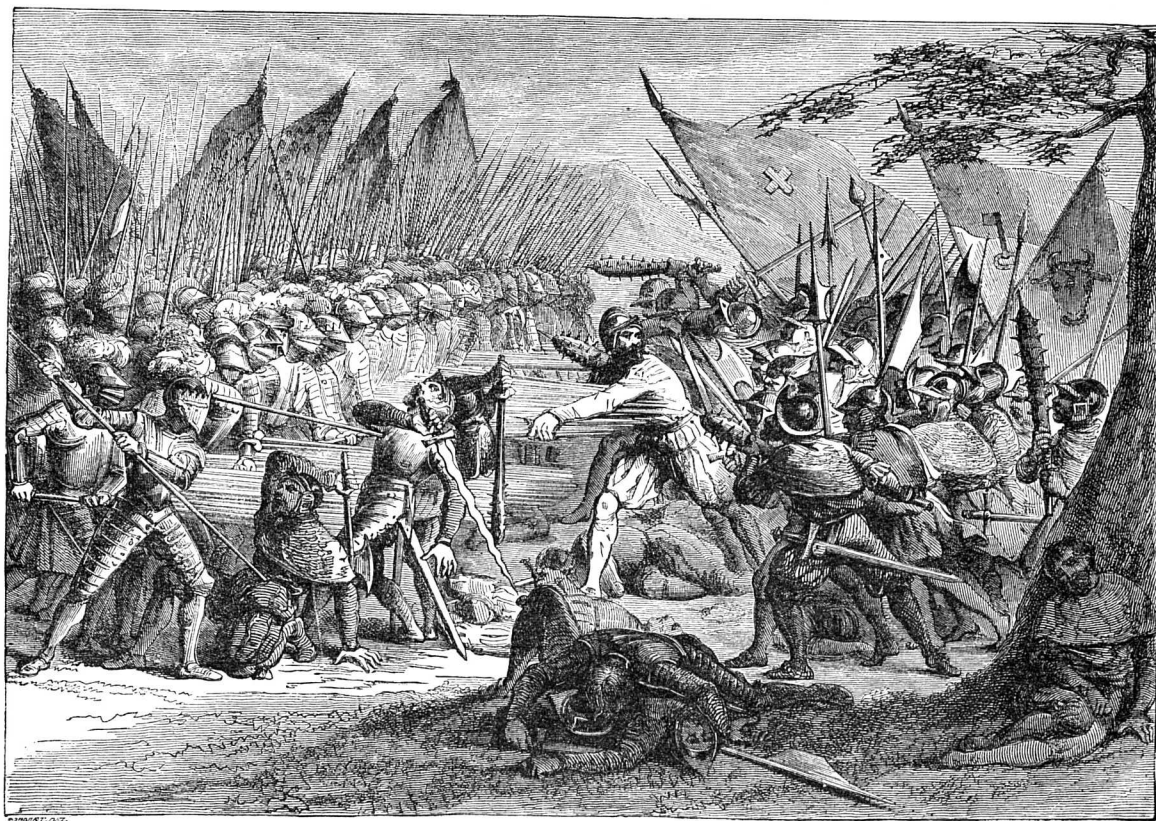
« Déjà un grand nombre des nôtres avaient succombé dans cette lutte inégale, lorsqu'un gentilhomme de l'Unterwald, Arnold de Winkelried, s'élance hors des rangs.

« — Mes amis, s'écrie-t-il, je vais vous frayer une voie ; ayez soin de ma femme et de mes enfants, pensez à ma famille. »

« Plus prompt que l'éclair, il court à l'ennemi, embrasse autant de lances autrichiennes qu'il peut en saisir, les enfonce dans sa poitrine, et entraînant avec lui dans sa chute ceux qui les tenaient, il ouvre à travers la phalange hérissée de fer une large trouée où la foule des Suisses se précipite comme un torrent. Surpris par cette invasion inopinée, coupés en deux sans pouvoir se servir de leurs lances, attaqués en flanc avec acharnement, les Autrichiens sont massacrés. Bientôt l'armée ennemie est détruite, et Léopold lui-même trouve la mort sous les coups de nos paysans. Telle est cette mémorable victoire de Sempach, sur laquelle le dévouement d'un seul homme a jeté plus d'éclat et d'intérêt que toute la science militaire n'en pourrait donner à vingt batailles. Voilà, ou je me trompe fort, ce qu'on peut appeler une bataille de géants, et Winkelried me paraît bien supérieur à Décius, à Curtius, et même à votre chevalier d'Assas.

« La victoire de Sempach, suivie trois ans plus tard de celle de Näfels, amena enfin la trêve de Zurich, qui assura l'indépendance des huit anciens cantons. Profitant ensuite de la déchéance prononcée par l'empereur Sigismond et par le concile de Constance contre le duc Frédéric, les Suisses achevèrent de dépouiller la maison d'Autriche de ce qu'elle occupait encore sur leur territoire, et s'agrandirent ainsi de l'Argovie et d'une partie de la Thurgovie. Les victoires de Granson et de Morat assurèrent leurs frontières de l'ouest; mais ce succès faillit amener la rupture d'une ligue jusque-là réputée inviolable. En 1841, les députés des huit anciens cantons, assemblés à Stanz, s'y disputaient le partage des dépouilles du duc de Bourgogne, et l'opulence allait les diviser quand Nicolas de Flüe intervint.

« Distingué dans les camps par sa valeur, plus influent encore dans les conseils de son pays par sa prudence, Nicolas de Flüe s'arracha au monde à l'âge de quarante-sept ans, et se retira dans une solitude profonde à Sachseln. Pendant vingt-trois ans que dura cette reclusion volontaire, il ne sortit qu'une seule fois de sa retraite, et ce fut pour rendre la



La bataille de Sempach, d'après une ancienne estampe.

paix à son pays. Quand il apprit les discussions des conférences de Stanz, Nicolas de Flüe quitta son ermitage, et apparut au milieu de l'assemblée comme l'apôtre de la Confédération. A sa voix persuasive, toutes les rivalités jalouses disparurent, les petites passions se turent, les fautes furent oubliées, et l'union ne tarda pas à régner à la place de la discorde. Au bout d'une heure, le traité de Stanz fut signé, et Fribourg et Soleure furent admis comme neuvième et dixième cantons dans la confédération helvétique. Nicolas rentra dans sa cellule, suivi des regrets et des hommages de la Suisse entière; il y mourut en odeur de sainteté, et fut béatifié par les papes Clément IX et Clément X. Sa mémoire doit être bénie de tous, même des protestants, à l'égal de celles de Reding et de Winkelried; car, si ces derniers ont sauvé la Suisse par la guerre, lui, il l'a sauvée par la paix. »

Nous avons écouté avec plaisir le jeune officier, quoiqu'il ne nous apprit rien de bien neuf; mais l'expression d'un patriotisme ardent et dépouillé de chauvinisme est toujours agréable à entendre. Ce récit des grandes luttes de la liberté helvétique nous avait conduits au point où nous devons quitter la rive du lac de Zug pour monter à la chapelle de Küssnacht. Notre compagnon nous fit remarquer sur la rive opposée la petite ville de Zug, incessamment minée par les eaux : c'est une sorte de danger qui n'est pas moins à redouter que les chutes de montagnes. Au x^{ve} siècle, à la suite d'un bruit effrayant, une rue entière de Zug s'abîma dans le lac, avec une partie des tours et des murs de la ville, et fit soixante victimes. Un petit enfant surnagea dans son berceau, et les flots allèrent le déposer sous le porche d'une chapelle.

Pendant que nous montions à la chapelle de Küssnacht, notre conversation prit un autre caractère.

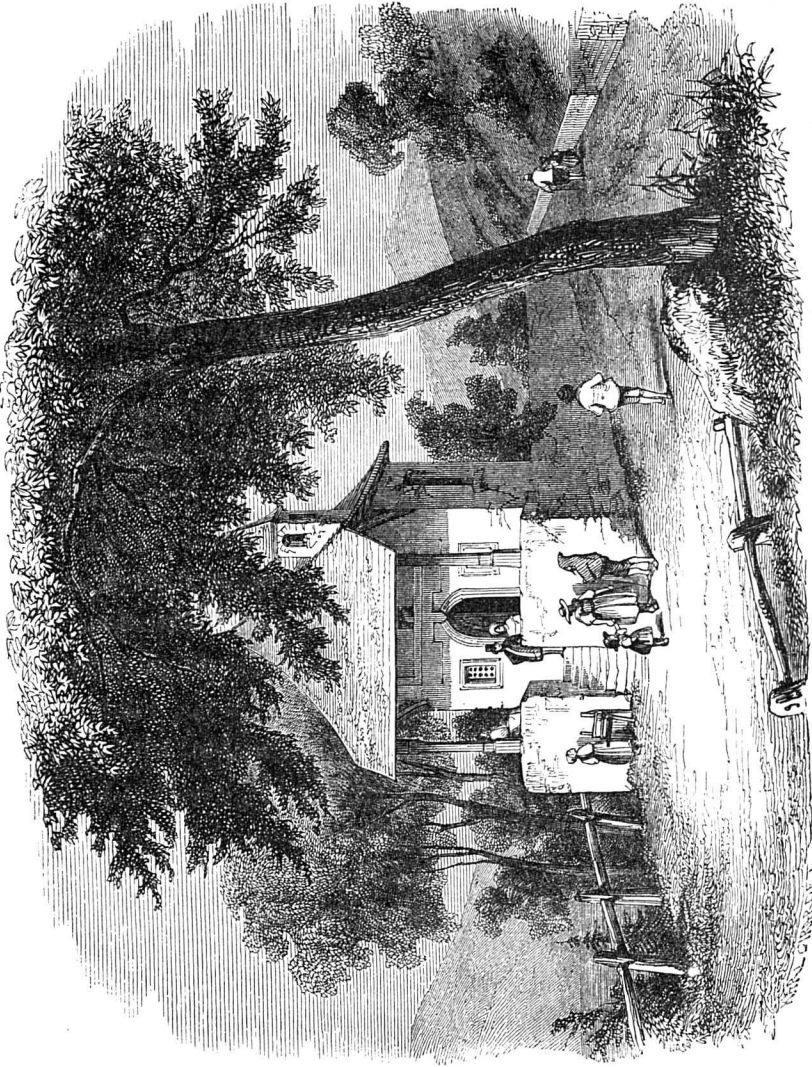
« J'ai remarqué avec plaisir, dis-je au jeune officier, que vous avez légèrement insisté sur Guillaume Tell, et je vous en félicite. Guillaume Tell, à mon avis, n'est point votre meilleure gloire, quoiqu'elle soit la plus populaire, et ce héros de l'arbalète appartient moins à l'histoire qu'à la légende. Avant

le xvi^e siècle il en est à peine question dans vos chroniques, et il est certain que son rôle fut bien petit en présence de celui des trois conspirateurs de Grütli. Il ne suffisait pas de tuer un bailli pour sauver la patrie, et si les trois libérateurs n'avaient pas soulevé le peuple, le meurtre de Gessler n'eût guère avancé vos affaires. Mais il s'est mêlé à la vie de Guillaume Tell certaines circonstances romanesques, les unes vraies, les autres fort contestables, qui ont puissamment agi sur l'imagination populaire. En l'absence de documents écrits, la tradition, qui tourne vite à la légende, s'est emparée de cette mémoire, et l'a singulièrement grandie. Dans nos temps modernes, le drame, la poésie, la musique, la peinture en ont pris possession à leur tour, et nous ne voyons plus aujourd'hui Guillaume Tell qu'à travers un prisme. En somme, qu'a-t-il fait de grand ? Il a tué un bailli, et voilà tout. Le reste est fort douteux.

— Tu es trop sceptique en histoire, mon cher, interrompit Maurice, et tu n'attribues pas assez de valeur à la tradition. Je sais qu'ordinairement elle surcharge, elle embellit, elle grandit le héros ; mais, si nous en exceptons la fameuse histoire de la pomme, que je regarde avec toi comme fort douteuse, le reste est indubitable. La résistance de Guillaume Tell aux ordres tyranniques du bailli, son évvasion de la barque où on le conduisait captif, à la faveur d'un de ces orages si fréquents sur le lac des Waldstettes, la mort de Gessler dans le défilé de Küssnacht, sont des faits aussi certains que les grands événements historiques de la même époque. A défaut de la tradition locale, nous avons, pour les affirmer, des chapelles d'une construction presque contemporaine, des chansons populaires fort anciennes, et même deux chroniqueurs du xiv^e siècle. Le rôle de Tell, il faut l'avouer, a été fort petit, et ce personnage ne paraît avoir exercé aucune influence sur la marche des événements.

— Quant à moi, ajouta Max, je ne saurais souscrire à votre admiration pour ce prétendu héros. Eh ! qu'y a-t-il de si héroïque pour un tireur aussi sûr de son coup d'arbalète à venir

s'embusquer derrière un arbre pour tuer un homme surpris et sans défense ? Il y a des gentilshommes de grand chemin qui font tous les jours des actes de cet héroïsme-là. Au point de vue moral et politique, je ne saurais non plus glorifier



Chapelle de Küssnacht.

l'acte de Guillaume Tell, ni même l'absoudre. La doctrine du tyrannicide ouvre la porte à toutes les vengeances particulières et à toutes les perturbations sociales : on ne saurait la réprouver trop énergiquement. Pour moi, le coup d'arbalète est un crime politique, ou, pour mieux dire, un assassinat.

— Vous êtes bien vif, mon cher monsieur, interrompit l'officier, et je vous engage à ne pas prononcer ces paroles en visitant nos vallées. Vous oubliez que les cantons forestiers étaient libres, souverains d'eux-mêmes, et qu'ils n'étaient en aucune façon les sujets de la maison d'Autriche. Les baillis n'étaient que des envahisseurs à main armée sans déclaration de guerre, et, pour employer votre langage, des pillards et des assassins contre lesquels la résistance était permise, comme elle est toujours permise contre ces gentilshommes de grand chemin dont vous venez de parler. Guillaume Tell avait d'ailleurs pour lui l'ordre du souverain, c'est-à-dire l'assentiment populaire, et il employait les seules armes qui fussent au pouvoir du peuple avant que la résistance générale fût organisée. Et, quand bien même son acte eût été irrégulier, il a été couvert depuis par l'absolution, que dis-je ! par la glorification de toute la Suisse et par les bénédictions de l'Église.

« Il est possible, ajouta-t-il en se tournant vers moi, que certaines circonstances fabuleuses aient été mêlées à l'histoire de notre héros ; mais mon patriotisme me défend de les rechercher. Eh ! qu'importe après tout ? Son histoire serait une fable d'un bout à l'autre, qu'il faudrait encore la respecter, puisqu'un grand peuple y trouve une grande leçon de patriotisme. Ne poussons pas trop loin, Messieurs, l'analyse qui dissèque tout, la critique qui ébranle tout, et sachons respecter au besoin des illusions généreuses et fécondes. Si le chimiste analysait dans son creuset les cendres de son père, il n'y trouverait que de vils éléments, et il les disperserait au vent comme une inutile poussière. Laissez-moi donc honorer, moi qui aurais horreur d'être chimiste, les ossements et la mémoire de mes pères ! »

La discussion menaçait de prendre un tour irritant. Heureusement la chapelle de Küssnacht se montra à nos yeux. C'est un petit monument fort simple, rebâti en 1834. Une fresque naïve représente le vengeur, son arbalète à la main, frappant d'un coup mortel le bailli Gessler qui se débat dans les dernières luttes de l'agonie. Nous y entrâmes, et notre soldat se

jeta à genoux sur le pavé de la chapelle, pour demander sans doute la force qui fait les héros chrétiens. Quand il se releva, sa physionomie avait repris sa sérénité première, et il nous dit en souriant avec simplicité :

« Vous remarquerez, Messieurs, que nous avons consacré par une pieuse institution tous les grands souvenirs de la Suisse. Cette chapelle n'est pas la seule qui rappelle à nos enfants la mémoire de ce qu'ont fait leurs pères pour le salut de la patrie. Vous en retrouverez une autre dans la prairie de Grütli, une autre sur ce rocher où Guillaume Tell s'élança en repoussant du pied la barque de Gessler ; et si vous visitez les champs de Sempach et de Morgarten, vous y verrez le même monument élevé par la foi et le patriotisme. Tant que les maisons habitées par les auteurs de notre liberté ont pu rester debout, nous les avons conservées comme de précieuses reliques ; mais quand la vétusté les a ravies à notre culte, nous avons bâti sur leurs ruines une chapelle, ne séparant jamais l'amour de la religion de l'amour de la patrie. La religion n'a point hésité à s'associer à notre respect pour ces chères mémoires, et chaque année elle vient honorer avec nous dans ces sanctuaires le jour anniversaire de ces actes que vous appelez des crimes, et que nous, Messieurs, nous regardons comme la défense glorieuse et légitime de la liberté opprimée. »

En disant ces mots, notre compagnon de route nous salua froidement et prit congé de nous, alléguant qu'il avait affaire dans le voisinage de Küssnacht. Nous étions alors dans ce chemin creux qui fut le théâtre de la mort de Gessler, et que surmonte encore la tour ruinée de son château. En voyant s'éloigner le jeune officier, nous reprochâmes à Max la vivacité irritante de son langage sur un sujet qui touchait de si près à l'honneur national.

« Tu l'auras blessé, lui dimes-nous.

— Bah ! reprit Max. Il s'est bien défendu, mais il n'a pas en ses mains l'arbalète victorieuse de Guillaume Tell. Il a bien parlé, mais il ne m'a pas convaincu. »

X

Küssnacht. — Panorama de Lucerne. — Tradition du mont Pilate. — L'obélisque de l'abbé Raynal. — Le lion de Thorwaldsen. — Les reliques historiques. — Costume de Lucerne.

En arrivant à Küssnacht, nous retrouvons partout le souvenir de Guillaume Tell, sur les enseignes des boutiques, sur les fontaines monumentales et dans les chansons des enfants. La vieille tour du château de Gessler, assise au milieu des bois, sur les flancs du Rigi, menace encore la ville de ses ruines imposantes; mais la bannière autrichienne n'y flotte plus depuis le 1^{er} janvier 1308. En la démantelant, le peuple n'a pas voulu la faire disparaître, comme on l'a fait stupidement chez nous pour une foule de monuments de la féodalité; il en respecte, au contraire, les débris, et il n'y voit qu'une page glorieuse de l'histoire de son indépendance.

La route de Küssnacht à Lucerne côtoie la rive septentrionale du lac des Quatre-Cantons, au milieu du paysage le plus gracieux et de l'horizon le plus grandiose. Des villages, des maisons de plaisance, des châteaux, des ruines, sont semés avec profusion sur cette côte charmante. Nous y remarquons surtout, sur une langue de terre qui s'avance dans le lac, les ruines du château de Neu-Hapsbourg, maison de campagne des comtes du même nom. Mais il se fait tard, et les détails nous échappent : nous entrons à Lucerne à la nuit

tombante, sans être éclairés par ce phare (*Lucerna*) qui a donné son nom à la ville, et qui guidait autrefois les bateliers du lac.

Quel splendide réveil ! Nos fenêtres donnent sur la Reuss, avec une large échappée sur le golfe. La rivière, en sortant du lac, court avec l'impétuosité d'un torrent, et ses flots offrent cette couleur verdâtre particulière aux eaux qui s'échappent de ces grands bassins, après être descendues des glaciers. Le lac, uni comme une glace, s'illumine aux premiers feux du jour, et contraste par l'immobilité de sa surface avec le cours agité et tumultueux de la Reuss. A gauche, la chaîne majestueuse du Rigi profile sur l'azur du ciel ses sommets légèrement ondulés et sa croupe toute chargée de pâturages ; à droite, le sombre Pilate élève jusque dans les nuages son front austère ; au fond, par-dessus une chaîne de hauteurs, les glaciers du canton d'Uri réfléchissent l'éclat éblouissant des neiges éternelles. Si le regard s'abaisse de ces hauts sommets jusque sur le lac où ils viennent se refléter, il rencontre des rivages dont la ligne tourmentée s'aiguise en promontoire ou se creuse en golfes, avec une variété infinie de paysages, tantôt mâles et imposants, tantôt doux et gracieux.

Ce ne sont là que les traits principaux, et, pour ainsi dire, l'esquisse du tableau. Mais quelle palette assez riche pourrait rendre l'inépuisable variété de tons qui en fait le panorama le plus mobile et le plus vivant, et lui donne à chaque heure du jour une physionomie nouvelle et imprévue ? C'est le Pilate qui commence à s'éclairer ; mais la lumière matinale du soleil, malgré ses reflets de rose et de pourpre, ne saurait voiler l'aspect désolé de cette montagne, où la tradition a voulu voir le tombeau maudit et malfaisant du gouverneur de la Judée. Après midi, le sombre colosse, presque toujours couronné de nuages orageux, s'enveloppe comme d'un voile, et projette à ses pieds une ombre perpendiculaire qui grandit peu à peu, et finit par envahir comme une tache d'encre le lac étincelant. C'est le moment où le flanc occidental du Rigi s'éclaire à son tour, et déroule aux yeux sa riante parure de chalets,

de bois et de pâturages. Entre les deux montagnes, le lac scintille de tous les feux du ciel et se colore des tons les plus riches. Au-dessus de lui, les gorges, les ravins, les escarpements, les pics de montagnes, introduisent mille jeux de lumière et d'ombre, dont l'effet varie à chaque heure, ou, pour mieux dire, à chaque moment.

Après avoir erré une partie du jour sur le quai, sans pouvoir nous rassasier de ce spectacle, nous nous jetons dans une barque pour échapper aux bruits de la ville. Tout en ramant, notre batelier nous raconte la tradition du mont Pilate.

« Nous avons là, nous dit-il en regardant la montagne d'un air menaçant, nous avons là un mauvais voisinage : c'est le tombeau de ce damné qui a osé condamner Jésus-Christ à mort, tout en reconnaissant son innocence. La justice divine ne pouvait laisser impuni un crime si grand. Bourrelé de remords, Ponce Pilate se mit à errer par toute la terre, mais il ne put goûter de repos nulle part. Quand il entendait prononcer le nom de Notre-Seigneur, il croyait voir apparaître son juge sur les nuées, et il regardait le ciel avec épouvante. Quand il rencontrait un Juif, il s'imaginait entendre sortir de sa bouche cet anathème : « Que son sang retombe sur nous ! » Quand il se lavait, il lui semblait tremper ses mains dans le sang. Chassé de pays en pays, partout reconnu, partout repoussé, il s'enfuit dans nos montagnes, sachant bien qu'il n'y trouverait ni Romains, ni Juifs, ni chrétiens ; mais il s'y retrouva lui-même avec sa conscience. Un jour qu'il errait loin des hommes sur le sommet de cette montagne, se flattant peut-être d'avoir échappé à tous ses ennemis, il jeta les yeux sur ce lac, et dans les quatre golfes qui en partagent le bassin il crut reconnaître une croix éclatante formée de quatre fleuves de sang. A cette vue, le maudit se précipita dans le lac de Bründlisap pour y finir ses tourments.

« Ses tourments ne sont pas finis. Le lac, en engloutissant le malheureux, n'a point pris sa vie. On dit que Pilate est toujours vivant, et qu'il habite tantôt au fond des eaux, tantôt

dans la caverne de Mondloch. Nos bergers, qui veillent là-haut dans les chalets de Ganterzen, l'ont souvent entendu pendant la nuit pousser des hurlements épouvantables, comme s'il ressentait déjà tous les feux de l'enfer. Autrefois, quand un chrétien osait approcher des bords du lac qui lui sert de tombeau, le damné entraînait en fureur et excitait sur le pays des orages formidables. On a été obligé de l'exorciser, et depuis ce temps-là sa puissance malfaisante est bien diminuée. Il arrive encore pourtant que Pilate est déchaîné de temps en temps, et c'est lui qui nous envoie du fond de son abîme des fléaux qui ravagent notre canton. Croyez-moi, Messieurs, ne montez pas sur le Pilate : il n'est pas bon de braver dans leur demeure ces damnés de l'enfer. »

Pendant que notre batelier nous faisait ce récit naïf, où l'imagination populaire s'est donné une large carrière, le sombre Pilate, plongé peu à peu dans l'ombre, prenait une physionomie de plus en plus sévère, en harmonie complète avec le souvenir de l'hôte terrible qu'il recèle en ses flancs. Bientôt les paysages variés que chaque sinuosité du rivage, que chaque coup de rame faisait jaillir du sein des eaux, vinrent apporter une riante diversion à cette image austère. Nous étions arrivés à ce point central où le lac de Lucerne, se déployant en forme de croix (le Kreuztrichter), projette ses quatre golfes entre de hauts promontoires détachés des montagnes voisines. A droite, le golfe d'Alpnach est encaissé entre des montagnes couvertes de sapins depuis la base jusqu'au sommet ; à gauche, le golfe de Küssnacht ouvre des perspectives plus riantes ; tout en face, le lac paraît fermé par l'âpre et sourcilleux Burgenstock comme par un mur impénétrable. Chacun de ces bassins se distingue par un genre de beauté qui lui est particulier, et la grâce, la grandeur, le formidable se disputent tout à tour nos regards enchantés.

Près du promontoire de Meggenhorn on voit s'élever au-dessus des eaux la petite île d'Alstaad, que l'abbé Raynal, au siècle dernier, a illustrée par le ridicule. Cet abbé, philosophe et libéral, ne trouvant pas que les Suisses eussent assez fait

pour leurs trois libérateurs, se donna la mission de les immortaliser par un monument digne d'eux. Il voulut d'abord élever sa pyramide dans la prairie de Grütli, mais le canton d'Uri s'y opposa. « Nous n'avons pas besoin, disaient avec raison ces gens simples, de monuments de pierre; la mémoire de nos héros vit dans tous nos cœurs, et si nous venions à les oublier, les monuments ne pourraient en rappeler le souvenir aux Suisses dégénérés. » L'abbé n'en persista pas moins, au milieu des sourires de toute la Suisse, et se rejeta sur l'ilot d'Alstaad. Il y bâtit une pyramide de granit surmontée d'une flèche dorée avec la pomme de Guillaume Tell. Ce monument, haut de treize mètres environ, faisait sans doute une imposante figure en face du Rigi, qui s'élève à plus de treize cents mètres au-dessus du lac; le Rigi ne voulut pas souffrir une pareille concurrence, et un orage, déchaîné de ses sommets vertigineux, vint renverser jusqu'à sa dernière pierre l'œuvre de l'abbé Raynal.

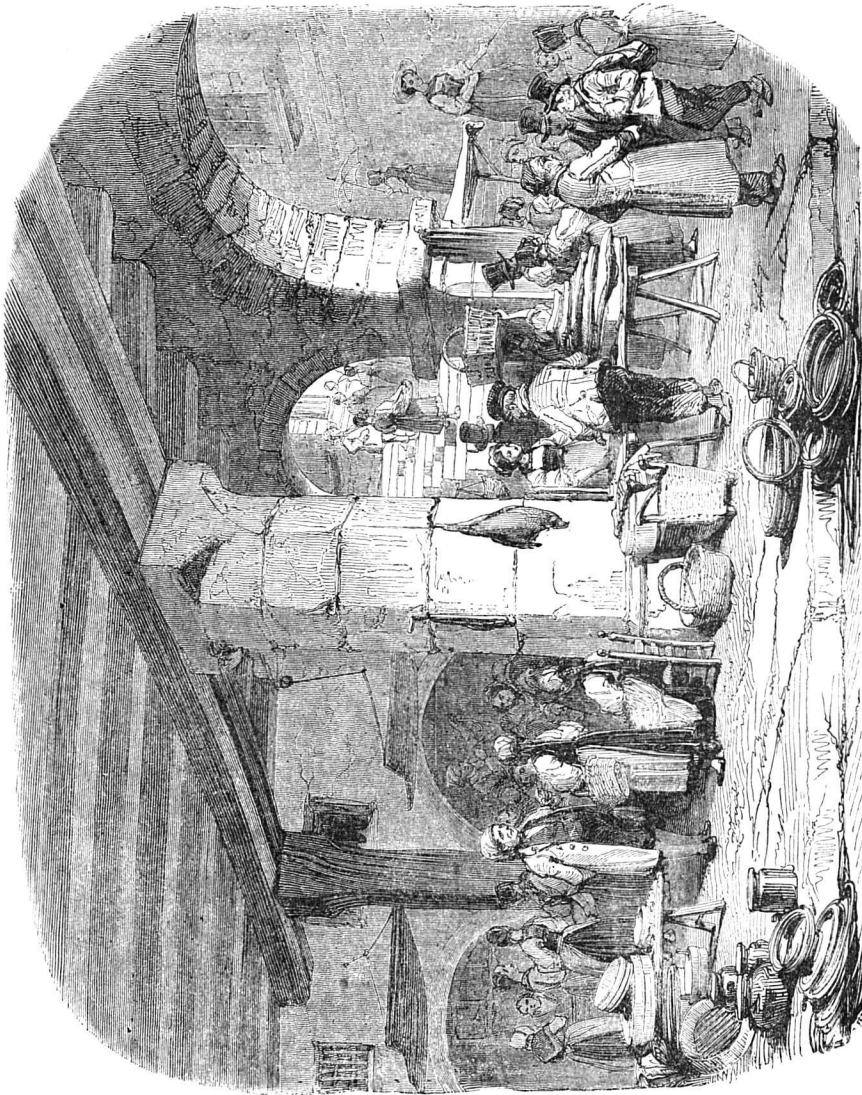
Pendant que nous faisions le tour de l'ilot, en y cherchant les ruines de cette ridicule entreprise, notre batelier chantait en vieil allemand une de ces chansons qui consacrent le souvenir des gloires helvétiques. C'était la chanson de Sempach :

La forte armée des nobles se pressait en rangs profonds;
Les confédérés se désespéraient, quand Winkelried s'écrie :
Hé! si vous avez soin de la vie
De mon fils et de ma femme, je vais tenter un coup hardi.
Il dit, et soudain saisissant une brassée de piques,
Il ouvre un passage aux siens, et meurt glorieusement.

En revenant de notre promenade, nous eûmes la délicieuse perspective de la ville de Lucerne, paresseusement assise sur les deux rives de la Reuss, au bord de son golfe, au pied des riantes collines qui l'entourent. Ses vieilles tours féodales, ses clochers, ses murailles crénelées qui couronnent les hauteurs, ses ponts couverts, lui donnent de loin l'aspect le plus pittoresque.

Vus de près, ses monuments présentent beaucoup moins

d'intérêt. La Suisse n'est pas riche en objets d'art : il semble que, se sentant écrasée par la grandeur des œuvres de Dieu, elle n'ait même pas songé à lutter avec les monuments de la



Marché de Lucerne.

nature. Il y a donc peu de chose à voir à Lucerne, et quand on a visité rapidement les ponts couverts, ornés de grossières peintures, la tour appelée Wasserthurm, qui servait autrefois de fanal aux bateliers, l'arsenal, enrichi des trophées lucer-

nois, l'hôtel de ville, les fontaines gothiques et les églises, il ne reste plus qu'à se tourner de nouveau vers le lac, qui est la perpétuelle merveille de Lucerne.

Je me garderai bien d'oublier cependant, à quelques minutes de la ville, le monument élevé par les soins du général Pfyffer à la mémoire des soldats suisses qui furent massacrés en défendant la famille royale de France le 10 août 1792. Ce monument, conçu par le célèbre sculpteur Thorwaldsen, a été exécuté en haut relief par un jeune artiste de Constance, nommé Ahorn. Dans la paroi verticale d'un rocher, au milieu des plantes grimpantes et des arbustes, on a creusé un enfoncement, une sorte d'ancre, au fond duquel repose, sculpté dans le rocher même, un lion expirant de grandeur colossale. Le noble animal est percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, et de la blessure il sort des flots de sang. Entre ses pattes, le lion tient un bouclier fleurdisé qu'il presse dans un dernier mouvement convulsif, comme s'il craignait de le laisser échapper; sa queue bat avec rage ses flancs haletants, et de ses yeux jaillit un éclair de colère contre l'ennemi qui vient de le frapper. Mais l'expression générale de la physionomie est, non pas la fureur et la menace, mais l'amour et le dévouement : on dirait que le roi des déserts, sentant son impuissance et devinant sa fin prochaine, n'a plus qu'une seule préoccupation, celle de protéger contre une dernière insulte le bouclier qu'il est chargé de défendre.

Nous restâmes une heure dans les jardins de l'hôtel Pfyffer, en contemplation devant cette œuvre magistrale de Thorwaldsen, la considérant sous tous ses points de vue, et attendant des jeux de la lumière du soir quelque effet imprévu. Un petit bassin, creusé au pied du rocher, recueille les sources qui en découlent, et vous met à la distance convenable pour apprécier ce travail gigantesque. Les ombres du soir, en descendant sur la paroi du rocher, assombrirent la caverne du lion, et donnèrent au noble animal un relief plus vigoureux, une attitude plus menaçante : on eût dit qu'il était prêt à s'élancer de son ancre pour se jeter sur les visiteurs.

Pendant que nous étions absorbés dans l'admiration de cette œuvre sublime, un vieil invalide orné du costume des gardes suisses tournait autour de nous avec une importunité croissante, voulant à toute force nous raconter le massacre effroyable auquel il prétendait avoir échappé par miracle en 1792. Nous eûmes toutes les peines du monde, même à prix d'argent, à nous débarrasser de cet ennuyeux cicerone, qui venait se jeter à la traverse de nos impressions, en nous réci-tant d'un ton monotone une leçon depuis longtemps apprise. Malgré sa barbe blanche, ses blessures et son air décrépît, il me paraissait trop jeune pour avoir assisté à ces scènes sanglantes. La place est bonne, et je suis convaincu que dans cinquante ans on verra encore, au pied du lion de Lucerne, un vieux garde suisse de 1792.

J'ai la faiblesse de ne pas croire beaucoup à toutes ces reliques historiques que l'on vous montre de tous côtés, et j'ai de bonnes raisons pour excuser mon incrédulité. Lorsque je visitai le château de Blois pour la première fois, avant les restaurations si habilement exécutées par M. Duban, le concierge, soulevant un paillason, me montra la trace du sang du duc de Guise empreinte sur le carreau.

« Mais, lui dis-je, le pied du visiteur doit effacer cette tache ? »

— Oh ! Monsieur, reprit le digne homme avec simplicité, nous la rafraîchissons tous les ans avec du sang de poulet. »

Je connais un autre château historique où la concierge a fait une petite fortune en vendant à prix d'or aux visiteurs anglais des morceaux du *pantalon* de François I^{er} ; car vous pensez bien que la fine mouche ne s'avisait pas de prononcer le mot incongru qui effarouche si fort la pudeur des ladies : chaque morceau était coté suivant son importance, et le vêtement entier avait une valeur fabuleuse. Toutes les vieilles culottes de son mari y passèrent les unes après les autres, et bientôt celles du village voisin ; et si l'Angleterre s'avise un jour de faire l'inventaire de ces précieuses défroques, on trouvera que jamais roi n'eut une garde-robe mieux montée.

« Tu seras toujours sceptique et railleur, me dit Maurice, à qui je communiquais mes doutes sur l'identité du vieux garde suisse. Pour moi, je crois ce vieillard, quoique le ton monotone de sa complainte soit un peu suspect. La plupart de ces braves gens qui sont morts aux Tuileries étaient originaires des cantons catholiques de la Suisse, particulièrement de Lucerne. Cette région de bergers montagnards est essentiellement militaire, et pendant plusieurs siècles elle a fourni des soldats éprouvés aux monarchies de l'Europe. Depuis, le ^{xv}^e siècle, confondus dans nos rangs, les Suisses ont toujours vaincu ou succombé avec nous, et ils ont partagé la gloire du nom français. Lucerne a eu sa bonne part dans nos revers et dans nos triomphes, et l'admirable lion de Thorwaldsen ne pouvait être mieux placé qu'ici.

« Les relations de cette ville avec la France datent de bien loin. Vers la fin du ^{vii}^e siècle, le monastère de Saint-Léger avait été fondé sur cette colline solitaire, et, comme il est arrivé partout, une ville ne tarda pas à se grouper autour des murs de l'abbaye. En 768, Pépin le Bref donna ce couvent et la ville à l'abbaye de Murbach, dans la haute Alsace, laquelle les vendit, à la fin du ^{xiii}^e siècle, à l'empereur Rodolphe de Habsbourg. La ligue de Lucerne avec les trois cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, en 1332, assura son indépendance contre la domination autrichienne, et la nouvelle confédération paya largement sa bienvenue à Sempach, où elle envoya quatre cents de ses enfants qui furent, autant de héros. Voyez ces campagnards qui viennent vers nous, et remarquez leur corps souple et fort, leur mâle démarche, leur allure toute martiale : voilà des enfants des vainqueurs de Sempach. »

Un groupe de paysans passait près de nous, se rendant du marché. Si la tournure militaire des hommes nous charmait, le piquant costume des femmes n'attirait pas moins notre attention. Une courte jupe de couleur éclatante, un corset élégant chargé d'une profusion d'ornements en broderie ou de petits bijoux attachés par des chaînettes d'argent, un large chapeau

de paille coquettement posé sur le haut de la tête, couvert de fleurs ou de rubans, et sous ce chapeau de longues tresses de beaux cheveux, une physionomie animée d'un coloris vif et éclatant, tout cela composait un ensemble charmant, surtout à côté du costume plus sévère des hommes : c'était la grâce à côté de la force.

XI

Éboulement de Wæggis. — Ascension du Rigi. — Voyage dans les nuages. — Le lever et le coucher du soleil. — Panorama du Rigi-Kulm. — La mer de nuages.

A MONSIEUR J. P., A C.

Du Rigi-Kulm, à dix-huit cent vingt-huit mètres
au-dessus de la mer, 26 août.

Mon cher ami, depuis quinze ans nous avons toujours partagé nos peines et nos plaisirs, les soucis et les préoccupations de la vie, ainsi que les rêves et les illusions qui l'embellissent. Que n'es-tu donc ici pour contempler avec moi l'admirable spectacle que j'ai sous les yeux ! Il me semble que j'en jouis d'une manière incomplète, parce que ton émotion n'est point là pour répondre à la mienne. Je veux du moins t'écrire cette lettre pour t'envoyer là-bas, dans la retraite où tu vis, un écho affaibli des sentiments tumultueux qui me ravissent. Je t'écris d'une région sereine et lumineuse, bien au-dessus des nuages : c'est là, tu le sais, que nous nous sommes souvent réfugiés en esprit, pour rire à notre aise des petites passions qui s'agitaient sous nos pieds.

J'étais hier à Lucerne avec Max et Maurice, charmants esprits, aimables compagnons que tu connais. Le bateau à vapeur nous conduisit à Wæggis à travers toutes les séductions d'un lac enchanteur, et là nous primes le sentier qui

conduit en quatre heures au sommet du Rigi, en dédaignant le chemin de fer qui en escalade audacieusement les pentes. Je veux te raconter tous les incidents de cette pénible ascension, pour te faire passer par toutes les émotions que j'éprouvai moi-même, et monter ton imagination à l'unisson de la mienne.

Je te dirai d'abord que le Rigi est une montagne complètement isolée. A l'ouest, elle baigne ses pieds dans le lac des Quatre-Cantons; au nord, elle s'abaisse jusqu'à cette colline qui sépare le golfe de Küsnacht du lac de Zug; à l'est, elle est circonscrite par le lac de Zug, la vallée de Goldau et le lac de Lowerz; enfin, au midi, elle est limitée par le cours inférieur de la Muotta. C'est le type le plus simple des montagnes, telles qu'on se les figure communément quand on n'en a pas encore vu; mais ce genre est fort rare, et ordinairement les montagnes se lient les unes aux autres, se croisent, s'enchevêtrent, et forment des massifs continus, dont les pics sont séparés par des cols très élevés et souvent inaccessibles. Le Rigi peut donc être considéré comme une pyramide colossale, dont la base quadrangulaire, assise à environ quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, a quarante kilomètres de circuit, et dont le point culminant ou *Kulm* s'élève à près de quatorze cents mètres au-dessus des lacs. Ses flancs s'abaissent, tantôt en pentes rapides, tantôt en escarpements perpendiculaires d'une hauteur effrayante, ou se creusent en frais vallons, arrosés par des ruisseaux peuplés de truites. On trouve au pied méridional de la montagne des vergers où mûrissent la figue, l'amande, la châtaigne et la noix; plus haut, des bois, et enfin de magnifiques pâturages qui s'étendent jusqu'au sommet, et où paissent en été trois mille têtes de bétail autour de cinquante chalets. Voilà le théâtre matériel de notre excursion.

Aujourd'hui il est facile d'escalader le Rigi au moyen de deux chemins de fer, dont l'un part de Vitznau et l'autre d'Arth. Le premier, ouvert de Vitznau à la Staffelhoehe en 1871, a été poussé jusqu'au Kulm en 1875. La longueur de la

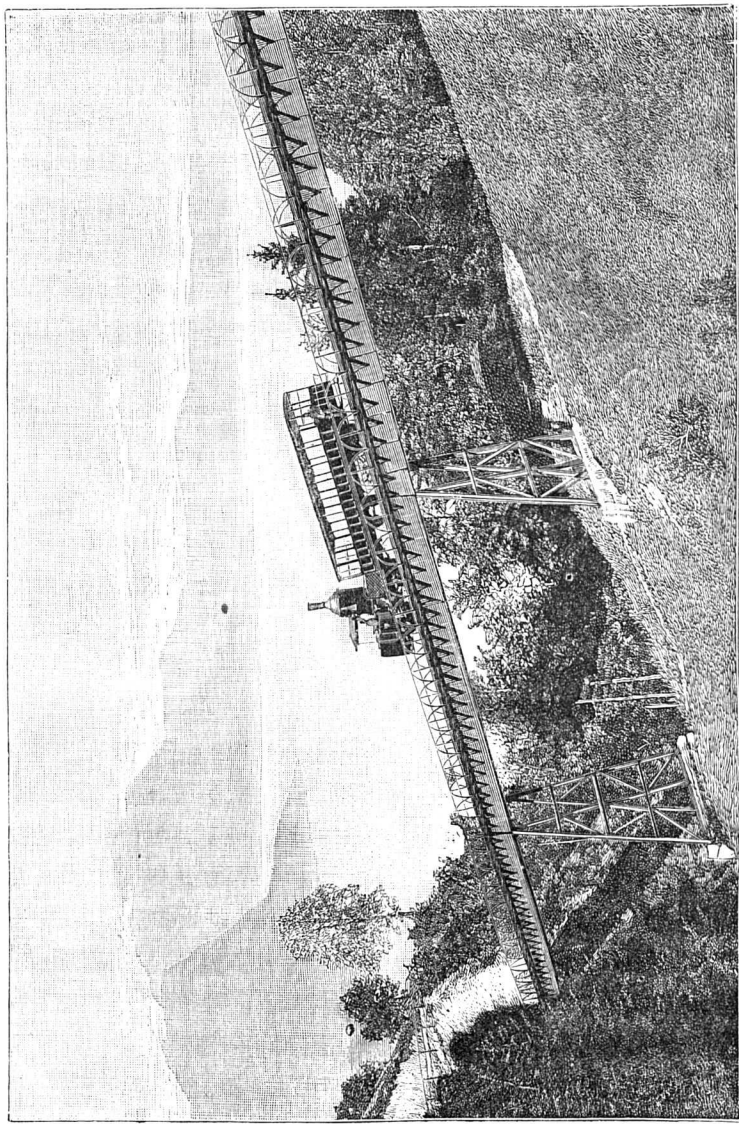
voie est de plus de sept kilomètres, franchissant une distance verticale de mille trois cent soixante-treize mètres, avec une pente de vingt à vingt-cinq centimètres par mètre. Le train, formé d'un seul wagon, contient cinquante-quatre places; une petite locomotive de la force de cent vingt chevaux le pousse à la montée et le retient à la descente. Ce chemin est établi de la manière la plus audacieuse, et ce n'est point sans émotion qu'on s'y aventure. Le point le plus effrayant de la ligne est le viaduc, haut de vingt-trois mètres au-dessus du torrent de Schnurlobel, reposant sur deux espèces de tréteaux en tôle, le tout d'une légèreté vraiment effrayante. Le chemin de fer d'Arth au Rigi-Staffel a été ouvert en 1875 : c'est un ouvrage d'art aussi remarquable que le précédent.

Fidèles à nos habitudes de touristes, nous dédaignons ces voies commodes, mais périlleuses, et nous tentons l'escalade à pied de la montagne.

Huit sentiers conduisent au sommet du Rigi des diverses bourgades situées à sa base. Nous avons choisi celui de Wæggis comme étant le plus facile. Wæggis est un charmant village assis sur les bords du lac, au pied de la montagne, qui le domine de sa masse gigantesque. Si le Rigi le fait vivre en lui amenant une foule de touristes, c'est un terrible voisin, qui fait payer cher ses services. De même que le Rossberg, qui se dresse en face, à l'orient, et qui a englouti sous ses éboulements la vallée de Goldau, le Rigi est composé de couches alternatives d'argiles et de poudingues rougeâtres. Les eaux souterraines, qui s'infiltrèrent à la suite de la fonte des neiges à travers ces masses de consistance diverse, délayent les argiles, et, si les lits sont inclinés, les précipitent sur la vallée comme un torrent de boue. La plupart des villages assis à la base de la montagne sont bâtis sur des couches de terre qui s'en sont ainsi détachées à diverses époques.

Le plus désastreux de ces glissements eut lieu le 15 juillet 1795, et les traces n'en sont pas encore complètement effacées. Les pluies de l'été avaient introduit dans le sein du Rigi une grande quantité d'eaux souterraines, et la montagne,

comme détrempée, s'ébranla sous cette pression extraordinaire. Après de sourds grondements, une masse énorme s'éboula des flancs du colosse, à peu près au tiers de sa hau-



Le chemin de fer du Rigi.

teur, et descendit d'un mouvement insensible. Un ravin l'arrête quelque temps dans sa course ; mais bientôt, comblant toutes les cavités et franchissant toutes les hauteurs, l'avalanche de boue descend toujours plus lente, mais irrésistible, vers le

village de Wæggis. Ce fleuve de fange occupait une largeur de mille mètres sur douze à quinze mètres de hauteur. Arrivée contre les maisons, on voyait cette lave fangeuse s'amonceler, soulever peu à peu les bâtiments, les renverser sur le flanc et en entraîner les débris dans son cours. De temps en temps un énorme bloc se dégageait de ces flots de boue, et, écrasant tout sur son passage, se précipitait dans le lac. Grâce à la lenteur du phénomène, les habitants de Wæggis eurent le temps d'évacuer leurs demeures; mais cinquante familles perdirent en quelques heures leurs habitations et leurs domaines.

C'est à travers les ruines de cet éboulement, au milieu de riants vergers, que se fit la partie la plus douce de notre ascension. Bientôt le chemin devint plus raide et courut en zigzags sur une paroi de rocher très escarpée. Encore novices dans l'art d'escalader les montagnes, nous étions partis avec toute l'ardeur et toute l'inexpérience de la jeunesse, appuyés sur notre *alpenstock*; la fatigue nous rendit plus sages, et nous apprîmes à nos dépens que le plus sûr moyen d'aller vite est de marcher lentement. Le chalet d'Heiligkreuz se trouva à point, avec toutes les séductions de son restaurant, pour nous rendre un peu de courage.

A mesure que nous montions, le paysage devenait de plus en plus grandiose derrière nous; chacun de nos pas, en élargissant notre horizon, nous ouvrait comme par surprise des perspectives ravissantes sur le lac. C'est là le cachet propre des paysages de montagnes : les plans y changent sans cesse, les horizons se développent soudain par magie, et les tableaux y ont une grandeur et une mobilité que ne connaissent point nos pays de plaines. En admirant cette prodigieuse variété de reliefs, d'images, de jeux, d'ombre et de lumière, de lointains brusquement entr'ouverts et de changements à vue, je pensais à notre ami Prosper, qui est revenu désenchanté de la Suisse et surtout du Rigi, et qui n'a su y trouver rien de digne de son admiration. « Qu'est-ce que cette Suisse tant vantée? me disait-il au retour. La répétition perpétuelle d'un petit nombre d'éléments toujours semblables. Quand on

a vu une montagne, un glacier, une cascade, un lac, un sapin, un chalet, un Suisse, une vache et un fromage, on a vu toute la Suisse. » Et le malheureux, fidèle à son programme, se contenta de voir en quatre jours une montagne, un glacier, une cascade, un lac, un sapin, un chalet, un Suisse, une vache et un fromage, et s'en revint... désenchanté ! Il faut plaindre ceux qui se croient supérieurs à tout parce qu'ils n'admirent rien, et qu'ils n'ont jamais connu l'émotion du beau et du sublime.

Notre ravissement croissait à chaque pas, mais une grave inquiétude venait s'y mêler. Nous étions partis par un temps incertain, en voyant le mont Pilate coiffé de nuages, confiants dans le proverbe lucernois :

Quand Pilate met son chapeau,
C'est que le temps deviendra beau.

Malheureusement le temps n'accomplissait pas toutes les promesses du dicton ; le froid devenait de plus en plus vif, et une brume légère estompait tous les lointains. Les nombreux voyageurs qui descendaient du Kulm, les uns à pied, les autres à dos de mulet, les autres en chaise à porteurs, nous donnaient de mauvaises nouvelles des hauteurs. Nous venions de passer sur le Hochstein, arche gigantesque formée par l'éboulement de trois blocs de nagelfluh, lorsque le brouillard s'épaissit tout à coup et nous jeta dans une nuit profonde. Nous étions au milieu des nuages.

Comme les dieux de l'Olympe, nous tinmes conseil dans les nuées, et naturellement notre guide y fut appelé. Que faire ? retourner sur nos pas après deux heures d'ascension, quand déjà nous étions à la moitié de la course, c'était humiliant. Continuer la marche au milieu des ténèbres pendant deux autres heures pour voir... le brouillard, c'était une grande déception. Pourtant, malgré l'avis de notre guide, qui opinait pour la retraite, nous persistâmes à monter, pour l'acquit de notre conscience et pour le plaisir nouveau de voyager dans les nuages.

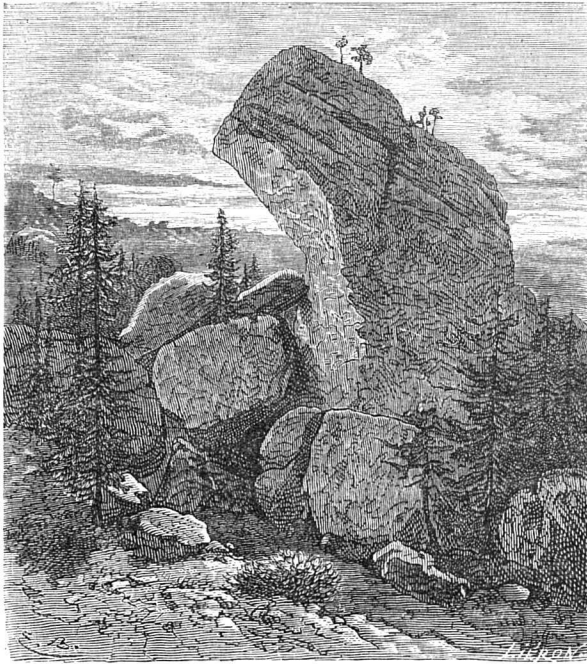
Ce plaisir fut un peu mêlé, il faut que je le confesse tout de suite. Notre guide, qui venait d'acquérir droit de vie et de mort sur nous, nous rangea à la file les uns derrière les autres, et nous recommanda expressément de ne pas sortir de l'étroit sentier que nous suivions et que nous pouvions à peine apercevoir à nos pieds, nous menaçant de précipices effroyables. Ainsi perdus dans la nuit, silencieux, pleins d'un effroi secret, incertains dans nos mouvements, ignorant où nous pouvions être, nous montâmes lentement pendant plus d'une heure. Que cette heure nous parut longue ! De temps en temps des voyageurs passaient près de nous en descendant, muets et vaporeux comme des ombres. Notre imagination commençait à s'assombrir, lorsque nous arrivâmes aux bains froids de Kaltbad, à quatorze cent quatre-vingts mètres d'altitude, et nous y primes quelque repos.

Nous continuons à monter, et cette fois j'étais à la tête de la bande. A cent mètres de l'établissement de bains, je sors tout à coup des nuages comme d'une noire prison, et j'entre dans une splendide lumière. Je pousse un cri de saisissement. A ce cri Max et Maurice se précipitent sur mes pas, croyant qu'il m'était arrivé quelque accident, et comme moi ils entrent soudain dans une région éblouissante.

Comment te peindre, mon cher ami, ce que nous éprouvâmes à ce moment ? Saisis, éperdus, nous n'avions pas un seul mot pour traduire les émotions qui bouillonnaient au dedans de nous. Une mer de nuages entourait toute la montagne comme une ceinture, et pesait à perte de vue sur toute la surface du pays, enveloppant d'un voile impénétrable tout ce qui était inférieur à quinze cents mètres d'altitude. Cette mer n'était pas unie comme un lac : elle présentait, au contraire, une multitude de vagues et d'ondulations, dont un côté brillait comme la neige au soleil, tandis que l'autre côté se teignait de tons sombres ; pas un mouvement ne se manifestait dans cette masse de vapeurs ; on eût dit une mer en courroux subitement congelée. Au-dessus de cette mer s'élevaient, comme autant d'îles, tous les sommets des grandes

montagnes de la Suisse, chargés de leurs manteaux de glace et de leurs neiges étincelantes. Pour mieux jouir de ce spectacle grandiose, nous nous hâtons de monter jusqu'au Kulm.

Quelle scène extraordinaire ! Toute la chaîne des hautes Alpes se déroulait à nos regards avec ses énormes colosses entassés les uns sur les autres comme pour escalader le ciel. Pressées dans un espace étroit, accumulées dans un désordre



Rochers éboulés près du Rigi.

apparent, ces masses gigantesques avaient un air menaçant et terrible. Nous nous demandions à quelles horribles convulsions de la nature ces monstres devaient leur naissance, et notre pensée se portait vers les Titans. Il nous semblait que ces colosses mal assis sur leurs bases vaporeuses allaient tout à coup s'agiter, secouer la neige qui les couronne, et s'écrouler les uns sur les autres avec un retentissement formidable. Mais la fière immobilité de leur attitude, et le calme éternel dont leur maintien offre l'image, rassuraient bientôt notre imagination troublée. Que nous nous sentions petits et faibles devant

ces géants de la création ! Aussi notre pensée, s'élevant bien au-dessus de leurs têtes, cherchait plus haut la main puissante qui les posa sur leurs immuables fondements, et inscrivit sa gloire sur leurs sommets inaccessibles. *Mirabilis in altis Dominus !*

Quand notre regard se fut un peu familiarisé avec ces masses colossales, il put remarquer à loisir les détails de forme et de lumière qu'offre cette suite non interrompue d'aiguilles et de glaciers. Le soleil, illuminant ces champs de neiges et de glaces, leur donnait un éclat éblouissant que nos yeux avaient peine à supporter. L'effet le plus remarquable se produisit quand le soleil se fut éteint derrière les nuages. La nuit avait déjà envahi toutes les vallées et la mer de nuages qui les couvrait, et elle nous enveloppait nous-mêmes sur le plateau du Kulm. A mesure que les ombres s'épaississaient sous nos pieds et autour de nous, les montagnes inférieures perdirent graduellement l'auréole lumineuse qui les couronnait ; mais au-dessus de cet amphithéâtre, peu à peu envahi par l'obscurité croissante, s'élevaient encore, resplendissantes de lumière, les innombrables cimes neigeuses de l'Oberland. Nous les vîmes alors se revêtir d'un vaste manteau de pourpre, dont l'éclat tranchait avec les couleurs sombres de leur base ; puis le violet le plus vif et le rose le plus tendre se peignirent successivement sur les écharpes de neige qui les ceignent. Enfin les plus hautes cimes, atteintes elles-mêmes par la nuit, s'enfoncèrent peu à peu dans l'ombre et disparurent à nos regards.

Nous restions là, dans une muette contemplation, ne pouvant détacher nos yeux de ce spectacle sublime, trop tôt évanescent. En contemplant ces pâles colosses, dont le manteau de neige, maintenant dépouillé de tout son éclat, se déployait sur un horizon bleuâtre, il nous semblait voir apparaître une légion de spectres immenses, enveloppés de leurs blancs suaires, qui, prenant une attitude menaçante, se serraient les uns contre les autres, et s'agitaient silencieusement dans l'ombre. Non, mon ami, jamais je n'ai éprouvé une pareille émotion en face du mystérieux et du grandiose.

La nuit était close depuis longtemps. Nous entrons à l'hôtel du *Rigi-Kulm*, vaste caravansérail qui contient cinq cents lits. Trois cent cinquante convives, la plupart Anglais, étaient à table, plus préoccupés de leur thé que de l'admirable coucher de soleil qu'ils venaient de contempler. Après le dîner, nous sortons nous promener sur l'esplanade du Kulm, cherchant dans l'espace la vague lueur des neiges. Un coup de vent ébranle la mer de nuages, la déchire, et soudain la ville de Lucerne se découvre à nous dans les profondeurs de la nuit, à douze kilomètres de distance, tout éblouissante de lumières.

Ce matin, à la première lueur de l'aube, on nous a réveillés par les sons étranges de la corne des Alpes. Nous nous hâtons de nous habiller, et nous descendons sur l'esplanade, où grelottait déjà une armée de touristes jaloux de voir lever l'aurore, privilège que nos vaudevilles, comme tu sais, réservent aux gens vertueux. A ce compte, il y avait bien sur le Kulm cinq cents personnes vertueuses, accourues de tous les chalets du voisinage et des auberges de Notre-Dame-des-Neiges; mais la vertu s'y montrait sous des costumes peu pittoresques, ce qui est assez en usage. Les dames étaient accourues précipitamment, emmitouflées de chaudes pelisses. Les hommes, enveloppés de couvertures, avaient la barbe longue et les cheveux incultes. C'était nous, véritablement, qui nous donnions en spectacle au soleil et aux malins observateurs cachés dans la foule.

La mer de nuages était toujours à la même place, à trois cents mètres au-dessous de nous, sombre, immobile, glacée, n'attendant qu'un regard du soleil pour s'animer soudainement de mille nuances. Le ciel, d'un bleu profond au-dessus de nos têtes, pâlisait par degrés du côté de l'est, et les étoiles s'évanouissaient tour à tour devant la lumière croissante qui les envahissait. Bientôt une raie d'or s'étendit tout le long de l'horizon et se refléchit avec une teinte pâle sur le sommet des Alpes bernoises. Cette teinte, de plus en plus rosée, illumina lentement l'une après l'autre toutes les cimes des montagnes en commençant par les plus élevées, et s'abaisa jusqu'à nous,

pendant que le ciel revêtait graduellement des tons de plus en plus riches vers l'orient. Sous nos pieds, tout était ténèbres, mystère et silence. Enfin le disque rouge du soleil, apparaissant soudain au-dessus de la montagne qui nous le cachait, se leva dans toute sa magnificence. A sa vue, les dernières ombres de la nuit disparurent comme par enchantement, et une aigrette de feu, courant de cime en cime et de montagne en montagne, jeta sur tout le paysage la couleur et la vie. La mer de nuages elle-même sembla s'animer, et ses vagues, tourmentées par un souffle invisible, s'enflammèrent de pourpre et d'or aux premiers feux du jour. Tout ce paysage aérien, encadré de champs de neige et de glace, était d'une inexprimable splendeur de lumière. Un seul cri d'admiration s'échappa à la fois de toutes les poitrines, et la corne des Alpes elle-même, saisie d'un enthousiasme soudain, se mit à entonner la plus rauque et la plus étrange fanfare que j'aie jamais entendue. Je tenais compte à l'artiste de sa bonne intention, quand le malheureux, pour dépoétiser entièrement son hymne au soleil, vint nous tendre une sébile de bois. Les Suisses exploitent tout, les glaciers, les cascades, les échos, et le soleil lui-même n'est pas à l'abri de leurs spéculations. Max, qui exploite aussi le soleil par la photographie, se sentait humilié d'un pareil confrère.

Quelques instants après, nous étions seuls sur le Kulm, dans une solitude profonde. La foule des touristes descendait le Rigi, et nous les voyions s'enfoncer dans les nuages par tous les sentiers de la montagne. Pour eux, le programme était rempli : ils avaient vu le lever du soleil, et c'était tout ce qu'ils voulaient voir. Ce spectacle est si rare et si saisissant, que beaucoup de voyageurs séjournent pendant huit et même quinze jours dans l'hôtel du *Rigi-Kulm* ou dans celui du *Rigi-Staffel*, pour ne pas le manquer. C'est ce qui a fait, avec le panorama dont on jouit du sommet, la réputation et la fortune de cette montagne. On ne peut plus aller en Suisse sans monter au Rigi.

Pour nous, qui avons eu le rare privilège de voir un admi-

nable coucher de soleil et un lever plus admirable encore, nous n'étions pas entièrement satisfaits, et nous attendions un spectacle plus complet. Il nous tardait de voir se dissiper cette masse de vapeurs qui nous cachait toutes les vallées, et, assis dans l'observatoire du Kulm, nous attendions patiemment.

Le soleil, en montant sur l'horizon, prenait de la force de moment en moment. Sous son influence, il se manifestait dans la mer de nuages des mouvements intestins et comme une sorte de fermentation. Des masses de vapeurs, agitées par une force invisible, se dilataient, devenaient transparentes et finissaient par s'évanouir. D'énormes flocons, détachés de la masse principale, s'élevaient lentement, restaient suspendus à quelque pointe de rocher, et peu à peu disparaissaient; d'autres, poussés par un vent léger, erraient en flottant comme des ombres de plus en plus ténues. Les vagues, molles et vaporeuses, roulaient sans bruit les unes sur les autres, et le niveau de cette mer baissait d'une manière sensible. De temps en temps une large crevasse s'ouvrait dans ses flancs, et on apercevait tout à coup au travers des lacs, des montagnes, des villes, des champs; puis le rideau se refermait soudain sur cette magique apparition, pour se rouvrir ailleurs avec de nouvelles perspectives non moins fugitives. Enfin une large trouée se fit, à mesure que le soleil versait plus de clartés et de feux, et à onze heures toute la mer de vapeurs s'était dissipée comme par enchantement. Ce spectacle fantastique ne nous ravit pas moins que le panorama de la plaine.

Et pourtant que ce coup d'œil est merveilleux! Figure-toi, mon ami, une vaste plaine sur laquelle les saillies des plus hautes collines disparaissent et ne sont sensibles que par la masse d'ombre qu'elles projettent à leurs pieds, où quatorze lacs, disséminés sur tous les points, ressemblent, les uns à des morceaux de glace encadrés dans la verdure, les autres à des gouttes d'eau tombées sur le gazon; où des villes populeuses apparaissent à peine comme des points; où les hommes qui

passent au-dessous de vous, à quatre mille pieds de distance perpendiculaire, ressemblent à de petites fourmis, et tu n'auras encore qu'une bien faible idée du tableau le plus immense qui se puisse dérouler aux yeux de l'homme, puisque ce panorama embrasse une circonférence de plus de quatre cents kilomètres. Au nord, le regard est borné par les montagnes de la forêt Noire; à l'ouest, par le Jura; au sud, par la haute chaîne qui sépare la Suisse de l'Italie; à l'est, par les Alpes d'Appenzell, que domine l'énorme Sæntis.

Quand l'œil, ébloui de tant d'objets, peut enfin en distinguer quelques-uns, il se porte avec plus de plaisir sur le lac des Quatre-Cantons, dont les bras divergents s'étendent dans des directions si opposées, qu'ils simulent plusieurs lacs différents. Les villes de Lucerne, d'Arth, de Zug, de Zurich, de Capel, de Sempach, de Küsnacht et de Schwyz attirent aussi le regard. Entre les lacs de Zug et de Lowerz, qui baignent le pied du Rigi, se dresse le Rossberg, dont l'éboulement ensevelit le village de Goldau sous trente mètres de décombres : on distingue très bien le déchirement de la montagne et la longue trainée de ruines qui en sillonne le flanc. Pour voir le nouveau bourg de Goldau et la chapelle de Guillaume Tell à Kussnacht, il faut se pencher sur l'abîme; car de ce côté les flancs du Rigi descendent si brusquement et si perpendiculairement dans les eaux du lac, que l'œil ne peut sans terreur en mesurer la chute; et, pour envisager sans péril cet effroyable précipice, il faut embrasser la croix funèbre qui marque le point d'où un officier prussien, M. de Bornstett, fut précipité en 1826.

Tout séduisant qu'est ce spectacle, les yeux sont toujours invinciblement attirés par ces montagnes gigantesques qui encombrent l'horizon, et surtout par le massif de l'Oberland, dont les dentelures étincelantes percent les nues sous mille formes bizarres. Après avoir jeté un dernier regard sur la blanche Jungfrau, nous avons vainement cherché, entre les aiguilles et les glaciers qui se dressent au midi, cette profonde vallée de la Reuss qui conduit au pied du Saint-Gothard.

Nous sommes restés plusieurs heures en contemplation devant ce magnifique spectacle, dont nous nous séparions avec peine, et rien ne saurait rendre l'impression profonde qu'il nous a laissée.

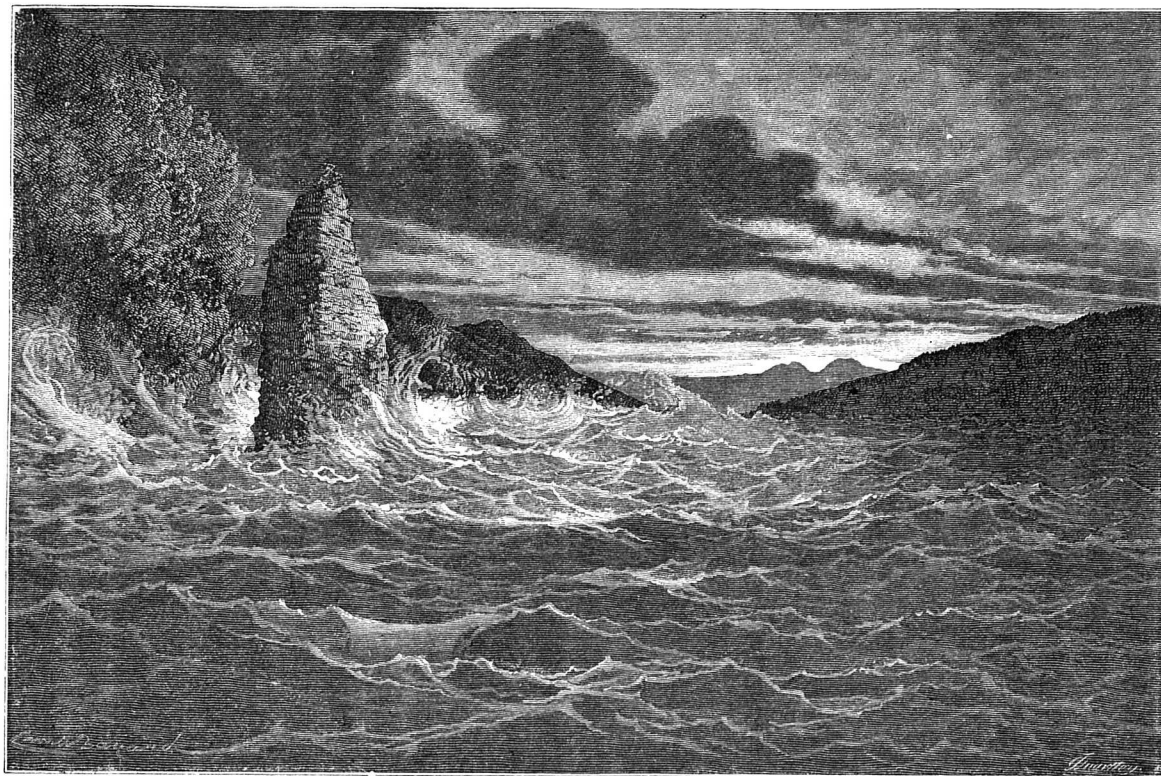
J'ai voulu pourtant, avant de descendre du Rigi, fixer pour toi les impressions que j'en emportais, et traduire les émotions qui remplissaient mon âme. Je viens de me relire, et je sens trop combien ma langue est impuissante à rendre vivement ce que j'ai si vivement senti. Ce sont des choses qu'il faut voir soi-même, mon ami, pour les bien concevoir : un jour, je l'espère, je referai ce voyage avec toi.

Adieu. Je descends à Wæggis pour y prendre le bateau à vapeur. Écris-moi à Milan, où je me rends par le Saint-Gothard et le lac Majeur. Je t'envoie quelques fleurettes cueillies sur le sommet du Rigi, et que tu partageras avec notre ami Dujardin; elles vous porteront peut-être mieux que ma lettre le vrai parfum de la montagne.

XII

Le lac des Quatre-Cantons. — Le Grütli et le Tellenplatte. — Altorf. — Désastre de Souwarow. — L'auberge des artistes. — La vallée de la Reuss. — Le pont du Diable. — La vallée d'Urseren. — Realp.

Le lac des Quatre-Cantons est, sans contredit, la merveille des lacs de la Suisse. Sa forme très capricieuse ménage au voyageur les surprises les plus agréables, en cachant et en découvrant tour à tour les horizons les plus imprévus : elle ressemble à une espèce de croix brisée, dont la tête, formée de quatre golfes rayonnants, s'appelle le Kreutztrichter, et dont le pied se compose de deux bassins séparés par des étranglements. Sa plus grande longueur est d'environ trente-cinq kilomètres, sa largeur de quinze à vingt, et sa profondeur maximum d'environ trois cent cinquante mètres. De hautes montagnes d'un caractère sauvage tombent à pic dans ses eaux, et ne laissent sur les bords aucun chemin aux piétons, ni même aucun accès aux bateliers quand l'orage les poursuit, ce qui arrive fréquemment. Cette muraille perpendiculaire n'est interrompue qu'en de rares endroits, là où viennent déboucher les vallons qui apportent au lac le tribut de leurs torrents, les deux Aa, la Muotta et la Reuss; partout ailleurs ce ne sont que des escarpements inaccessibles. Toutefois, dans ces dernières années, l'établissement du chemin de fer du Saint-Gothard a notablement modifié cet état de choses sur la rive droite du lac.



Le lac des Quatre-Cantons pendant un orage.

Nous nous embarquons à Wæggis en disant adieu aux charmants golfes du Kreutztrichter, et nous remontons vers Vitznau. De ce côté, le lac paraît entièrement fermé par des promontoires de rochers; mais à mesure qu'on avance on découvre entre eux une passe étroite, et bientôt on entre dans le bassin de Buochs, qui court de l'ouest à l'est. Nous admirons sur ses bords quelques rians villages assis à l'embouchure des torrents, Buochs, Beggenried et Gersau, petite république de mille habitants, qui resta indépendante jusqu'à la fin du siècle dernier. Au nord, le Rigi s'abaisse vers la vallée de la Muotta; au midi, une haute chaîne de montagnes se dresse avec majesté, et sur un de ses gradins escarpés, à trois cents mètres au-dessus du lac, on aperçoit le petit village de Seelisberg, perché dans les nuages comme un nid d'aigle.

Un nouveau promontoire, formé par le prolongement escarpé du Seelisberg, s'avance en face de la Muotta, et quand on l'a doublé on entre dans le lac d'Uri, qui court du nord au sud. A l'entrée se montre le joli bourg de Brunnen, port du canton de Schwyz, et lieu d'entrepôt pour les marchandises que l'on transportait d'Allemagne en Italie par le Saint-Gothard, au moyen de la nouvelle route de l'Axenstein : c'est là que les trois cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald contractèrent, le 8 décembre 1315, quelques jours après la victoire de Morgarten, cette alliance perpétuelle qui a fondé la nation suisse.

Le lac d'Uri n'est qu'un golfe resserré de tous les côtés entre des montagnes d'une élévation prodigieuse, et dont la faible largeur est encore diminuée pour les yeux par les colosses qui l'entourent. De Brunnen, la vue plonge sans obstacle dans la sombre profondeur de ce bassin, au delà duquel elle découvre tout un monde de montagnes entassées. L'effet saisissant de cette nature grandiose augmente à mesure qu'on s'avance sur le lac : il semble que l'on se trouve perdu au fond d'une crevasse, et l'œil a peine à mesurer la hauteur verticale de cette effroyable barrière.

C'est là le berceau de la liberté helvétique. Pour mieux échapper à l'œil de leurs tyrans, les trois libérateurs se réfú-

gièrent au pied de ces montagnes perpendiculaires, sur une colline gazonnée qu'on nomme le Grütli, et y jurèrent, le 8 décembre 1307, de délivrer leur patrie du joug étranger. Une petite maison entourée d'arbres fruitiers s'élève sur ce sol sacré, et les voyageurs ne manquent pas d'y boire de l'eau des trois sources qui, suivant une poétique tradition, jaillirent de terre sous les pieds de Fürst, de Stauffacher et d'Arnold de Melchthal. Un peu plus loin, mais sur l'autre rive, un rocher brisé par les vagues se détache des flancs horriblement escarpés du sauvage Achsenberg, qui se dresse à environ deux mille mètres au-dessus du lac : c'est encore là un des monuments classiques de l'indépendance de la Suisse. C'est sur ce rocher, nommé *Tellenplatte* ou *rocher de Tell*, que Guillaume Tell s'élança en pleine tempête de la barque de Gessler, pour aller attendre son persécuteur près de Küssnacht. Une petite chapelle, souvent baignée par l'écume des flots, couronne ce rocher ; on y célèbre la messe tous les ans le jour de la délivrance du héros. De grossières peintures représentent le serment de Grütli et les principales scènes de la vie de Guillaume Tell.

Cependant notre bateau à vapeur, après avoir ralenti son mouvement en face de ces deux lieux célèbres pour nous permettre d'en remarquer tous les détails, approchait rapidement du port de Fluelen, situé à la pointe méridionale du lac sur des alluvions marécageuses apportées par la Reuss. Avant de débarquer, nous jetâmes un dernier coup d'œil derrière nous sur les masses colossales qui nous avaient enveloppés de leur ombre ; en abordant à Fluelen, il nous semblait sortir d'une prison, et notre âme se dilata, dégagée de je ne sais quelle émotion singulière, mélange confus de terreur et d'admiration.

Une armée de petits Guillaume Tell se tenait sur le port, une arbalète à la main, toute prête à faire preuve de son adresse. Nous résistons à leurs séductions, et louons une voiture pour Amstæg, où nous nous proposons de passer la nuit et de reprendre le voyage à pied. Notre conducteur nous signale en courant les principaux incidents de la route. A Altorf, il

nous montre les deux fontaines élevées, l'une sur le lieu où était l'enfant de Guillaume Tell, l'autre sur la place où le héros banda son arc; le Grünberg domine la ville, et cette montagne se serait depuis longtemps écroulée, comme le Rossberg, si ses flancs n'étaient pas protégés par la forêt de Bann, aux arbres de laquelle il est défendu de toucher. Un peu plus loin s'ouvre l'étroite vallée de Schächenthal, sombre crevasse qui se perd dans les détours d'un immense labyrinthe, seul refuge laissé à l'armée de Souwarow en 1790. Voici Burglen, la patrie de Guillaume Tell. La vallée de la Reuss devient plus étroite, et sa faible pente indique assez que nous sommes sur des alluvions. Enfin nous arrivons à Amstæg, au pied de l'âpre et sourcilleux Bristenstock.

Un digne vieillard, le père de notre hôte, était assis dans la salle à manger de l'hôtel de *l'Ours*. Ses moustaches grises, ses allures martiales indiquaient assez le militaire. Il nous accueillit avec une politesse affectueuse.

« J'aime les Français, nous dit-il, et j'ai servi dans vos troupes vers la fin de l'empire. C'était un rude temps, Messieurs, et ceux qui ont pu s'échapper sans trop de blessures doivent s'estimer heureux. »

Le vieux grognard ne demandait qu'à raconter, et nous en profitâmes pour le mettre sur le chapitre de Souwarow, dont le souvenir exécré est encore vivant dans la vallée de la Reuss. A ce nom, notre interlocuteur fit une grimace de satisfaction : nous venions de le toucher à l'endroit sensible. Pendant que nous dinions, il nous fit le récit suivant, auquel je conserve sa couleur pittoresque :

« Souwarow, Messieurs, n'était ni un homme ni un soldat, c'était un Cosaque et un sauvage. Parlez de lui dans la vallée, vous n'entendrez qu'une malédiction. Il a brûlé notre pauvre chalet, volé nos troupeaux et massacré mon père. C'est un monstre.

« Dans ce temps-là (c'était, je crois, en 1799), il était en Italie, et il devait arriver par le Saint-Gothard pour donner la main à Korsakoff et culbuter l'armée française. Mais il avait

affaire à un malin qui ne se laissait pas surprendre facilement. Masséna, *l'enfant chéri de la victoire*, comme l'appelait Napoléon (et il s'y entendait un peu, celui-là!) bat Korsakoff à Zurich la surveillance de l'arrivée de Souwarow, et le rejette sur le Rhin. Soult en fait autant de l'armée de Hotze sur la Linth, et voilà soixante mille hommes hors de combat.

Pendant ce temps-là, mon Souwarow, parti d'Italie avec dix-huit mille hommes, franchissait le Saint-Gothard, croyant bien tomber sur des troupes battues. Il avait été obligé de démonter ses Cosaques pour charger son artillerie sur le dos de leurs chevaux. Il rencontre la brigade Gunin, qui lui dispute le passage avec opiniâtreté; les soldats russes, mauvais tireurs, ne sachant qu'avancer et se faire tuer, tombent par pelotons sous les balles et les pierres. Malgré cela, le général Lacourbe, n'ayant que six mille hommes à lui opposer, prend le parti de le laisser s'engager dans la vallée de la Reuss. Il jette son artillerie dans le torrent, puis gagne la rive opposée en gravissant des rochers presque inaccessibles, et fait sauter le pont du Diable. Les Russes étaient sur ses talons; il en tue une multitude avant qu'ils aient franchi le précipice.

« Souwarow arriva ainsi à Altorf, avec une armée accablée de fatigues, manquant de vivres et affaiblie par toutes les pertes que les Français lui avaient fait subir. En entrant dans la ville, il rencontre le curé, un saint homme, un grand-oncle à moi, et, pour séduire les catholiques, le païen se met à genoux devant le prêtre avec sa peau de mouton, et lui demande sa bénédiction. Pure momerie, vous comprenez, pour avoir des vivres. Et comme les vivres n'arrivaient pas assez vite, il fit administrer une volée de cinquante coups de bâton au digne homme. Mille tonnerres! si j'avais été là! Il arrive à Fluelen, où il comptait trouver la flottille annoncée par Korsakoff. Pas un bateau. Le voilà donc enfermé dans une vallée épouvantable et pris comme dans une souricière. Il ne lui restait d'autre ressource que de se jeter dans le Schæchenthal, et de passer à travers des montagnes horribles, où il n'y avait aucune route tracée, et où nos chasseurs de chamois eux-

mêmes craignent de s'aventurer, pour pénétrer dans la vallée de la Muotta. Il ne pouvait passer qu'un homme dans le sentier qu'on avait à suivre. L'armée, réduite à neuf mille hommes, mit deux jours à faire ce trajet de quelques lieues. Le premier homme était déjà à Matten, que le dernier n'avait pas encore quitté Altorf. Les précipices étaient couverts d'équipages, de chevaux, de soldats mourant de faim ou de fatigue. Jugez de l'étonnement et de l'effroi des paisibles habitants du Muottathal, quand un matin ils virent déboucher par des chemins impraticables l'armée d'une nation dont le nom n'était jamais arrivé dans leurs pâturages. Les brigands ravagèrent toute la vallée et volèrent nos troupeaux. C'est en défendant notre pauvre chalet que mon père a été tué. Et vous appelez cela des hommes !

— Mais, dit Max, c'était le droit de la guerre, mon brave. Il fallait bien vivre, et vous-même, dans vos campagnes, vous n'agissiez pas autrement.

— Le droit de la guerre ! grommela le vieux grognard, le droit de la guerre ! Est-ce que les Russes étaient en guerre avec la Suisse ? Jeune homme, je le répète, Souwarow n'était qu'un monstre, un sauvage ; c'est moi qui vous le dis. » Et un regard foudroyant mit fin à la conversation.

Le lendemain nous partons de bonne heure. La vallée de la Reuss n'est qu'une fente ouverte au milieu des rochers, et courant du nord au sud sur une longueur d'environ quarante kilomètres. Elle n'a pas plus de cinquante à soixante mètres de large, et les hautes montagnes qui la dominent de chaque côté n'y laissent pénétrer le soleil que pendant quatre à cinq heures par jour. Au fond de cette gorge étroite, la Reuss roule ses eaux tumultueuses au milieu des fragments de rochers, et y tombe en mille cascades. La route moderne, ouverte en 1832 sous la direction de l'ingénieur Müller, rampe constamment entre le torrent et la base escarpée des montagnes, franchit plusieurs fois la Reuss sur des ponts d'une hardiesse remarquable, et souvent, ne trouvant pas assez d'espace pour se développer, quoiqu'elle n'ait que six mètres de largeur moyenne,

est forcée de s'ouvrir un passage dans le flanc de la montagne, ou d'y pénétrer en galerie, ou de se suspendre en terrasse. Les pâturages sont rares au fond de cette crevasse, et l'on n'y rencontre guère que quelques misérables champs de pommes de terre. Tout y porte l'empreinte de la tristesse et de la désolation.

Trois heures d'une marche pénible nous conduisent, toujours montant d'Amstäg à Wasen, en face du sauvage Diëdemberg, souvent ravagé par les avalanches. C'était l'heure du déjeuner; une auberge nous séduit par son aspect coquet, et nous entrons. L'hôte, flairant en nous des artistes, nous accueille avec une cordialité souriante.

« Soyez les bienvenus, Messieurs les artistes, nous dit-il. Ma maison est connue à Rome, à Paris, à Munich et à Dusseldorf. Tous ces messieurs qui reviennent d'Italie s'arrêtent ici, et, puisque vous cultivez les arts, vous avez sans doute entendu parler du père Horner et de l'hôtel du *Bœuf*?

— Oh! certainement, fimes-nous en chœur.

— J'ai là une certaine petite muscatelle dont vous me direz des nouvelles, surtout si vous la goûtez avec nos fromages de l'Ober-Alp. »

Pendant que nous faisons honneur au déjeuner et au vin muscat dont il était arrosé, notre hôte, honoré de notre appétit, ne tarissait pas.

« J'aime les artistes, moi, voyez-vous. Tous ces messieurs m'ont dit que j'avais beaucoup de goût naturel pour les arts (cela est vrai), et que, si j'avais été pris jeune, je serais allé loin. Qu'en pensez-vous, Messieurs?

— Mais certainement, père Horner. On voit bien que vous en avez la bosse.

— Comme c'est singulier! c'est précisément ce qu'ils m'ont dit. N'est-ce pas curieux qu'on puisse ainsi deviner un homme rien que par les bosses? Allons! je vois que vous vous y entendez.

— A propos, père Horner, puisque vous êtes un confrère (notre hôte s'inclina), dites-nous bien franchement si vous

êtes idéaliste ou réaliste. Vous savez que cette question divise le monde des arts.

— Oh! je le crois bien. Ces messieurs se sont souvent querellés ici à ce sujet. Pour moi, j'ai commencé par être idéaliste. Il passait par ici beaucoup de ces messieurs qui me disaient : « Père Horner, je suis plein d'avenir; mais, je vous l'avouerai franchement, je ne suis riche que d'espérance. Je vais vous donner en paiement un billet à ordre tiré sur la postérité. » Et alors, prenant mon registre d'auberge, ils crayonnaient mon portrait, celui de ma femme, de mes enfants, de l'hôtel, et celui du bœuf qui nous sert d'enseigne. « Tenez, ajoutaient-ils, quand je serai mort, ce chiffon-là vaudra cent écus. Prenez-le comme acompte, et quand mon premier tableau sera reçu au Salon, je vous payerai largement votre déjeuner. » Moi, plein de confiance en leurs promesses, j'acceptais le croquis; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je donnais trop dans l'idéal. Mes débiteurs ne m'envoyaient rien, et quand je demandais de leurs nouvelles aux confrères qui passaient ici, j'apprenais que l'un avait été refusé dix fois de suite au Salon, qu'un autre était tombé de la peinture d'histoire dans les décors, qu'un troisième avait été obligé de descendre jusqu'aux enseignes. Et moi qui, par respect pour leur talent, n'avais pas osé leur demander de peindre la mienne! Depuis ce temps-là, je suis devenu réaliste, et je fais payer mes diners. En fait d'art, je ne connais que l'argent comptant. Et pourtant j'ai là un album que tous ces messieurs estiment plus de dix mille francs. »

Ce précieux album n'était autre que le registre d'auberge sur lequel les artistes avaient dessiné tour à tour une foule de charges plus ou moins grotesques, entremêlées de vers plus ou moins ridicules. En nous le présentant, notre hôte nous pria d'y consigner un souvenir de notre passage. Le déjeuner avait été bon, la muscatelle délicieuse, et la carte modérée : il y avait de quoi nous mettre en verve. Aussi Max prit-il le registre, et, après avoir rêvé un peu, il improvisa les vers suivants :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes ;
Elles sont de ses pas le divin marchepied ;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes .
Il vole, il descend, il s'assied.

Dieu que vit le Sina, que le Calvaire adore,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila,
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore,
Ta gloire répond : Me voilà !

En lisant ces beaux vers de Lamartine, notre hôte parut désappointé et sembla regretter la modération de sa carte.

« Peuh ! fit-il, vous n'êtes que des poètes ! Et moi qui vous prenais pour des artistes ! »

A partir de Wasen, la nature devient de plus en plus sauvage. Des montagnes arides dressent leurs flancs escarpés à une hauteur effrayante. Les débris s'accumulent au fond du torrent, et les eaux de la Reuss, incessamment rompues dans leur chute, bondissent de roche en roche avec une pente de plus de cent mètres par quatre kilomètres, et retentissent avec un fracas qui a fait donner à cette vallée le nom expressif de Krachenthal (vallée bruyante). De rares chalets se montrent à de longs intervalles, la végétation disparaît insensiblement sous un amas de débris tombés des hauteurs, et l'on ne voit que des pierres, et toujours des pierres. Un moment le vallon de Göschenen s'ouvre à droite, et nous offre ses beaux pâturages couronnés par d'immenses glaciers ; un soleil de feu darde sur nos têtes et se réfléchit sur les neiges éternelles avec un éclat éblouissant, pendant que le torrent de Göschenen roule sous nos pieds d'énormes glaçons qui se brisent sur les rochers.

C'est ici que le chemin de fer du Saint-Gothard s'engage dans les flancs de la montagne pour aller déboucher sur le versant italien, et de là aboutir au lac Majeur.

Cette ligne, maintenant terminée, part de Lucerne et de Zurich pour contourner le lac des Quatre-Cantons. Au pied du Rigi, la voie ferrée traverse un tunnel de mille six cent soixante mètres de long, près de Goldau, pour se diriger sur

Schwyz, Brunnen et au-dessous de la route de l'Axenstein, dans une suite de tunnels à travers les rochers qui longent le lac vis-à-vis du Grütli. Elle passe ensuite à Fluelen, Altorf, Amstæg, Wasen, pour atteindre, à Göschenen, le grand tunnel de quatorze mille huit cents mètres qui aboutit à Airolo, dans le canton du Tessin. On a travaillé activement pendant plusieurs années, sur les deux versants, à l'exécution de ce gigantesque travail, et, malgré des mécomptes inévitables en pareille matière, on a achevé dans le délai prescrit à l'entrepreneur par le cahier des charges.

Quand on a franchi Göschenen, on se trouve emprisonné entre deux murailles perpendiculaires de la plus effrayante nudité, et dont le sommet, presque inaccessible aux regards, s'élève à environ mille mètres. Le vallon se contourne, et arrête votre vue dans les détours de son labyrinthe. La route, entravée dans sa marche par des obstacles infranchissables, est obligée de s'élancer d'une rive à l'autre sur des ponts d'une hardiesse effrayante; elle côtoie sans cesse le torrent, mais sans le voir, et l'on n'est averti de sa présence que par le tonnerre qui gronde au fond de l'abîme. Des croix plantées sur le bord du chemin de distance en distance attristent encore ce lugubre vallon de Schoellenen, en marquant la place où périrent les malheureuses victimes des avalanches; et de ces croix funèbres l'œil se porte avec terreur sur ces cimes neigeuses toujours menaçantes : c'est tout au plus si l'on se sent rassuré en pénétrant sous une longue galerie voûtée par-dessus laquelle les avalanches se précipitent jusqu'au milieu de l'été.

Pendant des siècles, cette gorge fut complètement inaccessible; ce ne fut qu'en 1118 que le premier pont fut construit par un abbé d'Einsiedeln, et cette construction parut si merveilleuse à nos pères, qu'ils n'hésitèrent pas à l'attribuer aux puissances infernales. L'ancien pont du Diable, qui desservait le chemin de mulets, est réellement d'une légèreté et d'une hardiesse féeriques. Le pont moderne, plus lourd et moins pittoresque, a dix-huit mètres d'ouverture, et son arche unique

repose sur deux blocs de granit brut, à plus de trente mètres au-dessus du torrent. Rien ne saurait peindre l'horreur sublime de ce passage. Deux montagnes horriblement déchirées s'écartent tout à coup pour laisser passer la Reuss, qui bondit de chute en chute et de rocher en rocher avec un bruit formidable. Repoussé de toutes parts et mille fois brisé, le torrent tonne, mugit, s'indigne, rejaillit en écume et enveloppe au loin, dans les tourbillons d'un vent impétueux et dans les vapeurs d'une poussière humide, les rochers qu'il déracine, et le pont qu'il ébranle sous les coups multipliés de son tonnerre. Le voyageur, couvert de l'écume du fleuve et étourdi de ses rugissements, ose à peine s'arrêter sur le pont du Diable pour contempler en face ce spectacle formidable.

Quelques pas plus loin, la route semble tout à fait interceptée, et la seule issue qui s'offre au voyageur est l'horrible crevasse au fond de laquelle bouillonne le torrent : les deux montagnes sont tellement rapprochées, qu'elles n'ont même pas permis l'établissement d'un simple chemin de mulets. Autrefois on franchissait cet abîme au moyen d'un pont suspendu sur des chaînes de fer, et les flots d'écume dont il était toujours couvert l'avaient fait surnommer *le Pont d'écume*. A la suite de nombreux accidents, les Suisses firent creuser au ciseau, dans ce dur granit, une galerie souterraine de soixante-cinq mètres de longueur, sur quatre de large et autant de haut, travail colossal, qui fut exécuté en 1707 par l'ingénieur Moretini.

A la sortie du trou d'Uri (ainsi se nomme cette galerie), la scène change subitement, comme par un coup de baguette féérique. A cette gorge affreuse, toute résonnante du bruit et de la colère des vagues, et tout assombrie par les rochers entassés qui l'étreignent, succède sans transition une vallée spacieuse, égayée de verdure, unie comme un tapis de gazon, et couronnée de montagnes, qui fuient dans le lointain en ouvrant de riantes perspectives. La Reuss, calme et sereine, se déroule au milieu des prairies comme un ruban d'argent, et de nombreux troupeaux paissent sur ses bords dans les

fertiles pâturages. Le village d'Andermatt se montre au pied de la montagne, et attire agréablement les yeux avec ses maisons blanches et ses toits de sapin. Il est impossible de rêver un changement de décoration plus rapide, plus imprévu, plus complet, et ce contraste saisissant a sans doute contribué beaucoup à la réputation de la vallée d'Urseren; car, quand



Galerie de Schöllenen.

on y arrive par le Saint-Gothard, on est beaucoup moins frappé de ces apparitions puissantes, et la vallée, dépouillée de presque tous ses charmes, n'excite plus qu'une impression médiocre.

Cette vallée ne contenait que pendant deux à trois mois les joies et les sourires de l'été. Creusée au milieu des hautes Alpes, à plus de quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, elle n'est pas loin de la limite des neiges éternelles, et

les montagnes qui l'entourent l'enferment de toutes parts dans un manteau de frimas. Quoiqu'elle n'ait pas plus de douze kilomètres de longueur, elle voit huit glaciers descendre jusqu'au milieu de ses herbages. Aussi l'hiver y dure-t-il huit mois de l'année avec des rigueurs que nous ne pouvons soupçonner : la neige s'y accumule à plusieurs mètres de hauteur, couvre les chalets quand elle ne les écrase pas, et y tient les habitants prisonniers pendant plusieurs semaines. Pour comble de misère, le bois y est fort rare. Le village d'Andermatt se trouvait autrefois abrité par une forêt de sapins qui le protégeait au printemps contre les avalanches; mais, en 1799, les Russes, peu soucieux de l'avenir de ce village, détruisirent une grande partie de la forêt pour se chauffer et pour rétablir le pont du Diable, que les Français avaient fait sauter. Andermatt deviendra peut-être un jour la victime de cette imprévoyance.

Malgré tant de circonstances défavorables, la vallée d'Urseren compte quatre villages : Andermatt, situé au pied du Gurschen, et qui a remplacé l'ancien hameau d'Urseren, détruit par une avalanche; Hospenthal, assis à quatorze cent quatre-vingts mètres d'altitude, au pied du Saint-Gothard, et qui doit son nom à un ancien hospice destiné à recevoir les voyageurs d'Italie; Zumdorf, misérable hameau, et Realp, bâti sur la route du Valais et presque à la base de la Furka. La seule industrie des habitants consiste à élever du bétail, à préparer des fromages et à recueillir des minéraux. On rencontre à chaque pas des femmes et des enfants qui vous offrent des collections de cristaux.

Notre projet, avant de franchir le Saint-Gothard, pour descendre sur le versant italien, était d'aller visiter le glacier du Rhône, dont nous avons vanté la forme extraordinaire, la blancheur, l'étendue, les magnifiques aiguilles, les horribles crevasses et la grande route qui donne passage au grand fleuve. Pour exécuter ce dessein, nous allons coucher à Realp, afin de monter au col de la Furka dans la matinée. Dans ce misérable village, deux maisons se disputent les voyageurs.

L'une est un hôtel moderne, l'autre est une sorte d'hospice fondé au milieu du siècle dernier pour recevoir les Valaisans qui viennent dans l'Urseren ; les capucins qui le desservent sont renommés pour leurs crêpes. Où descendre ? Max penchait pour l'hospice, et donnait les meilleures raisons du monde à l'appui de son opinion.

« Nous verrons là, disait-il, une de ces maisons religieuses qui furent établies dans tous les passages difficiles des Alpes pour secourir les voyageurs. Et puis les crêpes ne sont pas à dédaigner. »

Malgré cette éloquence et le fumet délicieux que notre ami croyait déjà sentir, nous entrons à l'hôtel des *Alpes*.

« Quelle faute ! s'écriait Max, quelle faute ! Il n'y a dans toute la Suisse qu'une seule maison où l'on mange ces fameuses crêpes, et vous la dédaignez ! Vous ne savez pas voyager ! »

La nuit fut affreuse. Une pluie diluvienne tombait avec violence et enflait tous les torrents ; nous entendions mugir la Reuss sous nos fenêtres. L'ascension de la Furka était devenue impraticable, et il fallut y renoncer. Après avoir vainement attendu une éclaircie, nous revînmes piteusement à Hospenthal sous une pluie torrentielle, mal protégés par nos pardessus de caoutchouc, et forcés de franchir à gué les torrents improvisés qui descendaient des hauteurs. La gaieté ne nous faisait point défaut au milieu de ce contretemps ; Max seul était un peu chagrin.

« Nous verrons d'autres glaciers, disait-il en soupirant, mais des crêpes ! si du moins nous avons mangé des crêpes ! »

XII

Hospenthal. — Économie rurale de la Suisse. — Zones de végétation. — Les pâturages. — Vie des chalets sur les hauteurs. — État de la propriété. — Le fœhn. — Les forêts. — Les terres arables et les vignobles. — Préparation des fromages.

Par le beau soleil de la veille, Hospenthal nous avait paru charmant. Ses maisons étagées à la base du Hühnerech, au confluent des deux premières sources de la Reuss, à l'entrée d'une gorge solitaire et sauvage, la vieille tour qui s'élève sur le premier gradin de la montagne; son antique église, que l'on attribue aux Lombards; tout cela, dominé par des hauteurs couvertes de neige, formait un tableau délicieux au milieu de la verte vallée d'Urseren. Mais par la pluie battante qui nous ramenait de Realp, nous n'avions aucun souci du pittoresque, et nous ne songions guère qu'à trouver un gîte confortable. Le Meyerhof nous offrit à point son hospitalité courtoise et empressée.

Pendant que nous déjeunions avec appétit près d'un bon feu, un jeune homme entra tout ruisselant de pluie, et s'assit près de nous. Grâce à cette intimité qui s'établit promptement entre compagnons d'infortune, nous apprimes qu'il était élève de l'école d'agriculture de Muri, en Argovie, et qu'il se rendait en vacances à Airolo. Tout en se séchant, il nous demanda la faveur de naviguer de conserve avec nous. Son humeur enjouée nous plut, et pendant que nous savourions ensemble un excel-

lent café, nous le priâmes de nous dire quelques mots sur l'économie rurale de la Suisse, sujet auquel nous étions complètement étrangers.

« Votre peu d'expérience en ces matières ne me surprend point, répondit modestement notre jeune agriculteur, car la Suisse a un régime agricole tout différent de celui des autres contrées de l'Europe. Chez nous, les régions agricoles sont délimitées, non par des circonscriptions géographiques, comme dans les autres pays, mais par la hauteur de chaque point au-dessus du niveau de la mer, et l'altitude a plus d'influence sur la végétation que la nature géographique du sol. On trouve ici toutes les latitudes et tous les climats, depuis la chaude exposition méridionale des Alpes italiennes, où l'oranger fleurit en pleine terre, jusqu'aux glaces éternelles du pôle, et il suffit de monter de la base au sommet des montagnes pour traverser toutes les cultures et tous les climats de l'Europe. En remontant cette échelle, on trouve la Suisse divisée en trois zones principales. La première, celle des vignes et des céréales, correspond au niveau des collines, et commence à deux cents mètres au-dessus de la mer pour s'élever à huit cents. Cet étage inférieur est déjà très haut en moyenne; car la Suisse tout entière, surtout au nord des Alpes lombardes, forme un massif fortement soulevé au cœur de l'Europe. La seconde zone, celle des forêts, embrasse les premières montagnes, et s'étage depuis huit cents jusqu'à dix-sept cents mètres d'altitude. Enfin la zone des pâturages, la zone alpine proprement dite, s'étend depuis dix-sept cents mètres jusqu'à la ligne des neiges éternelles, qu'il faut fixer, suivant les expositions, à deux mille six cents à six cent cinquante mètres de hauteur. Vous comprenez bien qu'il ne s'agit point ici de limites nettement tranchées : j'ai voulu seulement marquer ce qui caractérise chaque région agricole.

« La Suisse contient une surface d'environ quatre millions d'hectares, dont un tiers est occupé par les eaux, les routes, les rochers inabordables et les glaciers; un autre tiers par les pâturages; un sixième par les forêts, et un sixième par les

terres cultivées et les vignobles. Nulle part la proportion du terrain destinée au bétail n'est aussi considérable.

« Puisque nous sommes ici dans un des villages les plus hauts de la Suisse, au milieu des pâturages alpestres, je vous parlerai d'abord de la zone supérieure.

« L'étendue des pâturages diminue chaque année, et elle n'est déjà plus à beaucoup près ce qu'elle était autrefois. Il faut en attribuer la cause à l'action permanente des agents météorologiques. Les pluies, la fonte des neiges, les avalanches ravinent le sol et déchaussent les rochers; les rochers les plus durs s'effritent, s'éboulent et couvrent les herbages de leurs débris. En outre, le déboisement refroidit le climat, et le niveau de la végétation descend pour faire place aux neiges permanentes. En même temps que les cimes s'abaissent, le mouvement éternel des eaux entraîne tout avec lui pour former au fond des lacs de nouvelles couches. Cette diminution des pâturages a pu être mesurée directement par la comparaison du nombre des têtes de bétail que nourrissait autrefois chaque alpage, avec celui qu'il nourrit aujourd'hui. C'est ainsi que l'Oberhasli, qui nourrissait trois mille six cent cinquante vaches en 1786, n'en nourrit plus aujourd'hui que deux mille trois cents. Il y a là un danger sérieux auquel il est urgent de remédier par des reboisements intelligents, l'épierrement annuel des herbages, et l'établissement de murs pour retenir les terres.

« Pour faire vivre toute l'année le nombreux bétail qui est la richesse presque unique des cantons montagneux, et qui s'élève à plus d'un million et demi de têtes; les herbages sont divisés en deux catégories bien distinctes : les prés à faucher et les pâturages alpestres. Les premiers s'étendent autour des villages et forment ces pelouses que vous admirez; les seconds ne se trouvent que sur les hauteurs, on les appelle *alpages*. Il y a trois sortes d'alpes : les alpes de mai, que la neige abandonne dès les premiers beaux jours, et qui nourrissent les troupeaux pendant un mois entier avant leur départ pour la montagne; les alpes à vaches, qui montent jusqu'à deux mille

mètres; et les alpes à moutons, qui s'élèvent jusqu'à la limite des neiges éternelles, et où, au bord des abîmes, sur des pentes à pic, à des hauteurs vertigineuses, la chèvre et le mouton vont disputer au chamois les derniers produits de la végétation. C'est là qu'il faut chercher les troupeaux pendant l'été. Quand on traverse les gorges de nos montagnes, on entend quelquefois au-dessus de soi, à des hauteurs si grandes que les sapins paraissent des arbrisseaux, le tintement argentin d'une clochette lointaine. On trouve même des pâturages à moutons complètement isolés au milieu des glaciers, qui les environnent de toutes parts, semblables à des îles de fleurs au sein des vagues solidifiées d'une mer polaire. Il y a plus encore : certains alpages sont d'un abord tellement difficile, qu'il faut y porter les moutons à bras d'homme.

« Comment l'homme tire-t-il parti des richesses que la nature lui donne d'une main si parcimonieuse? En général, les prés à faucher sont traités avec intelligence. On les irrigue largement, grâce aux milliers de ruisselets qui descendent de toutes les hauteurs, et dans chaque prairie on voit courir au fond de petits canaux cachés par les herbes une eau vive et murmurante. Ces prairies sont engraisées deux fois; car la bonne saison est courte, et il faut hâter la végétation. C'est là qu'on récolte en deux coupes le foin qui doit nourrir le bétail pendant l'hiver.

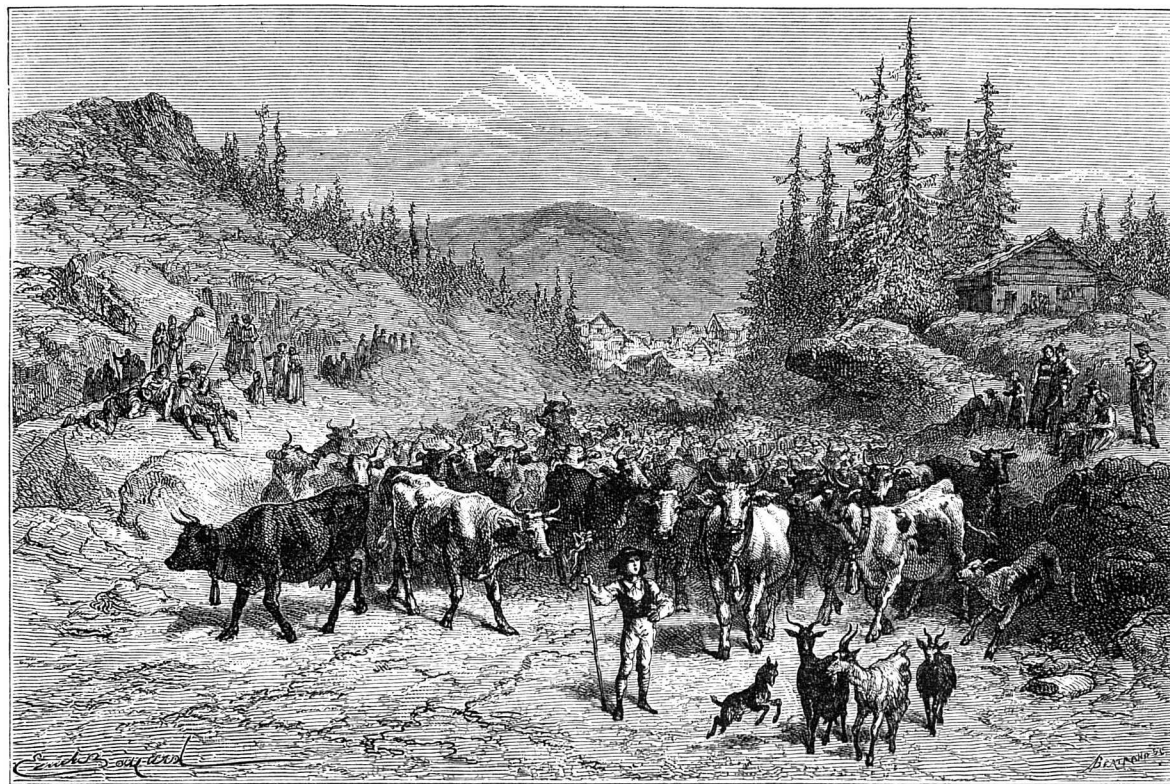
« La rentrée des foins est la fête des vallées, comme chez vous les vendanges. Quand cette première récolte est assurée, de joyeux repas réunissent les faucheurs. Le foin est délicieux, il a une odeur aromatique qui parfume tout le fenil, et promet au lait des qualités supérieures. Dans les cantons pluvieux, on le suspend sur des perchoirs pour le soustraire aux humides émanations du sol et le faire sécher plus vite. Une autre fête des hauts cantons, c'est le départ pour les alpes, fête attendrie et mêlée d'adieux; car ceux qui partent s'exilent pour quatre mois au sein des pics neigeux. La caravane s'élève lentement à travers les prairies verdoyantes et les noirs sapins; en tête marchent fièrement les deux vaches conduc-

trices, faisant sonner leur clochette, suivies de toutes les autres vaches. Le taureau porte attachée entre les cornes la chaudière pour cuire le lait. Tout autour de ces animaux paisibles bondit la bande indisciplinée des chèvres. Puis viennent les petits bergers, sonnant de la trompe ou faisant retentir d'une voix de fausset leur *ranz* aux trilles interminables, et enfin le *senn* ou pâtre principal. On s'arrête d'abord à l'étage inférieur, où croît l'herbe la plus précoce, et où s'élève la *senn-hutte* ou chalet grossier des hauteurs.

« Si vous n'avez pas visité les chalets des bergers, vous ne pouvez vous représenter la sauvage simplicité de ces refuges. Figurez-vous une hutte de pierres brutes superposées, couverte de dalles. Point de fenêtre, point de cheminée, point de meubles : l'intérieur se compose d'une grande place où se fait le fromage, et d'une étable pour les porcs, au-dessus de laquelle on étend le foin qui sert de couche aux bergers. Le personnel attaché à un troupeau de trente vaches à lait se compose de quatre personnes : le *senn*, qui dirige la préparation des produits; l'aide, qui s'occupe du fromage de chèvre; le commissionnaire, qui descend dans la vallée chercher les provisions; et enfin le jeune pâtre, qui suit tout le jour le bétail.

« Les vaches appartiennent d'ordinaire à différents propriétaires; le lait est mis en commun et partagé, à la fin de la saison, d'après le nombre de vaches que chacun possède et en raison du lait que donne chacune d'elles. Deux ou trois fois pendant l'été, les co-intéressés montent ensemble sur l'alpe, et constatent en présence les uns des autres le produit de chaque bête, pour éviter les contestations. C'est le même principe d'association que celui des *fruiteries* ou *fromageries*, si répandues dans le Jura et dans les cantons de Vaud et de Fribourg.

« La vie des bergers dans les solitudes alpestres est d'une simplicité toute primitive. Du lait, du fromage, un peu de riz ou de farine de maïs, et du pain vieux de six mois, voilà leur ordinaire. Par le beau temps, le travail n'est pas rude; il con-



Une fête des hauts cantons, c'est le départ des troupeaux pour les Alpes.

siste à traire les vaches deux fois par jour, à transformer le lait en beurre ou en fromage et à surveiller le troupeau. Mais par le mauvais temps tout change. Quand l'orage éclate sur les hauteurs, que la grêle, la neige et le vent fouettent l'alpe avec furie, et que les éclairs du tonnerre se répercutent dans les rochers, les troupeaux s'épouvantent, les vaches fuient au hasard, la queue dressée, l'œil hagard, droit devant elles, et souvent se précipitent dans les abîmes; il faut alors que les bergers arrêtent ces animaux éperdus, les calment et les ramènent dans les refuges, au péril de leur propre vie.

« Quand le troupeau a mangé toute l'herbe qui croît à la hauteur du chalet, il monte d'un étage, et trouve dans cette région plus froide une végétation plus tardive et une nourriture plus tendre. Ainsi, s'élevant toujours plus haut à mesure que la zone inférieure est rasée et que la saison avance, il arrive à la fin de l'été à la limite des pâturages, où il trouve les plantes les plus aromatiques et les plus riches en lait crémeux, avec une multitude de sources pour se désaltérer. Arrivées à l'extrémité de leur domaine, vers la fin du mois d'août, les vaches commencent à descendre, chassées peu à peu par la neige. Elles s'arrêtent quelques jours à chaque étage pour profiter des pousses récentes, et rentrent enfin dans les alpes de mai, jusqu'à ce que l'hiver les confine pour six à sept mois dans leurs étables, où la prévoyance de leurs maîtres a entassé le foin des prairies inférieures.

« Au-dessus des alpes à vaches s'élèvent les alpes à moutons; elles sont des pentes si rapides, sur des escarpements si dangereux, qu'on n'ose y aventurer les bêtes à cornes. La neige n'abandonne ces pâturages qu'au commencement de juillet, et la végétation n'y acquiert qu'un faible développement. Les espèces sont représentées par des variétés naines, et les arbres mêmes atteignent à peine la taille de trois mètres. C'est là que les moutons vivent en plein air, sans abri pour la nuit. Le berger doit parfois conduire son troupeau dans des solitudes si sauvages et si écartées, qu'il reste plusieurs semaines sans voir personne. Ailleurs les moutons

sont complètement abandonnés à eux-mêmes, et vivent, pour ainsi dire, à l'état sauvage ; un berger va seulement de temps en temps leur porter le sel dont ils ont besoin.



Récolte du foin sur la montagne.

« Généralement l'étendue des alpages est proportionnée à celle des prés à faucher, et reçoit pendant l'été autant d'animaux que le foin récolté peut en nourrir l'hiver. C'est là la condition essentielle d'une bonne administration des herbages. Mais là où les prés supérieurs dominent, comme dans les Grisons, les propriétaires qui n'ont pas assez d'animaux pour en tirer parti les louent à des bergers lombards de la province de Bergame ; ceux-ci amènent plus de quarante mille moutons, pour lesquels ils payent aux communes de quarante centimes à un franc cinquante par tête. C'est un spectacle curieux de rencontrer parmi les glaciers de l'Engadine ces bergers bergamasques, au teint brun, aux longs cheveux noirs bouclés et au chapeau calabrais.

« En dehors des trois espèces d'alpages, il est encore certains escarpements si périlleux, que le mouton même ne s'y aventure pas.

Mais le montagnard s'y aventure, la faux à la main, pour faire la récolte de ce *foin sauvage*. C'est le 13 août seulement que chacun peut conquérir l'usufruit de ce domaine aérien ; au lever du soleil, chacun est attaché à sa pente, et

célèbre sa victoire sur la corne des Alpes. Le foin récolté est lancé dans la vallée, ou, si la situation des lieux ne le permet pas, on attend que la neige ait comblé tous les ravins pour le descendre des hauteurs : exercice plein de péril, mais plein de gaieté.

« Si la culture pastorale de la Suisse est singulière, l'organisation de la propriété ne l'est pas moins. Très peu d'alpages appartiennent à une seule personne ; presque tous sont des biens communs ou indivis, appartenant soit aux communes, soit à des groupes de particuliers. Ces derniers sont censés contenir autant de parts qu'ils peuvent nourrir de vaches, et chacune de ces parts forme une propriété indéterminée qu'on a la faculté de vendre ou de louer. Les copropriétaires se réunissent une fois par an pour nommer un directeur de l'alpe, *alpenmeister*, et pour régler les travaux d'entretien ou de défense qui sont à exécuter. Chaque alpe a son règlement, auquel les cointéressés sont tenus de se soumettre, car l'exploitation commune de ces sortes de biens paraît seule possible.

« En parlant des hauts pâturages des Alpes, je ne puis oublier le curieux phénomène météorologique qui en favorise l'exploitation. Je veux parler du vent du sud-est, qu'on appelle le *fœhn* ; c'est le courant d'air chaud qui prend naissance sur les sables brûlants du Sahara, épouvante les caravanes en Afrique sous le nom de *simoun*, traverse la Méditerranée, énerve les populations italiennes, qui maudissent le *sirocco*, et, traversant les Alpes, arrive en Suisse comme un bienfaiteur. C'est le *fayoni*, ou vent du midi, que chantait Horace :

Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni,

et il produit toujours le même effet. Au printemps, il fond les neiges avec une rapidité prodigieuse, quoiqu'elles soient entassées en masses énormes. Il amène avec lui une chaleur de vingt-cinq à trente degrés, échauffe l'air, chasse les nuages, et donne à l'atmosphère une sérénité admirable. Sous son influence, l'épaisse couche glacée qui couvrait la terre se

liquéfié bientôt, et mille filets d'eau vont grossir les torrents longtemps muets et enchaînés, qui reprennent leur course et leurs sourds grondements. Tout renaît sous ce souffle tiède, tout verdit; l'herbe pousse, les fleurs s'ouvrent, et les troupeaux bondissent joyeusement hors de l'étable. La nature entière s'épanouit comme si une fée bienfaisante l'avait touchée de sa baguette magique. Le föehn fait plus d'effet sur la neige en un jour que le soleil en huit, et il fond d'un mètre à un mètre cinquante en vingt-quatre heures, car il agit nuit et jour. Il est certain que, sans l'influence de ce courant d'air brûlant, la neige se maintiendrait tout l'été sur les hautes Alpes, et que les glaciers, s'augmentant sans cesse, envahiraient bientôt toutes les vallées. Mais si le föehn est le bon génie de la Suisse, il exerce aussi, dans ses jours de fureur, d'épouvantables ravages. Malheur à vous s'il vous rencontre sur les lacs dans de fragiles embarcations! Il y a des jours néfastes où il brise les arbres les plus forts, enlève les toits et soulève les flots comme une tempête. Sous ce souffle brûlant tout se dessèche, et les charpentes des maisons prennent feu à la plus faible étincelle. C'est ainsi que toute la ville de Glarus a été réduite en cendres en 1861. D'après les règlements de nos cantons, quand le föehn souffle, tous les feux doivent être éteints, et on ne peut pas même cuire ses repas; mille catastrophes nous ont montré la sagesse de ces lois sévères.

« Au-dessous des pâturages viennent les forêts. C'est là surtout qu'on peut étudier, d'étage en étage, l'influence de l'échelle des altitudes, qui détermine presque uniquement en Suisse le mouvement de la végétation. Le premier arbre qu'on trouve immédiatement au-dessous de la région des neiges éternelles est le sapin rampant. A côté des rhododendrons il étale sur le sol ses branches ramifiées, qui recouvrent d'un manteau de verdure les parois escarpées des montagnes, se projettent au-dessus des précipices en suivant les pentes du terrain. Il s'accroche dans les fentes des pierres, se couche, se tord, et n'élève enfin sa tige qu'à deux à trois mètres de hauteur. A soixante et quelques mètres plus bas commencent

à se montrer deux espèces d'arbres précieux : l'arole, qui demande cinq à six siècles pour former un beau fût, et le mélèze, qui croît extrêmement vite. Ces deux arbres résineux, fortement implantés dans les rochers, résistent à tous les ouragans sur les escarpements les plus exposés, supportent bravement le poids des neiges, et se plaisent au milieu des frimas d'un hiver de huit mois et dans l'air raréfié des hautes chaînes. Après eux viennent l'épicéa, le sapin argenté et le pin sylvestre. Ce sont les résineux qui constituent en Suisse la beauté du paysage ; ce sont eux aussi qui font la richesse du montagnard, en lui fournissant les matériaux de son habitation, son chauffage, ses meubles, ses outils. Sans ces arbres précieux les hautes vallées des Alpes seraient inhabitables.

« Beaucoup plus bas, on rencontre les arbres à feuilles caduques : le hêtre, l'érable, le chêne (que les chemins de fer vont faire disparaître), le bouleau, l'aune, le tremble, le frêne, dont les feuilles servent de litière aux bestiaux, et remplacent la paille, qui fait généralement défaut. Telles sont les principales essences que vous trouverez chez nous ; mais les espèces à feuilles persistantes l'emportent de beaucoup sur les autres par l'importance de leurs produits.

« La plupart des forêts appartiennent aux communes : chaque particulier obtient donc gratuitement le bois de chauffage et de construction dont il a besoin. Le bois étant chez nous la matière universelle, notre capital forestier se trouve fortement attaqué, et c'est là un grave sujet de préoccupation pour nos gouvernants. Le déboisement entraîne avec lui des désastres du premier ordre : la dénudation des hauteurs, le ravinement des pentes, l'encombrement des vallons par les débris pierreux, la destruction des villages par les avalanches. Cette vallée d'Urseren, si belle et si riche autrefois, est un triste exemple de ces irréparables dévastations. Une autre conséquence funeste de la disparition de nos forêts, c'est que le climat se refroidit, la végétation arborescente descend, et les glaciers tendent à regagner le terrain qu'ils ont perdu. Si l'on n'arrête pas le déboisement, toutes nos hautes vallées devien-

dront inhabitables, et la moitié de la Suisse se transformera en un désert glacé.

« On commence à comprendre la gravité de ces périls, et déjà, malgré la répugnance qu'inspire chez nous tout acte du pouvoir central, plusieurs législatures cantonales ont voté récemment une série de lois pour imposer aux communes, en tout indépendantes, des règlements sévères dans l'exploitation de leurs forêts. On a même établi des pépinières pour le reboisement des montagnes, et nommé des inspecteurs et des gardes forestiers cantonaux pour surveiller l'application de ces règlements. Il s'agit, en effet, du plus magnifique ornement de nos montagnes, de la plus sûre protection de nos vallées, et de l'une de nos plus précieuses richesses. C'est le capital de l'avenir que nous cherchons à sauvegarder.

« Après les forêts, et au degré inférieur de l'échelle des hauteurs, viennent les terres cultivées et les vignobles, occupant environ la sixième partie de notre territoire. Les terres labourées manquent presque complètement dans la moitié des cantons, et n'y sont représentées que par de petits champs d'orge et de seigle resserrés au fond de quelque étroite vallée, ou suspendus sur quelque terrasse au flanc des montagnes; on ne trouve la culture en grand que dans les parties basses de la Suisse, et le blé primitif, l'épeautre, y occupe la plus grande place dans l'assolement. Aussi notre pays ne produit-il guère plus de la moitié des céréales qu'il consomme, et c'est à l'étranger qu'il faut demander le surplus, soit environ un hectolitre par tête. Nul autre peuple ne dépend à ce point, pour le pain qu'il mange, du marché extérieur. C'est dans les ports du lac de Constance que nous allons chercher les blés de l'Allemagne méridionale, de l'Autriche et de la Hongrie. Ajoutez-y la pomme de terre, qui supporte mieux le climat des montagnes que le blé; le lin et le chanvre; la soie, que l'on produit sur le versant italien des Alpes; le tabac des cantons de Vaud et de Fribourg, et vous aurez une idée complète de nos cultures.

« Les vignobles occupent la cent cinquantième partie de notre territoire, et produisent en moyenne quarante-quatre

hectolitres à l'hectare. La culture en est fort bien entendue, et on n'y épargne ni engrais ni main-d'œuvre. Le produit aussi est énorme : on parle de cinq à six mille francs par hectare. Quelques-uns de nos crus sont renommés, par exemple, le cortailod et le favergne; ensuite le neuchâtel, que Frédéric II introduisit à la table de la cour de Prusse; l'yvorne et le la côte, des bords du lac de Genève; l'oberlander, de la vallée du Rhin, au-dessous de Coire, dont les premiers ceps ont été plantés par le fameux duc de Rohan, l'habile stratège de la Valteline; le malvoisie, des environs de Sion, qui, entre deux chaînes de montagnes couvertes de glaciers, emprunte un feu extraordinaire à un climat si chaud, que le figuier, l'olivier et le laurier-rose y croissent à l'état sauvage. Vous retrouverez partout ces excellents vins, bien supérieurs à la muscatelle de la Lombardie; car la Suisse, comme l'a remarqué Jean-Jacques, aime à égayer ses fêtes par de larges rasades du cru national.

« Les autres fruits constituent encore pour la Suisse un produit assez important. Les arbres fruitiers, qui ombragent partout les chalets et entourent les pâturages, s'élèvent en général jusqu'à l'altitude de neuf cents mètres, et même, dans l'Engadine, jusqu'à douze cents mètres. Le cerisier, dont on extrait un excellent kirsch, monte encore plus haut que le poirier et le pommier. Le noyer et le châtaignier donnent aussi d'abondants produits.

« La Suisse étant principalement adonnée à l'économie pastorale, le chiffre de son bétail est considérable, et monte à deux millions de têtes, dont plus du quart se compose de vaches à lait. Nous avons deux races bovines bien distinctes, également renommées à l'étranger, mais d'un mérite réel très différent : la race de Berne, à robe tachetée, grande, forte, d'une fière tournure, mais peu laitière et d'un engraissement difficile, et la race de Schwyz, à robe brune, meilleure laitière.

« Vous allez peut-être me demander maintenant quel est le prix du produit brut, afin de vous former une idée approximative du bien-être de la population. Si nous nous en rapportons à nos statistiques fédérales, ce produit s'élève à cent

quarante-quatre francs par tête, chiffre supérieur à celui de la Belgique et de la France. Cette supériorité tient à ce qu'il n'existe plus chez nous de grandes propriétés. Les domaines de cent hectares sont, pour ainsi dire, inconnus, et les biens de cinquante à soixante hectares, y compris les bois, sont rares et passent déjà pour de grands domaines. Aussi presque tout le monde est propriétaire, et, conséquence naturelle, les prix sont assez élevés, malgré l'inclémence et les difficultés de notre climat. Les bonnes prairies et les terres arables valent de cinq à six mille francs l'hectare, et quelquefois dix à onze mille dans les localités industrielles; quant aux vignobles, ils sont estimés de dix à vingt mille francs, et pour les expropriations dans le canton de Vaud, les chemins de fer ont été condamnés à les payer jusqu'à quarante et cinquante mille francs l'hectare. Ces chiffres vous disent assez et l'abondance et les compétitions de notre capital.

« Notre population n'est donc point trop malheureuse dans ce rude pays, et le paupérisme y est complètement inconnu. Chacun est propriétaire, et de plus il y a la propriété commune des pâturages et des forêts. Aussi la Suisse est-elle le pays du continent où l'on consomme le plus d'aliments d'origine animale, et où l'habitation est le plus confortable. Vous ne verrez nulle part ni château ni mesure. Les Alpes forment la ligne de démarcation de deux systèmes de construction tout différents; au midi, où il s'agit de se préserver de la chaleur, les maisons sont en pierres et à toit plat, et on les voit de loin détacher crûment leurs murs blanchis à la chaux sur le ciel bleu ou sur le vert éclatant de la végétation méridionale; au nord, où l'on a à combattre le froid, la neige, l'humidité, les chalets sont en bois, avec de grands toits qui avancent et des balcons qui protègent le rez-de-chaussée, et ces habitations ne sont pas moins confortables que pittoresques.

« En résumé, vous voyez, Messieurs, que je peux être fier de mon pays, et, si j'en juge par l'attention bienveillante avec laquelle vous m'avez écouté, je puis vous proposer de boire à sa prospérité un verre de cet excellent kirschwasser. »

Nous nous empressons de faire raison à notre aimable compagnon, et de le remercier des intéressants détails qu'il vient de nous donner sur l'économie rurale de la Suisse. Nous dégustons l'eau de cerises en silence, quand Max, toujours préoccupé des questions culinaires, fit tout à coup tomber la conversation des hauteurs où elle s'était maintenue jusque-là.

« Et comment se préparent, Monsieur, ces excellents fromages de Gruyères que l'on exporte dans toute l'Europe ?

— Rien de plus simple, Monsieur, répondit en souriant le jeune élève de Muri. On chauffe d'abord le lait à vingt-cinq degrés environ dans une grande chaudière suspendue sur l'âtre à une potence mobile; puis on le retire, et on y mêle, en l'agitant en tous sens, de la *présure*, c'est-à-dire cette portion de l'estomac du veau qu'on appelle *caillette*. L'habileté du préparateur consiste à bien diriger la précipitation du caillé. Quand la coagulation est complète, on réduit le caillé en pulpe par un brassage, et on porte le liquide à une température de trente degrés, qui permet au fromage de se déposer au fond de la chaudière. On l'introduit alors dans les moules, et on le presse graduellement pour le débarrasser de tout le petit-lait qu'il contient. La salaison vient ensuite, et cette opération dure environ deux mois. Chaque jour on retourne le fromage et on le recouvre de sel, jusqu'à ce qu'il en ait absorbé quatre et demi pour cent. Il faut de douze à seize litres de lait pour fabriquer le fromage demi-gras de gruyères, et un peu davantage pour le fromage maigre. Si vous tenez à connaître nos diverses recettes...

— Merci, Monsieur, interrompit Max; je croyais cette fabrication plus poétique, et, je vous l'avouerai, le fromage de Gruyères est un peu descendu de l'idéal bucolique où je l'avais placé jusqu'ici. J'avais sous les yeux les charmants bergers de Virgile et le *pressi copia lactis*. Je suis tombé d'un peu haut avec vos chalets enfumés, remplis de porcs, vos chaudières, vos pâtres déguenillés, votre présure, vos salaisons, vos manipulations interminables. Je ne mangerai plus de fromage ! »

XIV

Passage du Saint-Gothard. — Les avalanches. — L'hospice. — Le val Tremola. — La gorge de Dazio-Grande. — Éboulement de Biasca. — Bellinzona. — Le lac Majeur. — Les îles Borromées. — Arona. — La statue de saint Charles.

La boutade humoristique de Max avait provoqué parmi nous un grand éclat de rire, et mêlé un peu de gaieté à la conversation sérieuse de Carlo Bardi (ainsi se nommait notre compagnon de table). Pendant que nous oubliions près du feu la tempête du dehors, la pluie faisait rage et fouettait les vitres avec violence. Forcés de prendre un parti, nous nous résignons à voyager en grands seigneurs et à courir la poste jusqu'à Bellinzona : nous signons un traité avec le *vetturino* de l'endroit, sans oublier la *buona mano*; et fouette, cocher!

Le cocher avait beau faire claquer son fouet par honneur pour nos *Eccellenze*, les chevaux n'en allaient pas plus vite, et montaient avec une lenteur désespérante les innombrables lacets qui se déploient sur les flancs du Gothardshorn. Carlo Bardi, qui devait nous accompagner jusqu'à Airolo, nous signalait avec complaisance tous les incidents remarquables de la route; mais le mauvais temps nous empêchait de rien distinguer.

« Si vous pouviez, nous disait-il, embrasser du regard un certain horizon, vous seriez émerveillés de la hardiesse de cette route et de l'habileté de sa construction. Malgré tous les

accidents du sol et les précipices effroyables que nous côtoyons, le chemin est sûr, et la pente a été ménagée avec tant d'art, que partout on peut la descendre au trot sans danger. Il n'y a pas plus de cinquante ans que nous jouissons de ce bienfait. L'ancien chemin de mulets, que vous voyez ramper à côté de cette belle route, était étroit, difficile, souvent escarpé et plein de périls, et cependant il était fréquenté depuis le ^{xiii}^e siècle par des milliers de voyageurs, car c'était la voie de communication la plus directe et la plus commode entre la Suisse septentrionale et la Lombardie, et même entre une partie de l'Allemagne et les villes de Milan et de Gênes. Au commencement du siècle, près de vingt mille voyageurs et dix mille chevaux traversaient chaque année ce passage; mais ce mouvement se ralentit considérablement quand on eut ouvert les trois grandes routes de voitures du Simplon, du Splügen et du Bernardino. Pour ne pas se laisser enlever un transit fructueux, les cantons d'Uri et du Tessin s'empressèrent de faire construire ce chemin, de 1820 à 1832.

« L'habileté de l'ingénieur a supprimé partout le danger d'une pente trop rapide; mais on n'a pu supprimer le péril des neiges. La route en est quelquefois tellement encombrée pendant les mauvais jours de l'hiver, que toute communication est impraticable sur le Saint-Gothard. Dès que le temps redevient plus calme, les habitants de la vallée d'Urseren et d'Airolo se mettent à déblayer la voie pour rétablir les communications, et le passage n'est ainsi fermé que pendant quelques jours. Malheur au voyageur qui se trouve sur ces hauteurs par la tempête! D'impétueux tourbillons font voler dans l'air les neiges nouvellement tombées, les chassent comme des nuages opaques, ensevelissent tous les chemins sous une couche épaisse, obstruent les passages, et accumulent sous les pas du voyageur des obstacles infranchissables. En même temps la neige l'aveugle, lui fouette le visage, l'étourdit, et la tourmente le renverse dans ce froid linceul, quand elle ne le précipite pas dans les abîmes. Ces petites maisons, que vous apercevez de distance en distance tout le long de la route, sont des

refuges destinés à abriter les malheureux qui sont ainsi surpris par ces tempêtes de neige; mais combien d'infortunés n'ont pas le temps d'y chercher un abri! Ces croix que vous avez remarquées sur le bord du chemin ne sont pas seulement des signes de pitié, ce sont aussi des signes funèbres qui nous indiquent la place où un pauvre voyageur enseveli dans la neige a rendu le dernier soupir.

« Les avalanches sont encore plus redoutables que les tempêtes, et si je pouvais oublier les désastres effroyables qu'elles occasionnent, je dirais que c'est le phénomène le plus grandiose et le plus admirablement terrible de la nature alpestre. C'est surtout pendant l'hiver et au printemps qu'elles exercent leurs ravages. Lorsque la neige commence à se fondre, l'eau, suintant à la surface des rochers, les rend glissants, et détruit l'adhérence de la masse neigeuse qui les couvre : alors la masse entière glisse subitement sur ces pentes rapides, et, annonçant sa chute par un grondement sourd pareil au bruit du tonnerre, entraîne tout sur son passage, s'accumule en montagnes énormes, et se précipite dans la vallée d'un millier de mètres de hauteur, en écrasant des villages et déracinant des forêts séculaires. Rien ne saurait peindre l'affreuse impétuosité des avalanches. La chute de ces montagnes de neige cause dans l'air un si violent ébranlement, que l'on voit souvent des chalets renversés et des hommes terrassés et étouffés à une distance considérable de la place où la masse a passé : c'est ainsi qu'en 1754 fut renversée la coupole du couvent de Disentis, dans les Grisons, éloigné cependant de plus de deux kilomètres du terrible fléau.

« Nous sommes ici dans une contrée durement éprouvée chaque année par ces épouvantables phénomènes. La gorge des Schoellenen, près du pont du Diable, le val Tremola, dans lequel nous allons bientôt descendre, et le défilé de Dazio-Grande, que nous traverserons ce soir, en sont particulièrement le théâtre. L'hospice du Saint-Gothard fut ainsi détruit en 1775. En 1478, une avalanche emporta dans le val de Tremola un détachement de soixante soldats suisses; en 1624,

une autre avalanche, qui tomba de la Persandra, y engloutit trois cents personnes, et enfin, en 1814, quarante chevaux chargés de marchandises y périrent de la même manière avec leurs conducteurs. Nos annales racontent un grand nombre de catastrophes du même genre, et dans plusieurs on évalue les dégâts matériels par millions, et la perte des hommes par centaines.

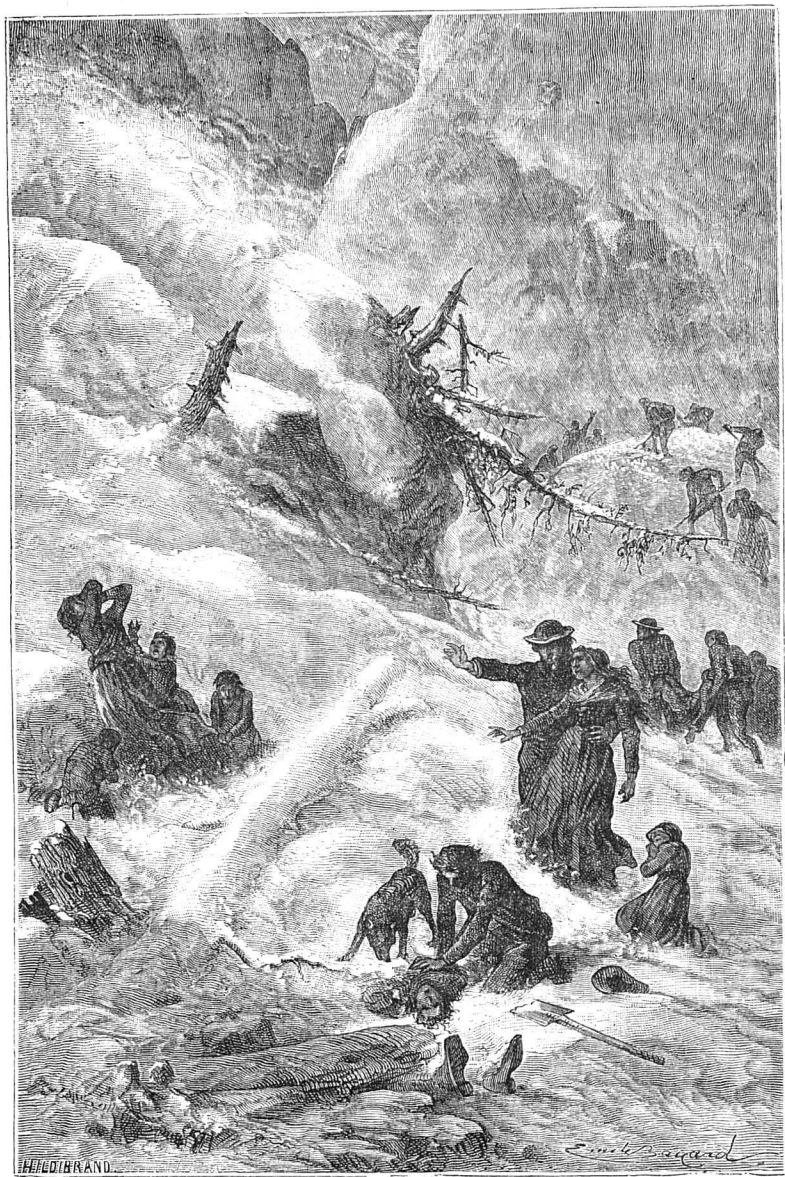
« Il m'est arrivé une fois de traverser au printemps la gorge de Dazio-Grande avec une nombreuse caravane. Des désastres récents nous avertissaient assez de nous tenir sur nos gardes. Avant de nous engager dans le passage périlleux, nous tirâmes plusieurs coups de pistolet; car le moindre ébranlement de l'air suffit souvent pour provoquer la chute des avalanches. La montagne resta immobile; mais nous n'en étions pas plus rassurés pour cela. Les mulets furent bâillonnés, de peur qu'il ne leur prit envie de pousser quelque hennissement, et leurs sonnettes furent remplies de foin pour en éteindre le son. Nous marchions sur une longue file, afin de nous secourir en cas d'accident, sombres, préoccupés, silencieux, étouffant nos pas, craignant d'éveiller par le moindre bruit le terrible ennemi qui dormait sur nos têtes. Les uns cheminaient la tête baissée, n'osant pas lever les yeux vers ces abîmes menaçants; les autres, au contraire, ne les perdaient pas de vue, redoutant à chaque instant de voir l'avalanche se précipiter des hauteurs. Cette marche pleine d'anxiété et d'épouvante dura plus d'une heure; j'allais dire plus d'un siècle, et quand nous sortîmes du défilé nous étions tous pâles et tremblants comme des gens qui viennent d'échapper à un péril de mort. Jamais je n'ai éprouvé une émotion plus profonde et plus saisissante.

« Au milieu de ces affreux passages, où la mort plane pendant huit mois de l'année, la religion avait élevé de pieuses hôtelleries, où le voyageur trouvait toujours une hospitalité empressée. Pendant la tempête, la cloche de l'hospice ne cessait de retentir : c'était comme une voix du ciel qui apportait au voyageur égaré l'indication de sa route et la promesse d'un secours prochain, et qui réconfortait son courage. Les reli-

gieux, se jetant à travers les abîmes et bravant le péril pour eux-mêmes, allaient au-devant des malheureux que la tourmente avait surpris, et souvent les arrachaient à la mort. Quelle bonne et tendre hospitalité que celle de ces saintes maisons! On s'y sentait vraiment au milieu de frères qui vous aimaient plus qu'eux-mêmes, et si le corps y reprenait des forces auprès d'un bon feu, le cœur s'y dilatait au contact de la douce chaleur d'une affection sublime. Quelques-uns de ces pieux asiles ont été respectés; l'hospice du Saint-Gothard a été sécularisé et placé sous l'administration d'un directeur civil, assisté de quelques serviteurs à gages. Les fonds de l'établissement sont bien administrés; les livres sont tenus en partie double, suivant toutes les règles de la comptabilité moderne; mais, hélas! ce qui est fort au-dessus du matériel, il y a chaque année bien des vies humaines compromises, car l'admirable dévouement religieux n'est plus là! La cloche de l'hospice sonne encore pendant les tempêtes, mais il ne sort plus personne de la maison pour courir au-devant des voyageurs. Les gardiens attendent tranquillement, les pieds sur les chenets, que l'on vienne frapper à leur porte, et veillent surtout à ne pas s'enrhumer. Que peut-on demander de plus à des pères de famille, et quelle somme de dévouement peut-on exiger à raison de cent écus par an? Cette inepte mesure nous coûte chaque année quelques victimes; en revanche, on ne voit plus l'habit des capucins, et pour nos philosophes c'est une compensation suffisante. »

Au moment où Carlo Bardi finissait sa causerie, la cloche de l'hospice faisait entendre au loin ses plaintifs tintements. Nous arrivions alors sur un plateau aride, complètement entouré de hautes montagnes escarpées, qui s'abaissent brusquement pour laisser entre leurs flancs un étroit passage : c'est le *col* du Saint-Gothard, par lequel on communique du versant nord des Alpes avec le versant méridional. Notre compagnon nous fit remarquer la curieuse disposition des lieux.

« Ces grandes montagnes, nous dit-il, formeraient une barrière absolument infranchissable sans ces cols qui s'ouvrent



Après l'avalanche.

au milieu de leurs massifs, et permettent de passer d'un versant sur l'autre. Les vallées qui découpent ces pentes abruptes ne sont que de profondes et étroites fissures par lesquelles s'écoulent les eaux; il arrive de distance en distance que deux de ces fissures, placées de chaque côté des montagnes, se rencontrent à leur sommet et ont un point de départ commun, que nous appelons *col* ou passage. Depuis Hospenthal, nous avons constamment suivi le vallon sauvage de la Reuss, et voici le petit lac de Lucendro, où cette rivière prend sa source; à cent mètres d'ici vous verrez le lac Sella, d'où sort le Tessin. Nous sommes au point de partage des eaux, et les unes vont se jeter dans l'Adriatique par le Pô, tandis que les autres se rendent dans la mer du Nord par le Rhin.

« Le massif du Saint-Gothard n'est pas le plus élevé des Alpes; mais il est un des plus curieux à étudier, parce qu'il forme comme un nœud central d'où rayonnent quatre grandes chaînes de montagnes dont les ramifications s'étendent jusqu'aux bords de la Méditerranée, de l'Adriatique et du Danube, et d'où divergent les six profondes vallées du Rhône, de l'Aar, de la Reuss, du Rhin, du Tessin et de la Tosa, qui écoulent leurs eaux dans trois mers. Si le temps nous permettait de faire l'ascension du Prosa et du Fiendo, qui dominent ce passage, nous aurions une vue étonnante sur des abîmes épouvantables et sur les montagnes sans nombre dont ils sont environnés, et nous pourrions prendre une idée générale du relief tourmenté de la Suisse. »

Cependant nous étions arrivés à l'hospice, dont la cloche ne cessait de sonner au milieu du bruit du vent et de la pluie. Cet établissement paraît avoir été fondé dans le cours du ^{xiv}e siècle, par un abbé de Disentis. Brûlé par les Français en 1799, il a été rebâti par le canton du Tessin; il reçoit chaque année quatre mille voyageurs pauvres. Sur ce plateau sauvage et désolé, qui se trouve à deux mille deux cent trente mètres de hauteur au-dessus de la mer, l'hiver dure neuf mois, et le thermomètre descend souvent à 24 degrés au-dessous de zéro. On comprend que la religion y ait précédé

de plusieurs siècles et la spéculation privée et la charité officielle des gouvernements.

Après avoir dépassé l'hospice, nous entrons dans le val du Tessin, qui doit nous conduire jusqu'au lac Majeur. Nous sommes sur le versant italien, et nous ne tardons pas à nous en apercevoir à une température plus douce. La froide pluie du nord, qui nous poursuivait depuis le matin, cesse comme par enchantement, arrêtée par la haute barrière des montagnes; à mesure que nous descendons, l'air prend une transparence de plus en plus grande, pendant que les hauteurs sont encore coiffées de nuages. La première partie de cette route est vraiment admirable : le chemin se déroule en zigzags multipliés suspendus en terrasses au-dessus des abîmes; l'œil plonge avec épouvante au fond du lit du Tessin, qui nous apparaît à une profondeur immense, comme un mince ruban d'argent, et qui souvent, caché par les rochers, ne se manifeste que par les sourds grondements de ses cataractes. Notre voiture, conduite par un postillon habile, descend avec une rapidité effrayante sur ces pentes vertigineuses, sans cesse brisées en lacets, et nous comprenons sans peine le nom de Tremola donné à cette vallée, ou plutôt à cette crevasse qui déchire le flanc du Saint-Gothard. Près du dernier zigzag, les mots SOUWAROW VICTOR, gravés en lettres grandioses sur le rocher, indiquent le point où le général russe força le passage du Saint-Gothard. Bientôt nous arrivons au village d'Airolo, premier relais de la poste, où nous nous séparons avec regret de notre aimable compagnon de voyage.

Le val Levantina, qui commence à Airolo, offre de grandes beautés pittoresques, dont la plus remarquable est la gorge de Dazio-Grande. La vallée est fermée tout à coup par les énormes rochers à pic du Platifer, et il reste à peine un étroit passage pour le torrent. Avant la construction de la route, il était tout à fait impossible de franchir ce défilé, et on ne pouvait parvenir à Faido que par un chemin de montagnes. Aujourd'hui la route a été entaillée dans le rocher qui surplombe, et l'on peut jouir de l'horrible aspect de cette gorge. Le Tessin,

encombré d'énormes blocs resserrés entre deux parois verticales, bondit avec fureur au milieu des obstacles, et s'indigne des lenteurs apportées à sa course furieuse. Dans ses chutes multipliées, il produit mille accidents d'une incomparable richesse pittoresque. Les hautes montagnes qui encadrent ce tableau et qui ne laissent pénétrer au fond de l'abîme qu'une lumière douteuse, les ombres du soir qui s'abaissent et qui s'épaississent dans le gouffre, la neige des cascades qui se détache avec vigueur sur le fond plus sombre des rochers : et enfin, quand la nuit est close, le mugissement formidable qui sort des entrailles de la terre sous nos pieds, tout cela donne à cette scène un cachet d'admirable horreur, qui nous enchante et nous épouvante en même temps. Nous nous arrachons avec peine à ces émotions saisissantes, et bientôt nous arrivons à Faïdo, où nous couchons.

Le lendemain, nous partons de grand matin. Le paysage revêt un nouveau caractère. Jusque-là nous n'avions vu que des pâturages : à partir de Faïdo, la végétation prend une couleur méridionale de plus en plus accentuée. Les châtaigniers deviennent plus vigoureux et plus beaux ; la vigne s'étage en berceaux comme en Lombardie. Tout est italien, la langue, les mœurs, la physionomie, et si nous pouvions hésiter à le reconnaître, notre postillon, qui chante d'une voix mélodieuse les plus beaux airs populaires de la langue de *si*, ne nous laisserait aucun doute à ce sujet. Une atmosphère plus tiède et plus parfumée nous apporte des émanations nouvelles, et je ne sais quelle molle langueur que ne connaissent point nos pays septentrionaux. Tout semble en fête autour de nous, le soleil, le paysage, la végétation, les visages, la langue, les maisons, le costume, et rien ne manquerait à la gaieté charmante de cette contrée, si l'on n'y rencontrait de distance en distance de malheureux crétins, qui s'attachent obstinément à la voiture, vous importunent de leur curiosité stupide, et vous attristent de leur aspect repoussant. Bientôt nous arrivons à Biasca, au débouché du vallon de Blegno.

« C'est là, nous dit notre postillon, qu'eut lieu, il y a trois

siècles et demi, une des catastrophes les plus épouvantables dont nos vallées aient gardé le souvenir. En 1512, un tremblement de terre renversa l'une sur l'autre ces deux montagnes dont les sommets découronnés s'élèvent à notre gauche; les amas de décombres barrèrent le vallon, arrêtaient le cours du torrent, et transformèrent tout ce fertile val Blegno en un lac profond, des flots duquel les malheureux habitants voyaient sortir les flèches de leurs clochers. Ce lac resta calme en apparence pendant deux années; mais il rongea sourdement la digue qui s'opposait à son passage. Un jour enfin, pendant que les cultivateurs se livraient dans la vallée à leurs travaux habituels, il rompt tout à coup la barrière qui l'emprisonnait, et une masse d'eau énorme, roulant les débris de deux montagnes dans sa course furieuse, se précipite avec tant de violence, qu'elle entraîne les hameaux, les villages, les chaussées et les forêts. Le Tessin, gonflé par cette épouvantable débâcle, renversa les remparts de Bellinzona, et, après avoir ravagé ses bords, s'en alla porter la désolation jusqu'au milieu du lac Majeur, où il engloutit plusieurs barques. Six cents personnes furent victimes de cette catastrophe, dont les désastres sont depuis longtemps effacés.

A partir de Biasca, la vallée devient plus large, plus riante et plus peuplée. De riches villages se succèdent sans interruption sur les bords du Tessin; quelques-uns restent encore perchés sur le sommet des montagnes, autour des châteaux en ruines que la féodalité y avait élevés. Les montagnes abaissent leurs escarpements, s'étalent en pentes plus douces et plus harmonieuses, et se couvrent de belles forêts. Une longue et magnifique avenue conduit sous des ombrages superbes à la ville de Bellinzona.

Bellinzona occupe une position stratégique très remarquable. Par sa situation au confluent des deux vallées du Tessin et de la Moesa, elle commande en même temps et la route qui descend du Saint-Gothard, et celle qui communique avec le Rhin postérieur par le val Misocco et le col du Bernardino, par conséquent deux des plus importants débouchés des Alpes.

La nature a pris un soin spécial de fortifier cette clef de l'Italie : la vallée s'y rétrécit tellement, qu'il ne reste plus place que pour la route et le torrent, et la ville, assise sur une hauteur, est maîtresse du passage. C'est là que les *Allemani*, qui tentaient d'envahir l'Italie, furent battus par les Romains. Plus tard, cette forteresse appartint à la ville de Come, puis au duc de Milan, et enfin aux Suisses, qui tous se la disputèrent longtemps à cause de son importance. Depuis 1515, elle était la propriété des trois cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, et les trois châteaux en ruines qui dominant la ville étaient la résidence des baillis; aujourd'hui c'est un des chefs-lieux du canton du Tessin.

De Bellinzona au lac Majeur, nous traversons à la hâte une contrée fertile, mais insalubre et fiévreuse. Cette plaine est formée par tous les débris qu'entraîne avec lui le Tessin, et, comme la plupart des terres d'alluvion qui se forment à la partie supérieure des lacs, elle est marécageuse. Une vapeur malsaine pèse constamment sur cette contrée si riante, et il est prudent de ne pas y séjourner la nuit, si l'on ne veut pas y contracter de fièvres paludéennes.

C'est à Magadino que nous nous embarquons sur le bateau à vapeur qui fait le service du lac jusqu'à son extrémité inférieure, à Sesto-Calende, en touchant à tous les points principaux.

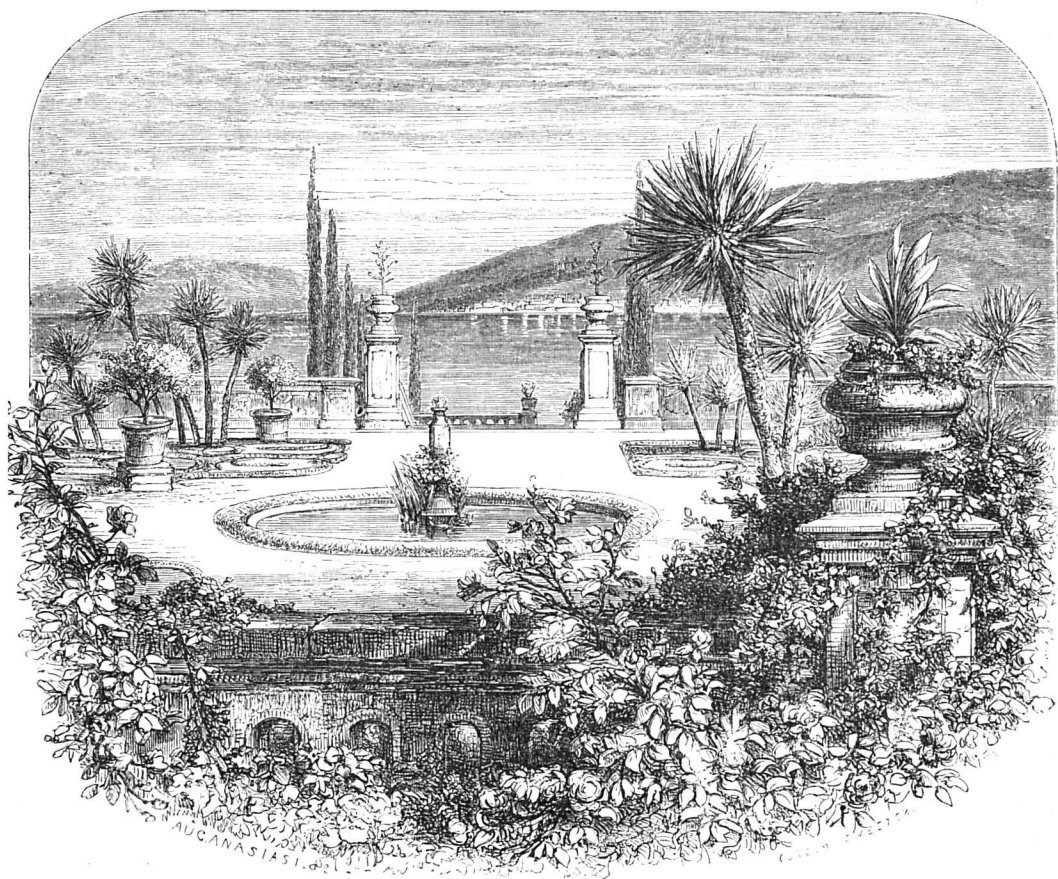
Le lac Majeur s'étend du nord au sud sous la forme d'un bassin étroit, long d'environ cinquante kilomètres; sa profondeur maximum est de huit cents mètres, et son élévation au-dessus de la mer de près de deux cents. Du côté du nord, il est environné de hautes montagnes, qui sont les contreforts des Alpes; mais, au midi et à l'est, les hauteurs s'abaissent et descendent par gradins jusqu'aux vastes plaines de la Lombardie. Il réunit donc en même temps les plus larges horizons et les paysages les plus circonscrits, des vues grandioses et des tableaux d'une grâce ravissante, une majesté sauvage et les beautés de la nature la plus douce et la plus riante. A mesure que le bateau fend ces belles eaux, les contrastes se

développent, et les rivages déroulent à nos yeux émerveillés les caractères les plus divers. Ici la montagne se dresse comme une muraille; là elle se creuse en une charmante vallée. Partout une multitude de villages étagés à toutes les hauteurs montrent de loin, au milieu d'une végétation luxuriante, leurs maisons blanches et les flèches de leurs clochers. Une foule d'élégantes villas viennent baigner jusque dans le lac leurs terrasses toutes chargées d'orangers. On rêve de posséder un jour une de ces délicieuses retraites, et de vivre sous ces ombrages odorants, dans cette atmosphère tiède et sereine.

Le bateau, après nous avoir montré un moment ces ravissantes apparitions, nous emporte rapidement vers le sud. Nous passons devant plusieurs gros bourgs admirablement situés : Ascona, couronné de ses deux châteaux en ruines; Brissago, où finit le territoire helvétique; Canobbio, village lombard, à l'issue du val Canobbina, tout couvert de superbes forêts de chênes; Canero, avec ses deux petites îles habitées par des pêcheurs; Laveno, au fond d'une baie, et Pallanza, à l'entrée d'un golfe où vient se jeter la Tosa, dont la vallée se couronne au loin de hautes cimes couvertes de neige. Nous débarquons à l'Isola-Bella.

Les îles Borromées jouissent d'une réputation universelle, et, à mon avis, elles le méritent à tous égards : les eaux, les rivages, la végétation, l'atmosphère, les montagnes, les lointains neigeux, tout ici est d'une beauté exceptionnelle. Nous visitons le palais qui fut bâti, il y a deux siècles, par le comte Vitiliano Borromeo; l'extérieur, incomplet et entouré de mesures, est assez vulgaire; mais l'intérieur en est magnifique. Les peintures, les mosaïques, les objets d'art, les meubles s'y disputent le regard et l'admiration. Une grotte en rocaille avec des fontaines murmurantes conduit dans les jardins. On entre dans les bosquets d'orangers, de citronniers, de lauriers-roses, de camélias, plantés en pleine terre et disposés en terrasses, et nous éprouvons un plaisir nouveau et singulier, nous autres gens du Nord, à nous promener sous ces ombrages parfumés. Du haut de la plate-forme qui couronne toutes ces

terrasses, l'œil embrasse l'ensemble de l'île, le beau lac et le petit archipel dont elle est la perle, les hautes montagnes qui la défendent contre les âpres vents du nord, et ces neiges lointaines qui contrastent d'une manière si saisissante avec la neige des fleurs de l'oranger. Tout est délicieux et ravissant.



Vue des terrasses de l'Isola Bella (Iles Borromées).

Nous nous jetons dans une barque pour aller visiter l'Isola Madre, qui n'est tout entière qu'un immense jardin avec une villa, appartenant à la famille Borromée. La main de l'homme s'y montre beaucoup moins que dans l'Isola-Bella, et la disposition des jardins y approche davantage de la nature. Les rochers qui forment cette île de toutes parts sont couverts de cactus et d'aloès; de magnifiques ombrages, les plantes les

plus rares et les plus précieuses, une grande prairie avec des faisans en liberté, tout concourt à en faire la plus charmante des retraites. Nous nous arrachons avec peine à ces lieux enchanteurs. En revenant, notre barque visite l'île des Pêcheurs, toute couverte de maisonnettes et de filets, et nous faisons le tour de l'Isola-Bella : ces terrasses étagées, ces obélisques, ces statues, ces murs rectilignes nous désenchantent un peu ; mais quand on pense que ce rocher nu et stérile a été ainsi métamorphosé en superbes jardins, on admire la main intelligente qui les a bâtis.

Nous couchons à l'Isola-Bella. La nuit est calme et sereine, l'atmosphère tiède et embaumée. Appuyés à notre fenêtre, nous restons longtemps à respirer ces parfums nouveaux, à nous enivrer de ces senteurs pénétrantes. Au loin le chant des bateliers attardés retentit sur le lac et nous arrive comme une musique délicieuse. Quelle douce rêverie ! et pourquoi faut-il quitter ces rivages !...

Il le faut pourtant. Le matin nous prenons le bateau pour Arona. Cette petite ville est la patrie de saint Charles Borromée, qui naquit en 1538. Nous apercevons de loin la statue colossale que les habitants élevèrent à sa mémoire en 1697. A peine débarqués, nous nous empressons d'aller visiter cette statue célèbre, peu digne, sinon par sa masse et ses dimensions, de la réputation qu'on lui a faite. Ce colosse a été construit en lames de cuivre, à l'exception de la tête et des mains, qui ont été fondues et ciselées par un artiste habile. La tête, d'une physionomie vivante, a bien ce caractère de haute intelligence, de tendresse sublime et de dévouement, que tous ses portraits donnent à saint Charles. Le piédestal, de granit, n'a pas moins de quinze mètres de hauteur, et la statue elle-même en mesure vingt et un. On peut y monter par une échelle, et l'intérieur se compose d'une sorte de pyramide en pierre garnie de barres de fer qui permettent d'arriver jusqu'à la tête de la statue.

Cette curiosité nous inspire un médiocre intérêt, et, satisfaits de l'admirable paysage qui se déploie sous nos yeux, nous

sommes peu tentés de faire cette ascension incommode. La chapelle et le séminaire qui s'élèvent près de la statue nous offrent des objets plus dignes de notre attention : la chambre natale de saint Charles et un masque en cire moulé sur son visage après sa mort. Après avoir vénéré ces pieux souvenirs, nous reprenons le bateau pour Sesto-Calende, et bientôt le chemin de fer de Gallarate nous transporte à Milan à travers une contrée plate et monotone.

XV

Milan. — *Il Duomo*. — Architectes et artistes de la cathédrale. — Description de la cathédrale. — Le Trésor. — Le tombeau de saint Charles Borromée. — Panorama de la campagne milanaise. — L'église Saint-Ambroise. — Le *Sposalizio* de Raphaël. — La *Cène* de Léonard de Vinci. — Le Corso.

Après avoir admiré les beautés imposantes de la nature, il est doux de rentrer dans le domaine de l'homme et de contempler les œuvres de son génie. Les émotions sont moins accablantes sans aucun doute, mais elles ont un caractère plus intime et plus pénétrant. Ce n'est plus Dieu qui s'incline vers nous dans la majesté des montagnes, c'est nous qui nous élevons vers lui vers toutes nos aspirations par le divin idéal. Milan nous ménageait cette douce et charmante diversion.

Notre première visite appartenait de droit à la cathédrale, *il Duomo*. Ce magnifique édifice fut fondé en 1386 par Jean-Galéas Visconti, duc de Milan. Ce prince ambitieux n'avait point hésité à se souiller du sang de ses plus proches parents pour usurper le pouvoir; mais au milieu de l'enivrement de son triomphe il n'avait pu étouffer au fond de son cœur la voix menaçante du remords, et il entendait toujours son oncle et ses deux cousins, qu'il avait empoisonnés, l'appeler au tribunal de Dieu. Pour expier son crime et obtenir la paix de la conscience, il fit vœu d'élever deux églises en l'honneur de la sainte Vierge, et de n'y rien épargner : ces deux églises,

le Dôme de Milan et la Chartreuse de Pavie, sont, en effet, deux merveilles de l'art chrétien. Ces pieuses fondations n'apaisèrent point la colère divine, et une longue suite de désastres s'attacha à la postérité de Jean-Galéas pour expier son parricide. De sa première femme, Isabelle de France, ce prince eut une fille unique, Valentine de Milan, qui fut mariée à Louis d'Orléans. Cette alliance est l'origine des droits que les princes français prétendirent exercer sur le Milanais, lorsque la dernière héritière du nom des Visconti, en 1447, épousa un Sforza. De là les guerres désastreuses qui ensanglantèrent cette riche contrée.

La première pierre de la cathédrale de Milan fut posée le 15 mars 1386. En jetant les fondements du noble édifice, le duc donna une somme d'argent considérable, et les magnifiques carrières de marbre blanc de Candoglia, situées sur la route du Simplon, non loin du lac Majeur. On en a tiré tous les matériaux qui, depuis bientôt cinq siècles, ont servi à la construction et à la réparation de l'édifice, où tout est exclusivement en marbre. Le marbre de Candoglia a un grain très fin, et avec les années il revêt une couleur jaunâtre agréable à l'œil. On ne connaît pas au juste l'architecte primitif. Quelques écrivains prétendent que Galéas Visconti fit venir d'Allemagne l'architecte Henri de Gmünden, afin de bâtir le monument d'après les principes de l'art ogival, alors peu goûté et peu connu en Italie, quoique ce style eût déjà produit de nombreux chefs-d'œuvre en France, en Angleterre et en Allemagne. D'après les inspirations du grand maître allemand, l'église de Milan fut commencée dans des proportions qui en ont fait le temple le plus vaste de la chrétienté après Saint-Pierre de Rome, et avec une richesse d'ornementation véritablement fabuleuse.

Après Henri de Gmünden, nous voyons apparaître une longue suite d'architectes et d'ingénieurs, au nombre de cent quatre-vingts, la plupart Italiens. On distingue cependant parmi eux plusieurs artistes nés au delà des Alpes : Nicolas Bonaventure, de Paris, en 1389; Jean de Fernach, de Fri-

bourg, et Henri Gamodia ou Zamodia, d'Allemagne, en 1391; Ulric de Frisingen, d'Ulm, en 1394; Jean Mignot, de Paris; Jean de Champmousseux ou de Campanios, de Normandie; Jacob Cova, de Bruges; Antehius, de Cologne, et Pierre Loezar, de France, en 1399; Jean de Gratz et Alexandre de Marpach, en 1480. C'est à l'Allemagne qu'appartient le principal honneur du plan et de la construction du Dôme de Milan, et quand il fallut terminer la tour centrale, c'est encore à l'Allemagne qu'on s'adressa : en 1486, Jean-Galéas Sforza écrivait aux magistrats de Strasbourg de lui envoyer pour cet effet maître Hammerer, *maître maçon* de leur cathédrale, dont la réputation avait franchi les Alpes. Enfin, au commencement du siècle, en 1803, quand on songea à mettre la dernière main à cette œuvre, commencée depuis plus de quatre cents ans, on appela de Vienne Léopold Pollak et son fils Joseph.

Si Milan n'hésitait pas à chercher au loin des artistes étrangers à l'Italie, quand il les croyait supérieurs aux artistes indigènes, on comprend qu'il ait accueilli avec enthousiasme les grands maîtres dont s'honoraient les villes italiennes, pour leur confier d'une manière toute spéciale la décoration du monument. Parmi ces derniers, nous citerons seulement Philippe Brunelleschi (1430), qui bâtit le Dôme de Florence et le palais Pitti; Antonio Omodeo, auteur de l'aiguille octogone qui conduit à la grande aiguille par un escalier tournant, chef-d'œuvre de grâce et de légèreté féerique; Bramante (1491-1503), premier architecte de Saint-Pierre de Rome; Léonard de Vinci (1510), peintre plutôt qu'architecte; Jules Romain (1541), et Francesco Groce, à qui on doit l'invention de l'aiguille principale. L'intervention des Italiens ne fut pas toujours heureuse, et l'on doit regretter que saint Charles Borromée, en 1567, ait confié l'exécution de la façade à Pellegrino Pellegrini : cet artiste, épris du style de la renaissance italienne, imagina une composition dans le goût du temps, tout à fait en désaccord avec le reste de l'édifice. Ce désaccord parut si choquant, malgré la richesse des broderies et des arabesques, qu'au xv^e et au xviii^e siècle, quand toute l'E-

rope n'admirait que l'art grec, on discuta sévèrement le mérite de l'œuvre de Pellegrini. Enfin, en 1790, on décida que la façade serait refaite d'après les principes du style ogival, en conservant cependant l'ornementation des portes et des fenêtres, à cause de son élégance.

Quand on entre dans la cathédrale de Milan, on est fortement frappé de l'effet imposant de l'ensemble. L'œil ébloui n'aperçoit d'abord qu'une forêt de colonnes, que hautes arcades, voûtes élancées, vitraux coloriés, et tout un peuple de statues qui se montre au sommet des piliers, le tout noyé dans un demi-jour mystérieux. L'ampleur du vaisseau, les cinq nefs, la forme originale des chapiteaux historiés en grand, l'éclat des murailles, les sculptures sans nombre étalées de toutes parts, la richesse du sanctuaire, la largeur des fenêtres absidales, tout porte un caractère majestueux. La matière elle-même de ce magnifique ouvrage a un prix singulier et inestimable. On n'y voit que du marbre blanc : les murailles, les colonnes, les voûtes, le pavé, les statues, la toiture, tout est en marbre blanc; il n'y entre pas une seule pièce de bois, et les charpentes sont remplacées par des terrasses de marbre voûtées en pente douce. Si la matière est riche, la perfection du travail ne l'est pas moins. On a calculé que les niches, les pinacles et les chapiteaux réclament une population de près de sept mille statues, dont trois mille sont déjà en place, sans compter les bas-reliefs. L'image de la Vierge domine la plus haute aiguille de la coupole, entourée d'une multitude d'anges, de saints, de prophètes, posés sur tous les pinacles de l'édifice comme pour lui former une cour. Ces statues sont l'œuvre des plus habiles sculpteurs de l'Italie.

Quand on a pu se démêler au milieu de cet ensemble prodigieux, on étudie avec ravissement les détails. Le plan de l'église est en forme de croix latine à cinq nefs; le vaisseau a cent cinquante mètres de long, cinquante-huit de large, et une hauteur sous voûte de quarante-sept mètres; la pyramide qui domine le dôme est de cent dix mètres. On compte cinquante-deux piliers de forme octogone, cantonnés de huit

colonnettes, auxquelles correspondent autant d'autres piliers engagés dans les parois latérales et destinés à soutenir les nervures des voûtes. Les chapiteaux de tous ces piliers sont remarquables par la variété des dessins et par la richesse des ornements; chacun d'eux est orné de huit statues, disposition originale et unique, que l'on peut blâmer au nom de l'art sévère, parce qu'elle interrompt les lignes architecturales, mais dont l'effet est très imposant. Il faut moins louer les peintures des voûtes, représentant des nervures multipliées à l'infini, parce que cette décoration en amaigrit l'effet. Quant au carrelage, il est en marbre de différentes couleurs à compartiments et incrustations; à l'entrée de la nef, sur les dalles, on voit un méridien tracé en 1786 par les astronomes de l'observatoire de Brera.

Quelques détails particulièrement méritent l'attention des curieux. En entrant par le portail du milieu, on admire aux côtés deux magnifiques colonnes d'une seule pièce de dix mètres de hauteur, en granit rouge, tirées des carrières de Baveno, près du lac Majeur. Tous les autels sont en marbres de diverses couleurs, dessinés par le célèbre Pellegrini, d'après les ordres de saint Charles. Les tombeaux sont nombreux et remarquables. On peut surtout citer le monument élevé par Pie VI à la mémoire de ses frères Jean-Jacques et Gabriel de Médicis, et exécuté par le chevalier Aretino, d'après les dessins de Michel-Ange; les marbres les plus précieux, les statues, les bas-reliefs, les bronzes s'y disputent le regard du visiteur. Parmi les statues, une entre autres attirait l'attention de Max, c'est celle de saint Barthélemy écorché, due au ciseau de Marc d'Agrate. Max ne tarissait pas sur la perfection anatomique de ce morceau, et il nous nommait avec enthousiasme tous les muscles et toutes les veines qui y sont reproduits avec une exactitude scrupuleuse et une connaissance profonde de l'anatomie. Pour nous, moins réalistes, nous avions horreur d'une perfection qui ne tend qu'à révolter les sens au lieu d'élever l'âme, et nous détournions les yeux de ce chef-d'œuvre repoussant. L'auteur était pourtant bien

fier de son œuvre, puisqu'il a gravé sur le socle l'inscription suivante, où il ne craint pas de se comparer à Praxitèle :

NON ME PRAXITELES, SED MARCUS FINXIT AGRATES

Deux chaires en forme de tribune embrassent les piliers qui soutiennent le dôme de l'église; elles sont entièrement recouvertes de lames de cuivre dorées ou argentées et enrichies de bas-reliefs d'un travail exquis; quatre grandes cariatides les supportent, représentant d'un côté les quatre Docteurs de l'Église, et de l'autre les quatre Évangélistes. Enfin je ne dois pas omettre le baptistère : c'est un précieux sarcophage de porphyre qui servait autrefois de tombeau à un saint, et qu'entourent aujourd'hui quatre colonnes en marbre à chapiteaux de bronze ciselé.

De l'église, nous passons dans la sacristie méridionale pour visiter le trésor, d'une richesse fabuleuse. Nous y remarquons surtout deux statues en argent, enrichies de pierreries, représentant saint Ambroise et saint Charles, les deux plus grands évêques de Milan; des bustes du même métal, des reliquaires, des calices et des croix en or massif; une paix d'un prix immense, admirablement ciselée par Benvenuto Cellini; un calice en ivoire d'une forme élégante et d'un travail délicat, du *xiv^e* siècle; deux diptyques du Bas-Empire, un évangélaire manuscrit du *ix^e* siècle, avec une couverture en métal ornée d'émaux, et une foule d'autres objets non moins précieux.

Mais le plus précieux trésor de la cathédrale de Milan est le corps de saint Charles Borromée. Né d'une famille illustre, Charles Borromée méprisa de bonne heure les honneurs mondains auxquels il aurait pu prétendre, et il entra dans l'Église. Les honneurs qu'il fuyait vinrent l'y chercher. Son oncle maternel, le pape Pie IV, l'appela près de lui et le fit cardinal et archevêque de Milan à l'âge de vingt-deux ans. Le jeune cardinal donna aussitôt l'exemple de la plus grande régularité et des vertus les plus éminentes. Le peuple de Milan n'a point oublié son admirable dévouement pendant la peste :

le pieux archevêque, ne craignant point d'exposer sa propre vie, assista les pestiférés par lui-même, vendit ses meubles pour soulager les malades, et, dans une procession, la corde au cou et le crucifix à la main, il s'offrit à Dieu comme une victime expiatoire pour son peuple. Le saint prélat mourut en 1584, à l'âge de quarante-sept ans. Paul V le canonisa en 1610.

Le corps saint repose dans une chapelle souterraine à l'entrée du chœur; une ouverture pratiquée dans les dalles et entourée d'une balustrade en bronze permet aux fidèles de le vénérer sans descendre dans la crypte. Cette chapelle est ornée de bas-reliefs en argent ciselé, d'un travail remarquable, soutenus par huit cariatides en argent. Le tombeau est également en argent enrichi de pierres précieuses. Nous obtenons la faveur de le voir ouvrir devant nous, et nous contemplons, à travers les riches panneaux transparents d'un cercueil en cristal de roche, le corps de saint Charles, vêtu de ses ornements pontificaux, et dont la tête, coiffée de la mitre précieuse, s'appuie sur un coussin d'or. Au milieu même des horreurs de la tombe, le visage du pontife, tout momifié qu'il est, a conservé une majesté sereine, une expression de bonté douce et pénétrante, un sentiment de piété angélique. La dernière pensée de sa vie s'y lit encore, et la mort, en immobilisant ses traits, a fixé pour toujours cet élan de foi et d'amour par lequel saint Charles Borromée s'éleva vers le ciel. Nous nous agenouillons pieusement devant ces restes sacrés, troublés par l'indiscrète familiarité de deux touristes protestants, qui n'y voient, hélas! qu'un simple objet de curiosité.

En quittant la crypte, nous montons sur les terrasses du *Duomo*, où nous attendait une déception révoltante. L'escalier est devenu un réceptacle impur d'immondices : en vain la police a multiplié, dans les formules les plus claires, ses avertissements au public, pour l'inviter à la décence et au respect du monument, rien n'y fait. La junte municipale a dû intervenir elle-même, et, dans une proclamation où elle se plaint avec amertume de *l'illecito compisciamento* (le mot est lâché), elle fait appel à tous les sentiments des Milanais. « Italiens,

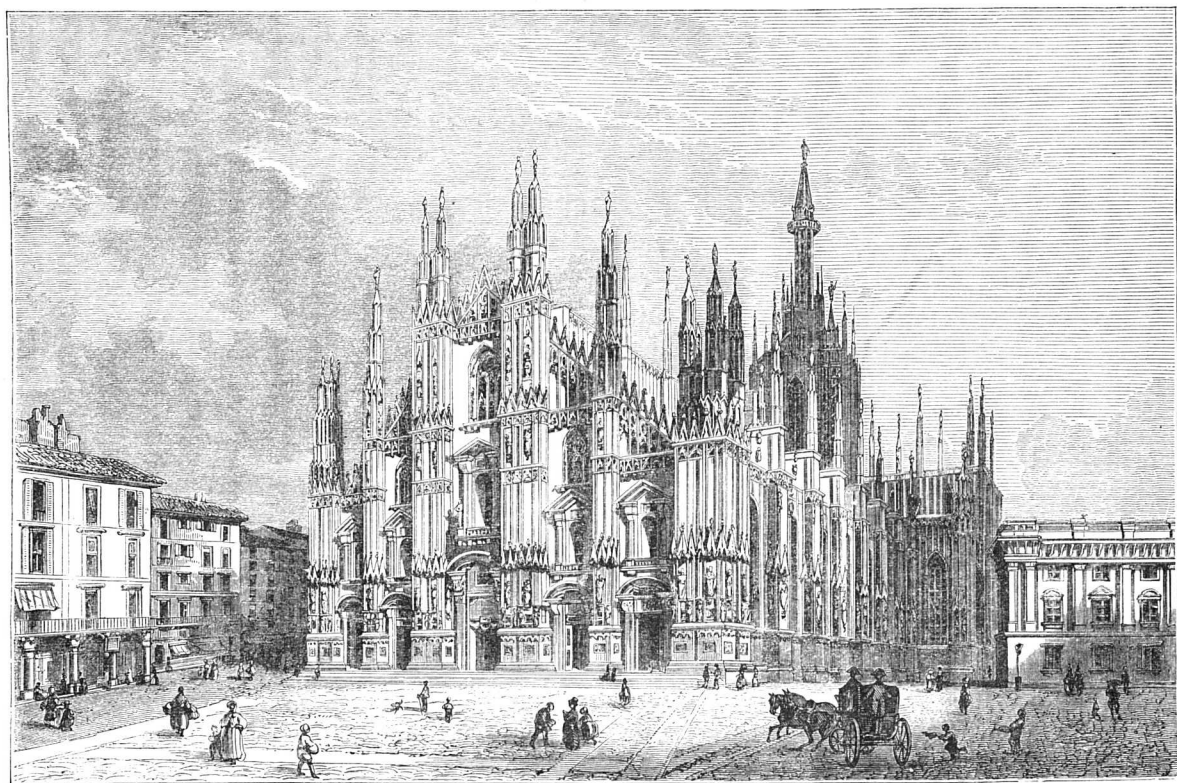
leur dit-elle à peu près, maintenant que vous êtes libres, prenez un peu moins de libertés! » Vaine éloquence : l'escalier est toujours immonde, et il faut surmonter plus d'un dégoût avant de parvenir sur les terrasses de la cathédrale.

On est bien dédommagé par l'admirable spectacle qui se déploie sous les yeux. On se trouve soudain au milieu d'une forêt d'aiguilles, de dais, de pinacles en marbre, tous surmontés de statues, qui forment comme une cour aérienne à la Vierge colossale de l'aiguille principale. Ce spectacle est vraiment magique. Chacune des cent trente-six aiguilles secondaires est peuplée de vingt-cinq statues, et dans les lieux où l'œil de l'homme peut à peine atteindre se déroulent des bas-reliefs magnifiques. La flèche centrale élevée au-dessus du dôme attire particulièrement les yeux par son élancement hardi, ses sculptures innombrables, les cent statues qui l'entourent, et l'image de la Vierge en cuivre doré, haute de treize pieds : elle est l'œuvre de Pietro Pastagalli, le dernier architecte du *Duomo*, mort en 1853. Quand l'œil a pu se détacher de toutes ces merveilles accumulées, il erre avec ravissement sur la campagne lombarde : à l'orient, les plaines fertiles du Lodésan et du Crémasque s'étendent à perte de vue, en se fondant dans l'azur du beau ciel d'Italie; au midi, la longue chaîne des Apennins disparaît dans l'horizon lointain; au couchant et au nord, on aperçoit les hautes cimes du mont Cenis, du mont Rose, du Simplon, du Saint-Gothard, portant sur leurs têtes chenues un manteau de neiges éternelles. Dans ce vaste rayon s'élèvent une multitude de villes, de bourgs, de hameaux; mille canaux s'entrecoupent dans la plaine, portant partout la fertilité. A nos pieds, la grande et bruyante ville de Milan, arrosée par deux belles rivières, l'Adda et le Tessin, s'assied majestueusement au milieu d'une campagne fertile, et à la hauteur où nous sommes, son murmure arrive à peine jusqu'à nous.

Malgré l'enchantement de ce spectacle, il faut pourtant descendre. Depuis plusieurs heures, nous visitons la cathédrale, et nous n'en étions point encore rassasiés : tant cette église

surpasse en grandeur, en magnificence, en chefs-d'œuvre de l'art, tout ce que nous avons vu jusque-là ! Le style n'en est pas très pur, il est vrai, et il y a beaucoup trop de fantaisie, de profusion et de richesse ; mais au premier aspect l'effet en est saisissant ; et, pour la juger et la critiquer, il est nécessaire de l'avoir vue plusieurs fois et d'avoir secoué ce charme étrange qu'elle exerce sur vous tout d'abord. Avant de la quitter, nous voulûmes étudier en détail la façade grecque que Pellegrini y a appliquée, et les innombrables bas-reliefs qui la décorent. Le ciseau des meilleurs artistes de l'Italie s'est exercé sur cette façade ; mais la multiplicité des détails nuit aux lignes d'architecture, et l'on a besoin pour se réconcilier avec l'édifice de s'éloigner un peu sur la place, et de jeter un dernier coup d'œil sur la toiture du Dôme, toute hérissée de ses aiguilles de marbre et d'un peuple de statues.

Après avoir visité la cathédrale, il ne nous restait plus à voir à Milan que des monuments d'une valeur secondaire. Je veux pourtant en excepter l'église Saint-Ambroise, que l'artiste et le curieux ne sauraient passer sous silence. Cette église, rebâtie par saint Ambroise à la fin du iv^e siècle, reconstruite en partie par l'archevêque Anspert à la fin du ix^e, et restaurée à la fin du xiii^e, renferme sous l'autel principal les restes de l'illustre docteur, à côté des reliques des saints martyrs Gervais et Protas. Elle est précédée d'un *atrium* carré, où se voient une foule de monuments de la primitive église de Milan, monuments du iv^e et du v^e siècle pour la plupart, ayant un cachet antique très prononcé, et d'une bonne exécution pour leur date. C'est sous ce vestibule que se passa une des scènes les plus fameuses des annales ecclésiastiques. L'empereur Théodose, dans un premier mouvement de colère, avait condamné à mort les habitants de Thessalonique, qui l'avaient insulté, et sept mille malheureux avaient été égorgés. A cette nouvelle, saint Ambroise écrit à l'empereur une lettre admirable, où la fermeté s'allie à une tendresse émue pour les victimes. Le dimanche suivant, l'évêque est informé que le prince veut entrer à l'église, et assister à l'office divin. Il se



G. CHARLEY.
Cathédrale de Milan.

présente à lui sous le portique, et, faisant fermer les portes de l'église, il lui reproche son crime avec une hardiesse tout apostolique.

« Osez-vous, lui dit-il, étendre votre main encore toute fumante de sang innocent pour recevoir le corps de Jésus-Christ? »

L'empereur s'humilia et fit pénitence, laissant à la postérité un des traits les plus étonnants de l'histoire. C'est sous le vestibule, à cette même place où nous sommes, que fut donnée cette grande leçon. Ces portes de bronze ciselé sont probablement celles qui furent fermées à l'approche de Théodose. Dans l'intérieur de l'église Saint-Ambroise, nous remarquons, sous la chaire, le tombeau d'un personnage romain du ^{ve} siècle, très remarquable à tous égards; la chaire elle-même, restaurée au ^{xiii} siècle, et composée de fragments antiques, mérite d'être étudiée avec soin; elle est sans doute celle où furent prononcées tant d'homélies éloquentes, et d'où descendirent les paroles inspirées qui touchèrent Augustin.

Après les monuments de l'architecture et de la sculpture, ce qu'il faut chercher à Milan, ce sont les chefs-d'œuvre de la peinture. Les églises renferment une foule de fresques du plus grand mérite, et les palais des particuliers possèdent de riches galeries. Les simples touristes doivent se borner à voir deux œuvres excellentes par-dessus toutes les autres et éternellement reproduites par la gravure : je veux dire le *Mariage de la Vierge*, de Raphaël, et la *Cène*, de Léonard de Vinci.

Le premier de ces tableaux est la perle du musée Brera. Nous errons longtemps dans ces longues galeries, indifférents à un grand nombre d'œuvres estimables, et n'en cherchant qu'une seule. Nous la trouvons enfin, et nous demeurons plongés dans une muette contemplation devant ce chef-d'œuvre ravissant. La Vierge (une de ces charmantes figures comme Raphaël seul savait les peindre) s'avance modestement, les yeux baissés, et tend la main pour recevoir l'anneau nuptial. Son visage respire une incomparable pureté, et à ce mouvement indécis de la main qui semble se retirer tout en se

donnant, on comprend que la Vierge, en prenant le nom d'épouse, ne fait point le sacrifice de sa virginité. Saint Joseph est grave, préoccupé; on sent qu'il est dépositaire d'un grand secret; le lis qu'il tient à la main indique qu'il s'est associé au vœu de sa chaste compagne; sa physionomie est celle, non pas d'un époux qui court aux joies de l'hymen, mais d'un protecteur chargé d'un dépôt sacré. Par la gravité de leur maintien et la candeur de leur visage, les témoins sont dignes des époux qu'ils assistent. Une des jeunes filles, à qui la Vierge a sans doute confié le secret de son cœur, la contemple avec une émotion contenue. Au milieu de la scène, le grand prêtre joint les mains de Marie et de Joseph, sans rien comprendre au mystère dont il est le ministre. Aveugle comme l'ancienne loi qu'il représente, il croit n'accomplir qu'une cérémonie ordinaire, et il ne se doute pas qu'il bénit l'union de cette femme des Écritures de laquelle doit naître le Messie promis à Israël, le promulgateur d'une loi nouvelle, le destructeur de la loi dont il est le pontife. Au fond du tableau, le temple de Jérusalem élève dans les airs son dôme immense, ses colonnades, ses portiques, et les lévites circulent de toutes parts pour aller offrir les sacrifices sanglants. Contraste admirable! le moment n'est pas loin où le Christ, le fils de la Vierge, va élever au Seigneur un temple auguste dans le cœur de chaque homme, et prédire la ruine de ce temple superbe. Ainsi la loi ancienne et la loi nouvelle sont en présence : la première triomphante et honorée, la seconde encore inconnue, et représentée seulement par la mère et le père adoptif du grand Législateur.

Quand on a bien saisi la composition générale du tableau, il reste encore mille détails gracieux à y observer, et la contemplation de cette œuvre révèle à chaque instant quelque intention nouvelle. Que dire maintenant de la correction du dessin, du charme du coloris, du naturel et de l'expression des attitudes, de la noblesse des figures, de la suavité et de la poésie répandues sur toute la composition? Quand on a passé trois à quatre heures devant ce chef-d'œuvre, et qu'on

s'est assez vivement pénétré de cette image pour en garder un souvenir vivant et ineffaçable, il faut se retirer et n'en point parler, de peur de rester trop au-dessous de l'émotion et de l'idée qu'on emporte.

Après le *Sposalizio* de Raphaël, il faut voir la *Cène* de Léonard de Vinci. Cette admirable fresque, malheureusement bien dégradée (ou restaurée, ce qui est la même chose), est peinte dans le réfectoire du couvent des dominicains de Milan, aujourd'hui transformé en caserne. Le peintre a choisi le moment où Notre-Seigneur vient de dire à ses disciples : *En vérité, je vous le déclare, un de vous me trahira*. Qu'on juge de l'effet que dut produire sur les douze convives cette sinistre parole, jetée tout à coup au milieu des joies innocentes du festin ! L'horreur, l'indignation, la stupeur, se peignent sur le visage des apôtres, et ces douze têtes ont une expression admirable d'énergie et de mouvement. Pierre fait signe à Jean de demander au Seigneur le nom du traître ; on devine en lui l'homme ardent qui dans quelques heures va tirer l'épée pour défendre son maître. Trois des disciples, frappés d'une profonde stupeur, hésitent à croire à la fatale parole qui vient d'être prononcée, et se demandent s'ils ont bien entendu ; trois autres s'entretiennent avec animation du secret terrible que Jésus a dévoilé, et montrent dans leurs gestes, dans leur attitude, dans le jeu de leurs physionomies, les sentiments d'indignation qui les transportent ; trois autres apôtres se penchent avec amour et douleur vers le Maître, et lui disent avec émotion : « Seigneur, est-ce moi ? » Au milieu de tous ces visages fidèles, la figure de Judas tranche par son caractère sinistre ; on y lit toutes les mauvaises passions : l'avarice, la bassesse, l'hypocrisie, l'audace, la lâcheté, la trahison. Placé près de Pierre, il l'entend avec terreur demander le nom du traître. Dans un premier mouvement d'épouvante, se croyant dévoilé, il a renversé un vase placé près de lui ; mais bientôt, se rassurant peu à peu, il pousse l'audace et l'imprudence jusqu'à demander lui-même au Maître : « Seigneur, est-ce moi ? » Sa bouche est contractée, et sa main serre con-

vulsivement une bourse pleine d'or, prix de son crime et de sa trahison. Au milieu de la table, Jésus, douloureusement attristé, mais calme et presque serein, accepte son sacrifice, et dit avec une résignation surhumaine : « Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon les Écritures; mais malheur à l'homme par qui il sera trahi! » Et, pour mieux exprimer cette pensée, le peintre a montré dans le lointain le sommet du Calvaire, où le grand sacrifice doit être consommé.

Il me serait bien difficile de rendre ici l'impression saisissante que produit cette admirable peinture. Les expressions sont tellement vivantes, le drame si bien traduit, qu'après avoir longtemps contemplé cette fresque, il me semblait que je faisais moi-même partie des convives. Dans cette illusion, je ne songeais point à m'indigner contre le perfide Judas, je ne songeais qu'à moi, et, la conscience troublée, je disais tout bas au Seigneur : « Seigneur, est-ce de moi que vous voulez parler? » Et il me semblait que cette bouche me répondait : « Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. » Devant cette sentence, mon émotion était au comble. Mes compagnons partageaient sans doute les mêmes impressions; car, quand je me retournai vers eux, je les surpris émus et troublés. O puissance du génie!

Après avoir étudié à loisir ces deux immortels chefs-d'œuvre, il nous répugnait de descendre de ces hauteurs, et d'aller visiter les innombrables peintures qui couvrent les murs des églises de Milan. Nous fîmes cependant exception pour une belle madone de Léonard de Vinci, placée dans une église non loin de la *Cène*. Quelle déception! ce n'était qu'une ignoble peinture, le portrait d'une femme ordinaire, et non celui de la Vierge; la vulgarité, et non l'idéal. Le sacristain, qui nous épiait curieusement, vint à nous; il nous expliqua que ce n'était pas là la toile du maître, et que, moyennant finance, il allait nous la découvrir. Sur notre réponse affirmative, il lâcha une corde tendue le long du mur; le mauvais tableau glisse derrière le cadre et disparaît, nous laissant voir le

chef-d'œuvre qu'il cachait. Cette manœuvre ridicule nous déplut fort, et le tableau se ressentit un peu de notre humeur; car, malgré la faconde enthousiaste du cicerone, il nous parut médiocre. Toujours est-il que notre admiration déçue ne se traduisit qu'en gros sous.

Après avoir parlé du Dôme, de l'église Saint-Ambroise, du *Sposalizio* et de la *Cène*, que vous dirai-je encore, ami lecteur? C'est là tout Milan, le vrai Milan, ou peu s'en faut. Cependant, pour l'acquit de notre conscience, nous allons faire un tour sur le *Corso*, toujours vivant et animé, surtout le soir; nous admirons la charmante coiffure des Milanaises, formée d'un simple voile de dentelle drapé de mille façons charmantes; nous prêtons l'oreille à ces groupes de chanteurs ambulants, qui chantent les airs populaires de l'Italie avec une voix si suave et un sentiment si parfait pour leur condition; et tout en flânant nous regardons les hommes du peuple dévorer à belles dents d'énormes tranches de melons à chair rouge. Notre promenade nous conduit au jardin public, admirablement planté et égayé par de belles eaux; la bibliothèque Ambrosienne, si riche en manuscrits précieux, nous prend quelques heures, et nous allons jeter un coup d'œil sur l'arc du Simplon, commencé par Napoléon, à l'extrémité de la route de France, et achevé en 1838 par le gouvernement autrichien. La galerie Victor-Emmanuel mérite aussi une visite; car, par son ampleur et son élévation, par ses dispositions architecturales, ses nombreuses statues de marbre et le luxe de sa décoration, elle dépasse de beaucoup les plus beaux passages de Paris. Enfin, avant de quitter Milan, nous voulons saluer une dernière fois le *Duomo*, et contempler, éclairées par le soleil couchant, sa façade et ses innombrables aiguilles, pour emporter de cette féerie un impérissable souvenir.

XVI

Route du Simplon. — L'hospice. — Le Valais. — Ostracisme de la *mazza*. — De Brieg à Louèche. — Sion. — Les bains de Louèche. — Les échelles d'Albinen. — Chasseurs de chamois.

Ravis de toutes les merveilles et de tous les chefs-d'œuvre que nous avions contemplés à Milan, nous hésitions à quitter cette terre italienne si riche en objets d'art et en monuments, et nous nous demandions si nous n'irions pas à Florence et à Venise. La raison l'emporta sur cette tentation séduisante, et, fidèles à notre programme primitif, nous reprîmes le chemin de la Suisse pour y contempler, non plus les œuvres sublimes de l'homme, mais les œuvres encore plus sublimes de la nature. Le chemin de fer de Novare nous ramena à Arona, sur le lac Majeur. Notre projet était d'escalader le Simplon à pied, et d'étudier à loisir tous les accidents de cette belle route, ce que nous n'avions pu faire pour le Saint-Gothard. Le ciel, qui nous favorisait depuis trois jours de ses plus splendides sourires, en disposa autrement, et nous envoya une pluie torrentielle. Il fallut se résigner à prendre la diligence pour le Valais, et à ne voir le paysage que dans le cadre d'une étroite portière.

Tout le monde sait que la route du Simplon a été ouverte par les ordres de Napoléon, et que c'est un des plus admirables travaux d'art qui aient été exécutés en ce genre. Au

commencement du siècle, ce n'était qu'un simple chemin de mulets, impraticable à l'artillerie. Après la bataille de Marengo, Napoléon, voulant effrayer l'Autriche et lui montrer l'armée française toujours prête à déboucher en Italie, ordonna de construire une route de voitures par le col du Simplon, qui est la ligne la plus courte de Paris à Milan. Les travaux furent commencés en 1801, et terminés dans l'espace de six ans. On y avait employé cinq mille ouvriers, brûlé deux cent cinquante mille kilogrammes de poudre pour percer les galeries, et dépensé plus de dix-huit millions sur une longueur de cinquante-deux kilomètres. La voie a partout huit mètres de largeur, et une pente de trois centimètres et demi par mètre, ce qui permet aux voitures de la descendre sans enrayer.

Ce travail prodigieux, qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs français, est peut-être destiné à s'effacer bientôt devant le tunnel que la compagnie du chemin de fer du Valais projette de percer sous la montagne. Quoi qu'il en soit, il n'en restera pas moins comme un des plus beaux triomphes de l'art sur la nature, et sur ce champ de bataille de cinquante-deux kilomètres, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des obstacles gigantesques accumulés par la montagne, ou de l'audace et de l'habileté qui les ont surmontés. Imperturbable dans sa marche, la voie poursuit son cours majestueux à travers toutes les difficultés, attaque de front les rochers de granit, franchit les précipices, perce les monts, escalade les nuages, et vous mène en poste sur le chemin des avalanches, au-dessus de la région des orages.

Au sortir d'Arona, la route suit la rive droite du lac Majeur sur une terrasse presque continue de maçonnerie, et offre les perspectives les plus ravissantes sur le lac et sur les montagnes qui l'encadrent. Nous passons à Baveno, en face des îles Borromées, et nous jetons un dernier regard sur les riantes terrasses d'Isola Bella, dont le parfum nous arrive avec la *tramontana*. Bientôt le chemin quitte la plaine pour s'engager, toujours en montant, sur les flancs du val Tosa, et le paysage devient plus sévère. Nous traversons successi-

vement Ornavasco, où la famille Visconti possède un vieux manoir, près des belles carrières de marbre qui ont fourni les matériaux de la cathédrale de Milan ; Vogogna, où la Tosa, malgré sa rapidité torrentielle, commence à devenir navigable ; Domo d'Ossola, petite ville à la physionomie méridionale, après laquelle on quitte le val Tosa pour entrer dans le val Vedro.

Ici les montagnes se rapprochent et ne laissent entre elles qu'une gorge étroite et désolée. Presque partout la route est bordée d'épouvantables précipices. Souvent, au fond d'un abîme où le regard ne plonge qu'avec effroi, on aperçoit un misérable hameau ; et jusqu'à des hauteurs que l'on frissonne d'envisager, par delà les derniers mélèzes, apparaissent de loin en loin des chalets et quelques chapelles. Dans certains points le passage est tellement resserré, qu'il a fallu entailler dans le rocher de profondes galeries. Celle de Gondo, éclairée latéralement par deux ouvertures qui donnent sur le gouffre et sur la cascade de Frosinone, est la plus belle de toutes : elle n'a pas moins de deux cent vingt-cinq mètres de longueur ; pour la creuser, il fallut y employer cent ouvriers nuit et jour pendant dix-huit mois, et les mineurs qui percèrent les ouvertures latérales durent commencer leur travail suspendus par des cordes sur un épouvantable abîme. A mesure que l'on monte, la végétation devient de plus en plus chétive et rabougrie. On arrive enfin au village du Simplon, situé dans un vallon où aboutissent six glaciers, à plus de quinze cents mètres au-dessus de la mer. Les maisons sont toutes bâties et couvertes en schiste micacé, et le lichen qui y végète leur donne une couleur jaunâtre. A quelques pas de là s'élève l'ancien hospice établi par la famille Stockalper, dans un val sans arbres entouré de cimes pelées, et, plus haut encore, le nouvel hospice.

Ce dernier établissement fut fondé par Napoléon I^{er}, avec onze refuges pour recueillir les voyageurs sur la route ; mais les événements politiques ne permirent pas de l'achever. Il fut terminé aux frais de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, qui

l'acheta en 1825 pour quinze mille francs. Il est habité par huit frères de l'ordre de Saint-Augustin, membres de la communauté du Grand-Saint-Bernard, et il y reçoit chaque année de douze à quinze mille voyageurs. De gros chiens vont pendant le mauvais temps à la recherche des voyageurs surpris par la tempête.

Le point culminant du passage est à deux mille deux cents mètres au-dessus de la mer, et il est indiqué aux touristes par une croix. Il est par conséquent supérieur au mont Cenis (deux mille cent mètres d'altitude), au Bernardino (deux mille soixante mètres) et au Splugen (dix-neuf cent vingt mètres); mais il est inférieur au Saint-Gothard et au Grand-Saint-Bernard (deux mille six cents mètres), l'habitation permanente la plus élevée de l'Europe. On n'y rencontre plus aucun autre vestige de végétation que celui des mousses et des lichens; le mélèze, dont les proportions colossales se trouvent réduites graduellement à celle d'un faible arbrisseau, a disparu complètement; et la rose des Alpes, fuyant devant le souffle glacé des vents, ne végète plus que dans quelques crevasses de rochers. Au-dessus de la crête de la montagne on ne voit que des éboulements de roches; mais plus loin le regard se promène sur de hautes sommités couvertes de neiges, et découvre une partie de la chaîne des Alpes bernoises, depuis le glacier d'Alestch jusqu'aux cimes jumelles de la Gemmi, couronnées par les pics de la Jungfrau.

Nous trouvons au col du Simplon le même phénomène qu'à celui du Saint-Gothard : la pluie venant du midi est interceptée par les hauts sommets de la chaîne des Alpes, et nous entrons dans une atmosphère plus sereine. Sur la pente rapide qui mène à Brieg, nous rencontrons plusieurs maisons de refuge et plusieurs galeries. Nous remarquons surtout la galerie de Kaltenwasser, construite en maçonnerie, par-dessus laquelle passent le torrent et les avalanches; une eau froide suinte à travers les parois de la voûte, et souvent y pend en aiguilles de glace. Pendant l'hiver, ce passage offre un aspect extrêmement curieux : le torrent, enchaîné par les

grands froids, se déroule du sommet de la montagne comme une écharpe éblouissante, et ne laisse glisser dans la vallée qu'un mince filet d'eau qui trahit à peine sa présence par son murmure, tandis qu'aujourd'hui la cascade s'annonce au loin par le grondement de sa chute. Après une descente furieuse, nous arrivons à Bérisal, et enfin à Brieg, dans la vallée du Rhône.

Le Valais, comme son nom l'indique (*Vallis*), n'est qu'une profonde vallée, où viennent déboucher une multitude innombrable de vallons qui descendent des deux chaînes de montagnes dont elle est fermée au nord et au midi. Outre la vallée centrale du Rhône, qui s'incline vers le lac de Genève avec une pente totale de quatorze cents mètres, elle comprend cinquante petites vallées latérales, dont les habitants sont particulièrement adonnés à l'agriculture et à l'éducation du bétail. Depuis les hauts sommets qui la couronnent jusqu'aux points les plus bas, on parcourt en une journée près de dix degrés de latitude, et on peut récolter en quelques heures les pâles fleurs de la Laponie et les fruits parfumés de l'Espagne. Malheureusement les marécages dont cette vallée est remplie la rendent insalubre, et il n'y a point de canton en Suisse qui soit plus exposé que celui-ci au goitre et au crétinisme. Les malheureuses créatures qui sont ainsi frappées sont regardées par leurs parents comme des êtres sacrés, qui portent sur eux tout le poids des châtiments mérités par une famille; aussi les entoure-t-on des soins les plus touchants et d'une sorte de culte, comme des victimes expiatoires. Depuis quelques années, des précautions hygiéniques mieux entendues et des travaux d'assainissement exécutés dans le Valais ont beaucoup diminué le nombre de ces infortunés.

Le Valais, étant une des grandes routes de l'Italie et la plus ancienne, a été exposé, plus qu'aucun autre canton de la Suisse, aux invasions et aux guerres. Les Romains, qui y débouchaient par le Grand-Saint-Bernard, appelé par eux mont de Jupiter (*mons Jovis*), l'occupèrent d'abord. Les barbares le ravagèrent ensuite à plusieurs reprises, en se diri-

geant vers Rome; les Bourguignons et les Francs s'y établirent plus tard. Après l'extinction de la dynastie carlovingienne, cette contrée appartint successivement au second royaume de Bourgogne, puis à l'empire d'Allemagne, et enfin aux ducs de Zæhringen jusqu'au commencement du XIII^e siècle. Nous la voyons ensuite disputée par l'évêque de Sion, par la noblesse locale et par les comtes de Savoie; mais, dans les premières années du XV^e siècle, le peuple se souleva, conquit son indépendance, et le haut Valais, depuis la Furka jusqu'à Sion, forma une république étroitement unie à la confédération helvétique; quant au bas Valais, il demeura soumis jusqu'à la fin du siècle dernier au duc de Savoie et à l'évêque de Genève. Pendant la révolution française, la vallée du Rhône subit des vicissitudes bien diverses, et fut même réunie un moment à l'empire sous le nom de département du Simplon; mais en 1815 elle fut incorporée à la confédération helvétique, dont elle forme le vingtième canton.

Il existait autrefois dans la république valaisane une singulière forme d'ostracisme, appelée la *mazza*. Lorsqu'un seigneur ou quelque bourgeois important excitait les alarmes du peuple, on prenait une massue (*mazza*) grossièrement façonnée en forme de tête humaine pour représenter le personnage odieux qu'il s'agissait de punir. Celui qui levait le premier cet étendard menaçant y enfonçait un clou en signe de condamnation, et faisait circuler secrètement ce singulier scrutin, en invoquant le suffrage populaire sur le nom suspect que chacun se répétait tout bas; à son exemple, chacun des ennemis de l'homme dangereux enfonçait furtivement un clou dans la massue. Puis, quand le nombre des clous s'était accru au point d'assurer la pluralité des suffrages, et par conséquent l'impunité, la hideuse *mazza*, symbole des ressentiments populaires, était levée au milieu d'un concours imposant et de clameurs formidables, et portée en triomphe à la porte de celui qu'elle menaçait. Alors un dialogue ironique s'établissait entre la foule et un orateur improvisé, qui se faisait l'avocat de la massue.

« O *mazza*, pourquoi es-tu triste ? O *mazza*, qui te menace ? Est-ce Sillenen ? Est-ce Asperling, ou Hermgarten ? »

La *mazza* restait immobile.

« Parle-nous, ô *mazza*. Faut-il te défendre contre Châtillon, contre Supersax ? Est-ce Raron qui te chagrine ? »

La *mazza* s'inclinait en signe d'assentiment. Alors l'orateur de la massue exposait avec une éloquence sauvage les griefs du peuple, ses craintes, ses soupçons, traduisait ses colères par des gestes violents, et, après avoir animé la multitude, concluait à la mort ou au bannissement du coupable. Des clameurs terribles confirmaient la sentence. A ce signe redouté de la disgrâce publique, les amis les plus dévoués gardaient le silence, les parents eux-mêmes se dissimulaient dans la foule, et le coupable, condamné sans examen, prenait le chemin de l'exil, pendant qu'on démolissait son château et que l'on confisquait ses biens ; et il n'emportait avec lui qu'une seule consolation, c'était qu'une autre *mazza* lui renvoyât bientôt son ennemi, humilié et dépouillé comme lui. C'est de cette façon sommaire que les Valaisans se défirent successivement des puissants ennemis intérieurs qui menaçaient leur indépendance, et quand, après plus d'un siècle de vengeances populaires, ils consentirent enfin, à la prière des cantons helvétiques, à enterrer pour jamais la formidable massue, il semblait, dit un historien, qu'ils assistaient à l'enterrement de leur liberté même.

Cette histoire nous revenait à l'esprit au moment où nous visitions à Brieg le château du baron Stockalper. La famille Stockalper est du petit nombre des familles seigneuriales qui ont échappé à l'implacable *mazza* ; elle a rempli pendant longtemps les fonctions de grand bailli, première dignité de la république valaisane, et elle mérite sa popularité par les bienfaits dont elle a comblé le pays en établissant deux petits hospices dans le passage dangereux du Simplon. Son château de Brieg est remarquable par ses quatre tours quadrangulaires couronnées d'énormes boulets de fer-blanc, genre d'ornement assez commun dans cette ville, et qui, joint à des

toitures éclatantes en schiste micacé, lui donne un aspect oriental.

De Brieg nous descendons la vallée du Rhône en compagnie d'un bon chanoine de la cathédrale de Sion, et nous usons sans scrupule de sa connaissance des lieux et de sa complaisance à répondre à toutes nos questions. Il nous signale en passant l'église de Gliss, où repose ce fameux Supersax, qui agita le Valais au commencement du ^{xv}^e siècle, et qui fut exilé à Vevey par la *mazza*; Viège, à l'entrée d'une profonde vallée latérale qui court jusqu'aux glaciers du mont Rose; Châtillon et Raron, dont les châteaux furent pris et démolis dans des émeutes populaires; Tourtemagne, au débouché d'un autre vallon, qui monte jusqu'aux glaciers du mont Cervin. Nous arrivons à Louèche.

Le bon chanoine voulait nous entraîner jusqu'à Sion; mais le temps ne nous le permettait pas, et nous nous contentâmes de jeter de loin un regard rapide sur la capitale du Valais. Cette ville est assise dans une des situations les plus pittoresques du monde, au pied de deux éminences isolées l'une de l'autre par une profonde échancrure d'un aspect sauvage et d'une forme bizarre, et surmontée de vieilles tours et d'édifices en ruines.

De Louèche, deux chemins pouvaient nous conduire en trois heures au village des Bains. Le plus curieux est celui d'Albinen, qui descend dans la gorge de la Dala par huit échelles appuyées le long d'une paroi verticale de rochers, et suspendues sur un abîme de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Les hommes et les femmes, souvent chargés de pesants fardeaux, traversent jour et nuit ce passage dangereux, et quand on se rencontre sur les échelles, l'un des voyageurs doit se suspendre en dessous pour laisser passer son compagnon. Nos études gymnastiques n'avaient pas été assez profondes pour nous permettre de nous servir de cette voie, et, à notre grand regret, nous dûmes prendre le chemin moins glorieux qui suit le torrent de la Dala.

A notre arrivée dans le village des Bains, nous sommes

entourés par une foule curieuse et par les serviteurs empressés des hôtels. L'extrême fatigue qui se montrait dans toute notre personne après une longue course à pied nous donnait l'air de malades, et c'est pour cela qu'on nous accueillait si bien. On nous interroge, on nous presse de questions indiscrètes, on veut savoir le mal secret qui nous amène à Louèche. Est-ce un rhumatisme, une cicatrice mal fermée, une maladie de peau ? L'un veut nous entraîner à l'hôtel des dartreux, l'autre vante l'hôtel des scrofuleux ; chaque hôtel a ainsi une clientèle spéciale, et vous pouvez choisir à l'avance le genre de mal qu'il vous convient le mieux de hanter. Devant ces explications une vive répugnance s'empare de nous, et nous serions bien tentés de fuir, n'était la fatigue et le besoin de déjeuner. Nous expliquons que nous nous portons très bien, que nous n'avons aucune dartre, aucune scrofule, et pas le moindre mal contagieux. A cette annonce, on nous prend en dédain, en mépris ; on nous fuit comme des pestiférés, et on nous laisse seuls sur la place. A Louèche il n'y a pas d'hôtel pour les gens bien portants. Nous entrons au hasard dans le premier qui se présente, sans savoir quelle contagion nous allions affronter ; nous nous asseyons au bout de la table d'hôte, loin des habitués, et, affamés comme nous étions, nous mangeons rapidement du bout des dents, et nous nous hâtons de sortir de cet hôpital suspect.

Pourtant, comme il faut tout voir et tout braver, nous nous rendons à l'établissement des bains, où un étrange spectacle nous attendait. Hommes, femmes, enfants, tous vêtus d'une longue tunique de laine, sont plongés confusément dans une vaste piscine. On commence par y rester une demi-heure, puis on augmente graduellement chaque jour la durée du bain, jusqu'à huit et même neuf heures, et enfin on la diminue dans la même proportion, de manière à revenir au point de départ. Vers le milieu de la *saison*, une éruption, qu'on appelle ici la *poussée*, envahit tout le corps, et est un premier gage de guérison. Pour charmer l'ennui de ces longues heures de bain, les malades se réunissent en groupes, causent, chantent,

font de la politique, lisent les journaux, travaillent, ou reçoivent les visiteurs. Chaque baigneur pousse devant lui une table flottante de liège, sur laquelle repose son ouvrage



Vue de Sion

ou son diner. Il s'exhale de ces piscines des vapeurs âcres et nauséabondes qui mettent en fuite les gens bien portants.

Heureusement la nature est là pour nous dédommager amplement de ces déceptions répugnantes. Le village des Bains est assis au fond d'une gorge sauvage, à plus de qua-

torze cents mètres d'altitude, au milieu des scènes les plus extraordinaires et des contrastes les plus singuliers. L'enceinte des montagnes qui enferme la vallée de toutes parts, excepté du côté où fuit la Dala, forme une muraille tout à fait verticale, dont les saillies simulent d'énormes bastions, et dont le faite, chargé de glace et crénelé par les orages, s'élève à trois mille six cent trente mètres, pour s'abaisser à deux mille trois cents mètres au-dessus du vallon. Au nord-est, du côté de l'Altels, cette chaîne se dresse à une si grande hauteur, que les immenses amas de neige qui s'y forment, accumulés et durcis par les âges, redescendent en gradins d'une éclatante blancheur vers la vallée, qu'ils envahissent, et souvent se précipitent jusqu'au village, à une dizaine de kilomètres au-dessous, en avalanches formidables. C'est ainsi qu'en 1719 une avalanche emporta entièrement l'établissement des bains que le fameux cardinal Schinner, évêque de Sion, avait fait construire au commencement du xvi^e siècle; en 1758, une catastrophe semblable détruisit presque tout le village. On a construit récemment une forte digue derrière les maisons; mais ce rempart ne rassure que médiocrement contre les menaces de l'Altels et du Rhinderhorn.

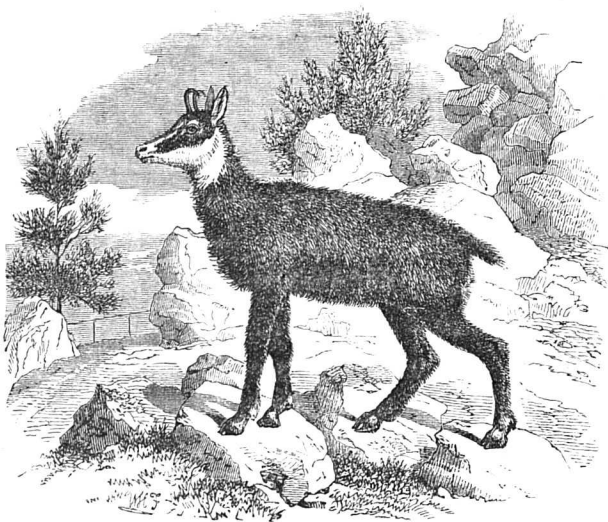
Outre ces sources thermales, le vallon des Bains de Louèche offre plusieurs objets intéressants. Nous montons au glacier du Rinder, d'où découle la Dala, et nous admirons en passant la superbe chute de ce torrent entre deux parois de rochers. Au fond des noirs abîmes où il roule ses eaux, il se révèle encore à l'œil par la blancheur de son écume, quand son sourd mugissement n'est presque plus sensible à l'oreille. Notre promenade nous conduit par des sentiers étroits et escarpés, et par-dessus des ponts rustiques formés de troncs d'arbres branlants, jusqu'au pied de la Wandfluh, immense paroi de rochers à pic que l'on escalade au moyen d'échelles pour aller à Albinen. Cette ascension périlleuse ne nous tente point, et nous ne voyons qu'avec terreur un malheureux paysan en état d'ivresse s'engager allègrement par cette voie aérienne, dont le seul aspect nous donnait le vertige. Le montagnard

est semblable à l'oiseau des Alpes : il s'accoutume au bruit des torrents et à la vue des précipices, et les hauts sommets lui plaisent mieux que les plaines.

Au même moment trois chasseurs de chamois descendaient les échelles d'Albinen, portant le produit de leur chasse. C'étaient des hommes trapus, vigoureux, à l'allure martiale, revêtus du costume traditionnel des chasseurs. De fortes guêtres en cuir enveloppent leurs jambes pour les défendre contre les aspérités des rochers, où il leur faut souvent grimper au péril de leur vie ; d'épaisses chaussures ferrées leur permettent d'affronter les glaciers ; une ceinture de cuir serre leur taille pour lui donner plus de souplesse et d'élasticité, et une longue carabine pend à leur côté. Tout dans leur démarche et dans leur physionomie révèle des hommes résolus, accoutumés à braver le péril et à lutter de ruse avec les hôtes légers de la montagne.

La chasse du chamois est, en effet, une des plus dangereuses et des plus difficiles. C'est sur les plus hauts sommets, à la limite extrême de la végétation, au milieu des pics et de rochers presque inaccessibles, sur la lisière des neiges éternelles, qu'il faut aller chercher ces animaux. Réunis en bande, ils font veiller par une sentinelle avancée, et pendant que la troupe paît en sécurité, la vedette, immobile, l'oreille tendue au vent, l'œil alerte, explore les environs. Au moindre bruit suspect, au moindre signe alarmant, la sentinelle pousse un cri particulier pour avertir ses compagnons et s'enfuit. Toute la bande la suit, faisant des bonds prodigieux par-dessus les abîmes, sautant de rocher en rocher avec une légèreté extraordinaire, et par son agilité elle a bientôt mis une grande distance entre elle et le chasseur. Pour parvenir jusqu'aux chamois, il faut savoir les attirer en semant un peu de sel sur certains pâturages élevés ; puis le chasseur, se mettant sous le vent et multipliant les précautions pour ne pas être aperçu, grimpe le long des précipices, marche sur des corniches de rochers où il peut à peine poser le pied, et risque dix fois sa vie pour atteindre l'objet de sa poursuite. S'il est assez heu-

reux pour frapper un de ces animaux, mille périls l'attendent au retour chargé de son pesant fardeau, et s'il échappe aux avalanches, aux torrents, aux précipices, il faut encore, pour descendre aux Bains de Louèche, qu'il affronte cent fois la mort sur les échelons rompus des échelles d'Albinen.



Chamois.

Nos trois chasseurs se tirèrent avec bonheur de ce mauvais pas, et quand ils passèrent près de nous, nous les félicitâmes de leur succès.

« Quel temps fait-il là-haut ? demandâmes-nous en désignant les sommets du Rinderhorn.

— Mauvais, Messieurs, répondirent-ils. Nous aurons de l'orage ce soir. »

XVII

Passage de la Gemmi. — Au-dessus de l'orage. — L'auberge de Schwarenbach. —
Le drame du *Vingt-Quatre Février*. — Le Kanderthal. — L'Oberland bernois.
— Interlaken. — Spéculation.

La menace de l'orage pour la soirée nous fit hâter notre départ pour la Gemmi, et cette perspective, ainsi que les difficultés de la route, nous engagea à prendre un guide jusqu'à l'auberge de Schwarenbach, où nous comptions trouver un gîte en cas de mauvais temps sur les hauteurs. On nous indiqua Jacques Venet comme un garçon sûr et fidèle, et, après avoir rempli nos gourdes d'un excellent kirschwasser, nous partîmes gaiement, l'*alpenstock* à la main.

Vue du village des Bains, la Gemmi se présente comme une paroi absolument verticale de neuf cents mètres, perpendiculaire au-dessus du vallon, et l'on se demande avec terreur par quelle voie il est possible d'arriver au col. Cette incertitude règne jusqu'à ce qu'on soit parvenu au pied même de la paroi : on trouve alors un petit sentier qui n'a jamais moins d'un mètre de largeur, mais qui n'a jamais plus d'un mètre cinquante centimètres, entaillé au ciseau dans les flancs schisteux du rocher, et courant ainsi de zigzags en zigzags sur un développement de trois kilomètres, mille fois replié sur lui-

même, jusqu'au sommet, à deux mille trois cents mètres d'altitude. Une fois engagé dans les lacets du sentier, le voyageur n'aperçoit ni le chemin qu'il a fait, ni celui qui lui reste à faire, et, suspendu aux flancs de la paroi comme sur une étroite corniche, il n'a pas même la consolation, s'il est sujet au vertige, de jeter un regard sur l'abîme qui s'ouvre au-dessous de lui, et qui lui envoie ses bruits et ses rumeurs. De temps en temps des voix aériennes parviennent à son oreille d'une région lointaine inconnue : ce sont des touristes placés au-dessus de sa tête dans les parties supérieures de la route, et qui ont déjà plus d'une heure d'avance. Parfois les voix invisibles se rapprochent, et descendent vers lui de lacet en lacet; à chaque détour du sentier il croit les rencontrer; mais son attente est cent fois déçue, et il s' imagine qu'il poursuit des êtres chimériques, égaré par eux dans les dédales interminables d'un labyrinthe. Enfin les voyageurs mystérieux apparaissent soudain au moment où on ne les attendait plus; la position devient alors critique : il faut s'effacer le long de la paroi pour laisser passer les bagages et les mulets, tant l'espace a été mesuré parcimonieusement. On échange quelques saluts, quelques souhaits; on demande des nouvelles.

« Quel temps fait-il là-haut, Messieurs?

— Il fait froid, nous répond-on, et les sommets du Steghorn se couvrent de vapeurs suspectes. Hâtez-vous! Bon voyage! »

Nous continuons à monter péniblement ce sentier escarpé, souvent usé par la pluie ou dégradé par les pas des bêtes de somme, et presque partout formé de schiste et d'ardoises décomposées, que soutiennent à peine quelques pans de maçonnerie sèche. Tel est, pendant près de quatre kilomètres, cet étrange chemin, le plus curieux sans contredit, le plus extraordinaire et le plus émouvant des Alpes centrales. Nous montions depuis une heure, lorsque nous nous apercevons avec consternation que nous ne sommes plus suivis de notre guide, à qui nous avions confié nos bagages. Jacques Venet

s'était arrêté un moment sous prétexte de sonner de la trompe et d'éveiller tous les échos de la Gemmi, et il nous avait, en effet, régalez d'une musique sauvage, accompagnée par les mille bruits plus sauvages encore de la montagne. Cette galanterie cachait une perfidie, et ce guide, dont on nous avait vanté la fidélité, ne songeait guère qu'à nous abandonner. Nous appelons : l'écho seul répond à notre voix avec un accent qui nous semble moqueur. Nos cris redoublent au-dessus de l'abîme; l'écho prend une expression sinistre. Deux minutes s'écoulent dans une attente pleine d'anxiété; enfin paraît un inconnu haletant, épuisé, cramponné à la longue queue d'un mulet qui portait nos valises, et remorqué par le pacifique animal. C'était un guide de l'Oberland qui retournait à Kandersteg. Il nous explique que Jacques, effrayé par les pronostics d'une tempête prochaine, lui a cédé moyennant un franc de retour le droit de nous conduire au Schwarenbach. Nous avons été vendus pour vingt sous! O humiliation!

Après deux heures d'une ascension fatigante, parfois dange-reuse, malgré les garde-fous qui bordaient le chemin dans les passages les plus périlleux, nous arrivons au col. A cette hauteur, un admirable spectacle se déroule sous nos yeux. L'œil plonge perpendiculairement sur l'horrible précipice dont on vient de sortir, mais sans pouvoir découvrir aucune trace du chemin qu'on a parcouru : le village des Bains se montre à neuf cents mètres plus bas, sur les bords de l'imperceptible Dala, semblable à ces hameaux de chalets que fabriquent les montagnards pour l'amusement des enfants. En face de nous, par delà la profonde vallée du Valais, se dressent de gigantesques montagnes, entassées les unes par-dessus les autres jusque dans les nuées : le Weisshorn, le Bruneckhorn, le Schwarzhorn et le mont Cernin, étalant au soleil d'éblouissantes nappes de glaces. Plus près de nous, servant de contrefort à la Gemmi, le Daubenhorn et le Rhiederhorn élèvent dans le ciel leurs pics menaçants, d'où descendent d'immenses glaciers.

Absorbés dans la contemplation de ce panorama sublime,

nous oubliions l'orage qui approchait. D'énormes masses de vapeurs, détachées du flanc du Steghorn, s'abaissaient de moment en moment, et pesaient lourdement sur la vallée de Louèche, à cinq cents mètres sous nos pieds, avec des teintes de plus en plus blafardes; d'autres nuées, accourant des bases de l'Altels, sous le souffle d'un vent glacial, s'avançaient silencieusement vers les premières, comme pour les heurter. Tout à coup un silence extraordinaire se fit, puis un éclair sinistre déchira les airs, et les deux nuages se confondirent en un seul avec un fracas formidable. Pendant ce temps le ciel restait pur et brillant au-dessus de nos têtes, et un soleil radieux éclairait d'une admirable lumière cet amas de sombres vapeurs où grondait la tempête. Pendant une demi-heure nous pûmes jouir sans péril, bien au-dessus de l'orage, de cet incomparable spectacle; les nuages se mouvaient en lourdes masses, comme une mer agitée par des commotions intérieures; de temps en temps la foudre déchirait en deux ce rideau de vapeurs, nous laissait voir par ses fissures une partie de la gorge de la Dala, illuminée de lueurs blafardes, et frappait quelque pointe de rocher, qui tombait dans le précipice en rebondissant d'étage en étage; au milieu de ces bruits, la grande voix du tonnerre sortait tout à coup du sein de l'abîme avec une imposante majesté, et, se répercutant d'écho en écho dans les montagnes voisines, croissait, diminuait, puis croissait encore, et s'en allait mourir avec mille gémissements dans les gorges les plus éloignées du Wild-Strubel. Il semblait par moments que toutes les voix de l'abîme fussent déchainées, et que la Gemmi, ébranlée sur sa base par les coups répétés de l'ouragan, s'écroulât tout entière jusque dans ses fondements.

Notre guide, qui ne partageait point notre admiration et qui avait hâte de rentrer chez lui, nous fit remarquer au-dessus de nos têtes un autre orage qui s'avançait des sommets du Læmmerhorn. Craignant d'être pris entre deux feux, nous pressâmes le pas pour descendre à l'auberge de Schwarenbach, et c'est à la lueur sinistre des éclairs que nous traver-

sâmes cette affreuse région, bien digne d'une pareille lumière. Les sommités de la Gemmi n'offrent que les débris stériles d'une montagne fracassée, entre lesquels brillent quelques plaques de neige. Le sentier traverse d'horribles rochers nus et polis, usés par le frottement d'un ancien glacier, et côtoie pendant quelques minutes les rives désolées du lac Dauben, dont les eaux mortes, sans écoulement apparent, sont gelées pendant neuf à dix mois de l'année. Une végétation maigre et souffreteuse montre au milieu des rocs une pâle et triste verdure; une brise âpre et glacée siffle sans cesse sur ces cimes dépouillées, en fouettant des tourbillons de neige. On ne saurait rêver, dans les jours les plus sombres, une solitude plus sauvage, une désolation plus navrante, une nature plus lugubre. C'est à travers ce chaos, éclairés par la foudre, escortés par les avalanches et chassés par la tempête, que nous arrivâmes à cette misérable hutte que l'on a décorée du nom pompeux d'auberge.

Je comprends que le poète allemand Werner, inspiré par ces lieux horribles, y ait créé dans un cauchemar plein d'épouvante son poème du *Vingt-Quatre Février*, et ait choisi pour théâtre de l'action l'auberge du Schwarenbach. On ne saurait inventer une décoration plus en harmonie avec ce drame funèbre, dans lequel la fatalité des temps antiques poursuit le crime de génération en génération, et s'acharne à le venger sur les pères par la main des fils, et sur les fils par la main des pères; drame dont Werner lui-même a dit : « Je veux me détacher de ce poème d'horreur, qui, avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux ma raison obscurcie, et qui, lorsque je le chantaï, retentissait à mes propres oreilles comme le cri lugubre des hiboux..., de ce poème conçu dans la nuit, semblable au râle d'un mourant, qui, tout faible qu'il est, porte la terreur jusque dans la moelle des os. »

Pendant que nous dégustons lentement et voluptueusement, au bruit croissant de la tempête, un délicieux malvoisie récolté dans le Valais, au pied de la Gemmi, nous appelons notre

hôte pour le faire causer sur le *Vingt-Quatre Février*. Ce brave homme a pris au sérieux la fable du grand poète; il la raconte aux voyageurs naïfs comme une histoire véritable dont il a connu les héros, et, par une spéculation habile, il exploite à son profit l'affreuse célébrité que Werner a donnée à sa maison. Il ne se fait pas trop presser pour nous raconter les principales péripéties du drame, pendant que l'orage sévit au dehors et que l'éclair nous illumine de ses reflets sinistres.

« Il n'y a guère plus de soixante ans, nous dit-il, vivait ici un vieux berger avec son fils unique : l'enfant n'avait jamais connu les caresses de sa mère, et il s'était habitué de bonne heure à une vie sauvage, sans tendresse et sans sourires. Le vieux Kuntz était dur, violent, emporté, et l'on prétend qu'il avait fait mourir sa femme de chagrin. Aussi ne vit-il pas sans déplaisir et sans colère son fils chercher une compagne, et introduire bientôt, malgré son opposition, une jeune femme dans la maison. Quand le vieillard comprit qu'il n'était plus le maître chez lui, et qu'il n'avait plus que le second rang dans le cœur de son fils, il s'exaspéra lentement et sourdement. Une animosité secrète s'établit entre lui et sa bru, et des querelles journalières rendirent la maison inhabitable. Le jeune Kuntz, blessé de jour en jour dans la personne de sa femme, s'aigrit de plus en plus contre son père, et chercha dans le vin une consolation à ses chagrins.

« Un soir, c'était le 24 février, il revenait de Louèche, excité par les fumées du vin et tout rempli des bruits de la fête. Il trouve le vieux Kuntz qui gronde, et Trude qui pleure amèrement, en maudissant le jour où elle est entrée dans cette maison. A cette vue son sang s'allume et bat ses tempes avec violence. Le vieillard continue ses reproches et ses récriminations, et s'empporte de plus en plus. Poussé à bout, le fils rit du rire convulsif des damnés; puis, prenant une faux, il dit avec une rage contenue : « Continuez, cher père, de chanter « votre ranz ordinaire, je vais vous accompagner en musique. » Et alors, aiguisant l'instrument qui jette des sons

aigres et perçants, il chante lui-même en grinçant une vieille chansonnette des Alpes :

Un vent tiède a fondu la neige;
Mille fleurs émaillent les gazons;
Tout renaît, tout sourit et fleurit.
Chantez, bergers; dansez, bergères.

A cette moquerie, le vieillard répond par l'injure, et accable son fils de ses malédictions. Le jeune Kuntz ne fait qu'en rire, et continue en tirant de la faux les sons les plus criards :

Lisbeth est belle et sage,
Et riante comme la rose des Alpes.
J'irai la demander à son père.
Chantez, bergers, dansez, bergères.

Exaspéré, trépignant de colère, écumant de rage, le vieillard se tourne vers sa belle-fille, et lui jette à la face un outrage sanglant. « Ce mot veut du sang, » s'écrie Kuntz, pâle, livide et tremblant, et s'armant du couteau avec lequel il aiguisait sa faux, il frappe son père, qui tombe, le maudit et meurt.

« A partir de cette heure fatale, le malheur entra dans la maison avec le remords. Kuntz et Trude continuèrent de s'aimer, mais avec une tristesse morne et sauvage, n'osant jamais s'entretenir du terrible secret qui faisait leur supplice. Le lac Dauben, où le couteau avait été lavé, leur paraissait rouler des vagues de sang, et ils cessèrent de boire de ses eaux. Quand ils allaient sur la montagne, Kuntz disait à sa triste compagne : « Est-ce que tu ne vois pas des taches rouges sur cette neige ? » et tous deux frissonnaient sans avoir le courage de se regarder. Les læmmergeyers qui planaient au-dessus de la gorge du Schwarenbach, où le cadavre avait été jeté, leur semblaient tenir dans leurs serres des lambeaux de chair humaine. Le printemps arriva, non avec des sourires, mais avec des châtiments. La foudre incendia la cabane de Kuntz, le sommet du Rinderhorn s'écroula, et couvrit de ses débris tous les alpages du parricide; enfin une épidémie

enleva tous ses bestiaux. Au milieu de ces catastrophes, les pâtres des alpages de Winteregg continuaient de chanter :

Un vent tiède a fondu la neige;
Mille fleurs émaillent les gazons;
Tout renaît, tout sourit et fleurit.
Chantez, bergers; dansez, bergères.

« Frappés de tant de coups, Kuntz et Trude conservaient une dernière consolation, celle de voir bientôt naître l'enfant que la jeune femme portait dans son sein. Six mois après le crime, elle accoucha; mais les malédictions du mourant avaient été frapper l'innocente créature dans le sein de sa mère; et, ô horreur! le fils de Kuntz portait sur lui, comme Caïn, le signe du maudit : il avait une faux sanglante imprimée sur le bras gauche! Chaque jour, quand Trude habillait l'enfant et lui donnait ces soins si doux à la mère, elle détournait la tête avec épouvante pour ne pas voir le signe fatal.

« Cinq années s'écoulèrent ainsi, et le malheur s'appesantissait de plus en plus sur eux. Ruinés par tant de calamités, vieillis avant l'âge, ils furent obligés pour vivre de se faire hôteliers. Enfin une fille leur naquit, et la colère de Dieu parut désarmée, car l'enfant était belle comme sa mère, et ne portait sur son corps aucun signe de malédiction.

« Un jour, c'était encore le 24 février, Trude préparait à dîner à un voyageur, et plumait une poule; elle entendit le petit Kuntz dire à sa sœur, alors âgée de deux ans : « Viens, nous allons jouer au cuisinier; tu seras la poule, et moi je serai le cuisinier. » Un cri retentit, sinistre, à moitié étouffé. C'était l'enfant qui venait de couper le cou à sa sœur avec ce fatal couteau qui avait égorgé le vieillard. A ce spectacle, la mère, folle de douleur et de désespoir, maudit son fils et le chassa. On n'entendit plus jamais parler de l'enfant.

« Dix années se passèrent, dix années de tristesse et de deuil. Le chalet était devenu un enfer. Kuntz et Trude se reprochaient mutuellement les crimes de la famille, et les malheurs qui ne cessaient de les accabler. L'auberge ne pros-



Interlaken et la Jungfrau.

pérait pas : les voyageurs, éloignés par l'air lugubre et mystérieux qui pesait sur la maison, n'osaient s'y arrêter. Enfin vint un moment où l'aubergiste, ayant épuisé ses dernières ressources, vit ses biens saisis par les créanciers pour être vendus. La veille du jour fatal, c'était toujours le 24 février, un jeune étranger arriva avec une lourde valise et une ceinture de cuir qui paraissait richement garnie, et demanda à coucher. Il tira de son sac une volaille froide, un pâté, de l'eau de cerises, et leur offrit de partager son repas.

« — Merci, répondit Kuntz, je ne mange pas de poule.

« — Ni moi, dit Trude.

« — Ni moi non plus, » reprit le voyageur, et il se mit à dévorer le pâté, pendant que ses hôtes jetaient de temps en temps sur sa ceinture un coup d'œil furtif, allumé par la convoitise. Il faisait une nuit affreuse, et la tempête ébranlait la cabane tout entière : sous l'effort de l'ouragan, la faux se décrocha de la muraille, et tomba avec un bruit strident qui les fit tous tressaillir. Quand l'étranger fut endormi, Kuntz et Trude se regardèrent, et, devinant leur pensée mutuelle, ils se dirigèrent silencieusement vers la chambre du voyageur. Trude portait la lanterne, et Kuntz tenait ce même couteau, déjà deux fois ensanglanté. Le jeune homme, frappé à mort dans son sommeil, n'eut que le temps de pousser un cri : « Mon père ! » et, levant le bras pour se protéger, il montra une faux empreinte sur sa chair. C'était leur fils, qui, après s'être enrichi, revenait partager sa fortune avec eux et adoucir leur vieillesse. Trude passa la nuit à veiller en priant auprès du cadavre, et quand le matin fut venu, elle courut sans mot dire avec la ceinture de cuir vers la gorge du Schwarzenbach. Kuntz, qui pressentait une nouvelle catastrophe, la suivit, et au moment où la malheureuse se précipitait dans l'abîme, il entendit un pâtre qui chantait gaiement en passant :

Lisbeth est belle et sage,
Et riante comme la rose des Alpes.
J'irai la demander à son père.
Chantez, bergers ; dansez, bergères.

Devenu fou, chassé de sa demeure par les huissiers, Kuntz erra longtemps sur la montagne, vivant de la charité des passants. Tous les jours il allait se laver les mains dans le lac Dauben, puis il venait s'asseoir en ricanant près de la gorge du Schwarenbach, et il écoutait les bruits et les gémissements du torrent qui montaient de l'abîme. Un an après, jour pour jour, le 24 février, il fut emporté par une tempête de neige dans le précipice où l'attendaient son père et sa femme. Mon père acheta cette maison. Vous êtes dans le cabinet où mourut le jeune homme : voici la faux, voici le couteau...

— Et ce poulet que nous avons mangé, interrompit Max avec ironie, est-il le descendant de cette poule que tua la mère Trude? Notre hôte, vous moquez-vous de nous? nous savons que le drame de Werner n'est qu'une invention d'un bout à l'autre. Donnez-nous l'addition. »

L'aubergiste se tut; mais sa mauvaise humeur se porta tout entière sur la carte à payer, et l'addition nous arriva démesurément enflée. Nous apprîmes ainsi à nos dépens qu'il est prudent d'accueillir avec une confiance naïve toutes les histoires des hôteliers.

Cependant l'orage avait cessé, et le ciel, sans redevenir parfaitement serein, nous permit de continuer notre voyage. A partir de l'auberge du *Vingt-Quatre Février*, le sentier s'incline constamment vers la vallée de la Kander, et traverse encore pendant huit kilomètres les débris d'une avalanche tombée en 1782. Au milieu de ces éboulements couverts de lichens, la végétation renaît peu à peu avec plus de force et d'éclat. Quelques bouquets de la rose des Alpes apparaissent d'abord entre les amas de roches granitiques, à côté de plaques de neiges souillées par la poussière; puis la belle gentiane bleue balance mollement sa tige élégante sur les verts pâturages; un peu plus bas le sapin, hôte fidèle de ces solitudes élevées, nous montre ses noirs bosquets, mille fois moissonnés par les tempêtes et les avalanches. On traverse ainsi en quelques heures plusieurs climats; on voit la nature s'éteindre, mourir, puis renaître avec vigueur; on foule aux pieds les

nuages et de rians tapis de verdure. Bientôt le chemin s'enfonce dans une gorge resserrée entre des débris confusément entassés, qui dominent les parois verticales du Gellihorn, d'où pendent des glaciers. Les vapeurs mobiles qui flottent au-dessous de nous jettent sur ce paysage des jours et des ombres d'un effet inimitable, et découpent les rochers en mille formes aériennes. D'énormes masses contrastent par leur immobilité imposante avec la base flottante qui les supporte, et isolées entre le ciel et la terre, sans autre appui apparent que ces flots mouvants qui se jouent autour d'elles, elles semblent appartenir à un monde fantastique : nous-mêmes nous nous promenons sur les nuées, comme emportés sur l'aile des vents par un char aérien, et au milieu de toutes ces images mobiles où le ciel et la terre se confondent, nous nous demandons à quel monde nous appartenons. Tout à coup le soleil s'échappe des nuées supérieures, et ses rayons, creusant une crevasse circulaire dans la masse de vapeurs que nous foulons aux pieds, nous montrent dans un éloignement immense, comme à travers une lunette, le délicieux vallon de Kandersteg. Nous y arrivons à la nuit tombante, et, fatigués d'une course laborieuse, nous nous endormons lourdement sans rêver du *Vingt-Quatre Février*.

La journée du lendemain s'annonce avec magnificence; les premiers rayons du soleil déchirent le sombre rideau de vapeurs qui couronne les hauteurs, et nous découvrent par échappées fugitives de superbes forêts, des vallons sauvages, des cascades écumantes. Nous profitons d'une voiture de retour qui part pour Interlaken, et nous descendons le vallon de la Kander, en passant devant Frutigen, Reichenbach et Mühelenen, lieux charmants où nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter. Bientôt nous apercevons le lac de Thun, où se mire le vieux château de Spiez; et par une route superbe, tracée sur la rive gauche du lac, nous arrivons à Interlaken, au cœur de l'Oberland bernois.

L'Oberland comprend les deux lac de Thun et de Brienz, la vallée supérieure de l'Aar, et toutes les vallées latérales qui

viennent y déboucher du midi, notamment celles de Lauterbrunnen et de Grindelwald, et celle de la Kander avec tous ses embranchements secondaires. Deux chaînes de montagnes parties du Galenstock, à l'angle nord-ouest du Saint-Gothard, l'enceignent de tous côtés : l'une le sépare des cantons du Valais, de Vaud et de Fribourg; l'autre, des cantons d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne. Outre la vallée inférieure de l'Aar, trois principaux passages, la Gemmi, le Grimsel et le Brunig, le font communiquer avec les vallées voisines. Dans un espace de quelques kilomètres, cette région renferme les plus grandes beautés pittoresques de la Suisse. Tout s'y trouve réuni comme à souhait, les lacs, les vallées, les gorges, les cols, les grottes, les échos, les cascades, les glaciers, les avalanches permanentes; les montagnes, les points de vue les plus imposants, et, dans l'intervalle de quelques jours, on peut visiter tout ce que la nature alpestre offre de plus grandiose et de plus magnifique.

Interlaken peut être considéré comme le centre de cette admirable région. Ce village est assis entre les lacs de Thun et de Brienz (*inter lacus*), sur une vaste plaine d'alluvion formée par les apports des deux Lütschines. Il est probable que dans l'origine les deux lacs n'en formaient qu'un seul, car ils ne sont séparés que par une plaine basse de quatre kilomètres de longueur, et la différence de leurs niveaux n'est que de sept mètres. Le double torrent de la Lütschine blanche et de la Lütschine noire, qui accourt de Lauterbrunnen et de Grindelwald, entraîne avec lui une foule de matériaux arrachés aux montagnes voisines, et étend chaque jour le domaine des alluvions aux dépens du lac de Brienz. C'est sur cette langue de terre que s'est établi le village d'Interlaken, dans la plus ravissante position du monde, entre deux beaux lacs, au milieu d'une riche nature et d'une végétation admirable, et en face d'un incomparable horizon. Les montagnes, en effet, semblent s'écarter tout exprès au midi pour laisser voir dans toute leur magnificence, au-dessus de leurs groupes noirâtres, les glaciers éblouissants de la Jungfrau illuminés de tous les

feux du soleil. Aussi ce bourg est-il devenu le rendez-vous de tous les touristes qui veulent visiter la Suisse, et un grand nombre d'étrangers, après y avoir passé quelques jours, reviennent chaque année y habiter pendant tout l'été, et y jouir de la température délicieuse que l'on y trouve à cette altitude (environ 600 mètres au-dessus de la mer), et des promenades charmantes des environs. Un casino splendide bâti sur les bords de l'Aar, de superbes hôtels, des chalets de plaisance ornés d'armoiries et de sentences incrustées dans le bois, donnent à Interlaken un aspect tout élégant et aristocratique.

Par une conséquence naturelle, la spéculation helvétique, dont nous venions de voir un si curieux échantillon au Schwarenbach, revient ici plus âpre et plus ingénieuse que partout ailleurs. Tout est exploité avec intelligence : les échos sont tarifés, les glaciers sont entourés de barrières où l'on a établi un péage, les cascades sont enfermées derrière des baraques de bois, les points de vue sont emprisonnés, les avalanches sont la propriété des particuliers; il n'y a guère que les nuages qui échappent à l'exploitation; mais comme ils flottent souvent sous la main de l'homme, il ne faut désespérer de rien. C'est le cas de répéter : *Point d'argent, point de Suisse!* et jamais proverbe ne fut plus vrai. A cette spéculation exagérée ajoutez la mendicité sous toutes ses formes, et vous aurez une idée des taches qui assombrissent ce merveilleux tableau. Les Oberlandais sont cependant forts, vigoureux, intelligents; mais ils sont mous. Quant aux Oberlandaises, elles ont en général une délicatesse de traits, une blancheur de teint, une élégance de formes, une grâce de tournure et une coquetterie de costume qui feraient envie à plus d'une Parisienne.

L'histoire de l'Oberland n'a rien de bien remarquable. Après les petits seigneurs féodaux et les baillis de l'empire, la ville de Berne conquiert ce pays, et le maintient en servage jusqu'à la révolution française. Il forma alors un canton distinct, avec Thun pour capitale; aujourd'hui il fait partie du canton

de Berne, avec les mêmes droits et les mêmes privilèges que ses anciens maîtres. Quant à Interlaken, son histoire est peu curieuse. Notons seulement qu'au ^{xii}^e siècle le baron Seigler d'Oberhofen y fonda une puissante abbaye qui devint bientôt l'une des plus riches de toute la Suisse. La réformation la sécularisa pour s'emparer de ses biens. Puissant motif qui explique, sans les justifier, bien des révoltes contre l'Église!

XVIII

Vallée de Lauterbrunnen. — Cascade de Staubbach. — La Jungfrau. — Le fœhn. — Tempête de neige. — Glaciers de Grindelwald. — Formation des glaciers : névé, crevasses, moraines, fusion. — Mouvement des glaciers. — Rôle des glaciers.

Nous consomons quelques heures à flâner sur la belle chaussée de Høeheweg, ombragée par des noyers séculaires, occupés à admirer tantôt le piquant costume des Oberlandaises comparé au costume parisien, tantôt les sculptures délicates des pâtres de l'Oberland, tantôt les hautes sommités de la Jungfrau éclairées par le soleil couchant. C'est surtout le soir que ce dernier spectacle revêt toute sa magnificence, lorsque le soleil, avant de se plonger sous l'horizon, illumine de ses feux mourants les champs de neige et de glaces de la montagne, et les colore successivement de teintes de pourpre, de violet, de rose et de bleu pâle, qui se fondent harmonieusement les unes dans les autres. Lorsque la nuit a étendu ses ombres, la Jungfrau se dresse encore au-dessus des montagnes qui l'épaulent, et fait éclater sur le bleu sombre du ciel les blancs voiles dont elle s'enveloppe, et qui, d'après l'étymologie de son nom (*Jung frau*), l'ont fait comparer à une *vierge*.

Pour admirer de plus près cette reine de l'Oberland, nous partons par une magnifique journée pour la vallée de Lauterbrunnen, avec le projet de gravir jusqu'à cette arête de sépa-

ration que l'on appelle la petite Scheideck, et de descendre dans la vallée de Grindelwald, en passant au pied de la Jungfrau. Le chemin s'engage à travers des pâturages, des vergers, des bois de pins, et à mesure que nous avançons, les sommets des plus hautes montagnes disparaissent successivement à nos regards, jusqu'à ce que nous soyons enfermés dans l'étroit vallon des Lütschines. Bientôt nous laissons à gauche la Lütschine noire, qui descend de Grindelwald, toute souillée des débris du schiste ardoisier qui compose la montagne, et nous suivons la Lütschine blanche jusqu'à Lauterbrunnen. Ce petit vallon, encadré par de hautes parois de rochers où habitent les vautours des Alpes, éclairé par un beau soleil, tout bruyant des chutes du torrent et des murmures de mille fontaines, égayé par le chant des oiseaux dans les cerisiers, présente une vie, une animation, une fraîcheur admirables. Nous nous asseyons sous ces délicieux ombrages pour déjeuner, pendant qu'un pauvre aveugle fait retentir la solitude du bruit de sa trompe pour faire chanter les échos en notre honneur. Le cor entonne par tierces ou par octaves, et ses notes successives, réfléchies à plusieurs reprises par les rochers, se rencontrent, s'unissent et se fondent dans une harmonie sauvage pleine de charme et d'imprévu, à laquelle les mugissements de la Lütschine et la chute lointaine du Staubbach forment une basse continue. Seuls dans ce désert, au fond de cette gorge qui n'a pas plus d'un demi-kilomètre de largeur, nous nous abandonnons à la rêverie. Au-dessus de ces formidables remparts qui se dressent comme une longue muraille verticale, d'une hauteur moyenne de trois cent cinquante à quatre cents mètres, et qui laissent à peine un passage à la lumière, notre œil n'apercevait ni les rians pâturages, ni les habitations humaines qui les couronnent; nous ne voyions en face de nous que la ligne éblouissante des montagnes glacées, et particulièrement la Jungfrau, dont la cime se détachait de ce magnifique amphithéâtre avec une grande pureté de contours.

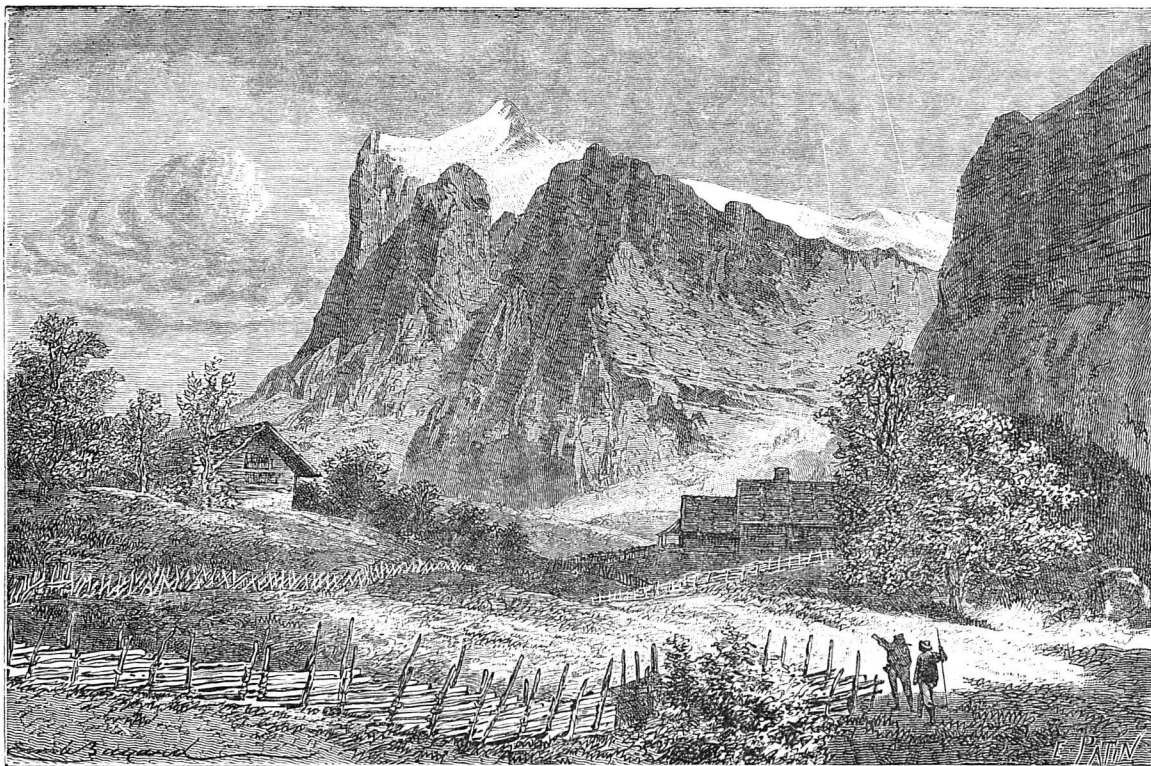
La cascade du Staubbach est la principale curiosité du

village de Lauterbrunnen. C'est surtout au printemps, au moment de la fonte des neiges, qu'il convient de la voir : alors c'est un fleuve imposant, qui, dans sa chute verticale de trois cents mètres, semble tomber des nues avec le fracas étourdissant du tonnerre. Mais à la fin de l'été, si le Staubbach a beaucoup perdu en grandeur et en magnificence, il a beaucoup gagné en grâce et en légèreté. Après tant d'écrivains qui l'ont décrit, de poètes qui l'ont chanté, d'artistes qui l'ont reproduit, comment oserai-je à mon tour essayer de peindre ce magnifique tableau ? Qu'on se représente un ruisseau qui tombe mollement de trois cent trente mètres de hauteur ; l'eau se balance dans les airs avec de moelleuses ondulations, comme une écharpe flottante teinte de toutes les couleurs de l'iris ; tantôt elle se dissipe en une poussière humide que le vent fouette et disperse au loin en vapeurs subtiles ; tantôt elle glisse et serpente comme une banderole aérienne ; tantôt elle coule comme un ruisseau de lait, dont la blancheur ressort plus éblouissante du noir rocher qu'il humecte ; tantôt elle tourbillonne en légers flocons d'écume, comme le duvet arraché par l'orage à l'aile d'un cygne. A certains moments, toute la masse liquide, mille fois interrompue dans sa chute et soutenue par le vent, reste suspendue dans l'atmosphère sous une forme vaporeuse, pour retomber plus tard avec l'impétuosité d'un torrent. Elle revêt mille aspects mobiles, mille formes changeantes, sans être jamais semblable à elle-même, et quand le soleil glisse ses rayons d'or à travers ce nuage ondoyant, il y verse mille reflets splendides, mille diamants étincelants. Le fond du tableau, les accessoires, le cadre, tout est admirable, tout est digne du Staubbach. Une seule chose nous gâtait ce délicieux paysage : c'était un touriste prosaïque qui, caché sous un vaste parapluie, s'approchait du pied de la cascade pour la voir de plus près, et mêlait un spectacle grotesque à un chef-d'œuvre de grâce et de fraîcheur. Heureusement le Staubbach prit soin lui-même de défendre l'honneur de sa chute outragée par ce parapluie : une pierre détachée du sommet de la montagne rotla jusqu'à notre

homme et le fit fuir précipitamment sous une ondée formidable.

La vallée de Lauterbrunnen est séparée de Grindelwald par un énorme massif triangulaire, dont le point le plus bas est élevé de onze à douze cents mètres au-dessus des deux vallons. C'était le massif qu'il nous fallait escalader avant de descendre à Grindelwald ; mais comme nous nous étions attardés dans la contemplation du Staubbach, il nous restait à peine le temps de faire la moitié du chemin et d'arriver avant la nuit au col de la Wengernalp et à l'hôtel *Bellevue* qu'on y a construit. Nous partons sous la conduite d'un guide, et nous gravissons pendant une heure une pente extrêmement raide et raboteuse. Pendant cette ascension pénible, nous découvrons des vues merveilleuses sur toute la vallée de Lauterbrunnen et sur les hauts pics neigeux qui la ferment : en face de nous, la chute supérieure du Staubbach se développe complètement avec tous ses détours jusqu'au point d'où le torrent se précipite dans l'abîme ; au fond de la gorge, à la distance de plus de douze kilomètres, la chute du Schmadribach jaillit éclatante de blancheur du pied des glaciers qui en recèlent la source ; sur les rochers à pic qui ferment le vallon au couchant, des hameaux aériens semblent flotter au-dessus des nuages, et plus haut les montagnes se dressent par degrés jusqu'à la limite des neiges éternelles. Le soleil baissait rapidement, et les ombres projetées par les sommités de la Suleck envahissent tout à coup le fond de la gorge de Lauterbrunnen, où les cascades se détachent avec vigueur, comme des rubans d'argent, sur un fond plus sombre : la nuit est déjà sous nos pieds, pendant que nous sommes en pleine lumière.

Ce grand spectacle nous tenait immobiles, plongés dans une admiration profonde, lorsque notre guide nous fait remarquer des nuages menaçants, et nous engage à hâter le pas. Nous traversons des bois de sapins, des alpages couverts de chalets ; à mesure que nous montons, le paysage se couvre de teintes plus rembrunies et plus sauvages. Les torrents sil-



La grande Scheideck et les chalets de Grindelwald.

lonnent largement le roc sur lequel il faut marcher, et en quelques endroits le sentier traverse des ponts naturels formés de troncs de sapins déracinés, que les torrents ont entraînés avec des blocs d'ardoise. Bientôt le vent devient froid, et nous enveloppe subitement d'un brouillard intense qui nous permet à peine de distinguer notre chemin dans l'obscurité croissante; une pluie glacée l'accompagne, et, secouée par rafales, elle nous inonde sous nos caoutchoucs. Notre guide nous presse d'entrer à l'hôtel de la *Jungfrau*, et de ne pas tenter au milieu de la nuit l'ascension de la Scheideck, dont nous étions encore éloignés d'une demi-heure de marche. Nous dédaignons ses avis, au risque de rencontrer plus haut une bourrasque de neige, et nous tenons à monter le soir même jusqu'à l'hôtel *Bellevue*. Bientôt les sons puissants de la trompe des Alpes retentissent dans la nuit, c'est l'hôte de *Bellevue* qui jette au milieu de la tempête ce signal d'appel, pour rassurer les voyageurs surpris sur la montagne et guider leurs pas incertains. Ces sons étranges, qui éclatent par intervalles au milieu de la solitude et de l'obscurité, nous causent une vague terreur, comme la menace d'un danger inconnu. Enfin, après trois heures de marche, fatigués, haletants, glacés, nous arrivons à l'hôtel, et un rôti de chamois mangé près d'un bon feu répare promptement nos forces.

Le temps est tellement variable sur les hautes Alpes (nous étions à deux mille cent mètres au-dessus de la mer), que la même soirée nous ménageait une émotion imprévue. Pendant que nous séchions nos habits près d'un bon feu, un vent formidable s'éleva tout à coup, et, heurtant la maison avec violence, fit craquer toute la toiture et renversa une cheminée sous son premier souffle.

« Le fœhn, s'écria l'aubergiste avec terreur.

— Le fœhn! le fœhn! » répétèrent tous les gens de l'hôtel avec une épouvante marquée. Ce fracas, ces cris sinistres, l'effroi général, nous donnent le frisson. On s'empresse, on court, on éteint tous les feux de la maison, toutes les bougies, et nous restons à grelotter près d'une petite veilleuse trem-

blante. Notre hôte s'excuse, et nous explique que ce vent est tellement redoutable, que l'on ne saurait prendre de trop minutieuses précautions contre l'incendie. Cependant le föehn redoublait au dehors ses mugissements; de temps en temps il soulevait un des énormes blocs qui chargent la toiture, et le faisait rouler au-dessus de nos têtes; il tournait autour de la maison avec fureur, en ébranlait les murailles, et parfois semblait vouloir les arracher de leurs fondements. Au milieu de la tempête, un serviteur, placé à la porte du nord, continuait à tirer de la trompe des accents lugubres, que couvrait la grande voix de l'ouragan, et il nous montrait d'immenses tourbillons de neige arrachés aux flancs de la Jungfrau, qui roulaient impétueusement dans les airs. Devant ce spectacle, notre émotion était muette et profonde, comme si nous eussions été menacés d'un danger suprême.

L'ouragan dura trois heures, et s'apaisa un peu avant minuit. Le föehn avait emporté toutes les vapeurs et chassé tous les nuages, et la lune brillait dans un ciel d'une sérénité admirable. Nous sortons sur l'esplanade de l'hôtel. Devant nous se dressait la masse imposante de la Jungfrau, toute couverte de son manteau de glace, qui jetait une pâle lueur dans le ciel. Sur ce manteau d'une blancheur virginale, des lignes plus sombres, descendant des flancs glacés de la montagne, nous indiquaient les noirs ravins creusés par les avalanches. Une des pointes, nommée le Silberhorn ou le *Pic d'argent*, profilait sur l'azur étoilé sa blanche couronne de neige, qu'aucun souffle n'a jamais ternie. Au-dessus s'élevait encore le sommet de la Jungfrau, tellement escarpé, que la neige ne peut jamais s'y fixer complètement. Plus bas régnaient d'immenses vallées de glaces, que la clarté de la lune faisait étinceler dans l'ombre. Une avalanche se détacha tout à coup du sommet, et, roulant sur ces pentes abruptes comme une montagne mouvante mêlée d'ombre et de lumière, se précipita avec mille tonnerres dans le ravin de Trümletenbach, en éveillant tous les échos endormis. Ainsi vue par cette lumière blafarde, la Jungfrau ressemblait à un gigantesque fantôme enveloppé

de ses blancs voiles, et elle empruntait au silence de la nuit, à la solitude, à la pâle lueur de ses neiges, à l'ombre immense qu'elle projetait au loin, quelque chose de mystérieux et de terrible.

Nous nous éveillâmes pleins de joie le lendemain, dans l'espoir de contempler la Jungfrau sous les feux du soleil; mais, hélas! il pleuvait à verse, et un brouillard froid nous pénétrait de toutes parts. Nous attendîmes en vain une grande partie de la journée, pour voir si l'hôtel *Bellevue* méritait son nom; mais le soleil ne put percer un seul instant ce rideau de vapeurs. Notre seule consolation fut d'aller nous établir sur le bord de la gorge profonde où bruit le Trümleten, et de sonder l'horizon. De temps en temps une détonation semblable au tonnerre annonçait la chute des neiges dans quelque partie de la montagne : l'avalanche, roulant avec impétuosité sur ces flancs escarpés, ébranlait l'air, déchirait le rideau de vapeurs, et alors par cette déchirure nous apercevions un moment une masse immense de neige emportée dans l'abîme. Soudain le rideau se refermait sur cette apparition fugitive, et un bruit croissant, multiplié par les échos, nous indiquait seul la marche du phénomène. Ce spectacle si nouveau, si imposant, tout incomplet qu'il était, éveilla en nous mille sensations confuses.

N'ayant aucun espoir de voir le temps s'éclaircir, il fallait songer à quitter la Wengernalp, et à descendre de ses hauteurs glacées, où nous pouvions être emprisonnés par la neige. Un négociant en vins, qui voyageait pour son commerce et qui avait parcouru plusieurs fois cette route, s'offrit à être notre guide et notre compagnon, et nous nous empressâmes d'accepter. C'était une grande imprudence. Dans ce trajet de douze kilomètres nous pouvions être surpris par une tempête de neige, emportés par l'ouragan, jetés dans les précipices, ou tout au moins égarés et incapables de reconnaître notre route. Nous descendîmes pourtant sans trop de danger par des chemins impraticables ravinés par les pluies, enfonçant dans des boues noirâtres, glissant sur des degrés d'ardoises, traver-

sant des ruisseaux improvisés, sans jamais savoir ni où nous étions, ni où nous allions, à cause du brouillard. Cette descente pénible dura trois longues heures. Enfin nous aperçûmes les chalets de Grindelwald. Il était temps d'arriver : la pluie était devenue de la neige, et les flocons que le vent nous fouettait au visage nous fatiguaient horriblement et nous empêchaient de marcher. Cette tempête dura toute la soirée et toute la nuit, et le lendemain la neige couvrait le sol sur une hauteur de vingt centimètres, ensevelissant tous les sentiers sous une couche uniforme (c'était le 6 septembre).

Cette circonstance ne nous empêcha point de voir les glaciers dans toute leur splendeur ; car le lendemain matin il faisait un soleil magnifique, dont l'éclat était multiplié par les mille et mille facettes de la neige. Les deux glaciers de Grindelwald ne sont pas les plus beaux de la chaîne des Alpes et de l'Oberland ; mais comme ils sont facilement accessibles, et qu'on peut arriver en voiture jusqu'à leur base, ils sont plus connus que beaucoup d'autres. Nous nous empressâmes d'aller les visiter. A notre arrivée, nous fûmes reçus comme des princes, et salués par une petite pièce de canon ; les échos eux-mêmes daignèrent nous accueillir bruyamment par une salve de leur formidable artillerie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous payâmes en dignes bourgeois ces honneurs princiers..., d'après le tarif affiché au *tourniquet* du glacier. Ce pauvre glacier est enfermé comme une bête curieuse derrière une barrière de planches ; il a un propriétaire, un affreux propriétaire, qui l'exploite sans pudeur, le fait chanter au bruit du canon, et l'éventre pour le plus grand amusement des badauds. Près de l'endroit où la Lutschine noire s'échappe du glacier par une grotte naturelle, nous pénétrâmes dans une grotte ouverte au milieu de la glace à la sape et à la mine, et éclairée par des quinquets fumeux. O profanation ! Cette illumination aurait son prix à l'Opéra ; mais qu'elle est triste et mesquine dans les flancs de ce glacier que le soleil inonde de ses feux !

Le glacier inférieur occupe les pentes d'un étroit vallon sur

une longueur de trois heures de marche, borné d'un côté par l'arête du Mittelegi, promontoire de l'Eiger, et de l'autre par les flancs escarpés du Mettenberg, petite ramification du Schreckhorn ou *Pic de la terreur*. Nous nous engageons dans un étroit sentier qui court sur le revers du Mettenberg au milieu des pâturages et des sapins, et là, suspendus sur une corniche qui domine le glacier, nous admirons la *mer de glace*, c'est-à-dire l'immense vallée de glaces qui se prolonge entre les bases des montagnes, semblable à un torrent furieux tout à coup saisi par la gelée, ou plutôt à une mer en courroux subitement condensée par le froid. Toutefois ces images ne rendent que d'une manière bien imparfaite l'affreuse réalité. La surface du glacier se hérisse d'immenses aiguilles d'un vert éclatant, groupées dans un désordre pittoresque, et s'élevant de vingt à trente mètres de hauteur; des crevasses irrégulières, tantôt larges, le plus souvent étroites, courent dans tous les sens et vont se perdre dans la profondeur de l'abîme, avec des teintes d'un bleu admirable, en engouffrant des ruisseaux superficiels; deux trainées de blocs énormes, détachés des rochers qui surplombent, s'alignent sur les flancs de la mer de glace, comme de petits esquifs ballottés sur les flots en furie.

Ce spectacle inattendu, si nouveau pour nous, nous tient immobiles de surprise et d'admiration. Nous hésitons à nous lancer sur cette mer terrible, sur ces vagues solides comme celles de l'Océan polaire, et à affronter ces écueils de glace et ces précipices cachés par une mince couche de neige. Une vague terreur pèse sur ce vaste domaine de l'hiver, sur cet empire de la désolation éternelle, et une sourde fermentation s'agite dans ses flancs mystérieux. Un bruit continu règne au fond de cette masse inerte, et de temps à autre d'horribles craquements en ébranlent les fondements. L'eau bruit incessamment en filtrant en cascades dans les fentes des glaçons; les crevasses s'ouvrent et se dilatent avec le fracas du tonnerre; les hautes aiguilles se brisent et s'écroulent sur les aiguilles voisines, qu'elles entraînent dans leur chute; des blocs de

rochers se précipitent des hauteurs, et rebondissent sur ces pentes glacées avec mille échos sonores. Mille signes de vie sortent de ces abîmes de la mort. Il nous semble que cette masse colossale s'agite sous son blanc linceul, et secoue son effrayante immobilité. Nous voulons lui parler; mais l'écho ne nous renvoie qu'un son triste et mélancolique, qui semble se prolonger lentement dans le gouffre. Que nous étions petits en face de ce sublime spectacle!

Nous nous asseyons sous une voûte de rocher pour nous livrer sans crainte à toutes nos émotions. Une petite chevière s'approche et nous offre des fleurs et des fraises cueillies à deux pas de la glace. Pendant que nous savourons ces fruits délicieux, rendus plus doux et plus parfumés par l'aspect des frimas éternels, Max nous explique la formation des glaciers.

« La neige qui tombe sur les hautes montagnes, nous dit-il, resterait éternellement à l'état solide au milieu d'une température toujours inférieure à zéro, et priverait à jamais les plaines du bienfait de ses eaux, si la Providence n'y avait pourvu par l'établissement des glaciers. L'eau qui provient de la fonte superficielle, pendant les jours d'été, s'infiltré dans les mille interstices de la masse neigeuse, se congèle de nouveau pendant la nuit, et transforme la neige en *névé*, sorte de corps intermédiaire entre la neige et la glace, masse grenue qui se compose de cristaux arrondis et agglutinés entre eux par la pression qu'ils supportent. Peu à peu le névé se transforme lui-même en une glace d'abord peu compacte, mais qui gagne de plus en plus en consistance et en épaisseur, à mesure que de nouvelles eaux viennent s'y infiltrer et s'y congeler, et que la masse entière chemine sur la pente des hauts vallons. Telle est l'origine et le mode de formation des glaciers. Les glaciers ne forment donc point un corps compact et homogène; c'est, au contraire, une masse *feutrée*, composée d'une infinité de fragments de glace dure, séparés par un réseau multiple d'interstices et de fissures. De là résulte cette mollesse des glaciers, qui leur permet de se mouler sur tous les plis du terrain, et de se déformer dans

leur marche au gré des accidents de la gorge dans laquelle ils sont enfermés.

« On a calculé qu'il tombe dans les Alpes environ dix-huit mètres de neige par an, équivalant à une couche de deux mètres trente centimètres de glace compacte. On compte en Suisse plus de six cents glaciers, représentant une surface glacée de cinq cent cinquante-deux kilomètres carrés. Ces



Grotte de glace à Grindelwald.

chiffres disent assez le rôle fondamental que jouent les glaciers dans l'alimentation des principaux fleuves de l'Europe, et la quantité prodigieuse d'eau qu'ils emmagasinent pendant l'hiver pour les besoins de l'été.

« Les glaciers sont entrecoupés d'un grand nombre de crevasses qui descendent dans leurs flancs, parfois à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Nous venons de voir une de ces immenses cassures se former sous nos yeux avec une détonation terrible. La neige tombée cette nuit nous en cache un grand nombre sous une couche perfide, et nous rend

impossible l'exploration de la mer de glace. Je ne me soucie guère de grossir la liste funèbre des infortunés qui ont trouvé la mort dans ces effroyables fissures, et nous ne pouvons pas compter sur la chance de ce berger dont on nous racontait l'histoire ce matin. Pendant l'été de 1790, Christian Bohren ramenait un troupeau de moutons à travers le glacier supérieur de Grindelwald. Il glissa dans une crevasse à cent vingt mètres de profondeur. Quand il reprit ses sens, il se trouva dans une obscurité complète, entre deux murailles à pic, près d'un ruisseau provenant de la fonte des glaces. Avec une présence d'esprit admirable, il se traîna sur les genoux en remonçant le lit de ce torrent intérieur, et après plusieurs heures de fatigues inouïes il revit la lumière du jour au pied du Wetterhorn, et sortit du tombeau glacé où il avait été enseveli vivant. En 1821, un pasteur protestant nommé Mouron fut moins heureux. Il se penchait sur la crevasse du Valchiloch, dans le glacier inférieur, pour admirer les reflets azurés de ces murailles resplendissantes, en s'appuyant sur son bâton, qu'il avait fixé au bord opposé, lorsque tout à coup son bâton glisse, et le malheureux est précipité dans l'abîme, à quarante mètres de profondeur. Les guides de Grindelwald, sur qui pesaient certains soupçons de meurtre précédé de vol, voulurent se laver de ces sourdes imputations, et, descendant dans le précipice à l'aide de cordes et de degrés taillés dans la glace, ils rapportèrent le cadavre horriblement mutilé, encore muni de sa bourse et de sa montre. Nous avons vu la tombe de cet infortuné à la porte du temple de Grindelwald.

« Ces fleuves glacés ne restent pas immobiles dans leur lit : ils s'avancent, au contraire, par un mouvement bien marqué, et ils tendent à se développer à leur base et à envahir de plus en plus les vallées inférieures, sans doute par suite d'un refroidissement lent et continu de notre hémisphère. Cette idée a d'abord été accueillie avec des sourires ironiques ; mais aujourd'hui elle est démontrée par des faits irrécusables, et la marche des glaciers a été mesurée de la manière la plus attentive par les naturalistes suisses et français. Un intrépide

explorateur des Alpes, Hugi, de Soleure, avait fait construire dans l'été de 1827, sur le flanc du glacier inférieur de l'Aar, une petite cabane en pierres, et il l'avait adossée à une sorte de promontoire nommé l'Abschwung, en ayant soin d'en vérifier de temps en temps la situation. En 1830, il trouva sa cabane cent mètres plus bas, et en 1836, elle était déjà descendue de sept cent quinze mètres. En 1840, MM. Agassiz et Desor cherchèrent la même cabane, et la retrouvèrent à quatorze cent vingt-huit mètres du point de départ. Les mêmes explorateurs, pour vérifier le même fait d'une autre manière, plantèrent sur le glacier de l'Aar des séries de pieux bien alignés, dont il était facile de vérifier la marche en la rapportant à des points de repères immobiles. La ligne de pieux, longue de treize cent cinquante mètres, décrivait au bout d'un an une courbe de plus en plus convexe : les points du milieu étaient descendus de soixante-dix mètres environ, tandis que les rives latérales, entravées par leur énorme frottement contre les rochers du bord, s'étaient déplacées à peine de quelques mètres. Des expériences semblables ont été répétées sur d'autres glaciers, et ce curieux phénomène, indiqué pour la première fois par Saussure, a été enfin mis hors de doute.

« Ce mouvement de progression des glaciers donne lieu à divers phénomènes intéressants. Le plus caractéristique est celui des *moraines*. Les blocs de rochers qui se précipitent des hauteurs voisines sont emportés par la glace dans son mouvement de descente. De nouvelles roches tombent au même point, se placent derrière les premières et marchent à leur suite. Il se forme ainsi deux trainées latérales de débris qui s'avancent parallèlement jusqu'à la base du glacier. Là les deux *moraines latérales* se réunissent en une seule, et forment une énorme accumulation de rochers que l'on nomme la *moraine terminale*. Vous en voyez d'ici un bel exemple dans ces blocs gigantesques qui entravent les premiers pas de la Lüttschine.

« La marche des glaciers laisse d'autres traces physiques non moins curieuses. Ces masses colossales exercent, en effet,

des frottements considérables sur les rochers qui les supportent ou qui les encaissent, et y impriment des marques manifestes de leur puissante action. La couche de galets et de sable qui sépare ordinairement la glace du terrain sous-jacent agit comme le sable d'émeri sous le polissoir, nivelle les aspérités des roches, les arrondit et les polit; en même temps les fragments de pierres dures charriées par ce laminoir mobile gravent des stries et des sillons dans les rochers. De là ces galets striés et ces roches moutonnées que l'on observe dans le voisinage de tous les glaciers.

« Ainsi transportés de haut en bas par un mouvement continu et irrésistible, les glaciers descendent bien au-dessous de la limite des neiges éternelles (celui de Grindelwald est à onze cent cinquante mètres d'altitude), et y entrent en fusion sous l'influence d'une température plus douce. M. Agassiz a vérifié, en enfonçant des pieux dans le glacier de l'Aar, que le niveau de la partie moyenne de ce glacier s'abaissa par la fonte d'un peu plus de trois mètres dans l'espace d'un an. Cela vous semble peu de chose sans doute; mais il ne faut pas oublier qu'à ces hauteurs la chaleur est peu intense, même en été, et que, d'après une disposition admirable de la Providence, pour fondre simplement un kilogramme de glace sans en élever la température d'un seul degré, il faut un kilogramme d'eau chaude à 79 degrés. Grâce à cette loi, les glaces et les neiges fondent très lentement, et ne se précipitent pas dans nos plaines en inondations redoutables dès les premières chaleurs du printemps.

« Les torrents qui s'échappent de la base d'un glacier, par une sorte d'arche ou de voûte naturelle, ont tous une couleur caractéristique, suivant la nature des roches dont ils contiennent les sédiments dissous. Ceux qui sortent des roches granitiques, comme l'Arve et le Rhône, ont un aspect laiteux; une teinte verte dénote un lit de roches serpentineuses; une couleur noirâtre, un lit de schistes noirs, comme vous le voyez dans la Lütschine.

« Plusieurs phénomènes se lient à cette fusion superficielle

des glaciers. Lorsqu'un bloc noirâtre, ou un simple caillou de couleur sombre, se rencontre à la surface du glacier, il absorbe la chaleur solaire, s'échauffe, fait fondre sous lui la glace, et s'enfonce peu à peu dans l'excavation ainsi creusée : ces excavations, que l'on nomme *puits* ou *moulins*, augmentent de plus en plus en profondeur par l'action de l'eau échauffée qu'ils recueillent. Un effet tout contraire se produit lorsque le bloc est blanchâtre : dans ce cas, loin d'absorber la chaleur, le bloc protège la glace sous-jacente contre la radiation du soleil, et pendant que tout fond autour de lui, il reste suspendu sur une sorte de piédestal de glace. C'est ce qu'on appelle *table de glaciers*. Le soleil ronge peu à peu ces pieds, et les tables, s'inclinant de plus en plus vers le midi, glissent sur la glace inférieure pour recommencer les mêmes évolutions. »

Pendant que nous descendions du Mettenberg pour rentrer à Grindelwald, Max poursuivit en s'animant :

« Les glaciers jouent un rôle admirable dans l'économie de la nature. On peut les considérer, avec l'évaporation, comme les deux organes de la circulation des eaux à la surface de notre globe. Dans nos plaines et dans nos vallées, la chaleur du soleil, vaporisant l'eau des rivières, la renvoie à l'état de vapeur dans l'atmosphère; cette action continue, invisible et silencieuse, représente un travail cent mille fois supérieur à celui dont toute l'espèce humaine serait capable. Les vapeurs de l'atmosphère sont ensuite déversées à l'état de neige sur le sommet des montagnes, pour s'y convertir de nouveau en glace dans ces immenses réservoirs, puis en sources vivifiantes et intarissables, et se transporter encore une fois vers la mer, par ce système complet de veines et d'artères que nous appelons vallées. Ces eaux noires de la Lütschine qui courent à nos pieds ont déjà accompli peut-être des millions de fois ce cercle merveilleux, ce trajet incessant, cette circulation ininterrompue. Insensé celui qui ne voit pas dans ce mécanisme hydraulique si simple et si savant la main de cet ingénieur suprême que nous nommons la Providence! »

Au moment où nous allions perdre de vue les vagues solidifiées de la mer de glace, un horrible craquement se fit entendre dans ses flancs, et plusieurs aiguilles, ébranlées par la commotion, s'écroulèrent avec fracas.

« Voilà, dix Max, une des pulsations de ce grand organe : le glacier vient de faire un mouvement en avant pour se rapprocher de nous, et verser à nos pieds la coupe toujours féconde et toujours inépuisable de ses eaux. »

XIX

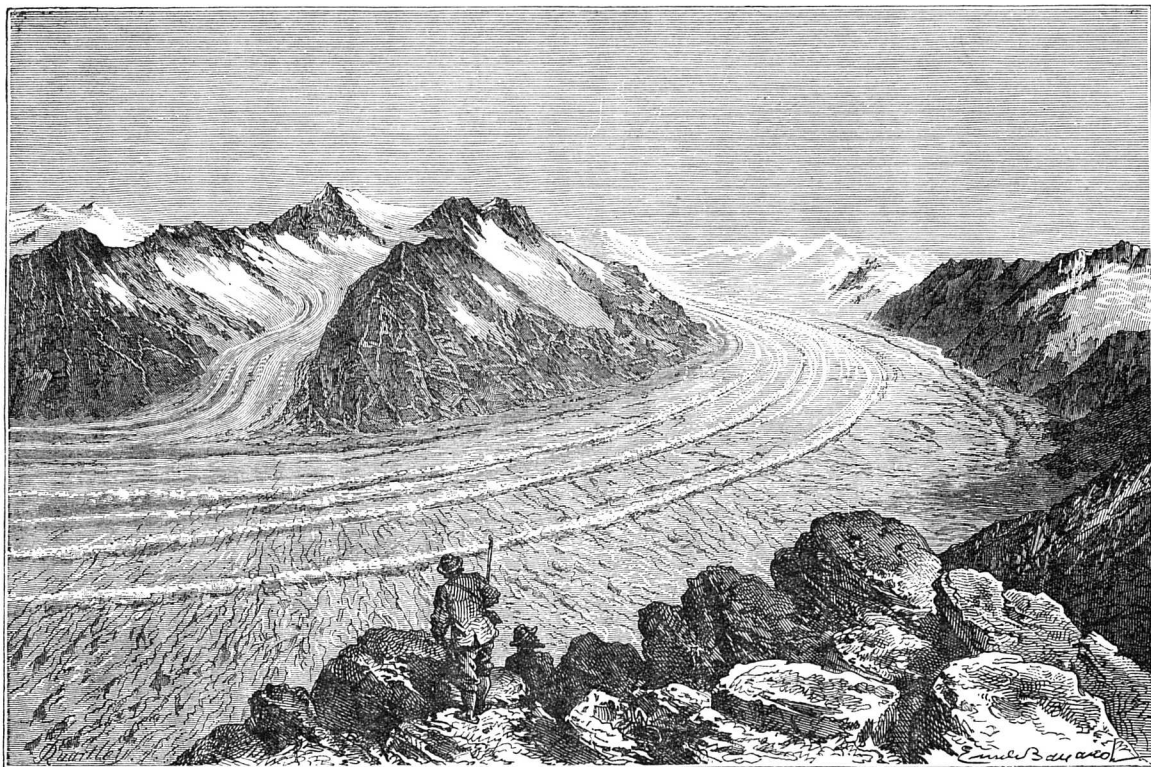
Ruines du château d'Unspunnen. — Ascension de la Jungfrau. — Le glacier d'Aletsch. — L'école des crétins. — Le lac de Brienz. — Cascades du Giessbach. — Illumination des cascades. — Concert nocturne sur le lac.

La couche de neige qui couvre les hauteurs ne nous permet ni de tenter la belle ascension du Faulhorn, où se trouve l'habitation d'été la plus élevée de l'Europe (deux mille sept cent trente mètres d'altitude), ni d'escalader la grande Scheideck (deux mille cent mètres), pour descendre dans la vallée de l'Aar par le torrent du Reichenbach et le glacier de Rosenloui. Les sentiers sont ou cachés, ou impraticables et dangereux, et nous sommes forcés de retourner coucher à Interlaken, maudissant le temps funeste qui trouble notre itinéraire et nous prive de ces excursions intéressantes.

Le vallon de Grindelwald n'est qu'une crevasse, longue d'environ vingt kilomètres. Dans certains points, les montagnes qui le bordent sont tellement abruptes, que le village de Tschingelberg ne voit pas le soleil depuis le 28 octobre jusqu'au 8 mars. Nous le suivons jusqu'au confluent de la Lütchine noire et de la Lütchine blanche; là nous retrouvons la charmante vallée que déjà nous avons parcourue la veille, et bientôt les champs de neige de la Jungfrau apparaissent de nouveau à nos regards. A l'entrée de cette vallée se dressent des ruines amoncelées de la manière la plus pittoresque. Ce

sont les restes du château d'Unspunnen, qui ne consistent plus aujourd'hui qu'en une tour semi-circulaire adossée à une tour carrée. Des sapins ont fixé leurs racines dans les crevasses du mur, et allongent chaque jour leur ombre sur ces ruines solitaires. Les maîtres de ce château étendaient jadis leur domination sur les vallées de Grindelwald, de Lauterbrunnen et d'Interlaken. Burkard, le dernier rejeton des fiers barons d'Unspunnen, avait une fille unique nommée Ida, renommée dans tout l'Oberland par sa beauté. Ida était fiancée à Walter de Wadenschweil, fils du puissant duc de Zæhringen; mais leurs pères étant devenus ennemis mortels, le projet de mariage fut rompu. Alors Walter enleva sa fiancée et l'épousa à Berne. Le vieux Burkard gémissait depuis plusieurs années dans son château solitaire, lorsqu'un jour on lui amena un petit enfant. L'innocente créature passa ses bras autour du cou du vieillard, en lui donnant le doux nom de père. Désarmé par les grâces et par les caresses de l'enfant, Burkard se reconnut dans son petit-fils, pardonna à Walter, et voulut que cette réconciliation des Zæhringen et des Unspunnen fût célébrée chaque année par des jeux champêtres. Cette charmante légende, que nous raconte l'aveugle qui fait chanter les échos de la vallée, jette un certain charme sur ces ruines tristes et mélancoliques.

Le lendemain le soleil se lève radieux, et la Jungfrau se montre dans toute sa grâce virginale. Il nous en coûte beaucoup de quitter Interlaken sans voir de plus près cette fameuse montagne, que nous apercevions depuis longtemps de tous les points de l'horizon, et, ne pouvant retourner à la Wengernalp, nous faisons du moins l'ascension de l'Abendberg. Du sommet de cette montagne nous jouissons d'une vue magnifique sur les deux lacs et sur la chaîne des glaciers de l'Oberland. Mais ce qui attire surtout nos regards, c'est la Jungfrau, avec ses immenses champs de neiges et de glaces, et son profil svelte et dégagé. Quel calme solennel règne sur cette cime glacée! quelle majestueuse immobilité! quelle sereine attitude! quelle paisible domination au-dessus de la région des orages! quel



Glacier d'Aletsch, vu de l'Eggishorn.

éclat étincelant ! Le pâtre des Alpes, tout grossier qu'il est, tout insensible qu'il demeure aux beautés qui l'entourent, a senti lui-même l'impression de cette nature sublime, et, poète sans s'en douter, il a vu dans le Jungfrau une *jeune fille*, une *vierge*, dont la ceinture éblouissante n'a jamais été détachée, dont le front n'a jamais été violé par l'homme, et dont la robe virginale n'a jamais été souillée. C'est ainsi que l'imagination grossière de l'habitant des Alpes a su animer ces masses inertes, et leur donner les couleurs de la poésie et de la vie.

Le Jungfrau, si longtemps inaccessible, ne mérite plus le nom de *vierge*, et plusieurs fois depuis le commencement de notre siècle l'homme a escaladé son sommet, situé à quatre mille cent soixante-quinze mètres au-dessus de la mer. La plus intéressante de ces ascensions a été faite au mois d'août 1841 par MM. Agassiz, Forbes, Duchâtelier et Desor, accompagnés de quatre guides. J'emprunte au récit de M. Desor les détails les plus curieux de cette périlleuse entreprise.

Partis de Viesch dans le Valais, les intrépides explorateurs allèrent coucher aux chalets de Moerill, au pied du glacier d'Aletsch. Ce glacier descend de la cime méridionale de la Jungfrau sur une longueur d'environ vingt-cinq kilomètres et deux kilomètres de large, encaissé de toutes parts par des montagnes très élevées. On y trouve, à mille quatre cent quatre-vingts mètres de hauteur, un lac où flottent pendant l'été d'énormes blocs de glace, comme dans les mers polaires. Ce lac présente dans son régime un phénomène remarquable : il est intermittent, il se vide et se remplit alternativement dans l'espace de quelques années. Le glacier d'Aletsch, qui borde sa rive occidentale, le barre par une falaise verticale de glace d'environ dix mètres de hauteur. Quand la pression de l'eau l'emporte sur la résistance des parois de glace, le lac se vide tout à coup et se fait un passage sous le glacier ; il en résulte dans la vallée du Rhône une inondation désastreuse, qui se fait sentir particulièrement dans les environs de Viège. Trois millions de mètres cubes, ajoutés subitement aux eaux du

Rhône, rendent alors son voisinage dangereux. On a construit récemment un canal destiné à donner un écoulement constant à une partie des eaux du lac, afin de diminuer les ravages que ces inondations produisaient autrefois tous les six à sept ans.

Des bords du lac Mœrill on monte immédiatement sur le glacier d'Aletsch pendant six heures, jusqu'au point où la pente commence à devenir rapide. Ce trajet sur les glaces se fait sans beaucoup de difficultés, car le glacier est en général très uni. La région des crevasses n'a que quatre kilomètres de large, et le *névé* est le plus beau de la Suisse. Le pied de la première pente a reçu le nom de *Repos*, parce qu'on s'y arrête nécessairement ; c'est un des sites de glaciers les plus grandioses qu'il soit permis de voir. Le touriste se trouve en face d'un immense amphithéâtre, au milieu de cette mer de glace qui s'étend, pour ainsi dire, sans interruption de la Gemmi au Grimsel, sur une longueur de quarante kilomètres : là viennent se confondre cinq grands affluents du *névé* d'Aletsch, dont l'un descend de la Jungfrau et l'autre du Mœnch. Le col qui s'ouvre entre les deux cimes de la Jungfrau et du Mœnch a près de trois mille cinq cents mètres de hauteur au-dessus de la mer. A l'ouest du *Repos*, sur la gauche, un vaste couloir s'enfonce entre la Jungfrau et le Kranzberg, et dans ce couloir on distingue une série de terrasses superposées, par lesquelles on monte en quatre heures jusqu'au col du Roththal. Il y a dans ce trajet des pentes raides à gravir, d'énormes crevasses, dont quelques-unes ont trente mètres de largeur, à franchir ou à contourner. Il faut absolument se servir d'échelles et de cordes pour effectuer cette ascension et parvenir au Roththal, dont la largeur est de quelques mètres. La Jungfrau ne s'élève que de trois cents mètres au-dessus ; mais cette dernière pente est si raide, qu'il faut près de deux heures pour la gravir. On côtoie un effroyable précipice dont quelques guides eux-mêmes ne peuvent supporter la vue.

D'après M. Desor, le sommet de la Jungfrau est un très petit espace d'environ soixante-dix centimètres de long sur cin-

quante centimètres de large, où il ne peut guère tenir qu'une seule personne à la fois. On y jouit d'une vue admirable sur une grande partie de la chaîne des Alpes et sur la plaine suisse



Bords du lac de Brienz.

jusqu'au Jura. Il n'y a peut-être pas dans la chaîne centrale un point plus propre à donner un aperçu exact de la véritable forme des montagnes. La Jungfrau, par exemple, est loin d'être aussi compacte qu'on se la représente d'Interlaken, et

sous ce rapport elle ne gagne pas à être vue de trop près ; car, loin de former un massif continu, elle se compose d'une série de tranches dressées les unes derrière les autres, et séparées par de profondes découpures ou vallées. Ces tranches sont étagées d'après leur hauteur, de manière que la plus rapprochée de la plaine est la moins élevée, et la dernière la plus haute. Cette disposition particulière est même reconnaissable de fort loin ; car, lorsqu'on examine attentivement la Jungfrau par un temps clair, on distingue très bien les découpures à leur teinte plus sombre.

La descente du point culminant de la Jungfrau est plus difficile et plus dangereuse que l'ascension, car il faut descendre à reculons. M. Desor et ses amis mirent une heure pour atteindre le col du Roththal, une heure pour se rendre de ce col au *Repos*, et six heures pour aller du *Repos* aux chalets de Moerill, où ils arrivèrent à minuit. Malgré tant de fatigues et de dangers, aucun ne regrettait cette excursion, et tous emportaient au fond de leur cœur le souvenir d'une des plus vives émotions qu'ils eussent éprouvées.

Pour nous, touristes moins aguerris aux courses aventureuses, nous nous contentâmes de contempler de loin le pic neigeux de la Jungfrau, si imposant dans son effrayante immobilité, et, après avoir salué une dernière fois la *vierge* endormie sous ses blancs voiles, nous nous mîmes à descendre les pentes boisées de l'Abendberg.

Après l'éblouissant spectacle des sublinités de la nature terrestre, combien est triste et navrante la vue des infirmités de la nature humaine ! Nous entrons à l'école des crétins, fondée sur le premier gradin de l'Abendberg, à mille mètres d'altitude, par le docteur Guggenbühl, dans le même lieu où le célèbre forestier suisse Kastofer avait cherché à démontrer que la culture des différentes plantes est possible à cette hauteur. Le médecin philanthrope acheta en 1847 la colonie agricole de Kastofer, et y installa une école où l'intelligence la plus haute, la persévérance la plus opiniâtre et le dévouement le plus absolu s'allient pour développer cette faible lueur de

raison qui se trouve encore chez les êtres les plus dégradés de notre espèce. Cette école de cinquante crétins de dix à vingt ans constitue l'assemblée la plus hideuse et la plus repoussante qu'il soit possible de voir. On ne saurait imaginer une collection plus complète de laideurs physiques et morales, de faces niaises, de visages abrutis, de types imbéciles, de physionomies idiotes. Notre entrée causa dans la salle une émotion stupide, qui se traduit par des gestes singuliers, des frayeurs comiques ou des rires insensés. Quand le calme se fut un peu rétabli, le docteur Guggenbühl nous fit remarquer ces faces étranges, qui tiennent moins de l'homme que de la bête, et qui, à mesure que l'intelligence s'abaisse, descendent par des gradations successives au type du chien, du porc, de la grenouille.

« Chose étonnante ! nous disait l'excellent docteur, ces traits hideux, où ne respire qu'une animalité brutale, s'effacent peu à peu par l'éducation, et l'intelligence, en s'éveillant, jette sur ces faces d'animaux un reflet, une physionomie qui en modifie profondément le caractère. La grenouille s'élève graduellement jusqu'à la dignité de porc, et nous obtenons assez facilement ce premier résultat. Mais il est plus difficile de faire monter le porc au grade de chien, et entre les deux il y a un abîme. Du chien à l'homme il n'y a qu'un pas, ajouta-t-il en souriant avec une bonhomie malicieuse. Dans ma méthode, je ne sépare jamais les exercices du corps des exercices de l'esprit. Mes élèves jardinent, soignent les vaches, se livrent aux soins domestiques, jouent et font beaucoup de gymnastique. Ils ne peuvent toucher à aucun objet sans le nommer, et chaque leçon devient palpable par des objets matériels. Voici des tableaux de couleurs, voici des fils de laine de toutes nuances, voici tous les instruments d'un usage journalier ; c'est par les sens que nous cherchons à pénétrer jusqu'à l'âme pour y fixer quelques impressions durables. Nous ne parvenons pas toujours à doter ces infortunés d'un langage compréhensible, et plusieurs en sont restés aux cris inarticulés des animaux. J'ai remarqué que la langue française est celle que les crétins

peuvent apprendre le plus facilement : par son caractère logique, elle a sans doute des rapports plus simples avec ces ébauches d'intelligence.

— Et comment, docteur, leur donnez-vous l'idée des choses immatérielles ?

— Ah ! voici l'écueil, reprit M. Guggenbühl avec tristesse. C'est à ce signe que je reconnais si j'ai formé des hommes, ou seulement des animaux apprivoisés. Les plus habiles ne se représentent guère Dieu que comme un autre Guggenbühl plus grand, plus fort que moi, plus redoutable, et qui habite là-haut, par-dessus la cime de la Jungfrau. Le tonnerre est sa parole, et l'éclair le feu de son regard. Espérons que Dieu se contentera de cette image grossière, et qu'il ne me reprochera pas trop de l'avoir façonné à mon image et à ma ressemblance. La musique, en éveillant chez ces infortunés des sensations confuses, m'a quelquefois aidé à leur faire franchir ce pas redoutable, et à entrer dans le domaine immatériel. Vous allez en juger. »

Et, se mettant à l'orgue, le docteur joua un morceau d'une suavité délicieuse. Sous le charme de ces accents, les physionomies des crétins perdirent peu à peu leur expression bestiale, et semblèrent s'ouvrir à quelque chose d'humain. Les uns pleuraient, les autres joignaient les mains avec admiration ; quelques-uns se mirent à gambader avec frénésie ; plusieurs poussèrent des cris inarticulés sur les tons les plus discordants. Le docteur se tut ; l'assemblée rentra soudain dans un morne silence, et reprit son attitude stupide. Nous complimentâmes M. Guggenbühl de son dévouement, et, après l'avoir remercié de son obligeance, nous descendîmes l'Abendberg et rentrâmes à Interlaken, attristés par ce douloureux spectacle.

La cloche du bateau à vapeur nous arrache bientôt à ces émotions pénibles, et nous nous embarquons sur le lac de Brienz pour le Giessbach. Le lac a une longueur de plus de douze kilomètres sur une largeur de trois kilomètres, et une profondeur de plus de six cents mètres. Il est encaissé au nord et au midi par des montagnes très escarpées et très élevées,

qui laissent à peine à leur pied le passage d'un chemin. Pendant cette promenade d'une heure et demie, nos yeux



Chutes du Giessbach.

errent avec ravissement sur les plus charmants paysages.

La merveille du lac de Brienz est la chute du Giessbach. Le Giessbach est un torrent qui descend des petits lacs du Schwarzhorn et du Faulhorn, et qui, avant de se jeter dans

le lac de Brienz, se précipite en quatorze cascades, auxquelles on a donné les noms des principaux héros de l'indépendance bernoise. Ces chutes ne sont ni les plus fortes, ni les plus hautes, ni les plus majestueuses de la chaîne des Alpes ; mais elles sont certainement les plus gracieuses et les plus pittoresques. Les six ou sept cascades inférieures, que l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil, sont admirablement encadrées de verdure, de sapins, de rochers, et l'on ne peut imaginer ce que l'art le plus savant pourrait ajouter à la simple nature pour en augmenter l'effet. Des sentiers rampent sur les deux bords du torrent, et permettent d'étudier à l'aise les mille accidents d'ombre, de lumière, d'écume, de rejaillissements, de bruits que présentent les eaux. Tantôt le Giessbach tombe en une seule masse compacte, tantôt il s'épanouit en éventail ; ici il glisse comme une nappe d'argent ; là il se divise en mille filets écumeux ; l'une des chutes se détache dans l'ombre des rochers et des sapins comme un fleuve de lait ; une autre, sous les baisers du soleil, scintille de mille feux et rayonne de mille reflets ; une troisième, à demi masquée par les grands arbres, s'éclaire par places, et présente un mélange mouvant de rayons et d'ombres, de taches noires et de chatouillements splendides. Des ponts rustiques, formés de troncs de sapins couchés sur le torrent, conduisent le touriste au pied des chutes pour en recevoir l'écume et le fracas étourdissant, et le suspendent au-dessus des cascades, au milieu d'un nuage flottant de poussière aqueuse, où le soleil dessine toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Par un charmant caprice de cette belle nature, un rocher qui surplombe projette en avant une de ces chutes, et l'on peut impunément passer par derrière, et contempler le paysage à travers les échappées de la nappe d'eau. Tous les détails sont ravissants, et l'ensemble, vu de la terrasse de l'hôtel du Giessbach, offre un coup d'œil enchanteur.

Nous passons trois heures à errer sur ces bords délicieux, à aller du lac aux cascades et des cascades au lac, tantôt préférant les grandes vues qui se déploient sur les montagnes du

nord, tantôt revenant avec prédilection au merveilleux vallon du Giessbach, à ses prairies, à ses bosquets, à ses cascates. Nous dînons sur la terrasse, en face des chutes, et nous assistons, à mesure que les ombres du soir s'abaissent, à une incomparable dégradation de lumière sur les flots du torrent. Quand la nuit fut venue, une nuit noire, opaque, cent personnes se trouvaient réunies sur la terrasse de l'hôtel, admirant le fleuve de neige qui se déversait bruyamment dans les ténèbres du vallon. Tout à coup, au signal donné par une fusée, des feux de Bengale, rouges, verts, jaunes, bleus, blancs, violets, furent allumés au milieu du bosquet, et réfléchirent leur lumière sur chacune des chutes. Un cri de surprise et d'admiration s'échappe de toutes les bouches. Nous avions sous les yeux un fleuve étincelant, qui, de chute en chute se précipitait en flots de rubis, d'émeraudes, de topazes, de saphirs et d'améthystes, au milieu desquels éclatait un torrent de lait d'une éblouissante blancheur. Puis soudain un feu s'éteignait et faisait place à un feu d'une autre couleur : le saphir succédait au rubis, et la topaze à l'émeraude. Enfin ces jets de pierres précieuses se tarirent les uns après les autres, et quand les feux se furent successivement éteints, il ne resta plus de tant de splendeurs féeriques, dignes des *Mille et une Nuits*, qu'un mince filet de neige qui courait sous les ombrages du parc. « Voilà l'image de bien des gens, disait Maurice philosophiquement. Incolores par eux-mêmes, combien n'empruntent leur éclat qu'à ces lueurs fugitives qui se reflètent sur eux ? Que serait Pierre sans son titre ? Que valait André avant d'être revêtu de sa dignité présente ? Ne confondons pas les feux de Bengale avec les pierres précieuses ! »

Au moment où la dernière lueur s'éteignait sur les cascades, un chœur lointain retentit sur le lac, et la foule des touristes se précipita de ce côté. Une flottille de batelets, illuminés par mille torches rougeâtres, était à l'ancre à cent pas du rivage, et toutes les batelières de Brienz et de Kienholz, dans leurs plus beaux atours (c'était un dimanche), chantaient des airs nationaux. L'œil et l'oreille étaient également charmés par ce

spectacle imprévu. L'éclat des torches, reflété par les eaux agitées du lac, se dessinait en longs serpents de feu qui se tordaient dans tous les sens jusqu'aux rivages ; une brise légère faisait vaciller ces lumières tremblantes, et les chanteuses, vivement éclairées ou plongées dans une ombre opaque, nous apparaissaient comme des êtres fantastiques. Que dire maintenant de ces airs rustiques, de ces ballades naïves, de ces mélodies alpestres, dont le caractère simple et paisible contraste si fortement avec notre musique tourmentée ? On n'y trouve point cette expression dramatique, ces accents passionnés, que nous recherchons à l'Opéra, et c'est ce qui fait que ces mélopées sans art sont en merveilleux accord avec le paysage dont les échos les redisent. Ainsi entendues sur le lac, en face de ces montagnes et de ces pâturages, apportées par la brise, chantées par des voix argentines auxquelles un art savant n'a point enlevé leur saveur un peu sauvage, répétées par les rochers du Giessbach, et comme brodées sur la basse sourde et continue des cascades, ces mélodies nous touchaient profondément. Peu à peu les chœurs cessèrent, la flottille se dispersa sur le lac, les voix s'éloignèrent dans des directions opposées, et les feux des barques s'éteignirent les uns après les autres dans le lointain. Nos yeux suivirent pendant longtemps deux batelets qui naviguaient de conserve vers l'îlot de Bœnigen, en s'enfonçant peu à peu dans la brume de la nuit. Ces dernières torches disparurent enfin, et tout rentra dans l'ombre et le silence. Nous restâmes une partie de la nuit accoudés sur nos fenêtres, jouissant d'une température tiède et délicieuse, aspirant à pleins poumons la senteur pénétrante des pins, écoutant le bruissement des cataractes, et pensant aux amis absents. Il m'est impossible d'être heureux tout seul, et quand une vive émotion me saisit, j'évoque aussitôt deux ou trois images plus chères que les autres, pour leur faire partager mon bonheur, au moins d'une manière idéale. Pendant que je rêvais avec mes souvenirs, Maurice prenait des notes, Max ronflait, les cascades grondaient, le ciel scintillait, et le lac pâlisait aux clartés argentées de la lune.

XX

Vallée du Hasli. — Cascade du Reichenbach. — Glacier de Rosenlauri. — Chute de l'Aar à la Handeck. — Le Grimsel. — Glacier de l'Aar. — Théorie de la *période glaciaire*. — Extension des anciens glaciers. — Blocs erratiques. — Extension des glaciers actuels.

Nous sommes debout de bonne heure le lendemain pour continuer notre voyage, et explorer la vallée du Hasli jusqu'aux glaciers de l'Aar. Un bateau nous conduit à Brienz, village assis au pied du Brienzgrat, et couronné d'une manière pittoresque par sa vieille église et les ruines de son château. Là nous prenons une voiture pour Meiringen, afin de traverser rapidement cette vallée marécageuse, où séjournent les eaux de l'Aar, avant de pénétrer dans le lac. Tout a un air de fête autour de nous. A gauche s'élève le mont Brünig, avec ses ravissants paysages, le désespoir des peintres; devant nous s'étale un tapis de velours verdoyant et fleuri, encadré de rochers à pic d'où descendent vingt cascades bruyantes : la population a une beauté de race qui l'a depuis longtemps rendue célèbre entre toutes celles des Alpes, et notre postillon, en fouettant son petit cheval, chante allègrement les plus beaux airs de l'Oberland. Ajoutez-y un splendide soleil, les hautes montagnes qui se dressent au loin, les glaciers et les neiges éternelles qui brillent à tous les points de l'horizon, et vous aurez une idée de ce tableau enchanteur.

Meiringen peut être considéré avec raison comme l'école du paysage. Les autres vallées de la Suisse ont toutes un caractère particulier; mais ici tous les degrés de la végétation, tous les contrastes de la nature, toutes les formes de la matière sont rassemblés sur un théâtre assez borné pour que l'œil puisse saisir sans peine tous les détails, assez étendu pour qu'il puisse les envisager sans confusion. Le sauvage et le champêtre, le terrible et le gracieux, le grandiose et le joli, le sublime et le riant, les glaces et les fleurs, sont liés par des transitions toujours imprévues et toujours nouvelles. Je n'essayerai point de peindre toutes ces beautés, il me faudrait pour cela une palette chargée des couleurs les plus riches et les plus diverses; mais la langue humaine, bornée à quelques mots, ne saurait reproduire cette variété inépuisable de tons et d'accidents, et pendant que la nature se montre incessamment à mes yeux sous de nouveaux aspects, je me trouve réduit à une impuissante stérilité.

Le bourg de Meiringen s'élève sur la rive droite de l'Aar, au pied du Hasliberg; une vieille tour encore imposante le domine, et, pour en corriger l'aspect un peu sévère, les deux cascades parallèles de l'Alpbach et du Mühlbach se dessinent par derrière. Ces deux torrents paraissent assez inoffensifs, mais leur grâce pittoresque cache, au dire de notre postillon, des allures souvent redoutables : au moment de la fonte des neiges, après des pluies intenses, ils tombent avec violence des hauteurs du Hasliberg, et, mal contenus par une digue, ils causent des ravages considérables. Nous laissons ce bourg à notre gauche, et nous allons déjeuner au pied de la chute du Reichenbach.

Le Reichenbach est un torrent qui descend des flancs du Schwarzhorn, et se grossit des eaux de la grande Scheideck. Il se précipite dans la vallée du Hasli en une chute superbe, qui n'a ni la hauteur du Staubbach, ni le pittoresque du Giessbach, mais qui a pour elle le fracas étourdissant de ses eaux et le caractère sauvage du paysage qui l'entoure. Par une odieuse spéculation, on l'a enfermée comme une bête curieuse

derrière une haute barrière de planches, et on ne peut la voir, moyennant finance, qu'au point de vue assigné par le propriétaire d'un ignoble belvédère, et par l'étroite ouverture d'une fenêtre. La chute est vraiment magnifique : les eaux tombent avec un bruit formidable entre les deux parois de rochers, rebondissent avec fureur, remontent en poussière, et se dissipent en légers flocons d'écume. Sous les coups répétés de son tonnerre, les arbres agitent leur feuillage, et les rochers s'ébranlent. Quand on se penche sur l'abîme où s'engloutit le torrent, on se retire effrayé, de peur d'être entraîné dans le gouffre par le vertige. Nous laissons un honnête bourgeois contempler à son aise la cataracte à travers les verres colorés du belvédère, et s'extasier devant la couleur verte ou rouge des eaux, et nous nous retirons, indignés qu'on ait mis en cage une des merveilles de la nature.

Nous quittons pour quelques heures la vallée du Hasli, afin d'aller visiter, sur la route de la grande Scheideck, le glacier de Rosenlaui. Le chemin s'engage le long du Reichenbach dans un vallon pittoresque où les cascades, la végétation, les rochers, les scieries, les chalets se disputent le regard. Parfois le sentier descend au bord du torrent ; ailleurs se suspend en corniche au flanc des montagnes ; plus loin il franchit l'abîme sur des ponts tremblants ; ici il traverse de charmantes prairies ; là il s'enfonce dans une forêt de pins. Partout règne un silence majestueux, à peine troublé par le bruissement des ruisseaux sur les rochers, et le voyageur se croit perdu au fond d'une solitude inaccessible. De temps en temps le son argentin des clochettes retentit au-dessus de sa tête, et mêle les bruits joyeux de la civilisation champêtre aux bruits solennels de la nature.

Le glacier de Rosenlaui est un des plus curieux de l'Oberland. Il s'encadre entre plusieurs sommités neigeuses, et s'étend sur six kilomètres de long et deux de large. La base n'est point hérissée d'aiguilles comme le glacier de Grindelwald ; mais elle se développe plutôt en monticules arrondis de quinze à vingt mètres de hauteur, séparés par des vallons où

courent des ruisseaux glacés. Séduit par les pompeuses promesses d'un spéculateur qui s'est adjudgé la propriété du Rosenlauri, nous gravissons à sa suite le flanc glissant de ces collines de glace : armé d'une hachette, notre guide taille des marches dans le cristal, et les sème de sable et de gravier pour faciliter notre ascension. Nous montons, nous descendons, nous disparaissions entre ces collines, nous franchissons d'énormes crevasses, et après mille efforts pénibles et périlleux nous arrivons au point culminant où la mer de glace commence à s'élargir. Le spectacle est magnifique : aussi loin que la vue peut s'étendre, nous n'apercevons que vagues solidifiées sous le souffle de l'hiver ; un triste silence pèse sur ces solitudes, et la lumière s'y joue en tons pâles et blafards ; de temps en temps un sourd craquement se fait entendre dans la masse, et les fissures s'élargissent sous nos yeux, entr'ouvrant des abîmes profonds. S'il est assez difficile de monter, il est bien plus dangereux de descendre, et ce n'est pas sans terreur que nous contemplons sous nos pieds ces pentes rapides, qui n'offrent aucune prise. Maurice descend le premier, appuyé sur le bras du guide ; je le suis de près, cramponné à toutes les aspérités de la glace, et Max, plus aventureux, se laisse glisser comme une avalanche sur la colline de glace, au grand détriment de son pantalon.

Sous le glacier s'ouvre une profonde caverne naturelle, où coulent les eaux du Weissenback. Les parois de cette grotte offrent toutes les nuances de l'azur, depuis le bleu mat et pâle de la turquoise jusqu'au bleu étincelant et sombre du saphir. Des colonnes à demi transparentes et légèrement teintées en soutiennent les voûtes, et ces voûtes elles-mêmes sont festonnées de mille dessins bizarres gravés par les eaux. Ça et là s'élargit une crevasse qui communique avec le jour extérieur, et fait descendre une lumière jaunâtre au milieu de ces splendeurs azurées, dont l'éclat et la richesse sont incomparables. C'est bien là une de ces grottes de fées et d'ondines rêvées par les poètes, et l'on se croit transporté dans les humides palais des naïades. Nous y pénétrons à la suite de notre guide, accom-

pagnés de ce stupide bourgeois du belvédère de Reichenbach, qui nous avait rejoints. Pendant que nous admirions en silence



Le lit du torrent de Rosenlaui au-dessous de la cascade.

ces teintes splendides, ces couleurs magiques, que la nature ne présente nulle part ailleurs, notre bourgeois ne cessait de s'exclamer et de répéter :

« Oh ! que c'est beau ! On se croirait à l'Opéra !... »

— L'imbécile! disait Max. Il me rappelle cette élégante de nos salons de Paris, qui, s'extasiant devant un magnifique bouquet de fleurs naturelles, s'écriait : « Oh! c'est charmant! « On dirait des fausses fleurs! »

Le torrent de Weissenbach, au sortir du glacier de Rosenlauri, s'engouffre dans un abîme, où il disparaît pour se montrer quelques pas plus loin. Un pont de bois a été jeté sur le gouffre, et, pendant que nous écoutons le grondement des eaux qui s'y perdent, notre guide y fait rouler des pierres, qui tombent de rocher en rocher avec un bruit sinistre. Un coup de canon termine notre visite à Rosenlauri, et, pendant que nous redescendons dans le vallon du Reichenbach, les échos saluent notre départ par mille clameurs sonores qui s'en vont mourir dans les gorges des montagnes.

Deux heures de marche nous ramènent dans la vallée de l'Ober-Hasli. En descendant le haut coteau du Reichenbach, notre vue erre avec ravissement sur cette belle vallée, sur le Hasliberg et sur le bourg de Meiringen. De là nous remontons l'Aar jusqu'à Guttanen, où se termine l'étape de cette première journée. Quelques hameaux sont disséminés le long de cette route; le chemin serpente, tantôt au milieu d'une plaine riante qui fut jadis un lac; tantôt sur le flanc de montagnes escarpées, tantôt au fond d'une gorge étroite où grondent les eaux du torrent. Partout s'étalent de magnifiques pâturages, la principale richesse du Hasli. Pendant quarante kilomètres, on compte jusqu'à cinquante-quatre *alpes*, et la quantité des vaches qui y paissent, pendant quatre à cinq mois de l'année que ces herbages sont accessibles, ne s'élève pas à moins de quatre mille. On n'y cultive presque pas de céréales; les pommes de terre s'y montrent seules, avec un peu de lin et de chanvre, et l'unique industrie des habitants consiste dans la préparation des fromages.

En sortant du hameau de Reichenbach, on commence à gravir le mont Kirchet. C'est une haute colline, élevée de deux cent cinquante mètres au-dessus de l'Aar, et qui barrait autrefois la vallée, convertissant toute la partie supérieure

en un lac profond. Le torrent s'est ouvert un chemin au milieu des rochers, et il coule aujourd'hui à travers la *Gorge obscure*, étroite fissure qui lui livre passage. Ce n'est pas la seule modification que ces lieux aient subie. Un immense glacier s'étendait autrefois des sommets du Grimsel jusqu'à Berne, envahissant toute la vallée actuelle de l'Aar, et il a laissé en une foule de points des traces irrécusables de sa présence. Le mont Kirchet est composé d'un calcaire bleuâtre, où se montrent de nombreuses traces de polissage et de striage, semblables à celles que produisent nos glaciers modernes. En même temps des blocs énormes de granit blanchâtre peu micacé se montrent au milieu de ces rochers calcaires, avec lesquels ils n'ont aucune espèce d'analogie. Ces *blocs erratiques* présentent encore toutes leurs vives arêtes et leurs angles, preuve manifeste qu'ils n'ont point été roulés par les eaux, et si on les suit dans la vallée, on ne tarde pas à reconnaître des trainées de *moraines*, et à remonter jusqu'aux glaciers actuels de l'Aar, et jusqu'aux montagnes granitiques d'où ces masses sont tombées. L'étude attentive des lieux démontre de la manière la plus évidente que ces blocs ont été charriés sans être émoussés, sur le dos d'un ancien glacier, jusqu'au point où la fonte des glaces les a déposés sur le sol; il est facile de jalonner le chemin qu'ils ont suivi par la ligne non interrompue des blocs qui s'alignaient derrière eux dans les *moraines* latérales. Les plus considérables de ces rochers granitiques ont été transportés à Berne pour servir à la construction du pont de la Nideck, et il est fort heureux que les anciens glaciers se soient chargés de les mettre à la portée des architectes; car les gisements de granit se trouvent en des points inaccessibles, loin de toutes les routes frayées.

Le petit hameau de Guttanen, où nous passons la nuit, est partagé par l'Aar en deux parties, celle de l'ombre et celle du soleil. De hautes montagnes s'élèvent à droite et à gauche; la vallée se rétrécit, et de pittoresque qu'elle était jusque-là, elle devient sauvage. Aux pâturages et aux bois de sapins succèdent les éboulements de montagnes, les rochers nus et

polis, les blocs entassés; les deux glaciers de Gelmer et de Rizli apparaissent inopinément des deux côtés de l'étroite vallée, par l'ouverture des monts gigantesques qui les enserrant et jettent sur le paysage la teinte mélancolique des neiges; la verdure, les hommes, les animaux disparaissent presque complètement; le torrent bruit avec mille gémissements dans son lit encaissé et encombré de rochers, et au loin, dans la gorge de la Handeck, la grande et solennelle voix de l'Aar parle seule dans le désert.

Guidés par ce bruit imposant, nous nous approchons de la chute. Un pont tremblant a été jeté sur l'abîme par un spéculateur, et du haut de cet observatoire le regard plonge perpendiculairement sur la cascade. L'Aar passe sous un rocher de granit; puis, divisé en deux bras par un autre bloc, il se précipite violemment dans le gouffre. L'un des bras revêt une teinte verdâtre, l'autre est d'un blanc grisâtre; un autre torrent, l'Ærlenbach, amène au même point ses eaux blanches et écumeuses; les trois ruisseaux mêlent leurs flots, confondent leurs tourbillons et leurs nuances, et composent ensemble un tonnerre qui étourdit. Penché sur l'abîme, le touriste admire le fracas, la violence, le volume des eaux, et, perdu dans le nuage de vapeurs qui flotte sans cesse au-dessus de la cataracte, il a peine à s'arracher à ce sublime spectacle. Si l'on veut jouir de la chute sous un autre point de vue et la contempler en face, il faut contourner les rochers, s'avancer sur une mince saillie qui surplombe, et là, accrochés aux pins qui rampent sur le sol et traînent leurs branches toujours chargées du poids de la neige, se pencher sur le gouffre profond que l'Aar remplit tout entier de ses flots retentissants. Rien de plus émouvant, de plus grandiose, de plus terrifiant.

Pendant l'hiver, la chute de la Handeck revêt un tout autre caractère. Cette cascade, si imposante en été lorsqu'elle s'annonce de loin au voyageur par le bruit des masses d'eau qu'elle lance au fond du précipice, est d'abord muette, comme toute la nature environnante. Il faut la chercher, et, lorsqu'on l'a découverte, on ne voit pas sans désappointement qu'elle se

réduit à un mince filet d'eau qui glisse inaperçu et silencieux sur les rochers, pendant que la cascade, solidifiée par le froid, se suspend comme un torrent de glace au-dessus de l'abîme.

A partir du chalet de la Handeck, le vallon de l'Aar présente une troisième physionomie : il n'était que sauvage, il devient effroyable. Les pâturages, les sapins rabougris disparaissent complètement, et le chemin s'élève dans une des gorges les plus désolées des Alpes, entourée de tous côtés par d'immenses colosses de pierres polies, sur les flancs arides desquels la plus maigre végétation ne saurait fixer ses racines, à l'exception de quelques lichens. A mesure que l'on approche du Grimsel, le phénomène des roches polies prend plus d'extension, et comme la forêt n'en masque plus la continuité, on poursuit des yeux ces formes rondes et lisses, semblables à d'énormes cylindres entassés les uns sur les autres, jusque près du sommet des plus hautes arêtes. C'est un spectacle unique que celui des roches nues, usées par le frottement des anciens glaciers, et qui semblent vouées à une stérilité éternelle. Deux de ces blocs attirent surtout l'attention du touriste : l'un s'appelle le *Dernier mauvais pas*, et l'on a été obligé d'y tailler des degrés au ciseau pour permettre au pied de se fixer sur sa surface inclinée et glissante ; l'autre, d'une superficie de plus de trois mille mètres carrés, se nomme la *Pierre luisante*, et la traversée en est difficile, malgré les entailles qu'on y a ouvertes, quand l'eau ruisselle sur ce granit poli comme du marbre. Rien ne se meut, rien n'est animé dans cette gorge affreuse, si ce n'est les torrents qui la sillonnent ; et le silence de la création y serait épouvantable, sans les voix confuses des eaux qui se précipitent de toutes parts. Au milieu de ces murmures, l'Aar mugit dans le fond de ses abîmes, et il fait entendre un bruit si terrible sur les rochers qui l'entravent, que le cours de la Reuss elle-même peut passer pour paisible en comparaison.

Après avoir traversé plusieurs ponts sans parapet, on arrive enfin à l'ancien hospice du Grimsel, situé à mille neuf cent quarante mètres au-dessus de la mer, sur le bord d'un petit

lac qui est souvent gelé le matin pendant l'été. Le Grimsel était autrefois un couvent, comme celui du Saint-Bernard; mais il fut sécularisé au moment de la réforme, et confié à un intendant chargé d'héberger les voyageurs pauvres qui passaient du Hasli dans le Valais ou dans la vallée de la Reuss par la Furka. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une simple auberge dépendant de la commune de Meiringen; l'aubergiste l'habite du 1^{er} avril au 1^{er} novembre, et pendant l'hiver il doit y laisser un domestique avec deux chiens, et une provision suffisante de fromages. Pour qu'on puisse tenter le passage du col en cette saison, il faut que le temps soit favorable; s'il neige ou s'il fait des vents violents, l'hospice est tout à fait solitaire, et souvent le gardien reste un mois entier sans voir arriver aucun voyageur. La maison a été presque entièrement démolie en 1838 par une avalanche qui enfonça le toit et les planchers, et remplit toutes les chambres, excepté celle du gardien. Cet homme eut beaucoup de peine à se frayer un chemin à travers l'éboulement qui l'emprisonnait de toutes parts, et, après avoir creusé une mine dans la neige pendant deux jours, il parvint enfin à sortir de son tombeau.

Le col du Grimsel est bien digne du chemin que l'on suit pour y arriver de la Handeck. Quel chaos effroyable! quel bouleversement prodigieux! C'est un monde de montagnes accumulées l'une sur l'autre, ou plutôt c'est ainsi que l'imagination effrayée se représente les ruines du monde, tant ces débris sont formidables. Il semble que la nature y ait expiré dans les plus horribles convulsions, et ces énormes rocs, entassés en désordre les uns sur les autres, apparaissent comme les ossements gigantesques d'une alpe abattue et disloquée. Ce spectacle est d'une tristesse navrante; aussi nous nous hâtons de le fuir, et de partir pour les glaciers de l'Aar.

Le glacier inférieur ne ressemble point à ceux que nous avons déjà visités. La glace y est cachée par des amas de décombres, et il faut monter assez haut à travers les débris rocheux et les moraines pour la trouver. Les crevasses y sont rares; mais on y remarque de belles tables, des cônes grave-

lieux, des entonnoirs et tous les autres accidents ordinaires de ces phénomènes. On a calculé que ce glacier présente, sur une longueur de huit kilomètres, une superficie de neuf à dix kilomètres carrés; sa plus grande épaisseur a été évaluée à quatre cent soixante mètres; mais elle décroît rapidement jusqu'à soixante mètres environ, à mesure qu'il s'incline : en prenant deux cent cinquante mètres pour l'épaisseur moyenne, le volume de cette partie du glacier serait de deux à trois kilomètres cubes.

Sans être un des plus beaux de la Suisse, le glacier de l'Aar est un des plus célèbres, et il est devenu classique dans la science. L'étude approfondie dont il a été l'objet a révélé toutes les lois des grands phénomènes glaciaires, ouvert des vues nouvelles, inspiré des théories remarquables, et jeté une vive lumière sur une des dernières périodes de l'histoire du globe. On a pu constater directement le mouvement de progression des glaciers, le transport des blocs erratiques, l'usure et le polissage des roches, et reconnaître en un grand nombre de lieux des traces manifestes de l'existence des anciens glaciers. Pour mieux étudier tous ces points, M. Agassiz, professeur à Neuchâtel, n'hésita pas à passer deux étés (1840-1841) au milieu de ces régions sibériennes. Il s'était installé sur le glacier même, à deux mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et il s'était abrité sous un immense bloc erratique situé au milieu de la moraine. C'est sous ce toit de pierre que M. Agassiz fit construire une demeure restée célèbre sous le nom de l'*Hôtel des Neuchâtelois* : la chambre à coucher était creusée dans le glacier au-dessous du bloc, et un lit de pierres recouvertes de foin servait de couche au patient explorateur. L'*Hôtel des Neuchâtelois* était signalé au loin par un drapeau flottant au haut d'un mât. A la suite de M. Agassiz, plusieurs savants distingués, tels que MM. de Charpentier, Dešor, Venetz, Martins, etc., allèrent s'établir pendant des mois entiers sur ces champs glacés. Grâce à ce vaste ensemble de travaux, on peut dire que le phénomène des glaciers n'a plus aujourd'hui de mystères.

En redescendant la vallée de l'Aar, Max nous fit connaître les principaux résultats de ces curieuses explorations.

« Il est bien certain, nous dit-il, que l'Europe, après la longue période d'un climat brûlant, qui avait développé dans nos plaines la végétation luxuriante des tropiques et les grandes races d'animaux de l'équateur, fut en proie à un refroidissement soudain, et se revêtit d'un manteau de neige et de glace. Ce phénomène imprévu arriva après l'invasion violente de ce déluge qui couvrit le continent d'une couche meuble formée de débris hétérogènes, couche à laquelle on a donné le nom de *diluvium*. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne sait à quelle cause attribuer un refroidissement si intense; car la submersion des continents fut trop courte pour abaisser à ce point la chaude température de l'ère précédente. Mais, si la cause est encore pour nous un problème, les effets sont parfaitement appréciables, et aucune vérité n'est mieux démontrée en géologie. Le refroidissement subit des parties septentrionales et centrales de l'Europe anéantit la vie organique dans ces contrées. Tous les cours d'eau, les lacs et les mers se trouvèrent gelés, toutes les sources tarirent, tous les fleuves cessèrent de couler; la neige envahit les vallées et les plateaux, et un silence de mort succéda au mouvement d'une création nombreuse et agissante. Un grand nombre d'animaux moururent de froid; les éléphants et les rhinocéros succombèrent par milliers, et, en disparaissant pour toujours de nos climats, ils enfouirent leurs ossements au milieu de nos pâturages, transformés en champs de neiges et de glaces; les plantes tropicales qui s'épanouissaient dans nos plaines périrent aussi, et ne reparurent plus dans nos latitudes refroidies. Le soleil, en se levant sur ces steppes glacés, n'y trouva plus un être vivant, et n'éclaira de ses pâles rayons qu'un immense glacier, devenu le tombeau de la plus splendide création.

« La période glaciaire a laissé en un grand nombre de points, en Suisse, en Savoie, dans le Jura, les Vosges et les Pyrénées, et dans tout le nord de l'Europe, des vestiges irré-

cusables de son existence, c'est-à-dire des moraines, des blocs erratiques à angles tranchants, des roches polies et striées, et des éminences *moutonnées*, parfaitement semblables aux traces des glaciers actuels. Depuis trois semaines, nous n'avons cessé de marcher au milieu de ces débris gigantesques. Le glacier du Rhin occupait toute la vallée supérieure du fleuve, le vaste bassin du lac de Constance, et les parties limitrophes de l'Allemagne; celui de la Linth s'arrêtait à l'extrémité inférieure du lac de Zurich, et cette ville est bâtie sur sa moraine terminale; celui de la Reuss a couvert le lac des Quatre-Cantons de blocs arrachés aux cimes du Saint-Gothard; celui du Tessin remplissait le bassin du lac Majeur, et s'étalait entre Lugano et Varese; celui du Rhône, qui envahissait le Valais et le lac Léman, a usé les rochers de la Gemmi; au-dessous de Genève, il se réunissait au glacier de l'Isère, qui débouchait par les lacs d'Annecy et du Bourget, et à celui de l'Arve, qui descendait de Chamonix; et tous les trois se prolongeaient comme un énorme manteau de glace, d'une part, dans la plaine comprise entre les Alpes du Jura jusqu'aux environs d'Aarau, et, d'autre part, dans la Bresse jusqu'à Lyon, où ils apportaient sur la colline calcaire de Fourvières des blocs granitiques détachés des hautes Alpes. Enfin le glacier de l'Aar, dont nous suivons l'ancien lit depuis quelques jours, a couronné de ses dernières moraines les collines des environs de Berne. La grande chaîne des Alpes ne comprenait donc en réalité que trois immenses glaciers, ramifiés dans leurs parties supérieures : celui du nord, qui couvrait toute la plaine suisse jusqu'au Rhin; celui du midi, qui envahissait l'Italie septentrionale jusqu'au Pô; et celui de l'est, qui descendait jusqu'au Rhône français à travers la Bresse et le Dauphiné.

« La théorie glaciaire explique sans difficulté le transport des blocs erratiques à de grandes distances de leur véritable gisement géologique, à des hauteurs considérables au-dessus de la mer, et dans des positions incroyables d'équilibre sur le penchant des montagnes. Autrefois on supposait que ces blocs, qui atteignent parfois un volume de dix-sept cents

mètres cubes, comme celui de Pravolta, dans les Alpes, avaient été charriés par les courants diluviens; mais cette explication laissait subsister une foule de problèmes insolubles. Quelle prodigieuse vitesse d'impulsion ne fallait-il pas attribuer aux eaux du déluge pour entraîner de telles masses, et surtout pour les faire remonter sur les pentes des montagnes à plus de mille mètres d'altitude? Et en admettant même que ce transport fût possible, comment se faisait-il que ces blocs ne fussent pas émoussés et arrondis par le frottement, comme il semblait naturel, et présentassent encore tous leurs angles saillants? Le mouvement de progression continue des glaciers rend compte sans peine de ce phénomène extraordinaire : les débris granitiques qui se détachaient des montagnes alpines tombaient à la surface du glacier, étaient transportés au loin pendant des années sur le dos des glaces, sans frottement, sans choc, sans usure, et quand les glaces se fondirent par l'élévation de la température du globe, ils furent déposés tranquillement sur les points où on les trouve aujourd'hui. Cette idée si simple et si nette fut communiquée en 1817 à M. de Charpentier par un guide du Valais, et ce ne fut qu'en 1834, à la suite de longues études sur les glaciers, que le savant géologue se hasarda à la faire connaître à l'assemblée des naturalistes suisses réunie à Lucerne. On n'accueillit d'abord cette hypothèse qu'avec défiance, sinon avec raillerie, et ce ne fut qu'après les recherches persévérantes de MM. Agassiz et Desor que cette idée est devenue une des théories les mieux assises de la géologie.

« Il ne faudrait pas croire qu'une température extrêmement froide soit nécessaire pour justifier cette extension considérable des anciens glaciers. La température moyenne de Genève, dont l'altitude est de trois cent soixante-quinze mètres, est de neuf degrés cinq dixièmes; sur les montagnes voisines, la limite inférieure des neiges perpétuelles est à deux mille sept cents mètres au-dessus de la mer. Admettons que la température de Genève descende de quatre degrés, et tombe en moyenne à cinq degrés cinq dixièmes. Comme le décrois-

sement de la chaleur avec la hauteur est d'un degré pour cent quatre-vingt-huit mètres, il en résultera que les neiges éternelles et les glaciers s'abaisseront de sept cent cinquante mètres, et par conséquent que les glaciers descendront à quatre cents mètres, c'est-à-dire au niveau de la ville de Genève. Or cette température moyenne de cinq degrés cinq dixièmes, qui suffirait pour produire cet abaissement des glaciers, est celle d'Upsal, de Stockholm, de Christiania. Le climat de la *période glaciaire* ne suppose donc pas un froid bien extraordinaire, et c'est là une des hypothèses les moins hardies que la géologie se soit permises.

« Par quelles causes la *période glaciaire* prit-elle fin, et comment la température de l'Europe centrale s'est-elle relevée? C'est le *föhn*, affirme-t-on, qui, en naissant, a délivré la Suisse de son climat boréal, et le *föhn* est né au moment où le Sahara, sortant des flots de l'océan équatorial, est venu exposer aux rayons des tropiques ses immenses plaines de sable si facilement échauffées. Ce vent chaud, soufflant du midi, a fondu sous sa tiède haleine l'énorme couche de neiges et de glaces qui couvrait la Suisse, et a relégué les glaciers dans les hautes vallées qu'ils occupent aujourd'hui, comme un faible souvenir de l'époque précédente.

« Mais, après avoir été refoulés et circonscrits dans les hautes régions, les glaciers tendent à reconquérir peu à peu, sans doute par suite d'un refroidissement lent de l'atmosphère, le terrain qu'ils ont perdu sous l'influence du *föhn*. Il est établi que la plupart des glaciers actuels sont en voie de progression à leur base. Le glacier inférieur du Grindelwald est même d'une origine assez récente pour que les traditions du pays remontent aisément à une époque où le vallon qu'il occupe actuellement était un passage fréquemment pratiqué pour aller du Valais dans l'Oberland. Au *xv^e* siècle, une noce valaisane suivit cette route; un baptême y passa encore depuis; et enfin, au *xvii^e* siècle, un cortège de nouveaux époux traversa aussi cette vallée, maintenant envahie par les glaces sur une longueur de plus de huit kilomètres. Une forêt de pins exis-

tait alors en cet endroit, et une chapelle de Sainte-Pétronille y attirait chaque année une foule de dévots pèlerins; on la trouve encore marquée sur une carte géographique de l'an 1570. Ainsi notre globe se refroidit peu à peu, et s'avance graduellement, par des pas presque insensibles, vers une autre période glaciaire que nous ne verrons point. Des villes riches et peuplées, Sion, Genève, Zurich, Constance, seront peut-être un jour envahies par les glaces croissantes, et la civilisation, refoulée par les neiges, descendra les pentes des Alpes pour trouver dans nos plaines un climat plus doux. »

XXI

Le lac de Thun. — Bataille de Laupen. — Batailles de Granson et de Morat. — Berne.
— Panorama des Alpes bernoises. — Fribourg. — Le tilleul de Morat. — L'orgue
d'Aloys Mooser.

Notre excursion dans le Hasli nous avait pris deux grandes journées; une marche rapide nous ramène à Interlaken par le même chemin, en descendant la vallée de l'Aar et le lac de Brienz. Avant de quitter le village qui nous avait servi de quartier général pendant une semaine, nous allons jeter un dernier regard sur la Jungfrau, et bientôt nous nous embarquons sur le lac de Thun.

Ce lac, long de dix-neuf kilomètres, large de quatre et profond de plus de deux cents mètres, est à cinq cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses bords, peuplés de riants villages, sont charmants et offrent partout les points de vue les plus pittoresques. C'est là que s'ouvre la grande école du paysagiste. A notre droite un guide nous signale successivement la grotte de Saint-Béat, où vécut le premier apôtre de l'Helvétie, sous une voûte de stalactites et de cristallisations; la caverne de Schafloch, où se trouve un glacier souterrain; le bourg de Merlingen, renommé dans toute la Suisse pour la naïveté de ses habitants, et la délicieuse villa de la Chartreuse, arrangée avec tant de goût par son propriétaire actuel. A gauche s'élèvent le château de

Spiez, bâti sur un cap, lequel fut successivement la propriété des Strättlingen, des Buttenberg et des d'Erlach; et la tour de Strättlingen, berceau de l'illustre famille du même nom, qui parvint à la dignité royale vers la fin du ix^e siècle, et gouverna la Bourgogne transjurane. Mais ce qui attire surtout nos regards, c'est la chaîne des montagnes qui monte de degrés en degrés jusqu'aux sommets les plus hauts de l'Oberland, en étalant à nos yeux les formes les plus hardies, les profils les plus capricieux et les couleurs les plus tranchées, depuis le vert sombre des pins jusqu'à la blancheur éblouissante des glaciers et des neiges éternelles. Un magnifique soleil jette sur tout cet ensemble grandiose ce que lui seul peut donner, c'est-à-dire l'éclat, le mouvement et la vie, pendant que de gros nuages noirs qui s'avancent du nord y dispersent çà et là quelques larges ombres.

La petite ville de Thun, assise à l'extrémité inférieure du lac, à l'endroit où l'Aar, complètement épuré, se dégage des eaux du lac, est moins remarquable par elle-même que par le paysage singulièrement pittoresque au milieu duquel elle se trouve placée. Au midi et au couchant de la ville s'étendent les chaînes dont le Stockhorn, avec ses mille arêtes d'un aspect bizarre, et le Niesen, à la forme pyramidale, sont les points les plus élevés. Derrière ces montagnes, à travers l'ouverture que forme la vallée profonde qui les sépare, on aperçoit les gradins blanchis des hautes Alpes, formant le contraste le plus frappant avec les premiers plans. Le devant de ce tableau enchanteur est rempli par le lac, dont les eaux calmes et transparentes reflètent avec netteté les grandes montagnes qui la ceignent et qui viennent y peindre leur mobile image.

Pendant que le chemin de fer nous emporte à travers une riante contrée le long de l'Aar, nous lions conversation avec un jeune Bernois, élève de l'école militaire fédérale de Thun. Il nous fait avec enthousiasme les honneurs de son pays, et, tout rempli de ses préoccupations militaires, il insiste surtout sur les événements de guerre auxquels Berne se trouva mêlée.

« Cette ville, nous dit-il, est assise dans une admirable

position stratégique, sur un haut monticule enveloppé presque de tous côtés par une sinuosité de l'Aar. Les Romains, qui avaient bien compris toute l'importance de cette position pour commander la vallée, n'avaient pas manqué de s'établir sur cette forteresse naturelle. Plus tard, au moment de la féodalité, les ducs de Zæhringen s'en emparèrent et y bâtirent le château de la Nydeck, autour duquel vinrent se grouper les habitations des vassaux. A la fin du ^{xiii}^e siècle, le duc Berthold V fit environner de murs et de fossés la ville naissante par les soins de l'architecte Cuno de Bubenberg, lui donna le nom de Berne, parce qu'il y avait tué un ours (en allemand *bær*), et lui octroya une constitution et des franchises.

« En peu de temps la ville nouvelle acquit une grande prospérité. Elle augmenta le nombre de ses bourgeois, contracta des alliances au dehors, se défendit avec vigueur contre la haute noblesse du voisinage, qui tentait de l'asservir, et repoussa même, à la fin du ^{xiii}^e siècle, l'empereur Rodolphe de Habsbourg. En 1339, elle courut un grand danger. L'empereur Louis de Bavière, qui soutenait l'Autriche dans sa lutte contre les cantons forestiers, voulut soumettre Berne pour ôter un point d'appui à la jeune confédération. A sa voix, les comtes de Neuchâtel, de Kiburg, de Thun, de Gruyères, d'Aarberg et de Nidau, et la ville de Fribourg, rassemblèrent vingt mille hommes sous la bannière de l'Empire, et vinrent assiéger la petite ville de Laupen, que défendait l'avoyer Jean de Bubenberg avec six cents soldats. A cette nouvelle, Berne s'émut, et appela sous ses drapeaux quatre mille de ses citoyens, que renforcèrent douze cents soldats envoyés par les Waldstettes.

« Pendant qu'on délibérait sur le choix d'un général, on vit arriver dans la ville Rodolphe d'Erlach, le fils de cet Ulrich qui, en 1291, avait gagné une première victoire sur l'Autriche et la noblesse près de la colline de Donnerbühl. Rodolphe était bourgeois de Berne; mais il dépendait féodalement du comte de Nidau, qui commandait l'armée impériale, et il dut

lui demander la permission de se joindre à ses concitoyens.

« — Allez, répondit avec dédain le jeune comte ; après tout, ce ne sera qu'un homme de moins.

« — Je tâcherai de vous montrer, répliqua Rodolphe, ce que c'est qu'un homme de moins ; » et il courut à Berne. A sa vue, les hésitations et les compétitions cessèrent, et il fut acclamé général. Il partit au milieu de la nuit, avec sa petite troupe, et vint camper près de Laupen, sur le Bramberg, d'où, protégé par une forêt, il dominait le camp ennemi. La mêlée fut terrible et sanglante. Au premier moment, l'arrière-garde bernoise, effrayée par l'attaque des chariots de guerre, s'ébranla et prit la fuite. Cet incident, loin de décourager Rodolphe d'Erlach, ne fit que l'animer. « Amis, s'écria-t-il, les lâches nous ont quittés ! Maintenant la victoire est aux braves ! » Et à la tête de ses bataillons il se précipita sur les Impériaux. Après une lutte acharnée, la victoire demeura aux Bernois. Près de cinq mille de leurs ennemis restèrent sur le champ de bataille avec la plupart de leurs chefs. Les vainqueurs retournèrent en triomphe dans leur ville, et Rodolphe, digne des temps antiques, se démit de son commandement, sans demander ni emplois, ni titres, ni privilèges ; et, redevenu simple particulier, il vécut jusqu'à une vieillesse avancée en cultivant le champ paternel. Ses descendants possèdent depuis le commencement du ^{xv}^e siècle le château de Spiez, que vous avez vu ce matin sur ce lac, et vous apercevez d'ici l'église d'Ober-Wichtrach, où fut inhumé le général d'Erlach, tué en 1798 par ses propres soldats, qui se croyaient trahis au profit de l'armée française. Déplorable erreur, que nous n'avons pas encore assez réparée !

« La brillante victoire de Laupen excita l'humeur belliqueuse des Bernois, et ils s'attachèrent dès lors à augmenter leur territoire, soit par des achats, soit par des conquêtes. En 1415, sur la sommation du concile de Constance et de l'empereur Sigismond, Berne s'empressa de déclarer la guerre au duc Frédéric d'Autriche, et s'empara de l'Argovie. Ses soldats ne déposèrent point les armes pendant un siècle et



Berne.

de mi. Elle se bat contre Zurich, contre le Valais, contre la Savoie, contre le duc de Milan ; elle aide à vaincre le duc de Bourgogne, et, après les guerres religieuses de la réforme, elle fait, en 1565, la conquête du pays de Vaud.

« Les batailles de la guerre de Bourgogne ne sont pas les moins intéressantes des annales helvétiques. La puissance croissante de Berne, et son influence au sein de la confédération, où elle était entrée en 1353, portaient ombrage aux seigneurs voisins, et le sire de Hagenbach, lieutenant de Charles le Téméraire, ne cessait de répéter : « Nous écorcherons l'ours de Berne, et nous en ferons une fourrure. » L'ours se lassa de ces provocations, et déclara la guerre aux Bourguignons. Le duc Charles, après s'être assuré de la neu-

tralité de la France et de l'Allemagne, leva une armée de soixante mille hommes, et marcha contre les Suisses. Ceux-ci, abandonnés de leurs alliés, s'effrayèrent et sollicitèrent la paix. Le duc refusa, assiégea Granson en 1476, s'en empara après deux assauts, et en fit pendre les défenseurs, malgré la capitulation. A la nouvelle de cette félonie, les confédérés furent transportés d'indignation, et jurèrent de venger leurs frères. Une armée de vingt mille hommes s'avança aussitôt contre Granson et engagea la bataille (3 mars 1476), après avoir invoqué, à genoux et les bras tendus vers le ciel, le Dieu vengeur, le Dieu des armées. Le combat se poursuivait avec acharnement depuis plusieurs heures, lorsqu'on entendit des cris terribles sur les hauteurs voisines : c'étaient les Suisses des cantons forestiers qui arrivaient, faisant sonner deux trompes d'une monstrueuse grandeur qu'ils avaient reçues de Charlemagne, et qu'on nommait le *taureau* d'Uri et la *vache* d'Unterwalden. Les Bourguignons, quoique deux fois supérieurs en nombre, plièrent et s'enfuirent en désordre, et bientôt la déroute devint un désastre. Le duc Charles se retira en blasphémant, et abandonna aux vainqueurs son camp, ses canons, ses trésors. Les Bernois se précipitèrent à l'assaut du château de Granson, et, après avoir fait la garnison prisonnière, ils pendirent autant de Bourguignons que Charles avait fait pendre de Suisses. Quand l'armée fut revenue de la poursuite des fuyards, ils se jetèrent tous à genoux sur le champ de bataille pour remercier le Tout-Puissant de cette grande victoire.

« Le butin fut immense, et on l'estimait alors à trois cents millions. Charles perdit cent vingt pièces de canon, douze cents mousquets et arquebuses, cinq cent cinquante drapeaux, quatre cents tentes doublées de soie, le pavillon ducal, d'une richesse extraordinaire, son siège de vermeil, ses bijoux, sa vaisselle d'or et d'argent, et quatre cents coffres de voyage remplis d'étoffes précieuses. Le désordre de la déroute fut tel, que le duc n'eut même pas le temps d'emporter un magnifique diamant, qui à lui seul valait une province. Ce diamant fut

d'abord ramassé par un Suisse, puis rejeté comme de peu de valeur, puis ramassé de nouveau et vendu pour un florin. Quelques années après, ce même diamant était revendu quarante-sept mille florins, et, après plusieurs changements de possesseurs, il fut acheté en 1589 par Harlay de Sancy, ministre d'Henri IV. Le *Sancy*, pendant deux siècles, a fait partie des diamants de la couronne de France, et il fut longtemps le premier, jusqu'à l'acquisition du *Régent* par le duc d'Orléans. Volé en 1793 avec tous les autres diamants de la couronne, il passa plus tard aux mains des Demidoff, qui en sont aujourd'hui propriétaires.

« Cependant Charles le Téméraire, exaspéré, fou de douleur, s'était réfugié à Nozeroy, comme un lion blessé qui se retire dans son antre, et il tomba malade de désespoir. Il reprit peu à peu son activité, et ne songea plus qu'à venger d'une manière éclatante la défaite humiliante de Granson. Au mois de juin de la même année, il marcha avec quarante mille hommes contre la ville de Morat, et l'assiégea. Adrien de Bubenbergh, avec six cents braves, y fit une résistance désespérée, et donna aux confédérés le temps d'arriver avec des forces suffisantes. Bientôt, en effet, trente-quatre mille hommes s'avancèrent contre le duc Charles, et se déployèrent en ordre de bataille. C'était le 22 juin; le ciel était assombri de nuages, et la pluie tombait par torrents. Le combat fut terrible. Sous les ordres de leurs quatre généraux, Jean de Hallweil, Jean de Waldmann, Adrien de Bubenbergh et Gaspard de Herstein, les Suisses firent des prodiges de valeur. Enfin les Bourguignons, pressés de toutes parts, enveloppés par un ennemi acharné, sont vaincus une seconde fois. Des milliers résistent, des milliers fuient, des milliers sont massacrés. Le carnage devient effroyable. Le duc, pâle, morne, comprenant que tout est perdu, s'enfuit à toute bride avec trente chevaliers, laissant quinze mille des siens couchés dans la plaine ou noyés dans le lac de Morat. Les tentes, les provisions, les trésors des ennemis devinrent la proie de l'armée victorieuse, et la confédération helvétique, qui n'avait plus

rien à craindre du côté de l'Allemagne, se sentit également en sûreté du côté de la Bourgogne.

« Quelques années après, les Suisses érigèrent à deux kilomètres de Morat une chapelle monumentale dans laquelle on réunit tous les ossements des Bourguignons, comme pour avertir les étrangers de redouter les confédérés quand ils sont unis. Cet ossuaire subsista jusqu'en 1798, au moment de l'entrée des Français dans notre pays; un régiment bourguignon qui passait à Morat détruisit ce monument, brûla la chapelle, et dispersa les ossements dans le lac, comme pour anéantir à jamais le souvenir du désastre de Charles le Téméraire : acte inqualifiable, et qu'on ne saurait trop blâmer, à quelque nation qu'on appartienne. Quel motif a pu porter les républicains français à détruire un des trophées de notre indépendance ? Quel intérêt avaient-ils à venger la mémoire des Bourguignons, comme si la Bourgogne gouvernée par le duc Charles représentait la France ? N'avons-nous donc plus les drapeaux des vaincus, et le nom de Morat est-il à jamais effacé des pages de l'histoire?... Le monument détruit a été rétabli, et, en 1821, le grand conseil du canton de Fribourg a voté un crédit de six mille francs pour ériger un obélisque sur le champ de bataille. Cette colonne dira à tous notre bravoure indomptable, notre amour de la liberté, et, s'il le faut, il sortira encore de la terre helvétique des héros pour défendre son honneur et son indépendance !... »

Notre jeune interlocuteur allait continuer sur ce ton, lorsque le train arriva à Berne. En nous quittant, il se redressa de toute sa taille et prit des allures martiales, comme il convient à un héros naissant.

« Ce petit traîneur de sabre me fait rire, dit Max. Avec la neutralité qui couvre la Suisse, il n'est pas probable qu'il ait jamais l'occasion de tirer son épée, et il est appelé, selon toute vraisemblance, à devenir une gloire de garnison et un héros de caserne. Il n'y a vraiment pas de quoi tordre sa moustache. »

Berne est une ville charmante en elle-même et par la campagne qui l'environne. Elle se compose d'une rue principale

d'une grande longueur et d'une largeur proportionnée, sur laquelle viennent déboucher les rues latérales qui la coupent à angle droit. Les maisons sont élevées sur de larges arcades, sous lesquelles on peut circuler à l'abri du soleil et de la pluie. De grands toits s'avancent en saillie, et donnent à toutes les constructions une physionomie originale. Tout brille d'une extrême propreté. Des ruisseaux, alimentés par vingt fontaines monumentales, courent dans les rues et y entretiennent la fraîcheur et la salubrité. Ajoutez à cet ensemble des places, des promenades, des statues, des églises, des tours, des monuments, des édifices modernes, et vous aurez une idée générale de l'intérieur de la ville. On y reconnaît sans peine la capitale de la Suisse, le siège de la diète fédérale et la résidence des ambassadeurs étrangers.

Les dehors ne sont pas moins agréables. Peu de villes ont des abords plus beaux et plus grandioses. De magnifiques avenues conduisent à des grilles flanquées d'élégants pavillons, lesquels servent de portes; le pont de la Nydeck, construit en granit et en grès pour la somme de trois millions, franchit la profonde vallée de l'Aar et communique avec une route superbe; l'Aar entoure la ville dans un de ses replis, et se déploie comme une ceinture d'argent sur presque tout son pourtour; des maisons et des moulins s'étalent sur les bords du torrent, à trente mètres au-dessous de vous; plus loin s'élèvent de riantes collines, puis les mouvements du sol s'accroissent davantage, grandissent en montagnes, se dressent de degrés en degrés vers le sud-est, et montent jusqu'aux cimes neigeuses de l'Oberland. C'est surtout des remparts de la ville ou de la *plate-forme* de la cathédrale qu'on peut jouir de cette incomparable vue, d'une réputation européenne. Le panorama embrasse presque tous les glaciers des Alpes bernoises, depuis le Wetterhorn à l'est, jusqu'au Wild-Strubel à l'ouest. Ces sommités glacées, qui se dressent comme une longue chaîne éblouissante par-dessus les riantes montagnes des premiers plans, forment un spectacle merveilleux de grandeur et d'éclat. Malheureusement le temps est sombre; une

brume grise amortit tous les tons, émousse tous les contours, et, privés de la lumière du soleil, les glaciers de l'Oberland ne nous apparaissent que comme des champs grisâtres sans relief et sans éclat. La Jungfrau elle-même, que nous voyions depuis le matin radieuse et étincelante, s'est éteinte dans les brouillards lointains, et ne montre plus qu'un pic décharné sans couleur et sans vie.

Cette déception nous ramène dans l'intérieur de la ville, et la cathédrale reçoit notre première visite. C'est un bel édifice de la seconde moitié du xve siècle, où l'architecture gothique a déployé ses tours, ses aiguilles, ses clochetons, ses contre-forts, ses arcades. L'intérieur répond peu au dehors, et ne ressemble guère qu'à une salle de cours publics. Maurice nous fait remarquer l'esprit satirique qui s'est déployé, longtemps avant la réforme, dans les sculptures du portail, les ciselures des stalles et les peintures des vitraux. Les dignitaires ecclésiastiques et même les dogmes les plus sacrés de l'Église y sont ouvertement tournés en dérision. Pendant notre visite, on joue les orgues. C'est un admirable instrument construit au milieu du siècle dernier, refait et agrandi en 1850 par Haas, du Petit-Laufenbourg; il compte soixante-six registres et trois mille trois cents tuyaux, dont l'un, long de dix mètres et ayant deux mètres et demi de tour, pèse douze quintaux. L'artiste a un merveilleux talent, mais l'orgue de Berne est inférieur à celui de Fribourg.

Après la cathédrale, il faut encore visiter les deux statues de Berthold V de Zæhringen, le fondateur de la ville, et de Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, qui s'élèvent à son ombre; l'église mixte des dominicains, qui, par un triste partage, a longtemps servi en même temps au culte catholique et au culte protestant; la nouvelle église catholique, bâtie dans le style du xii^e siècle; l'arsenal, qui, malgré le passage des Français, renferme encore quelques trophées bourguignons, et entre autres les huit cents cordes auxquelles Charles le Téméraire avait menacé de faire pendre la garnison de Granson; l'hôtel de ville et le palais fédéral, et les tours de

la Grand'Rue, avec leur curieuse horloge, qui passait autrefois pour un chef-d'œuvre à cause de la procession de petits ours qui défile au moment des sonneries. Il faut aussi visiter les fontaines, toutes curieuses, et ornées de statues religieuses ou historiques, et ne pas manquer d'aller jeter quelques pommes aux ours que l'on nourrit dans une fosse à l'extrémité du pont de la Nydeck. Ces personnages (car on ne saurait appeler autrement des animaux qui sont inscrits sur le grand livre de la dette bernoise pour une rente nominative et personnelle de sept cents francs) ont l'honneur de figurer en qualité d'armes parlantes sur tous les monuments de la ville à laquelle ils ont donné leur nom.

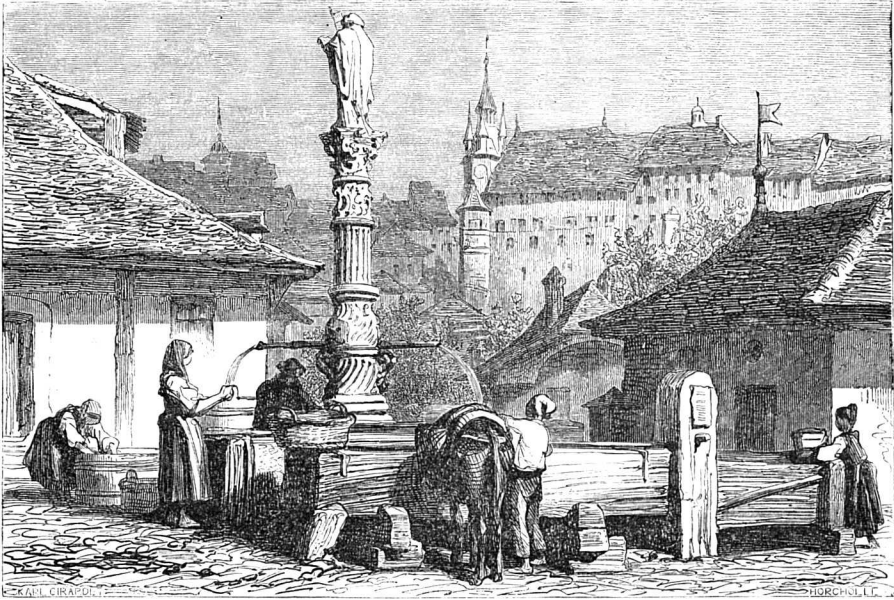
Nous nous acquittons consciencieusement de tous ces devoirs du bon touriste, et après une longue journée de courses nous revenons à l'hôtel pour passer ensemble notre dernière soirée. Maurice rentre en France pour préparer ses cours. Quant à Max, il vient de retrouver son daguerréotype, et, insensible à l'idée de visiter le mont Blanc, il s'obstine à rester à Berne, dont les riants paysages et les lointains grandioses l'ont séduit. Pendant la nuit, je l'entends rêver de chlorure d'or et de collodion. Malheureusement la matinée est affreuse, et il pleut à torrents. J'embrasse mes compagnons de voyage, et je pars seul pour Fribourg par le chemin de fer. La pluie m'empêche de voir le paysage, et je me distrais des ennuis de la route en relisant l'histoire de Fribourg.

Les commencements de cette ville sont obscurs, et on ne la voit guère apparaître qu'en 1179, au moment où Berthold IV, duc de Zæhringen, l'entoura de murs et de tours, lui assigna un territoire et lui donna des franchises. Elle appartient ensuite aux comtes de Kyburg, aux ducs d'Autriche et aux ducs de Savoie, et ce ne fut qu'en 1481 qu'elle entra dans la confédération helvétique, après avoir mérité cette faveur par ses efforts contre le duc de Bourgogne. A partir de ce moment, son territoire s'augmenta par des acquisitions, par des conquêtes ou des traités. Dans l'origine, le pouvoir était purement démocratique; mais peu à peu les dignités et les charges se

concentrèrent entre les mains de quelques familles, et le gouvernement devint oligarchique. Depuis trente ans, les tendances démocratiques reprennent le dessus, et il y a une lutte ouverte entre la bourgeoisie et le peuple. Cette histoire politique de Fribourg est l'histoire de tous les autres cantons suisses.

Au moment où j'entrais à Fribourg, après avoir traversé un long viaduc, la pluie continuait à tomber. J'ignore si je subis à mon insu l'impression du temps; mais l'intérieur de la ville me parut sale, triste, sombre, maussade et sans mouvement. Les rues sont en pentes rapides, quelquefois en escaliers garnis de rampes des deux côtés, et descendent en labyrinthes tortueux. Un profond précipice, où gronde et roule la Sarine, enveloppe Fribourg dans ses replis et l'isole comme sur un promontoire. Des maisons sont construites sur le bord du rocher à pic, pendent sur le gouffre, et se penchent, pour ainsi dire, sur l'abîme par la saillie de leurs galeries extérieures. Deux ponts suspendus, d'une hardiesse prodigieuse, traversent d'un saut le vallon de la Sarine et celui du Gotteron : le premier, œuvre d'un ingénieur français, M. Chaley, a deux cent quatre-vingt-sept mètres de longueur en une seule arche, et cinquante-cinq mètres d'élévation au-dessus du torrent. Quand on l'a traversé, et qu'on a gravi la pente du Schoenenberg, on embrasse d'un coup d'œil le panorama de la ville, avec ses clochers, ses églises, ses tours, ses remparts crénelés, ses portes fortifiées et ses maisons bâties en amphithéâtre. Éclairé par un beau soleil, cet ensemble doit être singulièrement pittoresque; mais, par la pluie et le brouillard, le spectacle perd beaucoup de son charme. Je fais ainsi le tour de la ville, en traversant le pont du Gotteron, dressé sur un vallon sauvage, gorge étroite fermée de chaque côté par des rochers perpendiculaires d'une hauteur effrayante. Partout je remarque des croix, des calvaires, des images pieuses, des chapelles; toutes les maisons portent un signe sacré, et les hommes aussi bien que les femmes égrènent leur rosaire en marchant. On voit que Fribourg est la ville la plus catholique et la plus pieuse de la Suisse.

En rentrant par la rue *Court-Chemin*, dont les toits des maisons supportent le pavé de la rue supérieure, je passe près du tilleul de Morat. On raconte qu'un jeune Fribourgeois, qui voulait annoncer la victoire à ses concitoyens, courut tout d'une traite de Morat jusqu'à Fribourg. En arrivant il tomba épuisé sur la place publique, en agitant une branche verte en signe de triomphe, et avant d'expirer il n'eut que le temps de



Fribourg.

crier : « Victoire ! » On l'enterra sur la place même, le 22 juin 1476, et on planta sur sa tombe la palme qu'il portait à la main. Ce petit rameau est devenu l'arbre énorme que l'on voit aujourd'hui, et dont les branches décrépites, soutenues par des piliers de pierre, se couvrent à peine de feuilles chétives. Cet arbre vénérable, vivant souvenir de l'indépendance locale, est particulièrement cher aux Fribourgeois, et ils ont pour lui des soins pieux et une sorte de culte.

Le principal monument de Fribourg est l'église collégiale de Saint-Nicolas, que l'on appelle aussi la cathédrale. Cet édifice fut commencé à la fin du ^x^e siècle, et terminé en 1500. La tour, qui en est la partie principale, fut bâtie de 1470

à 1575 par maître Georges Jordill, un de ces modestes *maçons* du moyen âge qui valaient bien des architectes de nos jours; c'est une merveille de grâce, de hardiesse et de majesté, toute festonnée, toute découpée, toute fleurie. L'intérieur de l'église reluit de marbres et de dorures; mais on oublie bien vite tous ces ornements un peu criards, quand on entend l'orgue d'Aloys Mooser. Cet instrument, achevé en 1837, est un des plus beaux que l'on connaisse : il possède soixante-trois registres et quatre mille deux cent soixante-onze tuyaux, dont plusieurs, d'un diamètre énorme, ont dix mètres de longueur.

« A MONSIEUR J. P., A C.

« Fribourg, 11 septembre.

« Mon cher ami, je viens d'entendre l'orgue admirable d'Aloys Mooser, et je suis encore sous le charme de cette musique prodigieuse. Comment te rendre les impressions si diverses par lesquelles j'ai passé? Je ne sais si je parviendrai à traduire mes émotions; je veux pourtant l'essayer.

« Je ne tenterai point de t'expliquer le mécanisme compliqué de cet instrument : c'est une forêt dans laquelle un enfant pourrait se perdre. Je te dirai seulement qu'il produit tous les bruits de la nature, depuis le souffle léger du vent jusqu'aux grondements de l'orage et jusqu'aux mugissements de la tempête; tous les sons des instruments de la civilisation, et toutes les expressions de la voix humaine. C'est un orchestre complet, un chœur immense, où il faut admirer la pureté des sons, la suavité des mélodies, l'harmonie des accords, la puissance des jeux et la grandeur des effets.

« L'organiste, artiste d'un talent supérieur, commença par jouer des morceaux d'un caractère très différent, pour nous faire apprécier la variété infinie des ressources de son instrument; puis il aborda un magnifique sujet, un véritable poème, le poème de la *Nuit d'orage*. Un prélude sourd et contenu, une mélodie voilée et comme assombrie nous indiquent la fin

de la journée. Un chœur de voix enfantines adresse au Seigneur la prière du soir : on distingue trois timbres, trois âges, trois expressions distinctes. La mère unit sa voix à celle des enfants, et avec une dernière caresse elle les berce et les endort. Cependant les notes prennent peu à peu des accents plus tristes et plus sombres, sans sortir de leur monotonie harmonieuse, et bientôt de sourds roulements s'entendent dans le lointain. L'orage se rapproche insensiblement, ses grondements se multiplient et s'augmentent, puis, après un silence lugubre, la tempête éclate dans toute sa fureur. L'ouragan déchaîne ses tourbillons, les arbres se tordent sous l'effort des vents, mille sifflements aigus fendent les airs, la grêle tombe sur le toit du chalet, et au milieu de ces bruits effrayants la foudre domine tout de sa grande et majestueuse voix. Tantôt le tonnerre éclate en fracas soudains, tantôt il se prolonge en grondements lointains et étouffés, tantôt il rebondit d'échos en échos ; mille bruits inexplicables, horribles, s'entre-choquent dans une nuit de confusion et d'horreur, et l'auditeur, saisi d'épouvante, oublie que tout ce tumulte n'est qu'un artifice.

« L'orage a éveillé la famille. Le père, qui n'a point mêlé sa voix à celle de ses enfants dans la prière, sent le remords au fond de son cœur. Sa foi se ranime, et il prie avec des pleurs, avec des sanglots, dans la crainte d'être frappé pour son indifférence. La mère prie aussi, mais non pour elle-même ; elle ne songe qu'à ses enfants, et d'une voix tendre, émue, suppliante, elle conjure le Seigneur de les épargner. De temps à autre, ses accents sont brusquement interrompus par les éclats de la foudre. Les voix enfantines se font entendre de nouveau, mais troublées, craintives, terrifiées ; l'une prie, l'autre pleure, la troisième pousse des vagissements plaintifs. Toutes les émotions de l'âme humaine, l'effroi, l'espoir, la tendresse, l'épouvante, la prière, passent dans ces voix, selon que l'ouragan s'éloigne ou se rapproche. Enfin l'orage se dissipe, la foudre cesse ses grondements, et le calme succède à la tempête. Une mélodie gaie, souriante, perlée, pleine de bruits joyeux, annonce le jour, et les oiseaux dans leurs chants du

matin saluent le lever du soleil. Pendant que les enfants dorment, le père et la mère entonnent un hymne d'action de grâce, et remercient le Seigneur de les avoir épargnés...

« Voilà, mon cher ami, ce que je viens d'entendre, mais avec une poésie mille fois supérieure à celle que je peux exprimer. Par quel prodige de l'art un homme peut-il tirer d'un instrument un poème aussi complet, une expression aussi nette et aussi vive, et associer les émotions de l'âme humaine avec les bruits imposants de la nature? Je ne veux pas le chercher, et je préfère laisser chanter en moi-même cette musique prodigieuse et ce poème étonnant qui m'a ému et troublé. Adieu. »

XXII

Lausanne. — Le cicerone du mont Blanc. — Cathédrale de Lausanne. — Panorama des Alpes. — Histoire de Genève. — Les deux chagrins de Genève. — Progrès du catholicisme. — Vue du mont Blanc. — Illumination des Alpes au coucher du soleil.

Le lendemain il ne pleuvait plus, mais un épais brouillard enveloppait la ville, et une sorte de tristesse solennelle pesait sur Fribourg. Malgré la musique délicieuse qui chantait encore à mes oreilles, je me sentais moi-même gagné par cette tristesse, et en arpentant les rues tortueuses et boueuses je cherchais mes compagnons de voyage à mes côtés. Pour échapper à cette influence, je me hâtai de prendre le chemin de fer de Lausanne. La ligne court au milieu d'un pays charmant, à travers les ramifications du Jorat, petite chaîne de montagnes qui s'étend entre les Alpes et le Jura, depuis la pointe orientale du Léman jusqu'aux lacs de Morat et de Neuchâtel, en séparant les eaux qui coulent vers l'Océan de celles qui coulent vers la Méditerranée. Par malheur la brume cache les lointains, et me dérobe çà et là de magnifiques échappées sur les grandes Alpes. Enfin le train arrive sur le bord du lac de Genève, et me dépose à Lausanne.

Ma première impression en parcourant la ville fut une déception profonde. Lausanne occupe trois collines et les vallons intermédiaires, au confluent de deux torrents. Les ruelles

y sont étroites, tortueuses et coupées d'escaliers. Les maisons, les jardins, les terrasses forment un pêle-mêle incohérent, un véritable labyrinthe au milieu duquel il faut sans cesse monter et descendre. Malgré les grands travaux d'art exécutés depuis quelques années pour bâtir des ponts, relier les coteaux, établir des places sous des voûtes au-dessous des ravins, creuser des tunnels sous les collines, adoucir les rampes, et créer une route circulaire, la ville conserve un aspect décousu, singulier, original et désagréable. Après avoir erré quelque temps dans les rues sans pouvoir m'orienter, je monte sur la terrasse de la cathédrale, afin de prendre une idée générale de l'ensemble.

Par le beau temps, on découvre de cette esplanade une vue admirable sur le lac et les Alpes; mais la brume, qui commençait à se dissiper peu à peu, ne me laissait encore entrevoir au delà du Léman que des masses confusément entassées dont les hauts sommets m'échappaient. Un guide officieux, qui m'avait suivi, s'approche de moi et me dit en étendant le bras :

« Voyez-vous le mont Blanc?

— Moi? je ne vois rien du tout.

— Comment! vous ne voyez pas le mont Blanc à droite de la Dent d'Oche!

— Je ne vois pas plus la Dent d'Oche que le mont Blanc.

— Monsieur a donc de mauvais yeux?

— J'en ai d'excellents.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher une lunette?

— Non, merci, mon brave homme.

— Comment! vous ne voulez pas voir le mont Blanc?

— Non, merci, vous dis-je.

— Oh! Monsieur!!!... »

A ce ton de pitié dédaigneuse, je sentis que j'étais jugé. Ce fut bien pis quand le cicerone me vit tourner le dos aux Alpes, et regarder la ville avec ma lorgnette : il arpentait vivement la terrasse avec des gestes violents, s'arrêtait pour jeter un coup d'œil du côté du mont Blanc, semblait lui demander pardon de mon mépris, et reprenait sa marche furieuse en haussant les épaules.

« Quelles sont ces quatre tourelles de briques ? lui dis-je en désignant l'ancien château des évêques de Lausanne et des baillis bernois.

— Je ne sais pas, Monsieur, reprit-il avec une dignité offensée. Je ne montre pas la ville, moi ; je ne montre que les montagnes. »

Les trois collines sur lesquelles Lausanne est assise représentent les trois courants d'opinion qui se sont successivement disputé le pouvoir dans cette ville. Lorsque l'antique *Lausonium*, qui s'étendait en plaine sur le bord du lac, eut été détruit au milieu du ^{vi}e siècle par l'éboulement du mont Tauretunum dans le lac Léman et par le refoulement des eaux, les habitants allèrent s'établir sur les hauteurs voisines, et donnèrent à la nouvelle ville le nom de l'ancienne. Cette agglomération ayant pris rapidement de l'importance, Marius, évêque d'Avenches, transféra son siège épiscopal à Lausanne, en 580, bâtit son église cathédrale sur le coteau de la Cité, et entourra cette ville de fortifications. Au ^{xiii}e siècle, les nobles, qui occupaient la colline du Bourg, entrèrent en lutte avec l'autorité ecclésiastique, et lui arrachèrent une partie de son pouvoir. Les marchands et le peuple, établis sur le sol marécageux du Pont-de-la-Palud et sur le coteau de Saint-Laurent, conquéraient peu à peu des franchises et des privilèges sur l'évêque et sur la noblesse. Chaque quartier, étroitement cantonné chez lui, formait une communauté distincte, et avait son patron, sa bannière, sa loi. Le droit canon régissait la Cité, le droit germanique les nobles, et les bourgeois étendaient chaque jour leurs libertés plébéiennes. Tous se jalousaient.

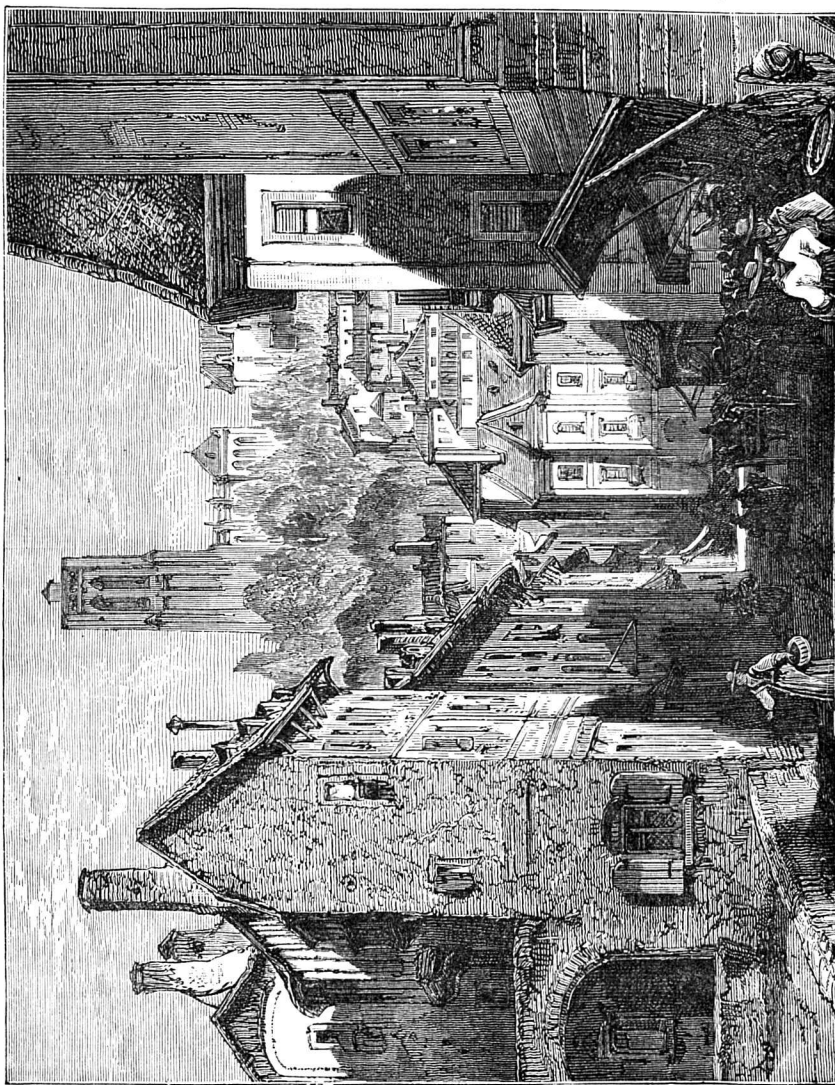
La réforme fit fermenter tous ces éléments de discorde. Berne, devenue protestante, accourut avec une armée et conquit le pays de Vaud. Les nobles et les bourgeois de Lausanne profitèrent de l'occasion pour secouer le joug ecclésiastique : ils appelèrent les Bernois, leur cédèrent les droits politiques de l'évêque, s'emparèrent de tous les biens d'église, firent confirmer leurs privilèges, et se crurent indépendants sous des baillis étrangers. L'évêque, chassé par les séditeux, établit sa résidence à Fribourg, où il est demeuré depuis cette époque.

Le catholicisme aurait sauvé l'autonomie de la ville, le protestantisme la rendit vassale de Berne. L'aristocratie, qui profita surtout de cette révolution politique et religieuse, préféra la fortune à la liberté, et se consola de la servitude par l'opulence. En 1803, la ville de Lausanne, affranchie du joug de Berne, devint le chef-lieu du canton de Vaud, et l'aristocratie gouverna à son aise. Aujourd'hui le peuple l'emporte à son tour, et fait prévaloir ses volontés. Ainsi le pouvoir est passé successivement de la Cité au Bourg, et du Bourg à la colline de Saint-Laurent, jusqu'à ce qu'il tombe (et cela ne tardera guère) dans les marais de la Palud.

C'est le pouvoir épiscopal qui a élevé le plus beau, ou, pour mieux dire, l'unique monument de Lausanne. La cathédrale, œuvre du XIII^e siècle, avec des additions et des restaurations des siècles suivants, est le plus remarquable édifice religieux de toute la Suisse : c'est un magnifique vaisseau de quatre-vingt-treize mètres de longueur, où l'on compte un millier de colonnes groupées avec art. Un vandalisme inexcusable a déshonoré ce monument. Un beau jubé, qui séparait le chœur de la nef, a été abattu ; des statues admirablement sculptées ont été enlevées ; les tombeaux seuls ont été épargnés. Le chœur est surmonté d'une lanterne octogone terminée par une aiguille en charpente haute de quarante mètres. Le portail méridional est un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance. Enfin la tour du midi, qui avec sa flèche s'élève à soixante mètres, mérite également l'attention des curieux. Depuis quelques années, ce beau monument a été restauré avec intelligence, sous la direction de M. Viollet-le-Duc.

Parmi les tombeaux, il en est un qui pique particulièrement la curiosité des touristes : c'est celui d'Othon de Granson, dont la statue n'a pas de mains. Une légende intéressante se rattache à ce nom et à cette statue mutilée. On raconte que Gérard d'Estavayer, ennemi mortel d'Othon, ne voulant pas faire connaître la raison secrète de sa haine, l'accusa d'avoir tenté d'empoisonner le duc de Savoie, et lui offrit le combat à outrance. Le vaincu devait perdre les deux mains, à moins

d'avouer, si c'était Othon, le crime dont il était accusé, et, si c'était Gérard, la fausseté de son accusation. Les deux rivaux se rencontrèrent à Bourg-en-Bresse, le 9 août 1393. Othon



Lausanne.

fut vaincu par son ennemi, qui lui cria d'avouer son crime ; il refusa, et tendit ses deux mains, que le sire d'Estavayer abattit d'un seul coup. Voilà pourquoi la statue du malheureux Othon est représentée mutilée.

La visite de la cathédrale m'avait pris un temps assez long,

et le soleil avait achevé de percer le rideau de vapeurs qui le voilait depuis le matin. Un splendide spectacle m'attendait à la sortie. Le lac, que je dominais de cent cinquante mètres, s'étalait sous mes yeux comme une glace d'un poli admirable; un bateau à vapeur en fendait au loin la surface, et cent batelets de plaisance en faisaient frissonner les eaux. Une ceinture de hautes montagnes l'entourait de toutes parts, affectant les formes les plus bizarres, les profils les plus abrupts et les plus audacieux. La chaîne, après s'être ouverte à l'est pour laisser passer le Rhône, se redresse tout à coup avec un caractère plus sauvage et des flancs plus hérissés, puis elle s'incline peu à peu vers l'ouest dans la direction de Genève, s'abaisse presque au niveau du lac, s'échancré au fort de l'Écluse pour laisser fuir le Rhône, et se redresse en montant vers le Jura. Au milieu de cette vaste ligne de sommets sourcilleux et de pics décharnés, qui déchirent l'azur du ciel comme une immense dentelure, mes yeux cherchaient en vain le mont Blanc : l'auguste montagne se dissimulait derrière ses sœurs ou se voilait dans les vapeurs. Son absence n'enlevait rien à la grandeur de l'horizon ni au caractère imposant du panorama.

J'avoue que cette perspective ravissante me réconcilia avec Lausanne, et que la ville elle-même, avec les mouvements onduleux de ses trois collines, me parut pittoresque. Les environs d'ailleurs sont délicieux; on ne peut faire un pas sans rencontrer des points de vue admirables et des villas somptueuses; l'art et la nature s'y mêlent sans se confondre. On peut errer ainsi de ravissement en ravissement pendant des journées entières. Je ne m'étonne plus si au ^{xviii}^e siècle Lausanne est devenue une sorte de rendez-vous littéraire où se rencontraient Voltaire, Fox, l'abbé Raynal, Mercier, Brissot, Zimmermann, Gibbon, Court de Gébelin, et M^{lle} Susanne Curchod, qui fut depuis M^{me} Necker.

Malgré tant de séductions, il faut pourtant partir. Le chemin de fer de Genève suit la rive septentrionale du lac, et court au milieu des maisons de plaisance, des bourgs, des villages, et des riches vignobles qui donnent le vin renommé de la Côte.

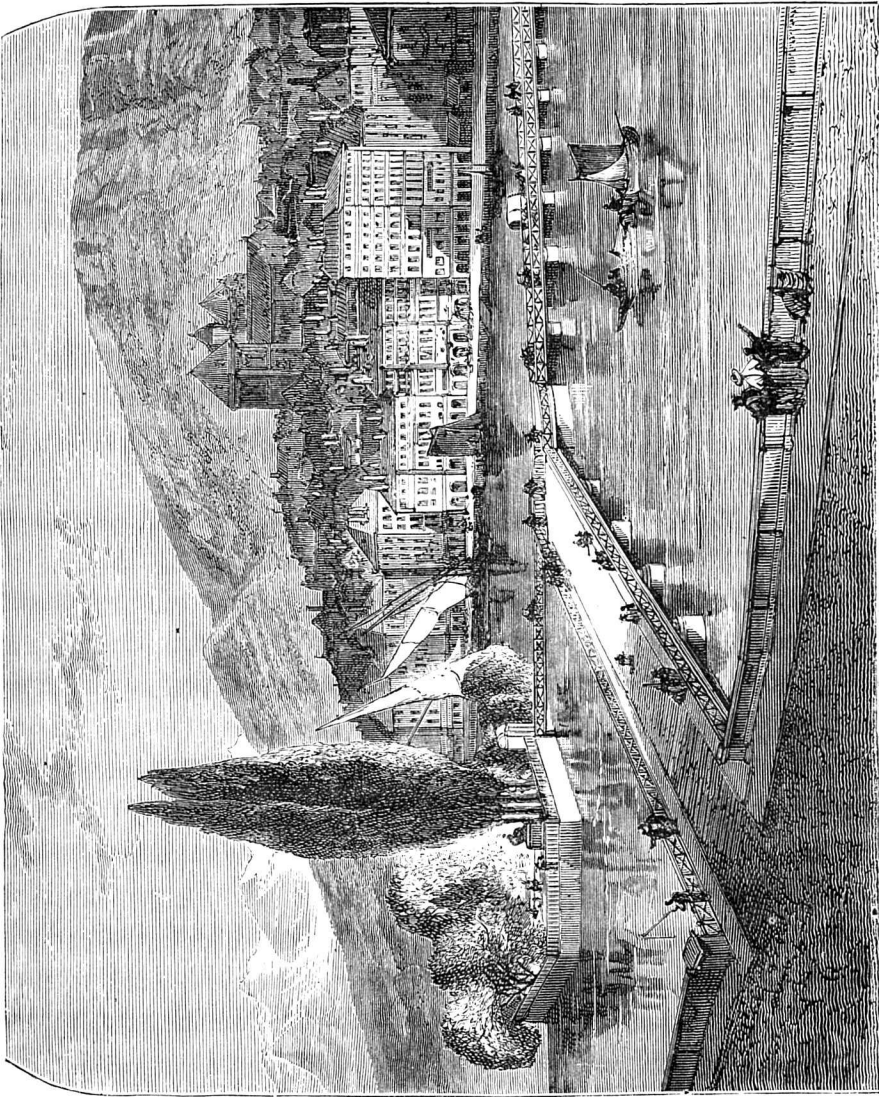
De presque tous les points du parcours on découvre de belles vues sur les montagnes et de charmantes échappées sur le Léman, brusquement interrompues par l'entrée du train dans une tranchée, et non moins brusquement rétablies quelques pas plus loin pour la plus grande surprise des yeux et de l'imagination. Nous traversons successivement Morges, port très commerçant, couronné de son vieux château, et dominé à l'ouest par le donjon carré de Vuflens; Allaman, situé sous le vaste manoir de Menthon; Rolle, patrie du général Laharpe, le précepteur de l'empereur Alexandre de Russie; Nyon, où Carnot fugitif fut accueilli par le bailli bernois Bonstetten; Coppet, illustré par le séjour de Mme de Staël; Versois, dont le duc de Choiseul voulait faire une rivale de Genève, et que la France a cédé à la Suisse en 1815. Partout se montrent le mouvement, l'activité, l'aisance, au milieu d'un pays enchanteur et des points de vue les plus pittoresques. Enfin nous arrivons en gare de Genève, sur la rive droite du Rhône.

Genève est assise dans une admirable situation politique et commerciale, entre la France, la Suisse et l'Italie, à l'extrémité inférieure du Léman, au point où le Rhône sort du lac. C'était déjà une ville considérable avant l'ère chrétienne, et César, qui en comprit toute l'importance, l'enveloppa de murailles et de tours pour s'opposer au passage des Helvétiens. Après la domination romaine, elle fut ravagée par les barbares, et appartint successivement aux Francs, au second royaume de Bourgogne et à l'empire germanique. Cette sujétion toutefois était plutôt nominale que réelle, et le véritable souverain de Genève était l'évêque, qui jouissait de tous les droits régaliens et prenait le titre de prince. Jaloux de son autorité, les comtes de Savoie entrèrent souvent en lutte avec lui, lui disputèrent l'une après l'autre ses prérogatives, et finirent par les absorber en plaçant presque constamment sur le siège épiscopal un prince de leur maison. Pendant ces luttes intestines entre l'évêque et la maison de Savoie, les bourgeois de Genève soutenaient tour à tour un des prétendants, sans laisser prendre une prépondérance exclusive à aucun parti,

faisaient confirmer leurs anciens privilèges, en extorquaient de nouveaux, et n'attendaient qu'une occasion de conquérir leur indépendance. Une première tentative, soutenue par Berne et Fribourg (1526-1530), arracha de nouvelles concessions à la Savoie. Enfin la réforme fut saluée à Genève, comme dans les autres villes de la Suisse, moins comme une révolution religieuse que comme une révolution civile et politique. L'évêque fut chassé, la ville proclama son indépendance absolue, et embrassa la doctrine austère et puritaine de Calvin, à l'impitoyable autorité duquel elle se soumit jusqu'à sa mort, arrivée en 1564. Les ducs de Savoie, ne pouvant se résoudre à renoncer à Genève, essayèrent vainement de la reconquérir : les Genevois résistèrent avec succès et maintinrent leur liberté. De 1798 à 1813, Genève fut le chef-lieu du département français du Léman. Les traités de Vienne l'incorporèrent à la confédération helvétique, et augmentèrent son territoire de quinze communes catholiques détachées de la Savoie et de six communes françaises.

Malgré sa prospérité, Genève a deux grands chagrins, et il n'est point difficile d'en surprendre l'aveu dans la conversation des habitants. Le premier vient du voisinage de la France. Le territoire genevois est peu étendu (Voltaire se vantait de poudrer toute la république quand il secouait sa perruque), et c'est la France qui l'enveloppe et le presse de toutes parts. De quelque côté que vous tourniez le regard, vous voyez la France qui se dresse sur ses hautes montagnes comme pour regarder dans l'intérieur de la ville. Au nord-est, les sommets du Jura, ouverts au col de la Faucille, c'est la France; à l'ouest, cette profonde échancrure qui laisse passer le Rhône comme à travers une écluse, c'est le fort de l'Écluse, c'est la France; au midi, le mont Salève aux tranches calcaires horizontales, où les Genevois aiment à folâtrer le dimanche, c'est encore la France; à l'est, les Voirons, tout couverts de bois de sapins et de pâturages, autre rendez-vous d'excursions, c'est toujours la France. Le Genevois ne peut pas faire une promenade après son déjeuner sans entrer en France; il ne peut pas lever les yeux sans voir la France, et sa seule consolation est de regar-

der la côte septentrionale du lac, qui appartient au pays de Vaud. Ce cauchemar lui porte sur les nerfs, lui donne de l'humeur contre les Français, l'exaspère et lui fait rêver



Genève.

de temps en temps la conquête du Chablais, au risque de donner la majorité dans le canton à l'élément catholique.

Ce serait pourtant là une terrible extrémité; car l'autre chagrin de Genève, c'est précisément l'importance croissante de l'élément catholique. Fidèle aux leçons de Calvin, Genève

n'avait point laissé entamer jusqu'à ces derniers temps l'esprit puritain qui l'animait. Il fallait être protestant, et surtout calviniste, pour habiter à l'intérieur de la ville, et les catholiques n'étaient tolérés qu'au dehors des remparts. Genève pouvait donc être considéré avec raison comme la métropole du calvinisme, comme la Rome protestante, et nulle part ailleurs l'hérésie n'était plus vivante, plus active, plus intolérante. Les événements de 1815 portèrent une première atteinte à la suprématie du clergé réformé, en ajoutant au territoire genevois vingt communes catholiques détachées de la Savoie et de la France. Les *purs*, les *fervents*, auraient préféré repousser ce cadeau onéreux, et laisser Genève seule avec les quelques bourgades qu'elle tenait en vassalité. Il fallut se soumettre à cet agrandissement menaçant, proclamer en conséquence la liberté de conscience, et compter avec les catholiques.

Ceux-ci, profitant de la liberté, ne tardèrent pas à gagner du terrain, à conquérir des prosélytes autour d'eux, à s'élever peu à peu jusqu'au nombre de trente mille, et à tenir en échec le parti protestant, qui compte à peine quatre à cinq mille âmes de plus. Cependant l'accès de la ville leur était à peu près interdit; les protestants, étroitement cantonnés dans l'enceinte de leurs remparts et seuls propriétaires de toutes les maisons, se gardaient bien de laisser acquérir aux catholiques le droit de propriété urbaine, dans la crainte de partager avec eux l'influence qu'une capitale exerce toujours sur son canton. Cette intolérance avait bien ses inconvénients : la ville resserrée et étouffée entre ses murailles, ne pouvant pas prendre tout le développement que demandaient son commerce, son industrie et sa prospérité croissante, était menacée de voir s'élever à ses portes une autre Genève plus riche, plus populeuse, plus puissante, et de mourir elle-même faute d'espace et de soleil. Il fallut donc se résigner à un nouveau sacrifice, abattre les remparts de la citadelle de Calvin, démolir la Bastille du protestantisme, et admettre indistinctement tous les catholiques au droit de cité. Maintenant que la ville s'est développée en liberté, il paraît urgent de la peupler

de véritables citoyens, et d'attacher à ses intérêts les quinze mille étrangers qui sont venus lui apporter leur travail ou leurs capitaux. Il a donc été sérieusement question, lorsque la dernière assemblée constituante a réformé la constitution, en 1862, d'accorder le droit de bourgeoisie à tous les *natifs*, c'est-à-dire à tous les enfants d'étrangers nés à Genève, et cet article a même passé dans le projet à une petite majorité. La portée de cet article était immense, car les quinze mille étrangers sont presque tous catholiques, et la majorité aurait été subitement déplacée dans la ville et dans le canton. Aussi l'agitation protestante a-t-elle été vive; elle s'est manifestée par des clubs, des réunions populaires, et même par des coups de poing, mode de discussion assez commun en Suisse. Le peuple, consulté dans ses comices, a rejeté le projet de constitution. La question n'est qu'ajournée, car l'élément catholique gagne chaque jour, et avant vingt ans peut-être il chantera un *Te Deum* de victoire dans l'ancienne cathédrale de Saint-Pierre.

La vieille ville et la ville neuve portent partout l'empreinte des deux esprits qui se disputent la direction de Genève. La vieille ville est bien la fille de Calvin : elle est grave, sombre, austère, et, le soir surtout, elle a je ne sais quel aspect lugubre. A l'exception de la cathédrale et de l'escalier de l'hôtel de ville, elle a peu de monuments à montrer aux artistes; mais ses rues étroites, ses hautes maisons, son individualité prononcée lui donnent un cachet de sérieux qui impressionne. La ville nouvelle est moins originale, mais elle appelle l'air, la lumière, les larges horizons, et elle groupe dans son sein une population toute cosmopolite. Elle s'étend autour des anciens remparts, et elle s'étale particulièrement sur la rive droite du Rhône, dans le quartier Saint-Gervais. C'est là, au milieu d'une population sympathique, en face de la Genève de Calvin, sur l'emplacement des fortifications détruites, que s'élève la nouvelle église catholique, bel édifice bâti dans le style du *xiii^e* siècle. Cette église a été enlevée violemment à ses légitimes propriétaires pour être attribuée aux prétendus *vieux catholiques*.

La cathédrale de Saint-Pierre n'offre qu'un médiocre intérêt architectural. La partie principale date du ^x^e siècle, mais les additions postérieures en ont altéré le caractère primitif. Les Français y remarquent le tombeau d'Agrippa d'Aubigné, aïeul de Mme de Maintenon, mort en 1603, et celui du comte de Rohan, chef des protestants sous Louis XIII.

Ce ne sont pas les monuments que l'on recherche à Genève; c'est son site, ses belles promenades, ses élégantes maisons de campagne disséminées au milieu des parcs et des jardins. On aime à errer sur ses quais, dans l'île Jean-Jacques Rousseau, tout le long de la prairie de Plain-Palais, et à suivre de l'œil les eaux du Rhône, qui s'échappent du lac avec une couleur bleue intense, jusqu'à ce qu'elles soient souillées par les eaux grisâtres de l'Arve. Le Léman n'a pas à Genève la même beauté qu'à Lausanne; au lieu de se déployer sous les yeux comme une miniature gracieuse de l'Océan encadrée de hautes montagnes, il fuit au nord-est en un long golfe étroit. Mais ce qui fait le charme incomparable du panorama de Genève et lui donne une grande supériorité sur celui de Lausanne, c'est la vue lointaine du mont Blanc.

Si l'on veut jouir de ce spectacle dans toute sa magnificence, il faut se transporter vers le soir sur la rive droite du Rhône, et établir son observatoire dans le square du Mont-Blanc. Au-dessus de la ville et des bouquets de verdure qui couronnent toutes les ondulations du terrain, les Voirons et le Salève se montrent au premier plan, laissant entre eux un large espace qu'occupe le Môle, à la forme conique. On dirait qu'une crainte respectueuse écarte et abaisse les montagnes à l'aspect du géant des Alpes. Plus loin, à droite et à gauche du Môle, se dresse la longue chaîne du mont Blanc, toute hérissée de ses pics multipliés et toute resplendissante de l'éclat des neiges éternelles.

A cette distance de soixante kilomètres, l'immense pyramide de glace du mont Blanc, entourée de ses principaux satellites, semble poser sa base sur les nues, appartenir à deux mondes, et porter au ciel les hommages de la terre. Nulle part les

derniers reliefs du soleil couchant, ce long voile de pourpre étendu sur les neiges éternelles, ne me parurent d'un effet aussi imposant. Je suivis sur les différents degrés du colosse le cours si varié de ces accidents de lumière et d'ombre, et quand, au milieu de l'obscurité déjà répandue sur la nature, je vis le géant, encore tout resplendissant de blancheur, éclairer au loin les monts assombris, et lutter en quelque sorte avec les ténèbres, je fus saisi d'une admiration que je n'avais jamais éprouvée. Ce spectacle est vraiment d'une richesse et d'un effet incomparables.

Je passai une heure environ devant cette illumination, dont je veux raconter ici tous les degrés. Lorsque le soleil eut disparu totalement derrière la crête du Jura, le ciel, à l'ouest, resta brillant d'une vive lumière blanche, et quelques nuages épars se frangèrent sur leurs bords en jaune d'or et en rouge. La plaine était plongée dans l'ombre, et les montagnes, brillamment éclairées, se faisaient remarquer par la vivacité et par la chaleur de leurs teintes. Un contraste tranché entre les chairs et les ombres donnait la vivacité et l'effet à cette coloration, et un mélange de couleur rouge ou orangée, plus pourprée sur les montagnes intermédiaires, lui communiquait un ton extrêmement chaud.

Cependant l'ombre monta rapidement sur le flanc des chaînes les plus rapprochées du Salève et des Voirons, et en même temps qu'elle les envahissait, cessaient pour ces parties l'effet et la chaleur des teintes. Une nuance sombre, uniforme et terne, les remplaça sans transition. Bientôt l'ombre franchit les premiers gradins du Salève, puis le Piton, qui en est le point culminant, et le sommet des Voirons, élevé d'un millier de mètres au-dessus de la plaine, puis la crête du Môle, éloignée de près de vingt kilomètres, et ayant dix-huit cents mètres d'altitude. Cette extension progressive du domaine de l'ombre était accompagnée d'une augmentation sensible dans l'éclat, la vigueur et la coloration des parties encore éclairées, augmentation produite par un vif contraste avec la teinte d'un gris bleuâtre, froide et sombre, de celles qui avaient cessé

d'être illuminées. Alors les neiges des montagnes lointaines brillaient d'un jaune orangé éclatant, qui gagnait peu à peu en intensité, et passait par degrés à l'orangé vif ou au rouge aurore, pendant que le ciel se revêtait par derrière d'une teinte légèrement rougeâtre tirant de plus en plus vers le rouge.

Environ vingt-cinq minutes après le coucher du soleil, l'ombre avait atteint la plus basse cime neigeuse de la chaîne centrale, le dôme de neige du Buet (trois mille cent mètres d'altitude), distant de Genève de cinquante kilomètres, et trois minutes plus tard le sommet de l'Aiguille-Verte (quatre mille cent mètres). Alors le mont Blanc, restant seul éclairé lorsque tout le reste de la surface de la terre était plongé dans une ombre opaque, brillait d'un rouge de feu comme un charbon ardent, et semblait appartenir à un autre monde. Une minute plus tard, le dôme du Goûter, qui en fait partie, fut obscurci ; et enfin, trente minutes après que le soleil fut couché pour la plaine, il se coucha pour le sommet du mont Blanc, situé à quatre mille huit cent onze mètres de hauteur absolue.

A dater du moment où l'ombre eut envahi les cimes neigeuses, un changement frappant s'opéra dans l'aspect de chacune de ces cimes, à mesure qu'elle s'obscurcissait. Ces couleurs si brillantes et si chaudes, cet effet si harmonieux d'éclairement et de coloration qui confondait les neiges et les rochers dans une même teinte aurore légèrement nuancée, tout s'évanouit pour faire place à un aspect cadavéreux ; car rien n'approche plus du contraste entre la vie et la mort sur la figure humaine que ce rapide passage de la lumière du jour à l'ombre de la nuit sur ces hautes montagnes de neige. Les neiges devinrent d'un blanc terne et livide, et les rochers qui les traversent prirent des teintes bleuâtres, contrastant durement avec le blanc mat des glaces. Tout effet avait cessé, tout relief avait disparu, et la montagne s'était aplatie comme un mur vertical. Le ton général de la couleur était devenu aussi froid et aussi rude qu'il était chaud et harmonieux auparavant.

Quand le mont Blanc se fut éteint, une troisième phase se produisit dans l'aspect lumineux du ciel. La teinte rougeâtre que j'avais vu grandir peu à peu en éclat et en intensité se frangea à la partie inférieure d'une bande horizontale obscure, bleue, d'abord très étroite, mais qui augmenta rapidement de hauteur et parut comme chasser en haut les vapeurs rouges dont elle prenait la place. Cette bande bleue, c'était l'ombre qui envahissait les régions les plus élevées de l'atmosphère au-dessus du mont Blanc. A mesure qu'elle montait, les neiges des montagnes se colorèrent de nouveau par reflet, mais d'une teinte plus faible, reprirent une sorte de vie avec le relief qu'elles avaient perdu, et se nuancèrent d'un jaune orangé pâle avec les mêmes proportions de couleurs, de teintes, d'ombres et de clairs qu'elles avaient avant leur obscurcissement. Enfin, quand la nuit fut tout à fait close, cette seconde illumination disparut entièrement, et il ne resta plus sur l'horizon lointain que la vague lueur des neiges et des glaciers du mont Blanc.

Il était nuit depuis longtemps, que j'étais encore à la même place, indifférent aux mouvements et aux bruits du lac, sondant du regard les profondeurs du ciel, et y cherchant cette magique palette qui venait de faire briller à mes yeux les plus riches couleurs. Une musique bruyante, où dominaient les cuivres, vint m'arracher à ma rêverie, et en évoquant en moi le souvenirs des harmonies poétiques de Fribourg, me fit fuir au plus vite. Ce tapage avait réuni une foule nombreuse dans l'île Jean-Jacques Rousseau, autour de la belle statue du philosophe que l'on doit au ciseau de Pradier. Je traversai le pont des Bergues en me demandant si les Genevois prétendaient honorer par ce charivari l'auteur harmonieux du *Devin du village*, et avant de rentrer à mon hôtel j'allai retenir ma place à la voiture qui fait le service de Chamonix. Le mont Blanc se dressa dans mes rêves comme une montagne d'or, de pourpre et de neige, et l'orgue d'Aloys Mooser, caché dans la grotte d'un glacier, ne cessa de me jouer, pendant toute la nuit, les airs les plus merveilleux.

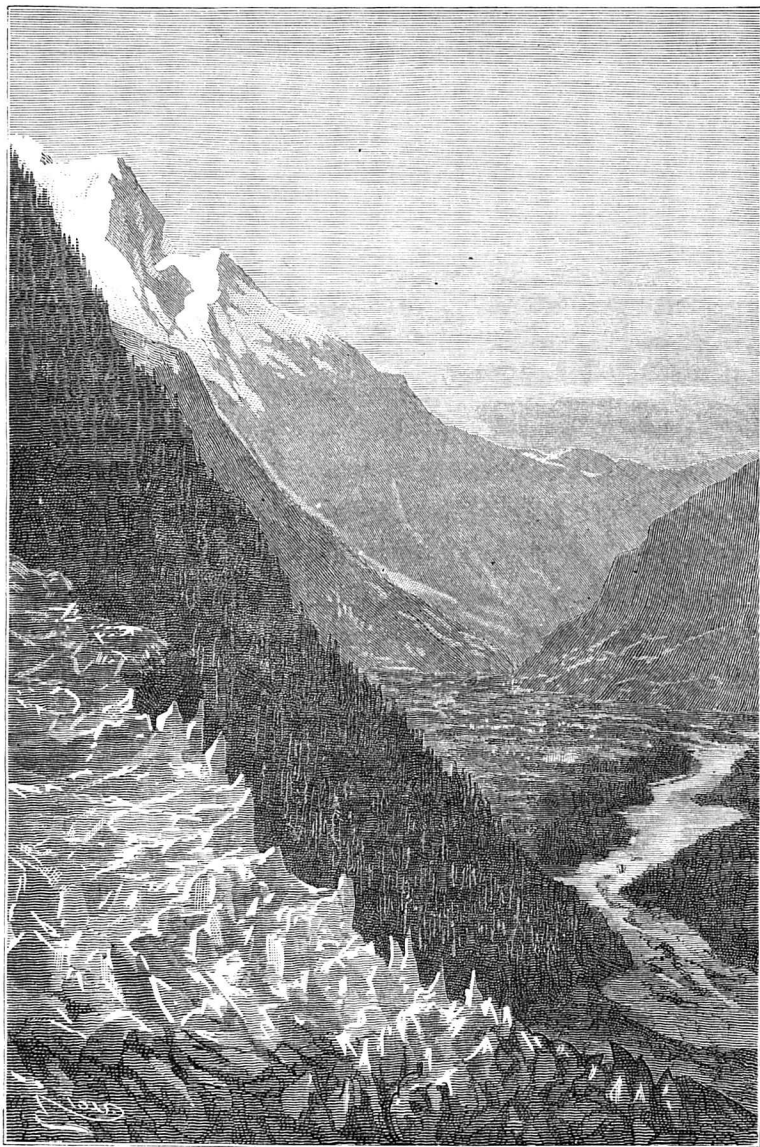
XXIII

La vallée de l'Arve. — Sallanches. — Chamonix. — Découverte récente de la vallée de Chamonix. — Ascension du mont Blanc par Saussure. — Panorama du mont Blanc. — Catastrophe du docteur Hamel. — La mer de glace et le glacier des Bossons.

La route de Chamonix s'engage dans la vallée de l'Arve et suit la rive droite du torrent. Une demi-heure après avoir quitté Genève, on traverse Chêne-Thonex, dernier bourg suisse, et on entre aussitôt en Savoie, au village d'Annemasse. On s'aperçoit sans peine que l'on n'est plus sur le même territoire. A la culture soignée, à l'abondance et la prospérité du pays de Vaud et du canton de Genève, succèdent sans transition une culture arriérée, l'aspect de la misère, des habitations malpropres et une population goitreuse. Ce spectacle attriste et répugne, et l'on s'empresse de détourner les yeux des plaines et des vallées du Faucigny pour les reporter au midi sur les montagnes.

Le temps était superbe et baignait d'une belle lumière tous les objets lointains. Aucun nuage ne dérobaient un seul des contours du géant des Alpes; seulement les fraîches vapeurs du matin, répandues autour des montagnes secondaires, enveloppaient ces monts d'une gaze transparente; ce spectacle aérien, animé par le son des clochettes des troupeaux, était d'une ravissante beauté. Établi dans le cabriolet supérieur de

la voiture, je ne perdais aucun détail de ce magique horizon ; les trois principales sommités du mont Blanc se dressaient



Les aiguilles de la mer de glace et la vallée de Chamonix.

rayonnantes d'un éclat incomparable, précédées sur le devant par la pyramide du Môle, et escortées à gauche par le Buet, dont la cime est couverte d'une large calotte de glace. Pendant toute la journée j'eus devant les yeux ce panorama splendide.

A Bonneville, la vallée change une première fois de caractère, et prend la physionomie des hautes vallées alpestres. La capitale du Faucigny est bâtie sur la rive droite de l'Arve, entre le Môle et le Brezon, et l'on aperçoit par-dessus ce dernier la longue suite des sommités inaccessibles du Vegi. Les deux chaînes se rapprochent, se resserrent, abaissent perpendiculairement leurs flancs abrupts et décharnés, et ne laissent entre elles qu'un étroit passage au torrent, qui écume et bouillonne à travers les rochers au fond de son lit. Le chemin contourne la base du Môle, franchit le torrent du Giffre, qui descend de la vallée de Sixt, et court sous de charmants ombrages jusqu'à Cluses, petite ville industrielle adonnée à la fabrication de l'horlogerie. Là le paysage devient plus gracieux sous les pieds, plus sauvage au-dessus de la tête, et la route circule à travers des bois, des vergers et des prairies, égayée de temps en temps par la chute de quelques ruisseaux, et surtout par la cascade du Nant d'Arpenaz, qui se précipite de plus de deux cent soixante mètres de hauteur. Tout à coup la vallée s'élargit, et, après avoir traversé le hameau de Saint-Martin et le pont de l'Arve, on arrive à Sallanches.

La position de Sallanches est comparable aux sites les plus vantés de la Suisse, et le pinceau le plus riche ne saurait en égaler la gracieuse ou terrible magnificence. A droite se montrent de charmants coteaux et des prairies verdoyantes, surmontés de rochers nus et pelés, et dominés par les sommités du mont Javet, plaquées de neige; à gauche, les cimes dentelées de l'aiguille de Varens se dressent presque verticalement au-dessus de Saint-Martin, et dessinent sur l'azur éclatant du ciel une longue suite de créneaux de la structure la plus hardie. En face, tout au fond du tableau, la chaîne du mont Blanc se déploie à une hauteur immense, hérissée de ses pics gigantesques qui découpent si audacieusement le ciel, d'où descendent en gradins irréguliers des glaciers d'une éblouissante blancheur. La principale sommité du mont Blanc, sur laquelle mes yeux se fixent d'abord avec avidité, se dresse

avec un port de reine au milieu de ses vassaux. Un mendiant goitreux me donne le nom de toutes ces aigrettes à forme pyramidale, dont la cime perce les nues sous un angle plus ou moins aigu, et sur les épaules desquelles s'étend un ample manteau de neige. Il me montre, à droite du point culminant, le dôme et l'aiguille du Goûter, et les aiguilles de Bionnassay et de Trélatête, qui dominant toutes les autres; à gauche, le mont Maudit, le Tacul, l'aiguille du Midi et l'aiguille Verte. Autour de ces géants, d'autres sommités, également cuirassées de glace, vont s'abaissant de part et d'autre sous des formes moins prononcées, mais sous des vêtements d'une splendide magnificence, jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Je passai deux heures entières occupé à contempler tous les détails de cette scène extraordinaire, et ne pouvant rassasier mes yeux ni de la forme audacieuse de ces monts inaccessibles, ni des feux dont ces immenses champs de neige étincelaient au soleil.

La route de voitures finissait autrefois à Sallanches, mais on l'a conduite jusqu'à Chamonix, et maintenant on peut arriver en poste jusqu'au pied du mont Blanc. Le chemin devient de plus en plus pittoresque : tantôt il côtoie l'Arve, qui gronde au fond des ravins où elle se cache; tantôt il s'en éloigne pour franchir un torrent; ici il descend au fond d'une gorge escarpée, là il gravit le flanc de la montagne; ailleurs il traverse le lit desséché d'un lac comblé par une avalanche de pierres, plus loin il s'engage au milieu des bois et des prairies. La solitude est animée par le bruit des cascades et des torrents, et par la rencontre imprévue de quelques chalets et de quelques hameaux. A droite, dans le vallon du Bonnant, le village de Saint-Gervais couronne la crête d'une colline élevée, et ouvre un de ces passages périlleux par lesquels on peut faire le tour du mont Blanc. Après le hameau de Servoz, la nature prend tout à coup un caractère plus sauvage, l'escarpement des montagnes se dresse sous des formes plus abruptes, la vallée se resserre, et le torrent qui la sillonne en mugissant de chute en chute s'enfonce en de

sombres profondeurs. On chemine constamment sur le bord des précipices sans apercevoir l'Arve, qui gronde et bouillonne; et les noirs sapins qui revêtent les flancs de la gorge laissent entrevoir dans leurs échappées les neiges du mont Blanc. Enfin, en approchant du village des Ouches, je découvre soudain la vallée de Chamonix, tapissée d'un frais gazon et couverte d'habitations, de bois et de moissons; au milieu de cette riante verdure descend le glacier des Bossons, d'une blancheur éblouissante; deux autres glaciers, celui de Griaz et celui de Taconnay, suspendus audacieusement sur la pente d'une ravine, semblent près de se détacher des flancs sillonnés du mont Blanc; et plus loin, au delà du prieuré de Chamonix, j'aperçois l'extrémité supérieure de la mer de glace, qui, sous la forme d'un courant rapide, se précipite à flots pressés dans la vallée. Tableau merveilleux de grandeur et d'imprévu!

Cette vallée de Chamonix, dans laquelle il est si facile d'arriver aujourd'hui, et qui appelle chaque année tant de touristes, était à peu près inconnue du monde civilisé il y a un siècle. On prétendait même que la *vallée Maudite* (c'était alors son nom) était habitée par des sauvages, et qu'il était dangereux de tenter d'y pénétrer. Quand deux voyageurs anglais, Pocoke et Windham, voulurent s'y rendre de Genève en 1741, on fit tout pour les en détourner, et leur entreprise fut regardée comme une témérité inouïe. Ils partirent cependant, armés jusqu'aux dents et escortés d'une troupe de gens de guerre. D'abord, n'osant approcher de ces habitations redoutées, ils campaient sous des tentes, allumaient de grands feux la nuit, et faisaient veiller des sentinelles. Enfin, se rassurant peu à peu et ne voyant point arriver l'ennemi, ils se hasardèrent à aborder les *sauvages*, et furent tout surpris de trouver en eux des hommes simples et doux, bons catholiques, et parlant français comme à Genève. Ils n'en publièrent pas moins qu'ils venaient de découvrir un pays totalement inconnu. L'histoire a fait justice de ces assertions et a démontré que les Romains avaient à Chamonix (*Campus munitus*) un camp retranché;

que le prieuré fut fondé par les bénédictins à la fin du ^x^e siècle, et que les évêques de Genève, puis d'Annecy, y vinrent souvent visiter leurs ouailles. Malgré ces rectifications, la fable de Pocoke et de Windham eut un grand retentissement en Europe, et c'est à partir de cette époque que les curieux commencèrent à affluer à Chamonix, et à répandre au loin la réputation de cette vallée extraordinaire.

C'est surtout aux travaux et aux écrits d'Horace de Saussure que Chamonix a dû sa popularité et sa fortune. Le savant naturaliste genevois, dans ses persévérantes études sur les Alpes, ne pouvait oublier le mont Blanc, et nourrissait la pensée secrète d'escalader cette montagne, réputée jusque-là inaccessible. Dans un premier voyage qu'il entreprit à Chamonix en 1760, il fit publier dans toutes les paroisses de la vallée qu'il donnerait une récompense importante aux guides qui découvriraient une route praticable pour atteindre le sommet de la montagne; mais toutes les tentatives qu'on fit dans ce but pendant vingt-cinq ans demeurèrent infructueuses. En 1775, quatre guides tentèrent l'aventure les premiers: après avoir franchi la montagne de la Côte, qui domine le glacier des Bossons, ils s'avancèrent sur des glaciers entrecoupés d'immenses crevasses, et entrèrent dans une vallée de neige qui semblait se poursuivre jusqu'au mont Blanc; mais la raréfaction de l'air et la réverbération du soleil sur ces éblouissantes surfaces les forcèrent de rebrousser chemin, sans avoir rencontré aucun obstacle matériel. En 1785, le 12 septembre, de Saussure et Bourrit, chantre de la cathédrale de Genève, essayèrent vainement la même escalade, escortés de quinze montagnards qui portaient des vivres, des fourrures, du bois, des instruments de physique, etc. Le premier jour, les voyageurs parvinrent au pied de l'aiguille du Goûter, et passèrent la nuit dans une cabane en pierres sèches que Bourrit avait fait construire à l'appui d'un rocher, au-dessus d'un petit glacier. On découvre de ce point une vue magnifique, et l'on voit se dresser toutes les aiguilles inférieures de la chaîne du mont Blanc, qui l'enferment dans une sorte de

cirqué et l'enveloppent comme dans une forêt de pyramides granitiques. Le second jour, on parvint, non sans de grands périls, au sommet de l'aiguille du Goûter, situé à trois mille sept cents mètres au-dessus de la mer ; pour y arriver, il fallut traverser un couloir de neige au-dessus d'un précipice effroyable, et, pour franchir ce passage dangereux, chacun se plaça entre deux guides qui tenaient les extrémités de leur long bâton, devenu comme une barrière ambulante. Un guide, envoyé en éclaireur, revint annoncer que la cime de la montagne était couverte d'une neige récente et profonde dans laquelle il était impossible de pénétrer. Il fallut donc revenir sur ses pas.

Ce que cette caravane n'avait pu exécuter à cause de l'époque avancée de la saison, un seul homme devait le faire l'année suivante. Le 6 juillet 1786, Jacques Balmat, guide de Chamonix, s'adjoignit furtivement à quelques-uns de ses compagnons, et, après être parvenu avec eux jusqu'au dôme du Goûter, il demeura seul dans ces déserts de glace, bien résolu à y rester tout le temps nécessaire pour découvrir la route du mont Blanc. Il passa la nuit blotti sous un rocher, n'ayant pas de couverture et mal abrité contre une neige fine et glacée qui ne cessa de tomber. Au point du jour, il poussa des reconnaissances de tous côtés, et constata avec joie qu'à partir du rocher des Grands-Mulets une vallée de neige monte en pente douce jusqu'au point culminant. Il redescendit à Chamonix presque aveuglé par l'éclat des neiges, et fut guéri par le docteur Paccard, à qui par reconnaissance il révéla son secret. Le 8 août suivant, ces deux hommes intrépides recommencèrent l'expédition, avec la volonté bien arrêtée de la poursuivre jusqu'au bout, et de ne se laisser épouvanter par aucun péril. Après avoir passé la nuit, enveloppés dans leurs couvertures, sous le rocher des Grands-Mulets, ils se lancèrent hardiment au milieu de ces lieux désolés, dans ces déserts de glace qu'aucun être humain n'avait encore visités, et malgré les précipices, malgré les dangers inhérents à ces hauteurs, ils atteignirent le but désiré, salués par tous les

habitants des vallées voisines. Ils redescendirent heureusement; mais Jacques Balmat, par suite de la raréfaction de l'air, avait les lèvres injectées de sang et la figure tuméfiée, et le docteur Paccard, ébloui par les neiges, était presque aveugle.

Ce ne fut que le 1^{er} août 1787 que Saussure, accompagné de dix-huit guides et d'un domestique, put accomplir l'ascension du mont Blanc. Le premier jour, la caravane atteignit la montagne de la Côte et passa la nuit sur le rocher des Grands-Mulets. « Le second jour, dit Saussure, nous entrâmes sur le glacier de la Côte. L'entrée en est bien facile; mais bientôt après l'on s'engage dans un labyrinthe de rochers de glace séparés par des crevasses, ici entièrement couvertes, là comblées par des neiges qui souvent forment des espèces d'arches évidées par-dessous, et qui cependant sont les seules ressources qu'on ait pour traverser ces crevasses; ailleurs c'est une arête tranchante de glace qui sert de pont pour les traverser. Dans quelques endroits où les crevasses sont absolument vides, on est réduit à descendre jusqu'au fond, et à remonter ensuite le mur opposé par des escaliers taillés à la hache dans la glace vive. Il y a des moments où, après être descendu dans ces abîmes entourés de murs de glace presque verticaux, on ne peut pas se figurer par où l'on en sortira. Cependant, tant qu'on marche sur la glace vive, quelque étroites que soient les arêtes, quelque rapides que soient les pentes, ces intrépides Chamouniards, dont la tête et le pied sont également fermes, ne paraissent ni effrayés ni inquiets; mais quand on passe sur ces voûtes minces suspendues au-dessus des abîmes, on les voit marcher dans le plus profond silence, les trois premiers liés ensemble par des cordes à un ou deux mètres de distance l'un de l'autre, les autres se tenant deux à deux par leurs bâtons, les yeux fixés sur leurs pieds, chacun s'efforçant de poser exactement et légèrement le pied dans la trace de celui qui le précède... Nous mîmes ainsi près de trois heures à traverser ce redoutable glacier, quoiqu'il ait à peine un kilomètre de largeur. Dès lors nous ne marchâmes plus que sur des neiges, souvent

très difficiles par la rapidité de leurs pentes et quelquefois dangereuses lorsque ces pentes aboutissent à des précipices ; mais où du moins l'on ne craint pas d'autre danger que celui que l'on voit, et où l'on ne risque pas d'être englouti sans que la force et l'adresse puissent être d'aucun secours. »

Le second jour, la caravane atteignit enfin la cime du mont Blanc. « Je pus alors, dit Saussure, jouir du grand spectacle que j'avais sous les yeux. Une légère vapeur, suspendue dans les régions inférieures de l'air, me dérobait, à la vérité, la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie ; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte : ce que je venais voir et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux ; il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux.

« Pendant ce temps-là, mes guides tendaient ma tente et y dressaient la petite table sur laquelle je devais faire l'expérience de l'ébullition de l'eau. Mais quand il fallut me mettre à disposer mes instruments et à les observer, je me trouvai à chaque instant obligé d'interrompre mon travail pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'était là qu'à seize pouces une ligne, et qu'ainsi l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il fallait suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or cette fréquence accélérât le mouvement du sang, d'autant plus que les artères n'étaient plus contrebandées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprouvaient à l'ordinaire. Aussi avions-nous tous la fièvre.

« Lorsque je demeurais parfaitement tranquille, je n'éprouvais qu'un peu de malaise, une légère disposition au mal de cœur. Mais lorsque je prenais de la peine, ou que je fixais mon attention pendant quelques moments de suite, et surtout

lorsqu'en me baissant je comprimais ma poitrine, il fallait me reposer et haleter pendant deux ou trois minutes. Mes guides éprouvaient des sensations analogues. Ils n'avaient aucun appétit, et à la vérité nos vivres, qui étaient tous gelés en route, n'étaient pas bien propres à l'exciter; ils ne se souciaient pas même du vin et de l'eau-de-vie. Il n'y avait que de l'eau fraîche qui fit du bien et du plaisir. »

Saussure demeura quatre heures et demie sur le sommet du mont Blanc, et il y fit plusieurs observations scientifiques. Il constata que les montagnes voisines n'étaient que des relèvements du sol, soulevé des deux côtés par la masse éruptive du mont Blanc; il remarqua la sécheresse extrême de l'air, cause de la soif ardente qu'il éprouvait, l'intensité de la couleur bleue du ciel, l'ébullition de l'eau à quatre-vingt-cinq degrés centigrades, la faiblesse des sons par suite de la grande raréfaction de l'air, et l'accélération singulière des mouvements respiratoires. Quelques-uns des guides ne purent pas longtemps supporter ces souffrances si nouvelles, et ils furent contraints de descendre, pour retrouver un air plus condensé.

Depuis Saussure, on a fait bien des fois l'ascension du mont Blanc, et cette escalade est devenue, malgré ses dangers, presque vulgaire aujourd'hui. Elle le serait bien davantage sans le tarif exagéré des guides. Le règlement de la vallée exige que chaque touriste soit accompagné de quatre guides, à raison de cent francs par jour, sans compter les accessoires, et cet article glace bien des courages: il faut avouer que c'est payer un peu cher le plaisir douteux de jouir de la vue du mont Blanc, et le plaisir certain de risquer sa vie. Ceux qui, comme moi, ne peuvent entreprendre cette périlleuse excursion, ont du moins la consolation de contempler les admirables photographies que M. Bisson en a rapportées au mois de juillet 1864.

Je faisais mentalement cette dernière réflexion, au moment où j'entrais dans le village du prieuré de Chamonix. Comme il y avait encore une heure de soleil, je ne pris le temps ni de me reposer ni de dîner, et je ne songeai qu'à jouir de l'éton-

nant spectacle dont l'ensemble se déployait sous mes yeux. Comment peindre les innombrables sommités chenues qui enferment la vallée de toutes parts, les villages adossés aux glaciers et quelquefois chassés par eux, les fleurs du printemps et les fruits de l'automne, qui y croissent simultanément au pied d'énormes amas de glaces, la température de la France avec le ciel de l'Italie et les frimas éternels du Spitzberg? Comment représenter surtout cette masse granitique de quatre mille mètres de hauteur, taillée en obélisques, en colonnes, en pyramides, en aiguilles, et sillonnée sur tous ses flancs par d'immenses fleuves de neiges et de glaces tout resplendissants de lumière? Que l'homme est petit devant ces géants de la nature, et que sa langue est impuissante à les peindre! Pour moi, j'étais plongé dans une muette admiration, et je ne trouvais pas un seul mot pour traduire mes impressions. Je suivais de l'œil la lumière décroissante du soleil, qui abandonnait l'un après l'autre tous les pitons, et laissait place à la nuit. Bientôt la cime du mont Blanc, resplendissante encore d'une vive clarté, s'éleva seule comme un phare lumineux au milieu des ténèbres dont se voilait la nature; puis, dépouillée elle-même de sa brillante auréole, elle pâlit, s'effaça par degrés, et s'éteignit enfin dans l'ombre universelle.

Absorbé par ce spectacle, je n'avais pas remarqué un grand vieillard qui s'approchait de moi. Il regarda avec une sorte de colère le sommet du mont Blanc, et, essuyant une larme furtive :

« Monsieur, me dit-il, croyez-moi, je suis un vieux guide. Ne faites pas l'ascension du mont Blanc. J'ai beaucoup aimé le mont Maudit dans ma jeunesse, mais aujourd'hui je le hais.

— Et pourquoi cela? lui demandai-je étonné.

— Oh! Monsieur, je viens d'assister à une bien lugubre cérémonie : on a enterré ce soir les restes d'un de mes amis que j'ai vu mourir près de moi dans les glaces il y a de longues années, et dont le glacier des Bossons a restitué hier les débris encore reconnaissables. Ah! c'est une bien triste histoire!

« Aucun souvenir n'est plus vivant dans ma mémoire.

C'était le 18 août 1820. Un Russe, le docteur Hamel, et deux Anglais, M. Dornford et le colonel Anderson, faisaient l'ascension du mont Blanc, accompagnés de dix guides que je commandais. La première journée fut belle, et nous arrivâmes sans encombre aux Grands-Mulets, où nous devions passer la nuit. Mais le soir le temps se mit à l'orage, et l'atmosphère était si fortement électrisé, que les boules de sureau d'un instrument que le docteur tenait à la main dansaient à faire peur. Le tonnerre ne cessa de gronder toute la nuit, et les mille échos des montagnes qui en répétaient les échos ne nous permirent pas de dormir une seule minute sous la misérable tente de toile qui nous abritait. Au matin, la pluie se changea en une neige épaisse, et nous dûmes passer une journée entière et une seconde nuit, mal protégés par notre abri contre un vent glacial et un froid intense. Les guides, connaissant bien le danger de marcher sur ces neiges fraîchement tombées, étaient tous d'avis de descendre; mais le docteur Hamel, qui ne voulait pas manquer, disait-il, ses observations scientifiques, persista dans son projet, nous traita même de lâches, et, sur ses instances, j'envoyai à Chamonix trois de mes compagnons chercher des vivres, qui commençaient à nous manquer.

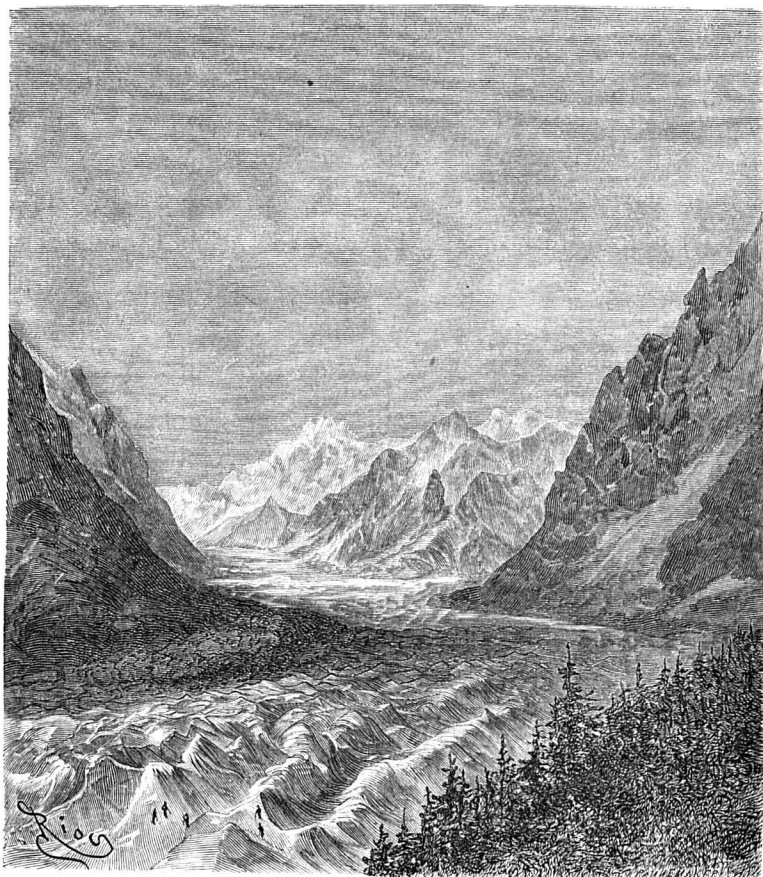
« Le matin du troisième jour il se fit une petite éclaircie, et M. Hamel décida qu'il fallait immédiatement partir. Mon pauvre ami Auguste Teiraz, saisi d'un triste pressentiment, se jeta en pleurant dans nos bras en s'écriant : « Je suis un homme perdu, j'y périrai ! » Nous partîmes donc en silence, tout soucieux. On gravit sans trop de peine le dôme du Goûter, et l'on arriva ainsi au grand plateau de neige et de glace qui se trouve à la base du mont Blanc. Après le déjeuner, la caravane se mit à gravir la calotte du mont Blanc, c'est-à-dire la dernière pente de neige qui mène à l'extrême sommité. Au pied de ce talus s'ouvre une immense crevasse de glace de vingt mètres de large et de cinquante de profondeur. Nous marchions à la file les uns derrière les autres, suivis des trois voyageurs, et c'est probablement ce qui causa notre perte.

La neige fraîche, tranchée par nos pieds, se détacha tout à coup et glissa sur la neige ancienne avec la violence et le bruit d'une avalanche. Il s'en détacha ainsi une bande large de soixante-dix mètres sur un kilomètre de longueur et une épaisseur d'un mètre. « Nous sommes perdus ! » m'écriai-je en entendant un horrible craquement au-dessus de nos têtes. Presque aussitôt je vis quatre de mes compagnons passer au-dessus de moi, les pieds en l'air. Je fus emporté moi-même comme par un boulet de canon, avec une telle impétuosité, que je franchis la grande crevasse, et allai tomber plus loin dans une autre crevasse moins profonde, où je fus à moitié enseveli dans la neige, à vingt mètres de profondeur. Un moment après, un de mes camarades, Julien Devoissous, tombait du ciel à mes côtés.

« Quand nous fûmes un peu remis de cette chute effroyable, nous sortîmes de ce tombeau glacé en escaladant la paroi de glace qui nous emprisonnait. Nous croyions avoir seuls survécu, mais heureusement la catastrophe n'était pas si grande. Tout le monde avait été roulé dans la neige, excepté Matthieu Balmat, qui, en entendant le bruit, avait tout à coup enfoncé son bâton ferré dans la neige ancienne, plus résistante, et s'y était cramponné, en laissant passer par-dessus sa tête avec la rapidité de la foudre cette avalanche d'un kilomètre de longueur. Plusieurs guides et les trois voyageurs, après avoir roulé sur eux-mêmes d'une hauteur de cent mètres, s'étaient arrêtés juste au bord du gouffre; mais trois de nos compagnons y étaient tombés, et entre autres mon pauvre ami Teiraz.

« Jugez de notre désespoir, Monsieur, quand nous nous comptâmes. Penchés sur l'abîme, nous appelions à grands cris nos malheureux compagnons; mais aucun bruit ne répondit à notre voix et ne troubla le silence de ce lugubre tombeau. Le docteur Hamel et M. Dornford descendirent même dans la grande crevasse, et sondèrent les neiges molles avec leur bâton ferré, sans rencontrer rien de résistant. Une grande partie de la journée se consuma dans cette inutile

recherche, et il fallut abandonner les infortunés. Le froid devenait glacial, et pour ne pas demeurer la nuit à ces hauteurs, au milieu des précipices, et courir le risque d'y être tous gelés, nous reprîmes tristement le chemin de Chamonix,



La mer de glace vue de Montanvers.

Depuis je n'ai jamais pu passer près de la grande crevasse sans verser des larmes amères.

« L'abîme ne devait pas toujours garder sa proie. Vous savez sans doute, Monsieur, que les glaciers marchent. Un savant anglais, le docteur Forbes, vint ici en 1858, et, après avoir étudié le mouvement des Bossons, il annonça que les victimes ne devaient pas être loin, et qu'il fallait s'attendre à les voir apparaître au pied du glacier, qui les transportait

depuis trois kilomètres. En effet, l'an dernier, on a trouvé à la base du glacier des Bossons deux crânes et un bras, encore revêtus de chairs sanguinolentes : c'étaient les restes de Pierre Balmat et de Pierre Garnier. Hier le gouffre a rendu un pied recouvert de ses chairs adhérant par les tendons au tibia décharné, et une boussole que portait Auguste Teiraz. On m'a appelé pour reconnaître ces débris, car je suis aujourd'hui le seul survivant de la catastrophe de 1820, et mon cœur a saigné devant ces tristes reliques. N'est-ce pas que c'est une montagne maudite? Monsieur, ne faites pas l'ascension du mont Blanc, c'est Joseph-Marie Coutet qui vous le dit! »

Et à peine eut-il achevé ces mots, que le vieillard s'éloigna rapidement en pleurant, et me laissa tout ému de son simple récit.

Le lendemain, il faisait un de ces temps splendides comme il faut en désirer dans la vallée de Chamonix. Je partis de bonne heure pour monter à la croix de Flégère, admirable observatoire situé sur la rive droite de l'Arve, au pied des Aiguilles-Rouges, en face des glaciers de la chaîne du mont Blanc, à mille neuf cents mètres de hauteur. De ce point, j'embrassais d'un seul regard les trois courants de glace qui, se réunissant en un immense fleuve tout hérissé de vagues énormes, comme saisies par la gelée au moment même où elles étaient soulevées par la tempête, forment la mer de glace. La vallée que je voyais déboucher à l'est descend du glacier de Talèfre, et se prolonge plusieurs lieues au delà derrière l'obélisque du Dru, qui se dressait devant moi à une hauteur prodigieuse. Je n'apercevais au sud-ouest que l'extrémité inférieure du glacier de Tacul, qui tombe également à flots pressés du flanc méridional de l'aiguille de Charmoz. Un autre glacier, celui de Léchaud, dont mon œil pouvait à peine supporter l'éclat, coule dans la direction du midi, au pied des aiguilles de Léchaud, des grandes et des petites Jorasses, dont les crêtes rougeâtres et les masses gigantesques contrastent par leur attitude immobile avec les mouvements si

variés de ces milliers de pyramides de glaces. Les trois courants, réunis et confondus en un seul fleuve, tombaient devant moi dans la vallée de Chamonix de toute la hauteur du Montanvers, c'est-à-dire d'une hauteur presque verticale de neuf cents mètres, en affectant mille formes bizarres. La portion de cette mer que j'embrassais d'un coup d'œil n'avait pas moins de huit kilomètres de longueur; mais telle est la grandeur des masses colossales qui l'entourent, qu'elle ne me paraissait pas avoir le quart de son étendue réelle. Ce spectacle, illuminé par tous les feux d'un beau soleil, avait une magnificence que je ne saurais rendre, et je passai deux heures à mon observatoire, sans pouvoir en rassasier mes yeux ni mon imagination. Avant de descendre, je me fis indiquer les Grands-Mulets, rocher situé à trois mille quatre cent cinquante mètres d'altitude, station obligée de tous ceux qui font l'ascension du mont Blanc.

Après le déjeuner, je montai au Montanvers, auberge bâtie à mille neuf cents mètres de hauteur, sur le bord de la mer de glace. Je fus un peu humilié de voir les drapeaux qui flottaient sur le glacier pour indiquer la route aux touristes, et un cantonnier qui sablait les passages périlleux. Malgré ces secours, qui déshonorent le glacier, je ne voulus point m'aventurer seul sur cette mer, et je me fis conduire par un *pirate*, c'est-à-dire un des membres de la compagnie des deux cents guides de Chamonix, qui, après avoir accompli son service à tour de rôle, était venu épier là quelque occasion de faire un gain illégal, au détriment de ses confrères. La mer de glace n'est pas plane; elle présente, au contraire, des collines qu'il faut escalader, des vallées dans lesquelles il faut descendre, des ruisseaux limpides qui courent de tous côtés et tombent en cascates, des crevasses resplendissantes du plus beau bleu céleste, que l'on doit franchir ou tourner; des lacs remplis de l'eau la plus claire, renfermés dans des murs transparents d'émeraude; des blocs de granit suspendus sur des colonnes de glace, et mille autres accidents imprévus. La traversée dure trois quarts d'heure, et elle est pleine

d'émotions nouvelles. Enfin, après être sorti de ces abîmes béants, je franchis la moraine latérale, et descendis dans la vallée par le mauvais pas du Chapeau. Le sentier, presque toujours supérieur à la surface du glacier, est dominé par d'énormes aiguilles de glace qui s'élèvent à quarante et cinquante mètres de hauteur, de la plus magnifique couleur d'aigue-marine. Au pied du glacier, je visitai la grotte de glace de laquelle s'échappe l'Arveiron ; mais cette grotte, réduite à de mesquines proportions, ne présente plus cette grande arche de glace, haute de trente mètres, qu'elle offrait autrefois à l'admiration du touriste. Pendant que je gravissais la moraine terminale, une des pyramides du glacier s'ébranla sur sa base, et, tombant avec un grand fracas sur ses voisines, les renversa dans sa chute, et les fragments brisés rebondirent jusqu'à mes pieds. Il était nuit noire quand je rentrai à Chamonix.

Le temps du lendemain n'était pas assez sûr pour me permettre la course du jardin. C'est une île de terre d'environ trois hectares de superficie, située au milieu du glacier de Talèfre, à deux mille huit cents mètres d'altitude, et qui se couvre à la fin d'août d'un beau gazon émaillé de mille fleurs des Alpes. Cette excursion, qui entraîne une marche de dix heures sur les glaciers, exige un temps très serein. Je dus donc me contenter de visiter la mer de glace du glacier des Bossons ; elle est beaucoup plus polie que celle du Montanvers, et par conséquent plus difficile à traverser, et je regrettai amèrement, quand je fus sur les premières collines de glace, de ne m'être pas muni de crampons. Enfin je sortis de ce miroir accidenté, et je revins le long de la montagne sur la rive gauche de l'Arve, à travers des bosquets de pins et de mélèzes où bruissent les deux cascades des Pèlerins et du Dard. J'emportais avec moi mille souvenirs puissants, mille images gracieuses ou terribles, mille émotions nouvelles. Mon voyage en Suisse se couronnait dignement par le plus grandiose des spectacles, et, après avoir vu le mont Blanc, il ne me restait plus qu'à rentrer en France pour y recueillir mes impressions et les savourer.

XXIV

Passage de la Tête-Noire. — Le col de la Forclaz. — La voie romaine du mont Joux, — Passage des Alpes par Annibal. — L'hospice du Grand-Saint-Bernard. — Débâcle du torrent de la Dranse en 1818.

J'avais le projet, avant d'entrer en France, d'aller visiter l'hospice du Grand-Saint-Bernard, de descendre la vallée du Rhône, et de faire en bateau le tour du lac de Genève. Deux chemins s'offraient à moi pour pénétrer de la vallée de Chamonix dans le Valais, par les cols supérieurs de la chaîne du mont Blanc. L'un, le col de Balme, me séduisait par une perspective admirable sur les montagnes; mais, ayant l'intention de faire seul cette longue course de neuf heures (la fin d'un voyage inspire toujours des économies), je ne voulus pas m'aventurer sur ces hauteurs (deux mille deux cents mètres) par un temps incertain, où je pouvais être enveloppé par les brouillards, et je dus préférer par prudence le passage de la Tête-Noire.

Je partis de Chamonix après déjeuner, et je remontai le cours supérieur de l'Arve. Le sentier court tantôt sur une rive du torrent, tantôt sur l'autre, et il s'engage dans un étroit défilé couvert d'une forêt de sapins au fond duquel l'Arve se brise en écumant sur les rochers qui interceptent sa marche. Trois énormes glaciers, séparés par les puissants contreforts du mont Blanc, celui des Bois, celui d'Argentière et celui du

Tour, descendent dans la vallée avec mille mouvements hardis, et brillent au soleil comme d'immenses miroirs. Après avoir traversé le hameau d'Argentièrè, on laisse à droite le sentier qui conduit le long de l'Arve au village du Tour et au col de Balme, et l'on monte à gauche par une gorge inculte, toute semée de blocs éboulés. Arrivé au point culminant de ce passage, je jette un dernier regard sur le mont Blanc, et je suis le torrent de l'Eau-Noire, qui descend du Buet, dont j'aperçois la haute cime neigeuse, jusqu'à ce qu'il mêle ses eaux à celles du Trient. Cette étroite vallée, resserrée entre d'horribles montagnes escarpées dont les flancs sont creusés par les couloirs d'avalanches, et toute bordée de précipices, a la physionomie la plus sauvage et la plus effroyable que l'on puisse imaginer, et l'on y marche pendant plusieurs heures sans rencontrer aucune habitation humaine, à l'exception du pauvre hameau de Valorsine et de l'auberge de la Tête-Noire. En traversant seul cette solitude désolée, j'étais saisi d'une profonde tristesse, et j'avais besoin de saluer un visage d'homme. Bientôt je quittai cette gorge affreuse, et, contournant la montagne de la Tête-Noire, je remontai le cours du Trient, et fis l'ascension du col de Forclaz, élevé de quinze cents mètres au-dessus de la mer.

Des hauteurs de ce col on a une vue magnifique. Le Valais apparaît comme une étroite et longue crevasse creusée au milieu du massif des Alpes, au fond de laquelle le Rhône circule en mille méandres capricieux. La chaîne entière se développe en deux lignes parallèles à droite et à gauche du fleuve, et court sur une longueur de cent vingt kilomètres jusqu'aux extrémités de la Furka et du Saint-Gothard. De part et d'autre se dressent une multitude de monts gigantesques, découpés hardiment en une foule de créneaux qui s'élèvent en moyenne à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau des mers. Ce spectacle est vraiment d'une grandeur imposante. Je passai une heure entière à contempler le soleil se coucher sur la vallée; l'ombre des montagnes de l'occident, se prolongeant sur le Valais, marchait avec une rapidité pro-

digieuse, et couvrait en une minute des lieues entières de terrain. Je descendis rapidement pour ne pas être surpris moi-même par les ombres croissantes, et, après deux heures de marche sur le flanc de la Forclaz, j'atteignis à la nuit la ville de Martigny.

Le lendemain, le temps était gris et sombre, et faisait présager une journée de pluie et peut-être de neige sur les



La Tête-Noire.

hauteurs. J'hésitais à partir pour le Saint-Bernard, quoique cette longue route de neuf heures soit coupée par quelques villages, et je me promenais incertain sur la belle place ombragée qui sépare Martigny-la-Ville de Martigny-le-Bourg, lorsque je vis passer auprès de moi deux jeunes novices de l'ordre de Saint-Augustin, reconnaissables à leur cordon blanc passé en sautoir. Je m'informai s'ils allaient à l'hospice, et, sur leur réponse affirmative, je leur demandai la permission de les accompagner.

Le chemin suit constamment le torrent de la Dranse, et remonte cette vallée sauvage jusqu'à ce qu'elle coupe l'arête de la montagne pour communiquer sur l'autre versant avec

le val italien du Buttier, qui descend à Aoste. Comme je l'ai déjà fait remarquer, ce sont les torrents qui, en se précipitant des hauteurs et en creusant leurs lits sur ces flancs escarpés, ont ouvert aux hommes les seules voies par lesquelles il soit possible de franchir les Alpes. A Saint-Branchier, la vallée se bifurque une première fois, et le rameau de gauche, arrosé par la Dranse de Bagnes, court jusqu'au glacier de Chermon-tane, au pied du mont Combin. A Osières, une seconde bifurcation ouvre deux chemins pour l'hospice, l'un par la gorge d'Entremont, l'autre par la gorge de Ferret, arrosés tous deux par une Dranse. Nous suivons le val d'Entremont, qui devient de plus en plus sauvage, et que domine au midi la cime neigeuse du Vêlan, à demi noyée dans les brouillards.

Pendant que nous cheminions sur les bords du torrent qui gronde au fond de son lit, je fais causer mes deux compa-gnons, et le Saint-Bernard devient naturellement l'objet de la conversation.

« Ce sont les Romains, me dit un des novices, qui ont ouvert les premiers cette route audacieuse. Quand César eut soumis les Gaules et l'Helvétie, on sentit le besoin de faire communiquer Rome avec les nouvelles provinces par un chemin plus court qui suit la Méditerranée jusqu'au Rhône, et il devint nécessaire d'escalader ces montagnes, jusque-là inaccessibles à l'armée et au commerce. L'empereur Auguste, après avoir rebâti la ville d'Aoste (*Augusta Prætoria*) pour y loger une colonie militaire de prétoriens, et lui avoir donné son nom, fit ouvrir cette voie le long du torrent de Buttier, qui se jette dans la Doire sous les murs de cette ville. Au sommet du col il éleva un temple à Jupiter Pennin, pour lui dédier ce passage et le mettre sous sa protection, et la mon-tagne s'appela dès lors le mont de Jupiter (*mons Jovis*) ou mont Joux. Il paraît qu'à cette époque le passage était réputé fort dangereux, même par les Romains; car on trouve sur le *Plan de Jupiter*, au lieu même où était le temple, une multitude d'inscriptions qui ne sont que des ex-voto, des témoignages de reconnaissance envers la divinité du lieu,

pour la remercier d'un heureux voyage. Vous y verrez à l'hospice une belle collection de ces inscriptions antiques;



Les chiens du Saint-Bernard.

vous y verrez aussi un assez grand nombre de médailles des empereurs. Voilà tout ce qu'il reste des Romains, de leur puissance et de leur langue. Pour triompher des Alpes

il fallait quelque chose de plus fort encore que le génie de Rome : il fallait celui de la charité évangélique.

« Vous n'ignorez pas que les savants sont fort embarrassés de dire sur quel point Annibal a pu franchir les Alpes pour pénétrer en Italie. Ce nom de *Pennin*, donné à Jupiter et à la montagne mise sous sa protection, est venu fort à propos pour les tirer d'embarras, et, en altérant un peu le nom latin, *Pœninus* au lieu de *Penninus*, ils n'ont point hésité à affirmer que le col du mont Joux avait été le passage de l'armée punique. Cette erreur, fondée sur une fausse étymologie, est bien ancienne, puisqu'elle est déjà réfutée par Tite-Live, et qu'on la retrouve dans la plupart des inscriptions du Saint-Bernard.

« Quoi qu'il en soit du passage d'Annibal, la voie romaine du mont Joux devint promptement une grande route militaire et commerciale. Depuis Auguste, cette gorge fut le chemin que prirent les légions pour se rendre dans l'Helvétie, dans les Gaules et dans la Germanie. A aucune époque du moyen âge cette communication de la France et de l'Allemagne avec l'Italie par les Alpes Pennines ne fut interrompue. Il est fait mention du couvent et de l'hospice du mont Joux longtemps avant le siècle de saint Bernard de Menthon, et quoiqu'on ne puisse assigner la date précise de cette création, il est certain que la religion s'empara de bonne heure de ce passage, comme du poste le plus avancé et le plus périlleux de la civilisation humaine. En 962, le bienheureux Bernard de Menthon réorganisa cette maison, lui donna une institution nouvelle, et mérita d'en être regardé comme le fondateur; son nom, devenu rapidement populaire, détrôna celui de Jupiter, et le nom du mont Joux s'effaça de la mémoire des hommes pour faire place à celui du Grand-Saint-Bernard.

« Je n'ai point l'intention, continua le novice, de vous raconter l'histoire de notre maison; elle vous offrirait peu d'intérêt. Sauf une courte querelle, dans le milieu du siècle dernier, avec le cabinet de Turin, qui revendiquait le droit de nommer notre abbé pour s'assurer une clef des Alpes,

nous n'avons jamais eu affaire avec la politique, et l'ambition des princes n'a jamais entrepris de disputer à la charité les glaces du Saint-Bernard. Nous avons vu passer Charlemagne en 773, Frédéric Barberousse en 1106, Bonaparte en 1800 ; mais ces princes ne sont point passés chez nous comme des avalanches qui renversent ou des torrents qui dévastent. Nous ne leur avons dû que des bienfaits, et de tant de milliers d'hommes qui marchaient à leur suite, nous n'avons retenu que la poussière d'un héros, le général Desaix.

— L'histoire du couvent me touche peu, repris-je ; mais ce qui me touche bien davantage, c'est sa vie extérieurs. Vos travaux, vos joies, vos souffrances : voilà ce qui m'intéresse.

— Vous avez raison, Monsieur, de parler de nos joies, répondit mon interlocuteur. Elles sont grandes, et Dieu paye au centuple les quelques souffrances que nous endurons. Notre vie se consume dans les exercices de la piété et dans les devoirs doux de l'hospitalité ; et quand nous avons la fortune d'arracher un de nos frères à la mort, notre cœur surabonde. Nous éprouvons alors quelque chose de cette sainte joie de la mère qui, après de cruelles souffrances, a mis un homme au monde. C'est surtout pendant la mauvaise saison, ou durant les tempêtes, que notre ministère a le plus de douceurs et de consolations. Pendant qu'un de nos frères agite la cloche du couvent pour avertir au loin les voyageurs égarés et guider leurs pas, d'autres vont à leur recherche dans les sentiers de la montagne, accompagnés de ces chiens fidèles dont l'instinct est si admirable. Ce chien constitue une espèce bien déterminée, créée par nos pères pour le milieu où elle doit vivre. Elle ne se plaît que sur ces sommets glacés, et elle paraît alanguie et alourdie dans les plaines chaudes du Valais. Avec une finesse d'odorat prodigieuse, elle connaît la présence d'un homme enfoui sous la neige à un mètre de profondeur. Vous savez avec quelle intelligence elle secourt le voyageur, et il ne se passe pas d'année que, sur les vingt mille personnes qui traversent le Saint-Bernard, il n'y en ait un grand nombre sauvées par nos chiens. Sans ces précieux

auxiliaires, nous ferions peu de chose, et c'est à eux que nous devons la plus grande partie de nos succès.

— Vous faites la part trop belle à vos chiens, interrompis-je, et vous diminuez un peu la vôtre, mon frère. Si l'instinct des bêtes ici s'approche presque de l'humanité, il faut ajouter que la charité des hommes ressemble presque à la Providence. Ceux qui s'enterrent tout vivants dans les neiges de ce désert pour sauver leurs frères sont des héros, et je sais que le Saint-Bernard est un champ de bataille où les religieux succombent usés par l'air glacé qu'ils y respirent, quand ils ne périssent pas sous les avalanches ou dans les précipices. Combien peut-on vivre d'années au sommet du passage ?

— L'air y est un peu vif, j'en conviens, répliqua le jeune moine ; mais il ne tue pas aussi vite que vous le supposez. Un de nos pères a pu y vivre quarante ans ; mais j'avoue que le climat dévore. Nos supérieurs le savent, et quand un des religieux se sent fatigué, on l'envoie se retremper, soit dans notre maison de Martigny, soit dans quelque cure du Valais. Un air plus tiède répare les forces affaiblies, et, grâce à ces tempéraments, on arrive parfois à une vieillesse assez avancée. »

Cependant le temps, qui menaçait depuis le matin, était devenu mauvais, et une pluie glacée commençait à tomber. Nous avions dépassé Saint-Pierre-Mont-Joux, village situé à seize cent cinquante mètres de hauteur ; mais nous étions encore loin de l'hospice. Une maison de refuge se présenta sur la route, et j'allais y entrer pour me mettre à l'abri, quand mes compagnons m'avertirent que c'était la morgue, et ce seul nom me fit reculer d'horreur. C'est là qu'on déposait autrefois les corps des voyageurs inconnus morts sur la route ; l'air glacé de ces hauteurs, où la température monte rarement à plus de seize degrés pendant les jours les plus chauds, momifie les cadavres et les conserve pendant de longues années parfaitement reconnaissables encore. Enfin, après plus d'une heure de marche, nous arrivâmes à l'hospice, où un bon feu, un souper abondant et substantiel, une hospitalité affectueuse

et empressée me firent oublier les fatigues et les petites misères de la journée.

L'hospice du Grand-Saint-Bernard est situé à deux mille six cent vingt mètres d'altitude, dans une gorge âpre et sauvage. Rien de plus triste à l'œil, rien de plus accablant pour l'imagination que l'aspect de ces rochers nus et dépouillés, que nulle verdure n'égaye. Un petit lac, immobile et glacé, reflète dans ses eaux ces mornes images, et en augmente l'horreur et la tristesse en les multipliant. C'est au milieu de ce deuil de la nature que s'élèvent les bâtiments du couvent, comme une riante oasis au milieu du désert. On y trouve une bibliothèque, un piano, des collections d'antiques, un cabinet d'histoire naturelle, et par-dessus tout cela la grâce charmante des religieux augustins. Souvent une nombreuse société y est réunie pendant l'été, et l'on dirait qu'un salon de Paris a été transporté sur le sommet des Alpes. Les religieux donnent gratuitement l'hospitalité à tous ceux qui se présentent, et ces frais ne montent pas à moins de cinquante mille francs par an. L'hospice, dépouillé peu à peu de toutes ses possessions, ne subsiste plus guère aujourd'hui que des dons volontaires des touristes, et de ceux qu'il recueille par une quête annuelle en Suisse, en Savoie et en France.

Après avoir passé une journée avec les bons frères augustins, je repris le chemin de Martigny par le col de la Fenêtre et le val Ferret, qui débouche à Orsières. De là je descendis à Saint-Branchier, et je m'y arrêtai pour recueillir quelques renseignements sur la dernière inondation de la Dranse de Bagnes. Un aubergiste, que je reconnus à son air important pour un des notables de la vallée, me parut devoir être la victime de ma curiosité, et pendant que je savourais un délicieux vin d'Yvorne, je fis raconter à mon hôte l'événement qui me préoccupait.

« Il faut vous dire, Monsieur, que près des sources de la Dranse il se précipite pendant l'hiver, des sommets du mont Pleureur et du Combin, des avalanches de glaces en masses énormes. Dans les années ordinaires, les chaleurs du printemps

suffisent à fondre ces glaces, et le torrent creuse dans leur masse compacte une arche naturelle par laquelle il s'échappe. Mais pendant l'hiver de 1817-1818 il tomba tant de glace, que la Dranse ne put s'ouvrir un lit à travers la barrière qui l'arrêtait, et forma un lac en arrière. Quand cette nouvelle fut connue, l'alarme se répandit dans toute notre vallée et dans le Valais, et les voyageurs n'osaient pas s'aventurer sur la route d'Italie; car tout le monde comprenait que, quand cette digue viendrait à se rompre, il y aurait une débâcle épouvantable, qui balayerait le pays à une grande distance. Le gouvernement du canton s'en émut, et envoya un ingénieur valaisan du plus grand mérite, M. Venetz, dont le nom ne doit pas vous être inconnu, pour prendre toutes les mesures nécessaires.

« Figurez-vous, Monsieur, que la digue de glace occupait toute la largeur du val d'une montagne à l'autre, sur une longueur de deux cent vingt-cinq mètres, et qu'elle avait une hauteur de cent trente mètres avec une épaisseur d'un kilomètre à la base. Le lac qu'elle emprisonnait avait plus de deux kilomètres de longueur, et il s'élevait déjà par la fonte des neiges et du glacier qui alimente la Dranse à la moitié de la hauteur de la digue. L'ingénieur prit le parti de creuser une galerie dans l'épaisseur des glaces, à vingt mètres au-dessus du niveau de l'eau, afin de pouvoir achever le travail avant d'être atteint par la crue. On commença le 11 mai, aux deux bouts de la galerie. Cinquante hommes, se relevant alternativement, travaillaient jour et nuit au grand péril de leur vie, que menaçaient sans cesse les avalanches; plusieurs eurent les pieds gelés, et la glace était si dure, qu'elle rompait souvent les pioches. Le 27 mai, un grand morceau de la digue s'éleva du fond avec un fracas épouvantable, en soulevant une montagne d'eau; on crut que la digue allait se soulever en entier, et les ouvriers s'enfuirent avec épouvante. Ce n'était qu'une fausse alerte. Cet accident se répéta plusieurs fois, et l'on put juger, à leur hauteur hors de l'eau, que plusieurs de ces blocs n'avaient pas moins de cinquante mètres

de puissance. Enfin, le 13 juin, après plus d'un mois d'un travail colossal, la galerie fut ouverte sur une longueur de plus de deux cents mètres, et l'eau commença à couler en rongant les parois de son canal de glace et en agrandissant sans cesse l'ouverture. En trois jours le niveau du lac s'était abaissé de dix mètres, car la galerie s'abaissait aussi vite que le lac. La Dranse coulait à plein lit, mais sans déborder, et peu de jours auraient suffi pour épuiser l'immense réservoir.

« Cependant de sourdes détonations annonçaient que les glaçons se détachaient de la masse, et que la digue, rongée au dehors par l'écoulement du torrent, diminuait aussi d'épaisseur à l'intérieur. On prévoyait une rupture soudaine de toute la masse, et l'ingénieur fit donner l'alarme dans toute la vallée. Bientôt l'eau commença à se faire jour sous la glace, entraînant les pierres et le terrain à sa base sous la galerie; la crise paraissait inévitable et prochaine. Enfin, le 16 juin, à quatre heures et demie du soir, un éclat terrible annonce la rupture des glaces : l'eau du lac s'élance avec une furie inexprimable, formant un torrent de trente mètres de hauteur qui parcourt les vingt-quatre premiers kilomètres en quarante minutes, enlevant dans sa course cent trente chalets, toute une forêt, et une immense quantité de terres et de pierres. J'étais bien jeune alors, mais ce spectacle terrible fit sur moi une impression ineffaçable. Tout notre village était sur la hauteur pour voir passer la débâcle. L'eau, roulant avec la rapidité d'une flèche, poussait devant elle comme une montagne mouvante de toutes sortes de débris, haute de cent mètres, d'où sortait une vapeur noire et épaisse comme la fumée d'un incendie. De Chables, chef-lieu de la vallée, la débâcle arriva à Martigny, à seize kilomètres plus bas, en cinquante minutes, enlevant toutes les maisons sur son passage. Le village de Bouverneer fut sauvé par une saillie de rocher qui détourna le torrent; on le vit passer comme un trait à côté du village, sans le toucher, quoique beaucoup plus haut que les toits. Enfin la débâcle s'étala dans la plaine du Valais, perdant de son impétuosité, et elle arriva au lac de Genève, à soixante-douze

kilomètres de son point de départ, à onze heures du soir, après six heures et demie d'une course furieuse. Une quarantaine de personnes furent victimes de ce fléau. Quant aux dégâts matériels, ils furent considérables : plus de deux cents maisons ont été détruites, et les meilleures terres de la vallée ont été couvertes de sable et de pierres.

« On a évalué à trente millions de mètres cubes la masse d'eau accumulée au moment où elle a commencé à s'écouler par la galerie. Sans ce travail, ce volume d'eau eût été doublé au moment où le niveau du lac eût atteint le sommet de la digue, et vous pouvez juger par ces chiffres des désastres effroyables que ce torrent eût causés.

« Aujourd'hui nous n'avons plus à redouter un pareil malheur. Par une disposition aussi simple qu'ingénieuse, M. Venetz a établi un système de conduits en mélèze qui reçoivent les eaux des pentes voisines et les amènent dans un vaste réservoir ; elles coulent de là dans des chéneaux, et sont dirigées de manière à former sur les glaces de petites cascades dont l'action continue sépare en peu de temps des blocs considérables, qui fondent bientôt dans les eaux de la Dranse. Notre ingénieur évalue à vingt mille mètres cubes la quantité de glace qui fond ainsi chaque jour, et il faut avouer qu'on ne saurait demander un effet plus puissant à une cause plus simple. La Dranse n'est donc plus obstruée par une digue de glace, et dès les premiers jours du printemps elle se fraye facilement un lit au milieu des blocs que l'hiver a accumulés. »

Je remerciai mon hôte de son récit, et je repris le chemin de Martigny. Je remarquai alors des faits auxquels je n'avais prêté aucune attention dans mon premier passage, et qui signalent encore toute l'étendue de la débâcle de 1818. C'est une sorte de *terrain détritique*, un *diluvium*, formé de toute espèce de débris, qui recouvre la vallée sur une épaisseur notable ; la Dranse, en le coupant en différents points, nous a ouvert, pour ainsi dire, quelques feuillets de ce livre, et nous permet d'y lire en caractères irrécusables l'histoire des fureurs et de la violence de ce déluge contemporain.

XXV

Martigny. — La gorge du Trient. — Cascade de Pissevache. — Soulèvement de la chaîne des Alpes. — Le *diluvium* et l'homme fossile. — Cavernes à ossements. — Les roches métamorphiques du Valais.

Les Romains, ayant ouvert la voie militaire du mont Joux, avaient senti le besoin d'en défendre les approches, et pour cela ils avaient établi le camp retranché d'Octodurum, à l'issue du vallon de la Dranse. Ce camp, assis au point précis où la vallée du Rhône, après avoir couru du nord-est au sud-ouest, se détourne brusquement vers le nord, commandait ainsi le Valais supérieur, et par conséquent la route d'Italie par le Simplon. A la forteresse romaine d'Octodurum succéda le village d'Octan, que le torrent de la Dranse détruisit dans une de ses débâcles, et sur ses ruines s'éleva la ville de Martigny, devenue la résidence des évêques du Valais. Martigny est situé dans une position admirable, et de quelque côté que l'œil se tourne, il rencontre une longue suite de sommets audacieux. La double ligne des Alpes, qui semble s'être ouverte tout exprès pour laisser passer le Rhône, fuit au levant et au nord et se dresse de chaque côté comme une infranchissable barrière pour séparer l'Italie du reste de l'Europe.

Je descends à pied la route du bas Valais pour gagner le lac de Genève. Je ne rencontre que des habitations malpropres, peuplées de goitreux et de crétins, et des traces multipliées des inondations du Rhône ou des éboulements de montagnes. Heureusement la nature dédommage amplement de ce triste spectacle, et, si on lève les yeux, on trouve une large compen-

sation dans la vue de ces rochers abrupts qui montent jusqu'à la région des nuages.

A quelques pas du Martigny s'ouvre la gorge sauvage du Trient. Jusqu'à ces derniers temps cette gorge était demeurée complètement inaccessible, et ce sont des *flotteurs* de bois qui en ont révélé récemment toutes les beautés pittoresques. Qu'on se figure deux parois de rochers à pic, de deux cents à trois cent cinquante mètres d'élévation, et tellement rapprochées l'une de l'autre dans toute leur hauteur, qu'à peine le torrent peut s'y frayer une issue. Le jour ne vient que d'en haut, un jour douteux et triste, filtrant à travers une étroite fissure, n'éclairant qu'à demi le spectateur et ce qui l'environne. Aucun bruit extérieur ne pénètre plus jusque-là. Le Trient, éperdu, gronde dans le fond : tantôt il forme des bassins d'eau bleuâtre, peuplés de truites ; tantôt il court avec bruit au milieu des rochers ; tantôt il tombe d'une certaine hauteur avec un retentissement sinistre. Au retour de la belle saison, il passe comme un souffle de vie dans ces lieux désolés. Quelques plantes ont trouvé moyen de vivre en incrustant leurs racines dans les fentes où les vents ont jeté un peu de terre végétale, et pendent en longues lianes sur le précipice. La gorge se pare alors d'une chétive verdure, et mille petites fleurs éclosent au sein même de l'aridité. Ce qui ajoute encore à l'aspect sauvage de ces lieux, c'est que le voyageur ne peut s'y aventurer que sur un pont tremblant, suspendu par des barres de fer enfoncées dans le roc, et soutenu de distance en distance par des câbles. Ce pont, appliqué à l'une des parois, la suit dans toutes ses sinuosités ; il semble par moments que l'espace va manquer, et que les rochers en se rapprochant vont intercepter tout passage, et ce n'est pas sans émotion qu'on s'avance dans cette solitude sombre et désolée, dont la voix de l'abîme trouble seule le silence.

Quand on sort de cet antre, où l'on pénètre jusqu'à un kilomètre de profondeur, on revoit le soleil avec une joie singulière, et l'on court à quelques pas de là visiter la cascade de Pissevache pour se dédommager des horreurs de la gorge

du Trient. L'eau de la cascade, blanche comme un fleuve de lait, descend avec lenteur le long des flancs noirâtres du rocher, d'une hauteur de soixante-quatre mètres, et abandonne aux vents sa poussière de neige et ses longues fusées, qui se forment et s'évanouissent avec une égale rapidité. Au moment où je la visitai, elle livrait au soleil ses mille diamants humides, tout étincelants de feux, et plusieurs arcs-en-ciel se croisaient sur le bassin où sa masse vient se briser. Malheureusement l'encadrement ne répond en aucune manière à la magnificence du tableau. Il manque à la Pissevache une riche bordure de verdure et de sapins séculaires, ou un petit lac dormant à ses pieds et réfléchissant dans son limpide miroir les mille accidents de la chute. Mais si l'encadrement de la cascade est trop sévère et trop nu, le paysage lointain est d'une rare magnificence : par-dessus les hautes montagnes qui bordent l'horizon étincellent les neiges du mont Vélan, le pic le plus élevé de la chaîne du Saint-Bernard. Ce double spectacle est vraiment enchanteur. Je restai longtemps occupé à contempler les mobiles écharpes aux mille couleurs qui se jouaient dans les vapeurs de la chute, et je me félicitais d'en jouir sans témoin importun, lorsque le goitre en haillons, traînant le crétinisme par la main, vint me relancer jusque sous les eaux de la Pissevache, et mêler une image repoussante à un tableau ravissant. Je me hâtai de donner mon aumône en détournant les yeux, et je repris le chemin de Saint-Maurice à travers les éboulements de la Dent du Midi.

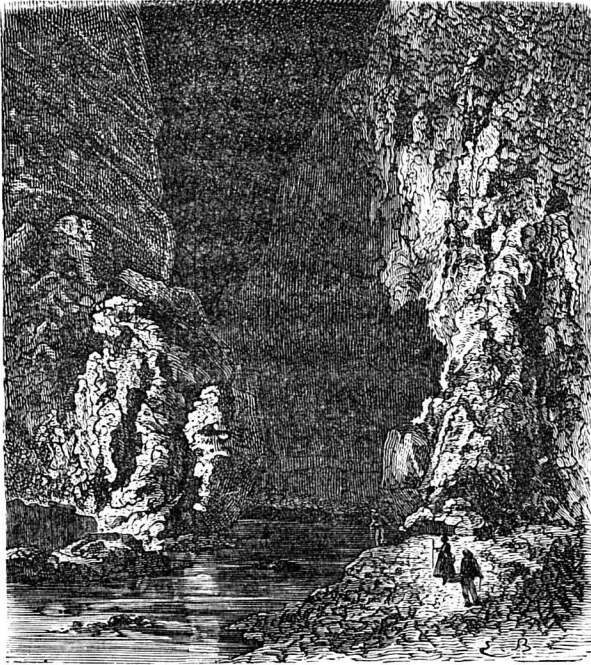
Le Valais est creusé, depuis la Furka jusqu'au lac de Genève, dans des schistes, des ardoises et des marbres, dont la cristallisation confuse a été déterminée par l'éruption ignée des granits, et se lie par conséquent à l'un des plus grands événements de l'histoire du globe. Si l'on cherche à se rendre compte de la disposition géologique de la Suisse, on remarque une longue arête de granit qui, partant de Sallanche et du massif du mont Blanc, se dirige du sud-ouest au nord-est jusque dans les Grisons, et prend en écharpe toute cette région, en constituant le relief fortement accusé du Simplon

et du Saint-Gothard, et celui des Alpes de l'Oberland. En descendant de cette arête vers le nord, on rencontre d'abord des bandes étroites appartenant aux diverses formations de la période jurassique, puis les terrains crétacés, et enfin les terrains tertiaires et les alluvions; ces bandes représentent les divers rivages occupés successivement par la mer à mesure qu'elle se retirait de cette partie du continent européen, pour se porter vers ses rivages actuels.

Les granits sont ordinairement appelés *roches primitives*, et ceux dont nous parlons avaient même reçu le nom spécial de *protogynes*, c'est-à-dire de *premiers-nés*, par suite de fausses idées qui prévalaient à une certaine époque dans la science. Une étude plus attentive des faits a démontré que ces rochers sont, au contraire, d'une origine relativement très moderne, et que leur apparition est postérieure au dépôt de tous les terrains secondaires, et même de la plupart des terrains tertiaires. Partout, en effet, ces derniers ont été bouleversés, disloqués et soulevés par une force immense, et les couches sédimentaires qui les composent, déposées d'abord au fond des mers en lits horizontaux, se trouvent aujourd'hui redressées sur le flanc des montagnes. Le granit, en surgissant des entrailles du globe, a donc inscrit lui-même la date géologique de son apparition : il est évidemment plus jeune que les terrains qu'il a redressés, et il est antérieur à ceux dont les strates se sont déposées horizontalement à ses pieds. D'après ces données, il est apparu dans les Alpes après les terrains tertiaires, et avant ce terrain d'origine violente que l'on appelle le *diluvium*, à la création duquel il n'a pas été étranger.

Cette grande catastrophe du soulèvement des Alpes principales semble avoir provoqué en majeure partie le relief actuel du continent européen. Non seulement ont surgi alors toutes les montagnes qui s'étendent du Valais et du Saint-Gothard jusqu'en Autriche, mais encore la plupart des contrées de l'Europe présentent des indices manifestes de participation à ce mouvement. Partout sa surface s'élève en pente douce vers des lignes de faite qui suivent la direction de cette grande

chaîne de l'ouest-ouest-sud à l'est-est-nord, en déterminant le partage des eaux entre l'Océan et la Méditerranée. Le Rhône dans le Valais, et la Loire depuis Orléans jusqu'à Nantes, sont dirigés dans ce sens. Les effets produits par ce soulèvement nous montrent que d'immenses courants se sont alors établis à partir de ce point central dans toutes les directions, et ont sillonné profondément tous les dépôts qui étaient à découvert.



Entrée de la gorge du Trient.

Les eaux des lacs formés précédemment au milieu des terres, dans la Suisse, l'Italie septentrionale, la Savoie, la Bresse et le Bugey, sont loin d'être en rapport avec la grandeur du résultat obtenu ; il faut évidemment qu'il s'en soit joint d'autres, dont on trouvera sans doute l'origine dans la fonte subite des neiges et des glaciers qui couvraient probablement à cette époque les Alpes occidentales, soulevées antérieurement. Ces courants violents, en sillonnant et en ravinant la surface des terres, en ont transporté les débris de toutes parts : de là les alluvions de la vallée inférieure du Rhône, de la Crau, des plaines de la Lombardie, de celles de la Bavière, de la vallée du Rhin, etc.,

alluvions auxquelles on a donné le nom de *diluvium*. De là aussi l'existence ou la configuration dernière de nos vallées actuelles, les dénudations, les dislocations que nous voyons en tant de lieux différents. C'est du soulèvement de cette partie des Alpes que paraît dater la séparation de la France et de l'Angleterre, par l'affaissement de ce détroit qui a creusé entre ces deux pays un abîme moins profond que l'abîme moral qui les sépare. C'est de cet événement que datent aussi la rupture qui s'est opérée entre Brest et le cap Lizard, au delà de la Manche, la submersion des terrains qui s'étendaient au sud de Marseille, et la formation des limites actuelles de la Méditerranée.

Mais le changement de configuration du sol n'a pas été la seule conséquence de l'apparition des Alpes principales ; cette catastrophe, s'étendant sur une grande partie du monde, depuis la hauteur de l'Espagne jusqu'au centre de l'Asie, fut marquée par le refroidissement subit de nos contrées au point où nous en sommes aujourd'hui. Depuis lors les palmiers ont cessé de végéter en Europe ; mais, avant de disparaître, ils ont enfoui dans les couches superficielles leurs fruits et leurs troncs ; les éléphants, les rhinocéros, les panthères, qui venaient de se montrer dans nos climats, s'y sont à jamais éteints sous l'influence mortelle d'un refroidissement intense ; et si l'ours des cavernes trouve son analogue dans nos ours actuels, la taille du moins a considérablement diminué. La faune et la flore de nos régions, qui s'étaient développées naguère au milieu d'une chaleur tropicale, changèrent complètement et furent remplacées par celles que nous connaissons aujourd'hui : les animaux et les plantes qui commencèrent alors sont précisément ceux avec lesquels, depuis les temps historiques, les hommes ont toujours vécu.

Assis sur une légère éminence au pied de la Dent du Midi, au milieu de cette chaîne de montagnes qui a été un des pivots des destinées physiques de l'Europe, j'assistais en esprit à cette sublime catastrophe : je voyais, après des commotions redoutables, la Suisse s'ouvrir pour l'enfantement laborieux des Alpes, et ces montagnes ardentes, liquéfiées par le feu

central, surgir en déchirant le sein qui les renfermait; je voyais l'Europe ébranlée chanceler sur ses bases comme un homme ivre, les immenses bassins d'eau douce briser leurs rivages, les neiges et les glaciers descendre dans les plaines en torrents impétueux et balayer les continents de leurs flots irrésistibles. Puis, après le passage rapide du fléau, l'Europe moderne, avec ses mers, ses côtes, ses rivières, ses lignes de faite, ses chaînes de montagnes, son relief actuel, sa configuration présente, apparaissait à mes regards pleine de vie et de jeunesse. Devant le grand spectacle qui se déroulait par la pensée sous mes yeux, je faisais un retour sur moi-même, et je me demandais si, à l'heure de cette terrible convulsion, l'homme occupait déjà les contrées centrales de l'Europe.

Cette question, comme on le sait, a profondément divisé les meilleurs esprits, et le problème de l'*homme fossile*, malgré les travaux considérables qu'il a suscités, n'est résolu que depuis quelques années. Nos pères, moins scrupuleux que nous, moins habitués au doute scientifique, n'avaient point hésité à reconnaître l'homme dans des ossements de grands reptiles ou de grands mammifères de la période tertiaire, et l'un de ces squelettes avait même reçu le nom de géant Teuto-bochus. Au commencement du siècle dernier, on découvrit dans les carrières d'Eningen une salamandre fossile, que l'on baptisa l'*homme témoin du déluge*. Mais bientôt Pierre Camper et Cuvier, en étudiant ces restes avec soin, y reconnurent les débris d'un reptile, et remirent l'homme prétendu à sa véritable place. Un immense éclat de rire accueillit cette rectification dans toute l'Europe, et dès lors l'homme antédiluvien fut relégué par le souverain empire du ridicule dans le domaine des fables et des mythes. Réaction fatale, qui entrava pendant un demi-siècle les progrès de la science.

Cependant des faits remarquables s'observaient de tous côtés, sans que personne osât formuler d'une manière précise les conséquences qui semblaient en découler. En 1774, la fameuse caverne de Gailenreuth, en Franconie, avait été explorée par Esper, et l'on y avait trouvé des ossements

humains mêlés à des débris d'ours et d'autres mammifères antédiluviens, le tout empâté dans le *diluvium*. En 1821, le célèbre géologue anglais Buckland avait ouvert la caverne de Kirkdale, dans le Yorkshire, et il y avait recueilli un très grand nombre d'ossements fossiles, dont il a donné une savante description, en réunissant à l'appui de sa thèse tous les faits connus jusqu'alors qui semblaient militer en faveur de la coexistence de l'homme et d'espèces incontestablement antérieures au déluge.

La découverte que l'on fit peu de temps après, dans les terrains diluviens de silex taillés et autres outils de l'homme primitif, vint donner une nouvelle direction aux esprits et agrandir le champ des recherches. En 1826, M. Tournal, géologue de Narbonne, fouilla une caverne du département de l'Aude et y rencontra des ossements d'aurochs, espèce de bœuf sauvage autrefois très répandu dans les forêts de l'Europe tempérée, et aujourd'hui confiné dans les forêts de la Lithuanie, des monts Krapacks et du Caucase. Ces ossements, mêlés à des débris de renne, avaient été évidemment taillés, coupés et travaillés de main d'homme, et gisaient là à côté de coquilles comestibles qui devaient y avoir été transportées par les habitants de cette grotte. Des recherches dans les cavernes donnèrent de précieux résultats : on y rencontra des tessons d'une poterie grossière, des aiguilles en os, des pointes de flèches en os ou en pierre, des silex taillés en forme de couteau, etc., le tout noyé dans un limon rougeâtre non remanié qui avait la plus grande analogie avec le *diluvium*, et intimement mêlé aux débris d'animaux antédiluviens.

La conviction se faisait donc peu à peu pour un petit nombre de géologues, mais les masses n'avaient pas encore été ébranlées, et elles restaient indifférentes à cette curieuse question, quand elles n'en souriaient pas. Un homme avait surtout le privilège d'attirer sur lui la raillerie par le caractère particulier de ses recherches : c'était M. Boucher de Perthes, d'Abbeville. Profondément persuadé que l'homme existait dans nos pays à l'époque du déluge, et qu'il avait laissé dans

les couches du *diluvium* des traces irrécusables de sa présence soit par des ossements, soit par des instruments grossièrement travaillés, il fouillait avec une ardeur infatigable des terrains superficiels formés par le grand cataclysme alpin, et y recueillait une foule de pierres ébauchées d'une manière informe, dans lesquelles il croyait reconnaître les traces de la main de l'homme.

« C'est dans ces ruines du vieux monde, écrivait-il, c'est dans ces dépôts devenus ses archives, qu'il faut chercher ses traditions, et, faute de médailles et d'inscriptions, s'en tenir à ces pierres grossières, qui, dans leur imperfection, n'en prouvent pas moins l'existence de l'homme aussi sûrement que le ferait tout un Louvre. »

Et, inébranlable dans sa conviction, il collectionnait une foule de pierres imparfaitement ébauchées, dans lesquelles il voyait des rudiments de haches. Il fallait regarder ces silex avec les yeux de la foi pour y soupçonner des outils de l'industrie humaine et y discerner le travail de l'homme ; aussi le monde savant souriait-il de ce qu'il appelait en M. Boucher de Perthes une innocente manie, et personne, à l'exception de quelques initiés, ne le suivait dans ses patientes investigations.

La lumière se fit enfin, grâce à la persévérance du savant archéologue d'Abbeville pendant vingt-cinq ans. Il parvint à démontrer qu'une multitude de pierres taillées se rencontrent sous nos pas ; et qu'il ne faut point attribuer au hasard des chocs les formes analogues qu'elles présentent : en étudiant les lois qui régissent la cassure des silex, il est facile de reconnaître, en effet, que ces blocs, bruts en apparence, ont une coupe déterminée avec intention, et l'on peut compter le nombre des coups qui les ont façonnés, et marquer le point précis de la percussion. La découverte d'un fragment de mâchoire humaine dans les sables diluviens d'Abbeville vint donner une grande vogue à la question, et s'éleva à la hauteur d'un événement scientifique. Après avoir contesté l'authenticité de la découverte de ce fossile, les savants finirent par admettre à l'unanimité qu'il avait été réellement trouvé en place ; mais, au sujet de la nature du terrain, ils se partagèrent en deux

camps, et un homme éminent, M. Élie de Beaumont, refusa de voir dans les sables d'Abbeville un véritable *diluvium*.

Depuis cette époque, la question a fait un grand pas. De toutes parts les travailleurs se sont mis à l'œuvre, ont interrogé les terrains superficiels et fouillé les cavernes qui servirent d'habitations aux hommes primitifs. Les découvertes se sont multipliées et de vastes ateliers de la période préhistorique ont été signalés. Les haches en pierres non polies remontent certainement à la plus haute antiquité; mais sont-elles antédiluviennes? Là est le problème. Il faut avouer que l'on n'est point encore nettement fixé sur le sens précis qu'il faut attacher au mot *diluvium*, et les avis ne sont pas moins partagés sur l'attribution que l'on doit en faire aux terrains meubles superficiels. L'étude approfondie de ces terrains n'a pas plus de trente ans de date, et les dissidences qui se sont produites au sujet des sables d'Abbeville montrent que l'on n'est pas encore près de s'entendre.

Quoi qu'il en soit, de tous les travaux qui se poursuivent en ce moment, il sortira à coup sûr des faits intéressants. La Suisse ne sera pas la dernière à apporter son contingent de lumière sur cet objet : elle offre dans les vastes plaines qui s'étendent au pied de ses montagnes les phénomènes diluviens dans toute leur puissance; elle a déjà présenté au monde savant l'étonnante histoire de ses peuplades lacustres, et elle cache sans doute dans ses profondes cavernes bien des secrets du premier ordre.

J'ai eu occasion de pénétrer en Suisse dans plusieurs de ces grottes naturelles, que l'on appelle *loch* en Allemagne, et *baume* ou *balme* dans la Provence et dans le Jura. Ce sont d'immenses cavernes, souvent longues de plusieurs centaines de mètres, ouvertes à de grandes hauteurs au flanc des montagnes, particulièrement dans les calcaires jurassiques. La main de l'homme paraît avoir été tout à fait étrangère au creusement de ces vastes galeries, et il faut en attribuer l'origine à l'existence d'une fissure primitive de dislocation, agrandie par l'action d'eaux fortement acides. Les parois

semblent en avoir été rongées, et les cailloux saillants qui se détachent de la voûte et des flancs montrent assez que l'agent chimique qui a dissous le calcaire est demeuré sans action sur le silex. Le sol est souvent recouvert d'une croûte de stalagmites. Si l'on perce cette croûte, on rencontre inmanquablement des débris d'animaux de race très souvent antipathiques, empâtés dans des boues et des cailloux roulés et brisés, quelquefois avec cette circonstance que des animaux y auraient habité pendant plusieurs générations, et que quelques-uns y auraient traîné des parties d'éléphants et de rhinocéros. On y trouve surtout le lion, le tigre, l'hyène, l'ours, le loup, l'hippopotame, le lièvre, le lapin, le corbeau, etc. Les os sont presque toujours rompus; plusieurs portent la trace des dents des hyènes qui les ont rongés; enfin, de l'ensemble des circonstances observées dans ces sortes de cavernes, on a conclu, avec le docteur Buckland, qu'elles ont été pendant des siècles le repaire des hyènes, qui y entraînaient leur proie, et que l'amas d'ossements qui en est résulté a été préservé par des vases et des sables qu'une irruption des eaux diluviennes a charriés dans la caverne, et au milieu desquels ces débris ont été ensevelis.

Pendant longtemps on n'a point cherché dans ces grottes les débris de l'industrie humaine; mais depuis que les yeux sont ouverts sur cette question on s'est mis à fouiller de nouveau le sol des cavernes, et presque partout on a rencontré des outils en pierres ou en os ou des fragments de poterie. L'industrie grossière de cette époque primitive nous sera bientôt parfaitement connue : l'homme des premiers âges sort enfin du linceul de boue dans lequel le déluge l'a enseveli, et vient nous raconter l'histoire de ces temps qui n'ont point eu d'historien.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient au pied de ces grandes montagnes dont le soulèvement a été le signal de l'épouvantable cataclysme qui a ravagé la surface de l'Europe, et qui a donné naissance à une ère nouvelle. Je rêvais depuis longtemps aux problèmes que présentent ces questions si obscures, lorsqu'un fragment de marbre noir, détaché des

flancs du rocher, roula jusqu'à mes pieds et me rappela au point de départ de mes réflexions. C'était ce marbre qui, en me montrant dans sa cristallisation confuse l'action du feu central, avait porté ma pensée sur le soulèvement des Alpes principales et sur tous les phénomènes qui en avaient été la conséquence. Je revins donc à l'objet de ma première étude, et, descendant des hautes théories qui venaient de m'absorber, je me mis à examiner curieusement la nature de ces roches. Avant l'apparition des granits des Alpes, il n'y avait là, en effet, ni marbres ni ardoises, mais seulement des calcaires pétris de fossiles et des argiles déposées les unes sur les autres en couches feuilletées. Quand le granit sortit des entrailles de la terre à l'état pâteux et incandescent, il communiqua aux roches voisines, à une distance considérable, l'énorme chaleur qu'il possédait. Sous l'influence de cette haute température, le calcaire se cristallisa d'une manière grossière, sans pourtant se dénaturer, sans perdre son acide carbonique, et devint du marbre. Quand le calcaire était pur, de couleur blanche et peu riche en fossiles, il a produit par cette métamorphose le marbre de Carrare ; quand, au contraire, il était noir et impur, et tout pénétré de substances organiques, il a formé les marbres noirs, fétides et bitumineux. Sous l'action de la même chaleur, les argiles se sont durcies et transformées en schistes et en ardoises. Telle est l'origine des roches que l'on nomme *métamorphiques*, à cause du changement de structure qu'elles ont subi par l'action violente du feu central. Il est curieux de suivre le travail de cette métamorphose : au contact des granits brûlants, le grain du marbre est plus cristallin ; mais à mesure qu'on s'éloigne de la source de chaleur la cristallisation devient de plus en plus confuse, et, par dégradations insensibles, finit par se confondre avec le calcaire qui n'a subi aucune altération.

Pendant que je poursuivais au milieu des roches la trace de ces phénomènes, le soleil disparaissait derrière la Dent du Midi, et les ombres du soir s'abaissaient dans la vallée. M'arrachant donc à ces curieuses études, je reprends le bâton et les soucis du voyageur.

XXVI

La porte naturelle du Valais. — Le camp romain d'Agaune. — L'abbaye et le trésor de Saint-Maurice. — Salines de Bex. — Éboulement du mont Tauretunum. — Le prisonnier de Chillon. — Le tour du lac de Genève. — Rentrée en France.

A mesure que j'avance, la vallée du Rhône se retrécit de plus en plus. A Saint-Maurice, la Dent de Morcles à l'est, et la Dent du Midi à l'ouest, se rapprochent tellement, qu'elles laissent à peine un étroit passage aux eaux du fleuve ; il a fallu tailler la route dans le flanc abrupt de la montagne, et le chemin de fer a dû se creuser un passage en tunnel sous les contreforts de la Dent du Midi. Ces deux montagnes se dressent de chaque côté en escarpements comme deux forts inexpugnables, et prolongent jusque dans les eaux du Rhône leurs inaccessibles bastions, comme pour interdire l'entrée du Valais. Avant l'établissement de la route du Simplon, il n'y avait à la base des rochers qu'un sentier resserré, défendu par une porte fortifiée, et une poignée d'hommes résolus auraient pu facilement garder ce défilé. Aussi les Romains n'avaient pas manqué, comme on le pense bien, de s'assurer de cette porte naturelle du Valais, qui commandait la voie militaire d'Italie, et ils avaient assis entre le Rhône et les rochers le camp retranché d'Agaunum. C'est là que saint Maurice souffrit le martyre, l'an 302, avec les six mille hommes de la légion Thébaine dont il était le préfet.

Il n'est pas difficile aujourd'hui de reconnaître l'enceinte précise du camp d'Agaunum. Les fréquentes inondations du Rhône d'un côté et de l'autre, les éboulements des montagnes, ont peu à peu comblé les fossés et effacé le rempart de terre qui servait de retranchement; çà et là cependant un œil exercé retrouve quelques vestiges des lignes de circonvallation. Mais si l'enceinte est quelque peu indécise, l'emplacement ne l'est pas, et les nombreuses monnaies romaines, les débris de poteries, les fragments d'instruments en bronze et les inscriptions qu'on y déterre à chaque pas ne laissent subsister aucun doute à ce sujet.

Je parcourais la forteresse en tous les sens, cherchant au milieu des ombres croissantes à en reconstituer le pourtour à l'aide de quelques jalons que j'avais remarqués, lorsqu'un paysan passa rapidement près de moi, et se signa pieusement en saluant une croix de pierre qui surmonte une petite chapelle.

« Hé! l'ami, lui dis-je en l'arrêtant, n'est-ce pas ici que saint Maurice a souffert le martyre?

— Oui, Monsieur, répliqua-t-il, et cet oratoire a été bâti sur le lieu où il a été décapité. Mais que faites-vous à pareille heure dans ce champ de la mort? Les saints qui dorment là-dessous n'aiment point à être troublés dans leur sommeil. On raconte que le soir des ombres sanglantes se promènent ici. Depuis des siècles, nos pères n'ont pas osé cultiver cette terre sacrée, arrosée du sang de six mille martyrs. Chaque coup de bêche faisait sortir du sol des ossements blanchis, et quand on arrachait une touffe d'herbe, des racines il dégouttait du sang. Quand saint Martin passa ici en se rendant en Italie, il arracha tant de gazon sur la tombe des martyrs, qu'il remplit une fiole de leur sang, et il la déposa dans la cathédrale de Tours. Un prédicateur nous l'assurait l'autre jour à la fête du saint. Vous voyez bien, ajouta-t-il en jetant autour de lui des regards inquiets, qu'il ne fait pas bon demeurer ici le soir. Du reste, voici l'Angélus qui sonne à l'abbaye, il est temps de rentrer à la maison. »

Saint-Maurice, qui a succédé à l'antique Agaunum, est une petite ville intéressante et pittoresque. Sa longue rue étroite est adossée à un énorme rocher qui surplombe, et quand on vient de traverser les blocs des éboulements récents, on ne laisse pas de considérer avec un certain effroi les parois absolument verticales qui dominent la ville et menacent sans cesse de l'engloutir sous leurs débris. La tradition qui veut que saint Maurice ait été mis à mort dans le voisinage paraît inattaquable; mais il est moins bien prouvé que le monastère d'Agaune ait été fondé sous le vocable du saint martyr par saint Théodose, le premier évêque du Valais, qui occupa le siège épiscopal d'Octodurum pendant la seconde moitié du ^{iv}^e siècle. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce monastère est le plus ancien des Alpes, et il était déjà célèbre sous nos premiers rois mérovingiens. Sigismond, roi de Bourgogne, le rebâtit ou le fonda en 517, et s'y retira pour faire pénitence. Ce monument, élevé avec une rare magnificence, fut ravagé par les Lombards, puis brûlé par les Sarrasins; l'édifice actuel, qui n'offre rien de remarquable, a été construit au ^{xvii}^e siècle avec des fragments plus anciens. L'abbaye de Saint-Maurice, après avoir appartenu longtemps à la famille bénédictine, passa, en 1188, entre les mains des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui desservent aussi les hospices du Saint-Bernard et du Simplon, et occupent un grand nombre de cures dans le Valais. L'abbé, crossé et mitré, porte le titre de comte, et relève immédiatement du saint-siège.

Si l'église abbatiale de Saint-Maurice présente peu d'intérêt architectural, elle offre en revanche un trésor de la plus haute importance historique, artistique et religieuse. On y voit une des épines de la sainte couronne de Notre-Seigneur, présent de Louis IX, et seul débris existant de la précieuse relique en l'honneur de laquelle fut bâtie la Sainte-Chapelle de Paris; les châsses de saint Maurice et de ses compagnons, du ^x^e et du ^{xii}^e siècle, en argent ciselé, d'un travail fort remarquable; la tête en argent de saint Candide, l'un des chefs de la légion Thébaine, modelée au ^x^e siècle sur le crâne,

qui offre un type romain fortement accusé; le reliquaire de saint Bernard de Menthon, petit monument en forme de bras bénissant, exécuté en argent forgé, enrichi d'ornements ciselés en vermeil, et contenant un des bras du saint; le *vase de saint Martin*, vase d'agate, ou plutôt de sardonix, travaillé en camée avec une rare perfection, pièce admirable dont la pureté de dessin semble annoncer une main grecque, de même que le choix de la scène qui y est représentée, et qui figure probablement un épisode de la guerre de Troie; l'*aiguière de Charlemagne*, coupe en or fin, décorée d'émaux cloisonnés remarquables et d'énormes pierreries en cabochons; les ornements pontificaux de l'antipape Félix V, sa mitre couverte de pierreries et sa crosse en or massif; enfin une foule de reliquaires de toutes les formes et de tous les âges. Tous ces objets ne sont pas moins précieux par l'art, la perfection du travail et l'antiquité, que par la matière, et pour en parler dignement, il serait nécessaire de leur consacrer un volume, et de les étudier plus à loisir que je n'ai pu le faire.

Je franchis le Rhône au défilé de Saint-Maurice, sur un pont d'une seule arche, et je passe sur la rive droite du fleuve. La vallée s'élargit et devient humide et marécageuse. Par une de ces brusques transitions qu'offrent les voyages, et qui n'en sont pas un des moindres charmes, je quitte un véritable sanctuaire d'objets d'art pour aller visiter les travaux de l'industrie humaine dans les salines de Bex. Ces salines, découvertes au milieu du *xv^e* siècle, appartiennent au canton de Vaud, qui en tire annuellement quarante mille quintaux de sel. Les touristes y pénètrent ordinairement par un escalier de sept cents marches, qui descend dans un puits à cent soixante mètres de profondeur, et les introduit dans les entrailles de la terre à plus de deux kilomètres de l'orifice horizontal des galeries. Quand on a circulé pendant deux heures dans ces sombres couloirs, on connaît toutes les opérations de ces mines : la roche salée, brisée en fragments plus ou moins volumineux, est entassée dans de vastes salles que l'on ferme hermétiquement et que l'on remplit d'eau

douce ; l'eau se sature promptement de tous les éléments salins du rocher, et on l'entraîne alors par des conduits en mélèze jusqu'à l'établissement où on l'évapore pour en retirer le sel qu'elle contient. Les opérations de *cuite* et d'évaporation des eaux n'ont rien de bien intéressant ; mais la multitude des galeries souterraines qui communiquent entre elles par des puits, des escaliers ou des rampes, offre une promenade



Saint-Maurice et l'entrée du Valais.

curieuse et émouvante ; à la lumière des torches, les innombrables facettes des cristaux salins brillent de mille feux et transportent le voyageur dans un palais des *Mille et une Nuits*.

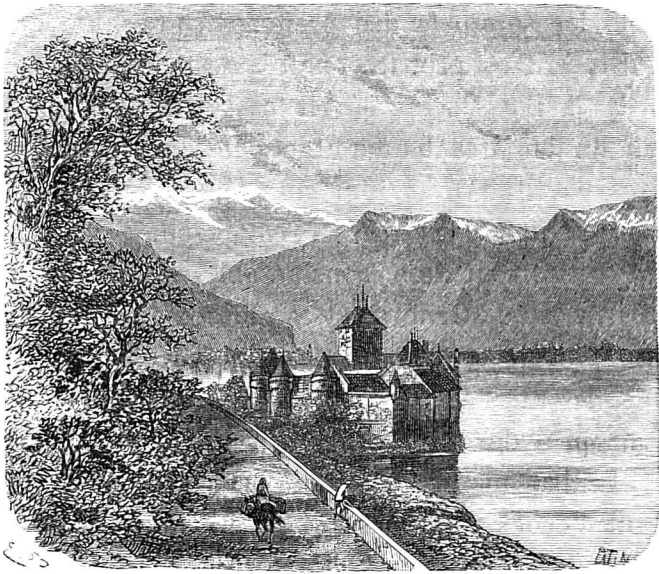
De Bex au lac de Genève, le chemin court sous des ombrages charmants, au pied de coteaux élevés d'où l'on extrait des ardoises et du marbre noir, et où l'on cultive les vignes renommées qui donnent le vin d'Yvorne. Je passe à Aigle, petite ville bâtie tout entière en marbre noir, et bientôt, à travers les éboulements de la montagne Luau, qui tomba en 1584 et écrasa deux villages, j'arrive à Villeneuve, port oriental du Léman, situé à la pointe des marécages stériles et insalubres que forme le Rhône par un apport incessant de

terres, de sables et de rochers. Depuis deux jours je ne marche qu'au milieu des débris, des ruines et des éboulements, et je ne regarde qu'avec une sorte de terreur ces grands sommets toujours menaçants. Du quai de Villeneuve, on me montre sur la rive méridionale du lac le village de Bret, bâti sur l'emplacement de l'antique Tauretunum, qui fut détruit l'an 563 de notre ère par l'écroulement de la montagne voisine. Cet écroulement a formé dans le lac, profond en cet endroit de cent soixante mètres, un promontoire qui s'élève au-dessus des flots, et ce chiffre dit assez quelle est l'énorme accumulation des débris. Les ravages de cet éboulement s'étendirent au loin. Au témoignage de Grégoire de Tours et de Marius d'Avenches, les eaux du lac, violemment refoulées, envahirent tous leurs rivages, détruisirent tous les bourgs qui les couvraient, et inondèrent même la ville de Genève, à cinquante-six kilomètres de distance. Aussi ne voit-on sur ses bords aucun village antérieur au *vie* siècle.

En attendant le départ du bateau à vapeur, je me jette dans une barque et je me fais conduire au château de Chillon, illustré par le poème de lord Byron. C'est une vieille forteresse bâtie sur un énorme rocher tombé dans le lac du haut des montagnes voisines, et qui communique avec le rivage par un pont-levis. Ses hautes murailles, ses tourelles gothiques, sa grosse tour munie d'un beffroi, le lac qui l'entoure de toutes parts, lui donnent un aspect très pittoresque. L'histoire du prisonnier de Chillon ajoute encore à l'intérêt de ce vieux château.

En 1530, François de Bonnivard, prieur de Saint-Victor, y fut enfermé par le duc de Savoie, qui voulait le punir pour avoir défendu les libertés et l'indépendance de Genève sa patrie. Le malheureux y demeura six années, lié par le milieu du corps à une chaîne pesante fixée dans un pilier, n'ayant de liberté et de mouvement qu'à la longueur de cette chaîne, tournant sans cesse comme une bête fauve autour de son pilier, creusant le rocher dans sa marche incessante, rongé par le désespoir et la fureur, et, par une de ces contradictions

si fréquentes dans la nature humaine, espérant toujours. A travers l'étroite fissure qui laissait pénétrer dans son cachot une lumière triste et blafarde, il regardait si les barques qui passaient portaient le pavillon de la liberté. Six longues années s'écoulèrent dans cette anxieuse attente. Enfin, l'an 1636, les Bernois, aidés des Genevois, firent la conquête du pays de Vaud. Chillon fut la dernière place qui tint pour le duc



Château de Chillon.

de Savoie; bientôt, attaquée par terre et par eau, elle fut obligée de capituler, et Bonnivard fut rendu à la liberté. Quand il rentra à Genève, il trouva bien du changement. Il avait laissé sa patrie catholique et sous la dépendance du duc, il la retrouva libre et protestante. Le grand caractère qu'il avait montré dans les fers ne se soutint pas dans la prospérité; sa force d'âme ne put résister à une pension de deux cents écus d'or, et le prieur de Saint-Victor se fit protestant, non par conviction, mais par ambition et par convenance politique. Ce souvenir gâta pour moi l'émotion que j'emportais des cachots de Chillon.

La vue du lac effaça bientôt ces dernières impressions. Cet

admirable bassin, creusé entre les Alpes, le Jorat et le Jura, sur plus de soixante kilomètres de long et dix à douze de large, est entouré de toutes parts par de hautes montagnes. Des indices recueillis sur ses rivages à une grande élévation permettent de soupçonner que dans l'origine le Léman était entièrement fermé, d'une part à Saint-Maurice pour le rapprochement de deux montagnes, et d'autre part au passage de l'Écluse, et qu'alors les eaux couvraient une superficie immense, et atteignaient les sommets des premiers contreforts des montagnes voisines. C'est probablement la destruction des énormes glaciers de la Suisse qui ouvrit ces deux pertuis, abaissa le niveau du lac à sa hauteur actuelle (trois cent soixante-dix mètres d'altitude), et réduisit sa plus grande profondeur à trois cent cinquante mètres.

Malgré cette réduction considérable de ses dimensions primitives, le lac de Genève est le plus magnifique bassin de la Suisse. Sa rive septentrionale offre les paysages les plus ravissants, les vues les plus délicieuses, la végétation la plus riante, au pied des montagnes qui la défendent des vents du nord. Le bateau qui m'emporte sur ces belles eaux salue en passant Vernex, où croissent le grenadier et l'olivier, au milieu d'une température méridionale; le château de Châtelard, Clarens, la tour de Peilz; Vevey, au site enchanteur; Cully, au fond d'un golfe charmant, et Lausanne, couronnée des tours de sa cathédrale. Les prairies, les vignes, les sapins occupent les différents gradins des hauteurs, et partout on aperçoit des hameaux et des villas élégantes.

La rive méridionale est, au contraire, âpre et sévère. Des montagnes pelées, des rochers nus et dépouillés, quelques bourgs semés sur les bords du lac, contrastent avec la richesse et le charme de l'autre rive, et en font ressortir les beautés. A partir de l'embouchure du Rhône, je vois se dérouler successivement sous mes yeux Saint-Gingolph, village divisé par le torrent de la Morgue en deux parties, dont l'une appartient au Valais, tandis que l'autre dépend de la Savoie, ce qui n'empêche pas les habitants de n'avoir qu'une seule

administration communale et de ne former qu'une seule paroisse: Meillerie, tout hérissé de rochers stériles semblables à des tours; Évian, au milieu de magnifiques châtaigneraies; Ripaille, où mourut Amédée de Savoie, devenu antipape sous le nom de Félix V. Après avoir dépassé Thonon, capitale du Chablais, le bateau entre dans le *petit lac* et arrive bientôt à Genève. Mon voyage en Suisse durait depuis un mois, et je commençais à me fatiguer de tant de courses, de tant d'images et de tant d'émotions. La France d'ailleurs me souriait et m'appelait de toutes parts, et, après m'être reposé pendant une nuit, je repris gaiement et à pied le chemin de la patrie, pour explorer au retour quelques-uns des plus beaux vallons du Jura. En passant à Ferney, je n'eus pas la moindre tentation d'aller visiter le château de Voltaire et d'admirer, après tant de badauds, sa perruque, sa canne et sa plume, mille fois vendues et revendues *clandestinement* par les domestiques. Le temple élevé à Dieu par le philosophe, avec cette sotte et orgueilleuse inscription :

DEO EREXIT VOLTAIRE

me tentait encore moins. Je passai donc dédaigneusement pour aller déjeuner à Gex. Je ne me serais jamais cru en France, tant le sucre et le café y sont à bon marché, et tant les plus modestes cigares ont de parfum. Il est vrai que cette ville, assise sur le revers du Jura, est en dehors de la ligne des douanes françaises, parce qu'elle ne saurait être défendue contre la contrebande sans des frais hors de toute proportion avec le mince profit pécuniaire qui en résulterait.

De Gex la route monte par mille lacets jusqu'à la Faucille, col du Jura français élevé de treize cents mètres. Avant de franchir ce défilé et de descendre le revers opposé, je me détournai une dernière fois pour jeter un dernier regard sur la Suisse et en emporter un dernier tableau. J'aperçus tout à coup une grande partie du canton de Vaud, tout le pays de Gex, Genève avec son territoire opulent, une moitié du lac,

et par-dessus tout cela toute la partie occidentale des Alpes et de la Savoie, majestueusement couronnée de ses immenses glaciers. A ce spectacle grandiose, je poussai un soupir de regret et je repris ma route. Le paysage n'était guère propre à me consoler : de noires forêts de pins, des rochers nus, de maigres pâturages, une solitude profonde, une nature sauvage, voilà tout ce que mes yeux, encore pleins des plus riantes images, embrassaient autour d'eux. Bientôt je rentrai sur le territoire suisse, et je parcourus dans toute sa longueur l'horrible vallée des Dappes, que la confédération helvétique nous a cédée après de vives contestations. Je marchais seul depuis huit heures sur cette route désolée, et le silence de ce désert commençait à me peser, lorsque deux douaniers, les seules figures humaines (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi en parlant de douaniers) que j'eusse rencontrées depuis Gex, m'accostèrent brusquement et inspectèrent mon modeste bagage. J'avoue sans pudeur que cette rencontre peu courtoise me fit plaisir. Quelques pas plus loin j'aperçus le fort des Rousses, et mon cœur tressaillit de joie à l'aspect de la patrie. Des uniformes, des douaniers, des gendarmes, des soldats, des tambours battants : il n'y avait plus à douter, j'étais bien en France !

FIN

TABLE

Envoi à mes compagnons de voyage, Max et Maurice.	7
I. — Présentation au lecteur. — La douane de Bâle. — Physionomie de la ville. — La <i>Danse des Morts</i> . — Peintures d'Holbein. — La cathédrale. — Histoire du concile de Bâle.	9
II. — Projet d'itinéraire. — Le Rhin à vol d'oiseau. — La forteresse romaine de Vindonissa. — La chute du Rhin à Schaffhouse. — Du sentiment de la nature. — Poésie et industrie	27
III. — Origine et histoire de Schaffhouse. — Jean de Müller. — La cloche. — Le Rhin de Schaffhouse à Constance. — Constance. — Grandeurs déchues. — Le concile. — Le grand schisme d'Occident. — Jean Huss et Jérôme de Prague. . .	36
IV. — Le lac de Constance. — Tempête sur le lac. — Du rôle modérateur des lacs. — Romanshorn. — Première vue lointaine des glaciers. — Thurgovie. — L'abbaye de Saint-Gall.	51
V. — Zurich. — Le lac et la Limmat. — Histoire de Zurich. — Luther et Zwingli. — Bataille de Cappel. — Promenades. — Bataille de Zurich en 1799.	62
VI. — Découverte d'un village aquatique dans le lac de Zurich. — Les cités lacustres de la Suisse. — Mœurs et instruments des peuplades de l'âge de pierre. — L'âge de bronze. — L'âge de fer. — Immutabilité de l'espèce humaine.	73
VII. — Promenade sur le lac de Zurich. — Les pèlerins d'Einsiedeln. — Chant des pèlerins dans la montagne. — Notre-Dame-des-Ermites. — Le bienheureux Meinrad. — Histoire de l'abbaye d'Einsiedeln	84
VIII. — Dernier regard sur Einsiedeln. — La vie du touriste. — Chemin de la croix dans la montagne. — Chutes de montagnes. — Le lac de Lowerz. — Écroulement du Rossberg. — Le fou de Goldau.	94
IX. — Arth. — Le lac de Zug. — Zug. — Les grandes luttes de l'indépendance hel- vétique : le Grütli, Koenigsfelden, Morgarten, Sempach. — Les héros suisses : Reding, Winkelried, Nicolas de Flüe. — Guillaume Tell. — La chapelle de Küss- nacht.	106
X. — Küssnacht. — Panorama de Lucerne. — Tradition du mont Pilate. — L'obé- lisque de l'abbé Raynal. — Le lion de Thorwaldsen. — Les reliques historiques. — Costume de Lucerne.	120
XI. — Éboulement de Wæggis. — Ascension du Rigi. — Voyage dans les nuages. — Le lever et le coucher du soleil. — Panorama du Rigi-Kulm. — La mer de nuages.	130
XII. — Le lac des Quatre-Cantons. — Le Grütli et le Tellenplatte. — Altorf. — Désastre de Souwarow. — L'auberge des artistes. — La vallée de la Reuss. — Le pont du Diable. — La vallée d'Urseren. — Realp.	144
XIII. — Hospenthal. — Économie rurale de la Suisse. — Zones de végétation. — Les pâturages. — Vie des chalets sur les hauteurs. — État de la propriété. — Le fœhn. — Les forêts. — Les terres arables et les vignobles. — Préparation des fromages.	160

XIV. — Passage du Saint-Gothard. — Les avalanches. — L'hospice. — Le val Tremola. — La gorge de Dazio-Grande. — Éboulement de Biasca. — Bellinzona. — Le lac Majeur. — Les îles Borromées. — Arona. — La statue de saint Charles. . .	176
XV. — Milan. — <i>Il Duomo</i> . — Architectes et artistes de la cathédrale. — Description de la cathédrale. — Le Trésor. — Le tombeau de saint Charles Borromée. — Panorama de la campagne milanaise. — L'église Saint-Ambroise. — Le <i>Sposalizio</i> de Raphaël. — La <i>Cène</i> de Léonard de Vinci. — Le Corso.	192
XVI. — Route du Simplon. — L'hospice. — Le Valais. — Ostracisme de la <i>mazza</i> . — De Brieg à Louèche. — Sion. — Les bains de Louèche. — Les échelles d'Albinen. — Chasseurs de chamois.	208
XVII. — Passage de la Gemmi. — Au-dessus de l'orage. — L'auberge du Schwarzenbach. — Le drame du <i>Vingt-Quatre Février</i> . — Le Kanderthal. — L'Oberland bernois. — Interlaken. — Spéculation.	221
XVIII. — Vallée de Lauterbrunnen. — Cascade de Staubbach. — La Jungfrau. — Le fœhn. — Tempête de neige. — Glaciers de Grindelwald. — Formation des glaciers; névé, crevasses, moraines, fusion. — Mouvement des glaciers. — Rôle des glaciers.	237
XIX. — Ruines du château d'Unspunnen. — Ascension de la Jungfrau. — Le glacier d'Alestch. — L'école des crétins. — Le lac de Brienz. — Cascades du Giessbach. — Illumination des cascades. — Concert nocturne sur le lac.	255
XX. — Vallée du Hasli. — Cascade du Reichenbach. — Glacier de Rosenlau. — Chute de l'Aar à la Handeck. — Le Grimsel. — Glacier de l'Aar. — Théorie de la <i>période glaciaire</i> . — Extension des anciens glaciers. — Blocs erratiques. — Extension des glaciers actuels.	269
XXI. — Le lac de Thun. — Bataille de Laupen. — Batailles de Granson et de Morat. — Berne. — Panorama des Alpes bernoises. — Fribourg. — Le tilleul de Morat. — L'orgue d'Aloys Mooser	285
XXII. — Lausanne. — Le cicerone du mont Blanc. — Cathédrale de Lausanne. — Panorama des Alpes. — Histoire de Genève. — Les deux chagrins de Genève. — Progrès du catholicisme. — Vue du mont Blanc. — Illumination des Alpes au coucher du soleil.	301
XXIII. — La vallée de l'Arve. — Sallanches. — Chamonix. — Découverte récente de la vallée de Chamonix. — Ascension du mont Blanc par Saussure. — Panorama du mont Blanc. — Catastrophe du docteur Hamel. — La mer de glace et le glacier des Bosons.	316
XXIV. — Passage de la Tête-Noire. — Le col de la Forclaz. — La voie romaine du mont Joux. — Passage des Alpes par Annibal. — L'hospice du Grand-Saint-Bernard. — Débâcle du torrent de la Dranse en 1818.	333
XXV. — Martigny. — La gorge du Trient. — Cascade de Pissevache. — Soulèvement de la chaîne des Alpes. — Le <i>diluvium</i> et l'homme fossile. — Cavernes à ossements. — Les roches métamorphiques du Valais.	345
XXVI. — La porte naturelle du Valais. — Le camp romain d'Agaune. — L'abbaye et le trésor de Saint-Maurice. — Salines de Bex. — Éboulement du mont Taureunum. — Le prisonnier de Chillon. — Le tour du lac de Genève. — Rentrée en France.	357

